3 1761 06637884 5

B VI
17

F. C
582 u

BIBLIOTHEQUE
UNIVERSELLE
DES ROMANS,
OUVRAGE PÉRIODIQUE,

DANS lequel on donne l'analyse raisonnée des Romans anciens & modernes, François, ou traduits dans notre langue ; avec des Anecdotes & des Notices historiques & critiques concernant les Auteurs ou leurs Ouvrages; ainsi que les mœurs, les usages du temps, les circonstances particulières & relatives, & les personnages connus, déguisés ou emblématiques.

JUILLET, 1777. PREMIER VOLUME.

209683
3. 27
4.

A PARIS,

AU BUREAU, rue du Four S. Honoré, près S. Eustache, *pour Paris ;*

AU BUREAU & chez DEMONVILLE, Imprimeur Libraire de l'Académie Françoise, rue Saint Severin, *pour la Province.*

Avec Approbation & Privilége du Roi,

AVIS.

La Bibliothèque universelle des Romans, ouvrage périodique, est composée de 16 volumes *in*-12 par année, dont le prix, rendus francs de port par la poste, est, à Paris, de 24 liv.
Et en Province, de 32 liv.

Ce Journal a commencé au premier Juillet 1775.

On peut s'abonner en tout tems, pour Paris, au Bureau de la *Bibliothèque des Romans*, rue du Four S. Honoré, près S. Eustache; & pour la Province, au Bureau & chez DEMONVILLE, Imprimeur-Libraire, rue S. Severin.

Messieurs les Souscripteurs sont priés d'affranchir le port de leurs lettres d'avis, & de leur argent.

BIBLIOTHEQUE
UNIVERSELLE
DES ROMANS.

JUILLET, 1777. PREMIER VOLUME.

PREMIÈRE CLASSE.

ROMANS GRECS ET LATINS, ESPAGNOLS, ITALIENS, &c. ET ÉCRITS EN LANGUES ORIENTALES.

DISCOURS PRÉLIMINAIRE.

DEPUIS deux ans révolus que la Bibliothèque des Romans a commencé à paroître, nous avons promené nos Lec-

teurs dans le pays de la fiction, en leur faisant connoître, non-seulement tous les genres & toutes les classes des Romans, mais aussi ceux écrits dans les différentes langues de diverses pays de l'Europe. Nous avons d'abord présenté des échantillons de traduction des Romans grecs & latins; ensuite nous avons donné quelque connoissance de ceux qui ont été composés dans les langues vivantes, pour faire juger du goût & du génie des peuples qui habitent la même partie du monde que nous. Il s'en faut beaucoup que nous ayons épuisé la matière; mais du moins avons-nous jeté sur toute l'Europe un premier coup d'œil littéraire. Nous pouvons à présent passer en Asie. Nous y trouverons des Romans écrits en cinq langues principales, & ils nous feront juger du caractère, de l'esprit & des mœurs des cinq grandes nations; les Arabes, les Turcs, les Persans. les Indiens & les Chinois. Nous trouverons chez tous ces peuples orientaux, le même goût pour la Métaphore, l'Allégorie, la Fable & le Merveilleux, mais avec des nuances différentes; encore verrons-nous ces nuances varier, suivant le temps où ces peuples ont

été plus ou moins policés. Nous avons dû faire la même remarque sur les Romans de l'Europe ; les idées en furent simples & grossières, & le style (quoique souvent assez noble), toujours rude & sans graces, tant que les peuples furent sauvages & barbares. Les fictions sont devenues plus aimables, à mesure que les nations qui s'en sont amusé, se sont policées ; mais il a un fond de caractère, & dans le peuple, & dans la langue, qui se reconnoît toujours, même après les plus grandes révolutions dans le gouvernement & dans les mœurs. Ainsi, les Romans Asiatique peuvent, autant que ceux de l'Europe, fournir matière à réflexions à ceux de nos Lecteurs qui voudront bien ne pas regarder notre ouvrage comme uniquement & perpétuellement futile & frivole.

Nous allons commencer par jeter un coup d'œil sur les Romans Arabes, en faisant remarquer d'abord, qu'il sont écrits dans la première de toutes les langues orientales vivantes.

L'Arabe dérive de l'Hébreu, ou plutôt de l'ancien Chaldéen. Il a toujours été énergique & noble, & est devenu riche-

en belles & grandes expreſſions, depuis que les cours des Califes & des Sultans, dans leſquelles on le parloit, ſont devenues des cours polies, où l'on cultivoit les ſciences, & où les arts fleuriſſoient. Les peuples Arabes ſont retombés dans la barbarie & dans l'ignorance, mais leur langue eſt toujours reſtée la langue ſavante & poli de l'Orient, quoique le Turc ſoit à préſent la langue de la Cour.

Le Perſan, langue d'un peuple autrefois brave & ſpirituel, mais qui après s'être laiſſé amollir par la douceur de ſon climat, & les délices de ſon pays, a fini par être la victime de ſa foibleſſe; le Perſan eſt encore dans l'Orient, la langue des Dames & des beaux eſprits; mais l'Arabe eſt toujours la langue des Philoſophes & des Savans.

Parcourons les différens genres des Romans dans leſquels les Arabes ſe ſont exercés, du moins autant que nous pouvons avoir connoiſſance de leurs ouvrages.

Ils ont des Romans de chevalerie, dont les héros, ſelon eux, ont fait des exploits auſſi merveilleux que les nôtres. Leurs uſages n'étoient pas les mêmes que ceux de nos anciens Chevaliers chrétiens. La

différence de Religion, celle du climat, du gouvernement, de la façon de vivre, & même des armures, ne permettoient pas qu'ils fussent semblables ; mais les bons chevaliers de tous les pays, ont toujours été d'accord dans les règles essentielles de leur état : la vraie valeur, la droite raison, la probité, la franchise & l'honneur n'ont eu dans tous les temps & dans tous les pays du monde, que les mêmes maximes.

Nous connoissons, & nous avons sous les yeux un des plus fameux Romans de chevalerie Arabe ; il est intitulé, *le Seidi Batthal*, c'est-à-dire, le Seigneur des Batailles. Le héros, dit-on, a vraiment existé ; il s'appelloit Abu-Mahammed, vivoit sous les Califes Ommiades, & est mort l'an 121 de l'égire. Il jouit pendant sa vie d'une si grande réputation de valeur, qu'on lui a attribué après sa mort des exploits inouis, incroyables, & tout-à-fait romanesques.

Comme nous avons à notre disposition un manuscrit de ce Roman, nous pourrons peut-être incessamment le faire connoître, avec le secours d'un de nos coopérateurs savant dans les langues orientales

La Bibliothèque qui nous fournit nos reſſources, poſsède encore une autre manuſcrit Arabe, qu'on pourroit auſſi regarder comme un Roman de chevalerie. Il contient les aventures de deux Princes nommés *Mara* & *Rébia*, & de leurs enfants ; & principalement du brave Prince Keir. On nous a mis en état d'extraire cet ouvrage, qui n'a été connu, ni de MM. d'*Herbelot* & *Galland*, ni d'aucun autre, & qui mérite cependant de l'être, parce qu'il peint très-exactement les mœurs des Arabes.

Le catalogue des manuſcrits de la Bibliothèque du Roi, nous indique l'hiſtoire de *Hamſé*, fils de *Bahlawan*, dont on connoît onze volumes. On ſait que l'Auteur s'appelloit *Hamed*, fils de Mahomet, de la ville de Cufa. On ſuppoſe que le héros conquis la Perſe, l'Inde, la Chaldée, la Syrie & la Paleſtine, engageant par-tout, le ſabre à la main, & à force de victoires, les peuples à embraſſer la religion Mahométane.

Dans le même catalogue, on trouve un Roman en 80 parties, dont l'Auteur ſe nommoit Aſmaïi, & vivoit, dit-on, ſous le Calife Aaron Alrachid. Le Héros s'ap-

pelloit Antar, fils de l'Emire Chedad, & Emir lui-même, c'eſt-à-dire, Prince des Arabes. On lui attribue auſſi de grands exploits ; & comme il paroît que ces exploits ſont tout-à-fait imaginaires, ce doit être encore ici un Roman de Chevalerie.

Parmi les mêmes manuſcrits, ſe trouvent 25 volumes contenant l'hiſtoire de différens Héros, Guerriers & Chevaliers Arabes, entr'autres celle de Bahallul, qui eſt le Héros des Maures d'Afrique, qui conquirent l'Eſpagne.

Enfin, l'hiſtoire de *Ruſtan* ou *Roſtan*, fils de *Zal*, eſt un des plus fameux Romans de Chevalerie de tout l'Orient ; mais quoiqu'on en trouve pluſieurs exemplaires en Arabe, il faut convenir que ce Roman eſt Perſan, puiſque c'eſt dans cette langue qu'il a été originairement écrit ; ainſi, c'eſt en parlant de ceux de ce dernier pays, que nous le ferons connoître.

Non-ſeulement il y a des Romans hiſtoriques chez les Arabes, mais tout ce qu'ils ont écrit ſur l'hiſtoire eſt fabuleux & romaneſque, du moins tout ce qu'ils diſent des temps plus anciens que l'établiſſement du Mahométiſme. Ils ont défiguré ſi étrange-

ment l'hiſtoire ſainte, notre nouveau teſtament, l'hiſtoire ancienne des Egyptiens, & celle de tous les peuples de l'Orient, que la façon dont ils l'expoſent, reſſemble plutôt à une ſuite de contes de Fées, qu'à une hiſtoire raiſonnable & véritable. Les hiſtoires générales & particulières en Arabe, s'intitulent communément *Tarikh*; & on ajoute à ce mot (qui veut dire Hiſtoire ou plutôt Chronologie) le nom de celui qui l'a compoſée ou raſſemblée. Ce ſeroit peut-être un recueil aſſez curieux qu'une traduction abrégée, mais ſuivie de toutes ces traditions fauſſes des Arabes, rapprochées & miſes en parallèle avec nos opinions hiſtoriques fondées. L'on y verroit que les Arabes ne croient pas qu'Adam ait été le premier être raiſonnable qui ait habité la terre, mais ſeulement le père de tous les hommes actuellement exiſtans. Ils penſent que la terre a été habitée long-temps avant la création d'Adam, par des êtres d'une eſpèce plus ou moins ſupérieure à la nôtre; que dans la compoſition de ces êtres, créés de Dieu comme nous, il entroit plus de parties de ce feu divin qui conſtitue notre ame, & moins de cette terre

grossière ou de ce limon puant dont Dieu forma, disent-ils, notre corps. Ces êtres qui ont habité la terre pendant plusieurs milliers de siècles, sont les génies qui ont ensuite été renvoyés dans une région particulière hors des bornes de notre terre, mais d'où il n'est pas possible de les évoquer & de les voir paroître encore quelquefois, par la force des paroles magiques ou des talismans.

C'est sur ce système (qui tient un peu de la cabale des Juifs, mais qui n'y est pas tout-à-fait conforme) que sont fondées toutes les histoires fabuleuses de génies, dont les contes orientaux, & entr'autres les Mille & une Nuit sont remplis.

L'histoire de la chûte d'Adam est (à des détails & à des circonstances ridicules près) conforme à la Bible. Les Arabes appellent Eblis le Démon, ou génie tentateur qui séduisit nos premiers parens. Ils croient qu'après sa chûte & sa sortie du Paradis terrestre, Adam fut transporté dans la grande Isle de Céylan, dans la mer des Indes. Les Arabes appellent cette Isle *Sarendib*, & les Grecs la connoissent sous le nom de *Tabrobane*. Les Docteurs Mahométans croient qu'Adam y a été

enterré, mais que son corps a été transporté en Arabie auprès de la Mecque, où ils prétendent qu'est actuellement sa sépulture. Les Juifs au contraire, prétendent que le tombeau d'Adam est à Jérusalem; & les Chrétiens orientaux sont dans la même opinion.

Les Auteurs Arabes ont fait un vrai Roman de l'histoire de Caïn & d'Abel; car ils prétendent que ce fut par l'effet d'une rivalité d'amour, que l'aîné des frères tua l'autre. Ils avoient deux sœurs; & dans ces premieres générations, il falloit bien que les frères épousassent leurs sœurs. Adam destina la plus belle de ses deux filles, qui s'appelloit Aclima, à Abel; Caïn en étoit amoureux, & tua son frère, dans l'espérance de la posséder.

L'histoire de Noë & du déluge n'est pas moins altérée dans les Auteurs Arabes; ils font même les contes les plus singuliers sur ce qui se passa dans l'Arche. Comme elle ne pouvoit contenir qu'une certaine quantité d'animaux, on n'y embarqua que les principales espèces, dont sont ensuite venues toutes les autres. A la sortie de l'Arche, ces espèces se multiplièrent; par exemple, disent les Maho-

métans, l'Eléphant avoit été embarqué dans l'Arche ; lorſqu'il en ſortit, Noë frappa d'une baguette ſur ſa trompe, & l'Eléphant éternua, ou accoucha par ſa trompe, du Cochon : celui-ci ſe mit à courir & à ſe vautrer dans la fange ; Noë l'ayant frappé encore ſur le grouin, le Cochon éternua un rat. Au reſte les Arabes ſont très-convaincus que les Noirs ſont tous deſcendu de Cham & de Chanaan ; & que leur couleur eſt une marque de la malédiction que Noë donna à leurs pères.

L'hiſtoire d'Abraham, ſuivant les Arabes, eſt un long & grand Roman, dont les circonſtances les plus ſingulières ſont que Nembrot, Roi d'Aſſyrie, ayant voulu ſe faire adorer, & Abraham l'ayant refuſé, Nembrot le fit jeter dans une fournaiſe, d'où il ſortit ſain & ſauf. Sur ce Nembrot, & ſur ſa Tour de Babel, ils font bien un autre conte : c'eſt que ce Roi d'Aſſyrie voyant que ſa Tour, à quelque hauteur qu'il l'eût fait élever, étoit encore bien loin d'atteindre au Ciel, imagina de s'y faire tranſporter dans un panier, par quatre immenſes Vautour. Effectivement ces bêtes l'emportèrent lui & ſon

panier, mais si haut & si loin, qu'on n'en a plus entendu parler.

Nous sommes obligés de passer bien d'autres circonstances du Romans Arabe d'Abraham. Les Arabes descendent d'Ismaël, fils d'Agar : ils élèvent celui-ci & sa mère, au préjudice d'Isaac & de Sara.

Le Roman du Patriarche Joseph, est un des plus beaux Romans historiques Arabes. Ils le font Grand-Visir de Pharaon, & en font le plus grand Ministre du monde. Selon eux, il administra les affaires de l'Egypte avec une sagesse infinie, & sa vie est un vrai Roman politique. Ils prétendent aussi que ce fut lui qui donna à l'Egypte la connoissance de toutes les sciences & de tous les arts ; ainsi, à cet égard, ils font honneur à Joseph, de tout ce que les Grecs attribuent au fameux Hermès Trismégiste. Enfin, pour faire un Roman complet de l'histoire de Joseph, les Arabes supposent que ce Patriarche fut amoureux & aimé de la fille de Pharaon, qu'ils appellent Zelica. Ce fut pour les beaux yeux de cette Princesse, (qui, disent-il, avoit épousé Putiphar) que Joseph fit de si grandes choses en Egypte. Ainsi, les Arabes sont bien loin

d'adopter l'opinion des Juifs, qui croient que Joseph se refusa aux empressemens de la femme de Putiphar. C'est cette même Princesse qui, suivant les Arabes, sauva Moyse enfant, & l'éleva comme son propre fils, en lui apprenant toutes les sciences des Egyptiens, & entr'autres la magie.

Partant delà, l'histoire de Moyse forme encore un nouveau Roman chez les Arabes; & Dieu sait combien de choses extraordinaires ce dernier Roman contient. Néanmoins, si les faits sont plus étranges, ils ne sont pas si intéressans que ceux du Roman de Joseph.

Mais où l'esprit romanesque des Arabes, & leur goût pour le merveilleux brillent davantage, c'est dans le Roman de Salomon, ou, comme ils l'appellent, Soliman. Non-seulement les Philosophes & les Botanistes, mais tous les Devins & les Astrologues Orientaux, le regardent comme leur Patron. On suppose que Dieu lui ayant donné la sagesse, lui avoit communiqué en même-temps toutes les connoissances naturelles & surnaturelles; & entre ces dernières, la science la plus sublime & la plus utile, l'art d'évoquer les esprits & les génies, & de leur commander. Ils croient

que Salomon avoit un anneau qui contenoit un talisman, lequel lui donnoit un pouvoir absolu sur ces êtres intermédiaires entre Dieu & l'homme ; que cet anneau que Salomon perdit & retrouva ensuite par une aventure singulière, existe encore, & qu'il est enfermé dans le tombeau de Salomon ; que quiconque le trouveroit, deviendroit le maître du monde ; mais ils ajoutent qu'on ne sait plus où trouver ce tombeau. Il ne reste, disent-ils, que quelques formules, quelques pratiques, & quelques figures de géomancie, d'après lesquelles on peut acquérir, quoique imparfaitement, une petite partie du pouvoir que Salomon avoit sur les esprits. Ces beaux secrets sont consignés dans les livres de ce Prince qui nous restent, & sur-tout dans sa prétendue *clavicule*, livre qui a été aussi conu des Arabes que des Juifs ; mais que les Mahométans ne veulent plus consulter ni traduire, parce que l'Alcoran leur en fait scrupule.

L'histoire de Salomon est en vers & en prose, en Arabe, en Turc & en Persan, & l'on y trouve jointe l'histoire d'Assaf, fils de Borichia, Grand-Visir de Salomon,

mais il faut prendre garde quand on trouve des Romans de Soliman, de quel Salomon il eſt queſtion ; car les Arabes & les Perſans reconnoiſſent des Solimans différens, & plus anciens que Salomon, fils de David. C'étoient les Rois des Génies qui peuploient la terre, avant qu'Adam & la race des hommes, dont nous faiſons partie, fuſſent créés, & l'habitaſſent. Il exiſte en Arabe pluſieurs hiſtoires romaneſques de ces Solimans ou Rois des Génies, dont le plus fameux eſt Gian-Ben-Gian, qui a donné ſon nom aux Ginnes ou Génies. Les Perſans ont de plus beaux livres, & des ouvrages biens plus agréables ſur l'hiſtoire des Génies que les Arabes, parce que les premiers ayant l'eſprit plus poétique, & l'imagination plus fleurie, ſe ſont plus heureuſement exercés ſur cette fable. C'eſt donc en parlant des Romans & des Poëmes Perſans, que nous nous étendrons davantage ſur les Génies que l'on diſtingue en *dives*, qui ſont les Génies malfaiſans, & en *péris*, qui ſont les Génies bienfaiſans. Nous parlerons du Gymniſtan, pays dans lequel on prétend que les Génies ont été relégués par Taymurack, un des premiers Rois de Perſe : les Arabes

connoiſſent toutes ces fables, quoiqu'ils les aient expliquées plus groſſièrement que les Perſans. Ils parlent ſouvent du bouclier merveilleux, & de l'épée invincible du Roi Gian, auſſi-bien que de l'anneau de Salomon. On verra même qu'il eſt queſtion de tout cela dans les Mille & une Nuits.

Le reſte de l'hiſtoire des Juifs, après Salomon, n'intéreſſoit pas aſſez les Arabes, pour qu'ils ſe ſoient donné la peine d'en faire des Romans; mais ils en ont fait ſur Saint Jean-Baptiſte & ſur Jéſus-Chriſt, qu'ils regardent l'un & l'autre comme des Prophètes. Le Roman de Saint Jean, ou Jahia, ne préſente rien de bien intéreſſant; mais celui de Iſſa ou Jéſus-Chriſt, eſt plus curieux. Il y a une hiſtoire de ſon enfance, écrite en Arabe, & qui eſt placée par les Chrétiens entre les livres apocryphes du Nouveau Teſtament. On y voit entr'autres que Jéſus-Chriſt étant enfant, s'amuſoit, pour jouer avec ceux de ſon âge, à donner à de petites mottes de terre, la forme d'oiſeau, & que, comme il étoit Dieu, ou animé de l'eſprit de Dieu, lorſqu'il avoit formé ces petits joujoux, il n'avoit qu'à ſouffler deſſus, auſſi-

tôt ils devenoient de véritables oiseaux, & ils s'envoloient.

Quelques traditions, assez suspectes, des premiers siècles de l'Eglise, ont été adoptées par les Mahométans, qui en ont fait des Romans, dont il existe des manuscrits Arabes. Telle est l'histoire de Saint George, que les Chrétiens orientaux, aussi bien que les Mahométans, reconnoissent pour un prodige de valeur & de force, quoique sa légende, bien examinée, & reduite à sa juste valeur, ne nous présente qu'un guerrier de Cappadoce qui fut martyr.

L'histoire des sept Dormans, est encore plus fameuse chez les Auteurs Mahométans, que chez les Chrétiens. Nous allons dire, en peu de mots, ce que c'est que cette histoire, adoptée par les Arabes, insérée par leur prophète même, dans son Alcoran, & embellie par les Turcs, qui en ont fait un long & mauvais Roman, sous le titre de Dikianos, dont l'extrait est traduit en François, & dont nous parlerons dans la suite.

Sous l'empire de Décius, l'an de notre ère 250, il y eut une grande persécution contre les Chrétiens. Sept jeunes gens, at-

tachés à l'Empereur, & qui étoient même, dit-on, ſes valets-de-chambre, ne voulant pas déſavouer leur croyance, & craignant le martyre, ſe réfugièrent dans une caverne ſituée à quelque diſtance de la ville d'Ephèſe ; &, par une grace particulière du ciel, ils y dormirent d'un ſommeil profond, pendant 200 ans. Les Mahométans aſſurent que pendant ce temps-là, ils eurent des révélations ſurprenantes, & apprirent en ſonge tout ce que des hommes qui auroient employé un pareil eſpace de temps à étudier aſſiduement, pourroient ſavoir. Leur chien, ou du moins celui d'un d'entre eux, les avoit ſuivis dans leur retraire, & mit, dit le Roman Arabe, à profit, auſſi bien qu'eux, le temps de ſon ſommeil. Il devint le chien le plus inſtruit du monde. Sous le règne de l'Empereur Théodoſe le jeune, l'an de Jéſus-Chriſt 450, les ſept Dormans ſe réveillèrent, & entrèrent dans la ville d'Ephèſe, croyant n'avoir fait qu'un bon ſomme ; mais ils y trouvèrent tout bien changé. Il y avoit long-temps que les perſécutions contre le Chriſtianiſme étoient finies. Les Empereurs Chrétiens occupoient les deux trônes impériaux, d'Orient &

d'Occident. Les questions que firent les frères, & l'étonnement avec lequel ils reçurent les réponses qu'on leur fit, surprirent tout le monde. Ils contèrent naïvement leur histoire ; le peuple frappé d'admiration, les conduisit à l'Evêque, celui-ci au Patriarche, & à l'Empereur même. Ils leur révélèrent les choses du monde les plus singulières, & en prédirent qui n'étonnèrent pas moins. Les Auteurs Arabes prétendent qu'ils annoncèrent, entr'autres, l'avénement de Mahomet, l'établissement & les grands succès de sa religion, comme devant arriver 200 ans après leur réveil, ce qui arriva effectivement. Quand ils eurent ainsi satisfait la curiosité de l'Empereur & de toute sa Cour, ils se retirèrent de nouveau dans leur caverne, & y moururent tout de bon : on montre encore leur grotte auprès d'Ephèse. Quant à leur chien, il acheva sa carrière, & vécut encore autant qu'un chien peut vivre, en ne comptant pour rien les 200 ans qu'il avoit dormi comme ses maîtres. C'étoit un animal dont les connoissances surpassoient celles de tout les philosophes, les savans & les beaux esprits de son siècle ; aussi s'empressoit-on

à le fêter & à le régaler ; c'étoit à qui lui donneroit à manger ; & cette favorable disposition où l'on étoit à son égard, a donné lieu à une expression proverbiale Arabe, qu'on applique aux plus vilains avares, & qui dit : *il ne donneroit seulement pas un os au chien des sept Dormans.* Enfin, les Mahométans ont placé ce chien dans le paradis entre deux autre animaux, à qui ils accordent le même honneur ; l'âne de Balaam, dont il est fait mention dans l'Ancien Testament ; & celui qui porta Jesus-Christ le jour des Rameaux.

Nous avons déja dit que les Arabes avoient traité aussi romanesquement les histoires profanes que les histoires saintes, & l'histoire Ecclésiastique, entre autres l'ancienne histoire d'Egypte : mais le Héros qu'ils se sont principalement attachés à célébrer, & dont ils ont le plus défiguré l'histoire, c'est Alexandre.

Les opinions des Auteurs Orientaux sur ce Conquérant, sont si différentes de celles des Auteurs Grecs & Latins qui ont écrit sa vie, different si fort entr'elles, & sont si singulières, qu'elles méritent de nous arrêter

rêter pendant tout le cours d'un assez grand & long article. Ainsi nous nous proposons de donner quelque jour un extrait des divers Romans Arabes, Turcs & Persans, tant en prose qu'en vers, qui ont pour héros Alexandre (ou Iskender ou Scander, comme les Orientaux l'appellent). On y verra avec étonnement que ces peuples distinguent plusieurs Alexandre, dont ils appellent le principal le *Roumi*, c'est-à-dire, le Grec; que les uns font cet Alexandre fils de Philippe; les autres seulement son petit-fils, par sa fille qui avoit, disent-ils, épousé Darius Nothus, Roi de Perse. Le Monarque Persan répudia la fille du Roi de Macédoine qui éleva son petit-fils comme son propre fils; mais celui-ci ayant, après la mort de Philippe, appris quels droits il avoit sur l'Empire Persan, & que c'étoit à son préjudice que Darius Codoman s'en étoit emparé, il l'attaqua & le vainquit.

Une autre opinion orientale sur Alexandre, c'est qu'il étoit fils de Nectenabo, Roi d'Egypte, ou plutôt de la femme de ce Roi, & d'un amant sorcier qu'elle fit passer pour Jupiter. Ce qu'il y a de singulier, c'est que cette dernière opinion a

passé jusques chez les Grecs modernes. Nous connoissons un manuscrit Grec, écrit du temps du Bas-Empire, dans lequel ce système est conservé : il y a plus, il est établi dans de vieux manuscrits en vers François des douzième & treizième siècles, preuve qu'il a été apporté en France du temps des Croisades.

Les Auteurs Arabes donnent encore à Alexandre un surnom qui veut dire homme à deux cornes ; preuve de ce que nous venons de dire, & qu'ils ont connu des anciennes médailles de ce Prince, dans lesquelles il est représenté avec deux cornes de bélier, au-dessous de sa chevelure, comme fils de Jupiter Hammon.

Nous verrons dans l'extrait de nos Auteurs Arabes & Persans, qu'Alexandre pousſa ses conquêtes si loin, qu'il vit les extrémités de la terre, & une certaine montagne de Kaf qui, selon l'Alcoran même, est le bout du monde. Nous verrons qu'il chercha l'anneau & le tombeau de Salomon, qu'il fut aussi à la quête de la fontaine de Jouvence, qu'un certain Kender, Philosophe, qui lui étoit attaché, trouva dans le Kathai ; qu'enfin il bâtit la grande muraille qui sépare la

Chine de la Tartarie, & fut le fondateur, non-seulement de la ville d'Alexandrie en Egypte, qui porte son nom, mais aussi de celles de Damas en Syrie, de Hérat dans le Koraſſan, & de Samarcande dans la grande Tartarie. Les Arabes prétendent même que c'eſt-là qu'il mourut.

Les Orientaux conviennent avec les Grecs, qu'Ariſtote fut le Précepteur d'Alexandre; ce qui augmente leur vénération pour ce Philoſophe.

Si les Arabes ont des Romans de Chevalerie, & beaucoup de Romans hiſtoriques, ils ne ſont pas moins riches en Romans d'autres genres.

Nous leur en connoiſſons de ſpiritualité. Le premier eſt, ſans contredit, le voyage prétendu que Mahomet fit au ciel monté ſur l'Alborak, eſpèce d'âne ou de mulet volant: il vit là haut des choſes ſingulières, & cette viſion eſt un des voyages imaginaires les plus extravagans, d'ailleurs vrai Roman de ſpiritualité Arabe, puiſqu'il eſt fondé ſur l'Alcoran. Le ſecond eſt l'hiſtoire de Buloukia, ſavant Juif, fils d'Oucha, qui avoit été diſciple de Salomon. Buloukia trouva après la mort de ſon père, dans un coffre de cèdre, des

papiers ou parchemins précieux, dont les uns le mirent en état de prédire la naissance de Mahomet, la grandeur & les succès de ce Prophète, longtemps avant qu'il vint au monde ; les autres contenoient des paroles magiques, en vertu desquelles il évoqua les Génies, se fit transporter d'un bout du monde à l'autre, & fit des choses merveilleuses. Ce Buloukia fut père d'Assaf, Visir de Salomon.

Un troisième Roman Arabe de spiritualité, est l'histoire de Tamin-Addar, disciple de Mahomet, & qui le suivit dans sa fuite de la Mecque à Médine. Après la mort du Prophète, un phantôme le transporta par-delà les mers dans une Isle déserte, où il vit des merveilles inouies, & eut des aventures tout-à-fait miraculeuses. Il revint cependant en Arabie, & conta ses visions à un de ses condisciples nommé Eben-Ebbas, qui les a transmises à la postérité.

Les principaux Romans moraux Orientaux, sont les Fables ; & l'Orient à produit des grands Fabulistes (si l'on doit les distinguer), Pilpai qui a écrit en Indien, & Locman qui a écrit en Arabe. Nous parlerons du premier quand nous

en ferons à l'article des fictions & Romans Indiens, & nous aurons occasion de prouver que ce Pilpai Indien est le même que le Locman des Arabes, & que Locman est encore le même que l'Esope prétendu Phrygien, dont les Fables n'ont été publiées que par un Moine Grec du Bas-Empire, nommé Planude. Il est constant que les Fables de Locman sont plus anciennes que Mahomet, puisqu'il en est question dans l'Alcoran; mais remettons à une autre occasion, & ces discussions, & l'extrait des Fables même.

On peut regarder comme d'autres Romans ou fictions morales les histoires qui tendent à prouver des vérités morales, rassemblées dans un grand nombre de recueils Arabes, connus sous le nom de *Divan* *. M. Galland a publié en François une partie de ces histoires morales avec les maximes auxquelles elles sont applicables, sous

* Ce mot a deux significations en Arabe: dans l'une, il veut dire conseil ou assemblée; & c'est dans ce sens qu'on dit *Divan* du Grand-Seigneur (comme on diroit le Conseil du Roi); dans un autre sens, il veut dire un recueil.

le titre d'*Orientaliana*, ou Recueil des maximes & bons mots des Orientaux, appuyés d'exemples.

Les Arabes ont fait auſſi des Romans politiques : nous avons vu qu'il étoit très-poſſible de regarder ainſi l'hiſtoire de Joſeph. On trouve dans la Bibliothèque du Roi des manuſcrits intitulés, l'un l'Hiſtoire des Viſirs, l'autre, Hiſtoire des Cadis ; mais c'eſt ſur-tout en Perſan que nous avons deux excellens recueils de maximes & d'hiſtoires politiques ; l'un eſt intitulé le *Guliſtan*, l'autre le *Bahaliſtan*. Nous aurons occaſion d'en parler.

Nous ne pouvons nous empêcher de donner ici l'extrait d'un Roman Arabe très-ſingulier : il eſt intitulé, l'hiſtoire de Haï, fils de Jokdan. On a prétendu que le fameux Avicenne, Prince des Médecins Arabes, en étoit l'Auteur. Il eſt traduit en Perſan, en Turc, & même en Latin par le ſavant Pocoke, Anglois, qui l'attribue à un Arabe nommé Abougiafar. La traduction de Pocoke ſembleroit devoir nous mettre à portée d'extraire ce Livre ſingulier ; mais il faut que nous convenions qu'elle eſt très-difficile à entendre. Elle eſt intitulée : *Philoſophus Autodidactus*,

& le texte Arabe eſt imprimé avec la traduction. L'ouvrage eſt auſſi rare qu'il eſt ſingulier. Voici ce que nous avons pu pénétrer à travers l'obſcurité du plan de l'Auteur, & du mauvais ſtyle Latin du Traducteur.

Haï n'eut point de mère; il ſortit de la terre, échauffée & fécondée par la ſeule ardeur du ſoleil, & vit ainſi le jour dans une Iſle déſerte où n'exiſtoit aucune créature humaine au moment de ſa naiſſance; mais il y avoit des animaux, & une chèvre le nourrit. Parvenu à l'âge de raiſonner, les ſeules lumières naturelles, le ſpectacle de la nature, & les réflexions qu'il fit ſur tout ce qu'il voyoit, le conduiſirent, par degrés, à la connoiſſance de ſa propre exiſtence; enſuite à ſoupçonner & même à croire celle de Dieu; enfin à avoir quelqu'idée du bien & du mal, tant phyſique que moral; à deviner que l'on devoit chercher l'un, éviter l'autre, & qu'il devoit y avoir des peines & des récompenſes pour ceux qui ſe conduiroient bien ou mal dans cette vie. Il regardoit les animaux comme ſa ſociété, & concevoit qu'il étoit tenu à des obligations envers eux, en attendant qu'il connût des êtres

tout-à-fait semblables à lui, envers lesquels il auroit encore plus de devoirs à remplir. L'on voit que Haï avoit fait ainsi tout seul de grands progrès dans la philosophie spéculative. Il en fit de même, dit l'Auteur Arabe, dans les sciences exactes & dans celles qui dépendent de la physique. Il devina la géométrie, l'astronomie & même l'astrologie, & se fit sur cet art des règles & des principes; à plus forte raison s'en fit-il sur le mouvement, la pesanteur, l'étendue & les autres qualités des corps. La connoissance de la botanique, & quelques règles de la médecine, lui furent données par l'usage de ses propres sens, & par l'examen de ce qu'il vit souffrir aux animaux, & de ce qu'il trouva propre à les guérir. Enfin, les effets de l'ardeur du soleil lui apprirent la chymie. Ce qui est une singularité encore plus grande, il devina la grammaire, l'éloquence & la poésie, en prenant garde à la façon dont les animaux expriment leurs desirs, & forment leurs plaintes par leurs cris: le retour des mêmes sons, les tons plus doux ou plus aigus, lui apprirent à chanter avant qu'il sût parler aucune langue. Enfin une suite d'aventures singulières fit aborder dans

son isle des hommes & des femmes. Les sensations & les sentimens que la vue de ses semblables excita en lui, fournissent des détails très-intéressans. Il se trouva que Haï savoit déja conduire, régler & exprimer ses passions avant d'en connoître le nom, & au premier moment où il en éprouva l'effet: en un mot, Haï savoit tout sans avoir rien appris. Telle est l'idée du Roman d'Haï, fils d'Iocdan, ou du Philosophe Autodidacte (c'est-à-dire, sans études). Un pareil sujet, pour être bien traité, exigeroit bien de l'esprit & bien des connoissances; & pour être cru, bien de la complaisance de la part des Lecteurs. Le succès de l'éducation de Haï, est un conte aussi peu vraisemblable en métaphysique & en morale, que l'histoire fabuleuse de sa naissance l'est en physique.

Les Romans comiques & satyriques sont assez rares en Arabe; & d'ailleurs nous aurions bien de la peine à faire sentir à des Lecteurs François, le sel que pourroit avoir un Roman comique oriental. Nous en connoissons cependant un qui est un manuscrit dans la bibliothèque du Roi; il est intitulé *Ketabal Faschous fi Akkam Caracouch*. Il contient l'histoire

d'un Visir nommé *Bahaaldin*, qui gouvernoit l'Egypte du temps de Saladin. C'étoit un très-bon homme, & d'une simplicité respectable; mais dont l'esprit étoit trop borné pour le métier qu'il faisoit. Ce volume n'est rempli que de ses traits de simplicité, & du détail des panneaux que les frippons lui tendoient, & dans lesquels ils le faisoient tomber. Un pareil Roman peut être plaisant & instructif: celui-ci n'est pas traduit.

On ne peut douter que les Arabes n'aient composé une grande quantité de petits Romans d'amour, d'historiettes galantes, dans le goût de nos nouvelles, de petites histoires merveilleuses dans le goût de nos contes de Fées, puisque le charmant ouvrage qui est si connu en France sous le nom des *Mille & une Nuits*, est un recueil d'histoires de ce genre, traduites de l'Arabe par M. Galland.

Les Manuscrits d'où cette histoire a été tirée, sont encore à la bibliothèque du Roi; & il s'en faut beaucoup que M. Galland les ait épuisés. Il n'a traduit qu'environ le quart du recueil qui porte vraiment le titre de Mille & une Nuits, & il s'est servi de plus de quelques autres

ouvrages qui forment des Romans à part, tels que les voyages de Sindbad-le-Marin. Il auroit pu puiser dans les mêmes sources encore plus abondamment; mais premièrement il est mort en 1715, ayant laissé cet ouvrage au point où il est; & les Editeurs qui ont publié le dernier volume en 1717, n'ont fait qu'y ajouter une conclusion. Secondement, M. Galland a mis à l'écart un grand nombre de contes contenus dans les Mille & une Nuits, parce qu'ils ne lui ont pas paru intéressans, & que quelque-uns lui ont paru très-libre, ou, pour tout dire, trop orduriers, pour pouvoir être présentés à des Lecteurs François. Mais le cadre des Mille & une Nuits est si attachant & si intéressant, que l'on pourroit encore, sans efforts, faire paroître plusieurs volumes dans le même genre, & sous le même cadre: ils seroient peut-être aussi agréables & aussi-bien reçus que les premiers. On pourroit prolonger la Fable en ajoutant que le Sultan, après avoir assuré Schérazade de la vie, ne voulut point renoncer au plaisir de lui entendre faire tous les soirs quelques nouveaux contes. D'après cette supposition, & avec le secours de M. Cardonne, Interprète du Roi pour

les langues orientales, Professeur de Turc & de Persan au Collège Royal, qui a déja commencé à nous donner dans ses mélanges de littérature orientale, quelques contes dans le goût des Mille & une Nuits, nous pouvons espérer d'en voir paroître une continuation composée d'un choix, fait avec goût & avec soin, des histoires Arabes les plus agréables & les plus intéressantes, tirées, soit du véritable recueil des Mille & une Nuits, soit de quelques autres, existans dans la Bibliothèque du Roi.

Au reste, nous nous garderons bien d'extraire l'ouvrage de M. Galland ; c'est un livre charmant, dont il n'y a pas un mot à perdre. L'ancienne & première édition commença à paroître en 1704, & successivement, en douze petits volumes, jusqu'en 1717. Les dernières éditions sont en six volumes, qui renferment tout ce que l'on trouve dans les douze.

Hiſtoire des Princes Rébia & Mara, *Chefs de la Tribu Arabe de Bénikais, des Princes leurs enfans, & principalement du brave* Zéir; *traduction abrégée d'un Manuſcrit Arabe, en proſe, mêlée de vers, de la bibliothèque de* M. L. M. D. P. *par* M. Cardonne, *Interprète du Roi pour les Langues Orientales.*

Le manuſcrit dont nous allons donner la notice, eſt écrit nettement pour le caractère, & aſſez bien pour le ſtyle, en Arabe littéral, c'eſt-à-dire, tel que le parlent & l'écrivent les Savans de l'Orient, tel qu'on l'enſeigne aux jeunes gens, & qu'on le parloit autrefois à la Cour policée des Califes. Les Arabes d'aujourd'hui uſent d'un langage plus groſſier, ſans aucune tournure de phraſes ni d'expreſſions élégantes.

Il faut remarquer que les mœurs qui ſont peintes dans ce Roman-ci, ne ſont pas celles de la Cour des Califes, chez leſquels fleuriſſent les Sciences & les Arts; mais celles des Arabes errans, dans des tems où ils n'étoient pas, à la vérité, ſi groſſiers qu'ils le ſont à préſent; mais où,

cependant, ils n'habitoient point encore dans des villes, & où ils vivoient à la façon des anciens Patriarches, distribués en Tribus, dont les pères de famille étoient les Chefs. Ces Tribus étoient quelquefois très-nombreuses, & se subdivisoient en plusieurs branches. Elles se transportoient d'un lieu à un autre, traînant quelquefois de nombreux troupeaux, & sur-tout beaucoup de chevaux. Les richesses mobilières ne leur étoient pas inconnues; les pillages qu'ils faisoient sur les autres peuples & sur les caravannes, leur en procuroient. Quoiqu'ils fussent brigands & voleurs par état, ils exerçoient cependant l'hospitalité, non-seulement envers les gens de leur nation, mais aussi envers tous les étrangers, quand ils étoient venus aborder chez eux comme amis; d'ailleurs vindicatifs, & capables de méditer long-temps une vengeance, & de la conduire avec suite & réflexion jusqu'à sa fin; grands Ecuyers & amateurs des chevaux, & vigoureux chasseurs aux bêtes féroces. Quoiqu'ils ne fussent point savans, ils avoient pour la Poésie & la Musique un goût naturel: on trouve des preuves de tout ce que nous venons de dire, dans le Roman dont nous allons donner l'Extrait. Le temps où ces événemens se passèrent, doit être supposé avoir pré-

cédé la naissance de Mahomet, & l'établissement de sa religion, c'est-à-dire, vers le cinquième ou sixième siècle; & il y a lieu de croire que la Tribu des Benikais dont il est ici question, campoit ordinairement entre l'Arabie Pétrée & l'Arabie Heureuse; qu'elle confinoit d'un côté, par terre, à la Syrie; & pouvoit communiquer, de l'autre côté, en traversant la Mer Rouge, avec l'Ethiopie & l'Empire des Abyssins.

La Tribu des Benikais, une des plus nombreuses & des plus puissantes parmi les Arabes, étoit, vers le sixième siècle, gouvernée par deux Princes frères, qui avoient chacun, sous leurs ordres, près de quatre-vingt-mille hommes de cavalerie; ces deux Princes se nommoient, l'un Mara, & l'autre Rebia; celui-ci avoit eu, tant de son épouse légitime, que de ses concubines, cinquante enfans, garçons ou filles. L'ainé des garçons s'appelloit *Kelib*, & le dernier *Zéir*; ils avoient une sœur nommée *Sébaghi*, Princesse d'une grande beauté.

Le Prince Mara n'avoit que quarante-quatre enfans, dont les principaux étoient les Princes *Hamamé Jésas*, & une Prin-

ceſſe nommée *Jélilé*. *Hamamé* devint amoureux de ſa couſine *Sébaghi*; il la demanda en mariage à ſon oncle *Rébia*, & l'obtint : il fut convenu, en même temps, que lorſque Jélilé ſeroit en âge d'être mariée, elle épouſeroit Kelib, fils aîné de Rébia; ainſi, l'union entre les deux frères augmenta, & les enfans ne ſe regardèrent bientôt plus que comme une même famille.

Cette maiſon excita la jalouſie d'un Prince, d'origine Grecque, qui poſſédoit quelques états en Syrie, & qui craignant qu'ils ne fuſſent envahis par cette puiſſante Tribu d'Arabes, forma le projet, non-ſeulement de ſe défendre contre eux, mais même de les ſoumettre. Ce Prince s'appelloit Tabarhaſſan; il envoya un Ambaſſadeur au Roi d'Ethiopie, chargé de lettres, par leſquelles il offroit au Monarque Ethiopien, de ſe rendre ſon tributaire, & de lui ſoumettre toute l'Aſſyrie, s'il vouloit faire paſſer la Mer rouge à un corps de ſes troupes, qu'il joindroit aux ſiennes, & avec leſquelles il dompteroit la Tribu des Benikais, qu'il regardoit comme la ſeule qui pût lui réſiſter.

La négociation réuſſit. Les troupes

Ethiopiennes arrivèrent, se joignirent à celles de Tabarhassan, & marchèrent contre les Arabes. Les deux Princes effrayés de ces préparatifs, dont ils devinèrent le motif, résolurent de chercher à détourner l'orage. Ils envoyèrent un de leurs Visirs à Tabarhassan, pour lui offrir de se rendre ses tributaires; mais cet indigne Ambassadeur les trahit, & acheva d'aigrir contre eux le Prince Grec. Il manda ensuite aux deux frères, qu'ils pouvoient venir en toute sureté offrir leurs hommages à Tabarhassan; ils y vinrent; & leur ennemi, de plus en plus irrité, sans vouloir les voir ni les entendre, fit étrangler Rébia, & garder étroitement Mara. Les femmes & les enfans des deux malheureux Princes ayant appris cette affreuse nouvelle, vinrent tout éplorés, en jettant des cris horribles, entourer la tente de Tabarhassan, & excitèrent à la fin sa compassion. Il entra en éclaircissement, & comprit qu'il avoit commis une énorme injustice, en faisant périr Rébia & arrêter Mara. Il fit punir le traître qui lui avoit donné ce mauvais conseil; & relâcher Mara, qui, après s'être soumis à lui payer le tribut & l'avoir

reconnu pour son Souverain, régna seul pour le tribu Benikais.

Le Prince Grec ayant soumis cette puissante tribu, tout le reste des Arabes de l'Assyrie & d'autres grands pays voisins, s'empressèrent à lui rendre hommage, & il devint un Souverain du premier rang; il fit construire une ville superbe dans la vallée de *Naimin*, & y établit sa résidence. Il étoit entouré d'une cour magnifique, dont le plus grand ornement étoit la Princesse Seadé, sa sœur, espèce d'amazone qui joignoit à la beauté, la force & le courage, & domptoit avec facilité les chevaux les plus rétifs.

Tabarhassan n'avoit point de femme légitime; mais plongé dans la mollesse & la volupté, son serrail étoit peuplé des plus belles filles de l'Orient, & sur tout de filles Arabes. Le bruit de la beauté de *Jélilé*, fille de Mara, vint jusqu'à lui; il désira d'en faire sa femme, d'autant plus que par-là, il comptoit s'assurer de nouveaux droits sur la tribu des Benikais. Il la fit demander en mariage, & dépêcha, pour cet effet, à Mara, un de ses Visirs, avec une lettre remplie des promesses les plus flatteuses pour le père, s'il vouloit lui

donner sa fille ; & des plus fortes menaces, en cas qu'il la lui refusat.

Nous avons déja dit que *Jélilé* étoit promise à *Kelib*, fils de Rébia. L'oncle ne put se dispenser de communiquer à son neveu la demande qui lui étoit faite : celui-ci en conçut le chagrin le plus mortel : non-seulement il étoit menacé de perdre sa maîtresse, mais de la voir passer entre les mains du meurtrier de son père. Cependant il étoit dangereux de la refuser à Tabarhassan : on tint conseil ; & on répondit au Visir du Prince Grec, qu'on demandoit quelques jours pour résoudre la Princesse à quitter sa famille, pour aller s'établir dans une ville, elle qui n'en avoit jamais habité, ni même vu aucune. Ce délai fut employé de la part du Prince *Kelib*, à consulter un fameux devin, nommé Muman. Celui-ci, après avoir fait quelques cérémonies, & surtout consulté les astres, l'assura qu'il pouvoit saisir cette occasion, pour délivrer sa tribu du joug de Tabarhassan, & se venger, en même temps, du meurtrier de son père. Il lui en enseigna les moyens, & lui permit de les concerter avec le Prince *Mara*. *Kelib* rendit compte à son

oncle de cette consultation ; & ils se déterminèrent à se conduire en conséquence. Le père répondit donc au Visir du Prince Grec, que sa fille étoit décidée; & ne demanda plus un nouveau délai, que pour la mettre en état de partir avec une suite nombreuse de femmes, d'esclaves & de chameaux chargés de grandes richesses. Il devoit y avoir, entr'autres, cent caisses remplies, disoit-on, d'or, d'argent, d'étoffes précieuses & de pierreries. Le père devoit escorter lui-même sa fille jusqu'aux portes de la ville de Naimin. Quant à Kelib, on fit répandre le bruit que le chagrin de perdre sa cousine, lui avoit fait prendre le parti de s'éloigner. Cependant il ne s'éloigna pas ; mais il prit un déguisement singulier. Il contrefit le fou, se barbouilla le visage, s'habilla d'une manière bizarre ; & personne ne le reconnoissant plus dans le camp même des Arabes, il suivit aussi *incognito*, son amante. *Mara* le présenta à l'Ambassadeur du Prince Grec, comme un jeune bouffon qui étoit attaché à Jélilé ; & demanda permission, pour lui, d'aller jusqu'à la cour du Prince, futur époux de sa fille. On partit avec les cent

coffres prétendus remplis de richeſſes, dont vingt l'étoient ſeulement; les quatre-vingt autres l'étoient d'Arabes armés, & prêts à fondre ſur les ennemis de leur Souverain; & Kelib devoit les avertir, quand il ſeroit tems d'agir.

A l'approche de la réſidence de Tabarhaſſan, ſon Ambaſſadeur alla l'avertir de l'arrivée de Jélilé : le Prince Grec conſulta auſſi-tôt un devin fameux qu'il avoit auprès de lui, & voulut ſavoir quel ſuccès il devoit attendre de l'entrevue & du mariage auquel il ſe préparoit. Le devin l'avertit, que dans cette occaſion même on devoit lui tendre des piéges; & qu'il devoit ſur-tout, ſe défier des coffres que lui apportoit la Princeſſe des Arabes. Cette prédiction étoit très claire.

Tabarhaſſan qui en ſentit toute la conſéquence, envoya au-devant de la Princeſſe, des Officiers chargés d'ouvrir, de viſiter, & même d'enfoncer tous les coffres; & ils commencèrent à exécuter leurs ordres. Par bonheur, ils ne tombèrent d'abord que ſur ceux qui ne renfermoient véritablement que des étoffes & des préſens; & la Princeſſe étant ſurvenue, & s'étant miſe en colère contre ceux qui for-

çoient ſes coffres, elle les obligea à ſe retirer.

La Princeſſe & ſa ſuite entroient dans la ville, lorſqu'une bonne femme inſpirée, on ne ſait pas comment, s'écria: *Ah! Kelib, Kelib, que tu as inventé une bonne ruſe: tu viendras à bout de tuer ton ennemi Tabarhaſſan.* La Princeſſe qui entendit, comme tout le monde, ces paroles, mais qui en comprit mieux le ſens que perſonne, diſtribuant quelque argent au peuple, en jeta une grande poignée à la vieille pour la faire taire, & elle ſe tut.

Dès que Tabarhaſſan vit Jélilé, ſa beauté l'éblouit au point qu'il en devint éperduement amoureux: il ſe jeta à ſes pieds, lui baiſa enſuite la main, & la conduiſit dans ſon palais. La Princeſſe répondit à ſes careſſes avec les ménagemens dus à un grand Prince, mais cependant en lui montrant quelque humeur. Il en demanda la cauſe, & la Princeſſe allégua l'inſolence avec laquelle ſes Officiers avoient viſité ſes coffres, & exigea qu'ils fuſſent tous portés dans ſon appartement; ce qui fut fidélement exécuté. Enſuite elle demanda que ſon père fût fait Grand-

Visir, & Général de toutes les armées de son mari, & elle l'obtint. Il fit plus, il consentit à prendre pour sa garde un corps d'Arabes de la tribu des Bénikais ; &, sous ce prétexte, les Arabes s'approchèrent de la ville de Naimin, & campèrent aux portes. Les quatre-vingt hommes qui avoient été enfermés dans les coffres, étoient cachés dans les dernières pièces de l'appartement de la Princesse, où personne n'entroit jamais, que quelques-unes de ses femmes qui étoient dans sa confidence, & Kelib qui, à titre de bouffon, couroit par-tout sans conséquence dans la ville & dans le palais, & apportoit à manger à ses compagnons ainsi enfermés.

Enfin, un jour le Prince Grec étant à souper avec Jélilé & Mara, son beau-père, faisoit chanter sa nouvelle épouse qui s'en acquittoit très-bien, en s'accompagnant d'une petite guitarre à long manche & à trois cordes, (instrument favori des Dames Arabes) lorsque tout-à-coup sa voix se trouva effacée par les éclats d'une grosse voix qui chantoit, sur le ton le plus élevé, des chansons ridicules & impertinentes. Qu'est-ce que ceci, dit

Tabarhaſſan ? Qui oſe ainſi troubler nos plaiſirs ? Je parierois, dit la Princeſſe, que c'eſt mon bouffon Miſtouflir, qui chante dans la cour. C'eſt un grand fou, mais un perſonnage très plaiſant. Je veux l'entendre de plus près, dit le Prince ; qu'on le faſſe monter. Auſſi-tôt on appella le prétendu Miſtouflir, où pour mieux dire, le Prince Kelib, qui faiſoit ce perſonnage humiliant pour accomplir plus sûrement ſa vengeance. Chantez, Miſtouflir, lui dit la Princeſſe : il chanta, & ſes chanſons extravagantes ſont rapportées dans le Roman Arabe, qui, comme nous l'avons dit, eſt mêlé de vers.

Quand le bouffon eut bien chanté, & qu'on en eut beaucoup ri : Seigneur, dit il au Prince Grec, mes talens ne ſe bornent pas à la muſique : je danſe auſſi dans la perfection, & je veux vous en faire juge. Danſe, danſe, dit l'époux de Jélilé, cela ſera plaiſant. Il danſa effectivement en faiſant des ſauts, des grimaces & des contorſions extraordinaires. Ce n'eſt rien, continua Kelib, que de danſer les mains vuides : Seigneur, prêtez moi votre grand ſabre, & vous verrez une danſe tout-à-fait

fait singulier. Le crédule Tabarhassan y consentit, croyant toujours bien rire. Le jeu devint sérieux. En faisant voltiger le sabre, Kelib prit son temps, & fit voler la tête du Prince Grec, en s'écriant : « C'est » ainsi que je venge la mort de mon père » Rébia ». Il en fit autant à quelques Eunuques & Esclaves qui servoient le Prince ; & ayant ouvert les portes aux quatre-vingt Bénikais qui avoient été enfermés dans les coffres, ils s'emparèrent du Palais. Mara alla au devant de sa tribu, campée aux portes de la ville, l'y fit entrer, & fit massacrer tous ceux qui voulurent faire résistance. Il n'échappa qu'une petite partie des sujets de Tabarhassan, qui, ayant à leur tête un Visir nommé *Medzeb*, se retira auprès de la Princesse *Séadé*, sœur du Prince défunt. Cette Princesse étoit, comme nous l'avons dit, une espèce d'Amazone, d'ailleurs très-belle : elle avoit déclaré qu'elle n'épouseroit jamais que celui qui la vaincroit à la course à cheval. Un Prince nommé *Séad*, Souverain du pays de Saw dans l'Arabie heureuse, parvint à la posséder, après avoir couru contre elle, quoiqu'il lui eût donné de l'avance : il l'atteignit, la prit à brasse corps,

& l'enleva de dessus son cheval : il l'épousa, & la conduisit dans ses Etats, où elle régna sur son mari plutôt qu'avec son mari ; car elle étoit en même-temps son premier Ministre, & le Général de ses armées.

Revenons à Kelib. L'on juge bien qu'il épousa sa chère cousine Jélilé. Mara les laissa en possession des Etats de Tabarhassan, & retourna se mettre à la tête d'une partie de sa tribu. Mais le reste, & sur-tout les frères de Kelib, enfans comme lui de Rébia, restèrent auprès de leur aîné.

Sept ans se passèrent pendant lesquels Kelib jouit des douceurs de son union avec sa cousine. Pendant ces sept années, il en eut successivement sept filles, mais aucun fils. Les frères de Kelib vivoient avec lui ; & la sœur de Tabarhassan, en attendant de pouvoir venger la mort de son frère, comme Kelib avoit vengé celle de son père, cherchoit à semer la division dans la famille. Elle en trouva bientôt l'occasion. Elle gagna un fameux Astrologue, qui, passant par la Cour de Kelib, & ayant tiré l'horoscope de tous les frères, sur-tout du cadet nommé *Zeir*.

dit à Jélilé qu'il avoit lu dans les astres, à n'en pouvoir douter, que ce dernier des enfans de Rébia devoit un jour régner sur tous ses frères, & qu'il seroit cause de la mort de l'aîné. La femme de Kelib craignit de trop alarmer son mari en lui faisant part de cette prédiction; mais elle prit la résolution d'employer toute sorte de moyens pour faire périr Zéir; & c'est ici que commence le récit des exploits de ce Chevalier Arabe, qui est le véritable Héros de ce Roman. Sa belle-sœur l'accusa d'abord d'avoir voulu la séduire; & le crédule Kelib, après l'avoir accablé de reproches, & même de coups, l'envoya parmi les Bergers chargés de garder ses troupeaux, pour l'occuper à ce vil emploi.

Sur de nouvelles accusations, Jélilé fit résoudre sa mort; mais l'aîné ne voulant pas tremper ses mains dans le sang de son frère, prit le parti de le conduire dans la vallée des lions, & de le laisser seul exposé à la fureur de ces animaux qui y étoient en grand nombre. Pour cet effet, il ordonna une chasse, à laquelle il assista lui-même, bien armé, & suivi d'une troupe nombreuse également armée:

il fit marcher Zéir en habit de ſimple Berger,& n'ayant pour toute arme qu'un petit poignard qu'il avoit caché ſous ſa ceinture. Le premier lion qu'ils rencontrèrent, étoit un animal terrible & furieux : toute la troupe l'entoura, & l'attaqua avec des lances, des zagaïes & des épées : le monſtre ne fut point bleſſé ; & ces attaques n'ayant fait qu'augmenter ſa fureur, il ſe jette ſur Kelib, eſt prêt à le dévorer. Le brave Zéir preſque nud, & ſans autre défenſe que ſon poignard, ſe jette à ſon tour ſur le lion, le perce & le tue. Un pareil ſervice rendu à ſon frère, ne laiſſoit pas lieu de douter que Zéir ne fût bien éloigné d'en vouloir à ſa vie. Auſſi fut-il ramené en triomphe dans le Palais, & rétabli dans tous ſes honneurs & dans tous ſes droits ſur le cœur de ſes frères. Jélilé ſeule ne lui pardonna pas ſincèrement : elle ne fut point tranquille qu'elle n'eût inſpiré à ſon mari de nouveaux ſoupçon contre Zéir, & qu'elle ne l'eût engagé à mettre ſon courage à de nouvelles épreuves. Elle contrefit la malade, & dit que ſon Médecin lui ordonnoit de prendre du lait de lionne, & de manger une fricaſſée de petits tigres naiſſans. On en-

voya Zéir chercher des remèdes si difficiles à rassembler, & il se chargea de réussir tout seul dans cette terrible expédition. Il y parvint : il amena enchaînée une lionne, dont il avoit tué le mari & les lionceaux ; & malgré les tigres, il enleva les petits à une tigresse qui avoit nouvellement mis bas. Enfin, on lui prescrit de purger de bêtes féroces, & sur-tout de lions, tout le canton qui en étoit infesté ; il en vint à bout, & dompta à tel point les lions qu'il ne tua pas, qu'il leur faisoit porter son bagage, à cause, disoit-il, qu'ils avoient mangé les mulets qui en étoient chargés d'abord.

Tant d'actes de bravoure & d'adresse, & tant de services rendus aux contrées soumises aux Bénikais, forcèrent enfin Kelib à jurer qu'il n'écouteroit plus aucun conseil contre son frère ; & il permit à celui-ci de faire un établissement tranquille dans un vallon fertile, dont personne n'osoit approcher avant que Zéir l'eut purgé de bêtes féroces.

Alors Séadé, sœur de Tabarhassan, que nous avons dit avoir animé Jélilé contre Zéir, chercha à faire de nouvelles intrigues pour brouiller, de plus en plus, la tribu de Bénikais, & mettre aux mains

les enfans de Mara & de Rébia les uns contre les autres. Elle avoit proposé en vain à son mari de déclarer la guerre à cette tribu : il n'avoit point voulu renoncer à sa tranquillité, & à celle de son pays ; & Séadé fut contrainte, pour satisfaire sa haine & l'esprit de vengeance qui l'animoit, d'avoir recours à ses propres ressources. Elle partit déguisée & montée sur quelques dromadaires, & se rendit chez les Bénikais. Le premier chez qui elle débarqua, fut un vieillard nommé *Aboulkebab*, qui, sans la connoître, ne fit aucune difficulté de lui accorder, dans ses tentes, tous les droits de l'hospitalité. Séadé avoit autant d'esprit & de talens naturels pour l'éloquence, la poésie & la musique, qu'elle avoit de goût, de force & d'adresse pour les exercices du corps. Elle séduisit donc les Arabes en composant des vers impromptus, & chantant des airs charmans avec la même facilité. *Aboulkebab*, après l'avoir (pendant huit ou quinze jours) admirée & fêtée, la fit passer chez un autre chef de famille de sa tribu, nommé *Aboulkaris*. Nouveaux vers, nouvelles chansons, nouveaux complimens chez celui-ci. De-là elle passa

chez Jésus, fils de Mara, mais qui étoit resté près de Kelib, & y avoit fixé son habitation : elle s'y fit encore connoître par des vers & des airs charmans, & enchanta le Prince, qui voulut la retenir auprès de lui, & la régaler pendant quarante jours. Elle y consentit volontiers, & les employa utilement pour semer la division entre les frères & les cousins. Elle envoya paître ses dromadaires dans les jardins de Kelib, qui étoient voisins de l'habitation de Jésas; & cela sous prétexte qu'ils étoient accoutumés à manger des fleurs. Ce fut par un esclave du fils de Mara qu'elle le fit conduire ; & ceux du fils de Rébia jugèrent à propos de tomber sur le corps du malheureux conducteur; ils le maltraitèrent horiblement, sans lui donner le temps de s'expliquer, & de dire par l'ordre de qui il étoit venu là. Cette belle expédition irrita Jésas contre Kelib. Il crut que c'étoit par hauteur & méchanceté que son cousin faisoit maltaiter ses gens par les siens, & annonça qu'il feroit raser la moitié du visage, & couper la moitié de la robe, à ceux qui avoient osé lui fare une pareille insulte. Kelib en fit des excuses à son cou-

sin, & lui écrivit une lettre très-honnête; Mais Séadé en substitua une autre remplie d'injures, qui acheva de mettre Jésas dans la plus horrible colère. Dans le temps qu'il l'exhaloit publiquement, Séadé persuada à un des esclaves de Jésas, qu'il rendroit un grand service à son maître, s'il tuoit Kelib. Le malheureux la crut, se rendit au palais du beau-frère de son maître, lui passa sa lance au travers du corps, lui coupa la tête, & la porta à Jésas; qui, désolé de cet accident, après avoir tué son esclave, s'enfuit aussi-tôt, s'éloigna pour quelque temps du pays qu'abitoient les fils de Rébia, & se retira près de son père. Mara. Cependant Séadé, après avoir fait ainsi périr le meurtrier de son frère, se retira dans ses Etats, sans avoir été reconnue. Zéir apprit avec le plus grand chagrin la mort de son frère: il jura la perte de Jésas, & de tous ses cousins, fils de Mara; & il comprit dans cette proscription, sa cousine Jélilé, veuve de celui dont il vouloit venger la mort, mais sœur de l'assassin, & qui d'ailleurs étoit son ennemie personnelle. Elle fut obligée de s'enfuir; elle étoit alors enceinte, & nous avons déja dit qu'elle n'avoit eu de son mari que

sept filles & aucun garçon. Elle en eut un dans la suite : elle le nomma *Jérou ;* & cet enfant devint un Héros, & fut le chef de la Tribu des Bénikais.

Ce fut en vain que Jésas tenta de se réconcilier avec son cousin Zéir : celui-ci ne voulut entendre à aucun accommodement ; mais Jésas ayant enfin formé un parti, se rendit maître de cette même vallée des lions, où Zéir vivoit depuis qu'il s'étoit séparé de son frère Kelib. Se trouvant là à portée d'attaquer Zéir, il consulta des Devins sur les moyens de venir à bout de ses projets. Il lui fut répondu que le succès de son entreprise étoit attaché à la conquête d'un superbe cheval, que possédoit Zéir, & qu'il montoit ordinairement. Aussi-tôt Jésas prend ses mesures pour s'en emparer. Il fit épier, pendant quelque temps, par des gens dont il étoit sûr, toutes les démarches de Zéir, & les courses qu'il faisoit à cheval. Enfin, un jour que le fils de Rébia étoit à la chasse, & qu'il avoit laissé son cheval au coin d'un bois pour s'enfoncer à pied dans la forêt, afin d'y poursuivre son gibier, des gens apostés par le fils de Mara, s'em-

parent du cheval, & l'emmenent à leur maître.

Zéir fut bientôt informé du vol qu'on lui avoit fait, & de la conséquence dont ce vol étoit, puisque les Devins assuroient que son sort y étoit attaché. Il s'occupa aussi-tôt des moyens de recouvrer son cheval. Son Ecuyer s'offrit à lui rendre ce service. Il se déguise en simple Palfrenier, & passe dans le camp de Jésas, qui ne le connoissoit pas : il arrive dans le temps qu'on étoit embarrassé à dompter ce furieux animal, qui ne vouloit se laisser monter par personne. Il s'offre d'en venir à bout ; & comme l'animal le connoissoit, il y réussit effectivement. On applaudit à son habileté, & on le chargea du soin du cheval ; mais deux jours après, au moment qu'on s'y attendoit le moins, il le ramena à Zéir.

Jésas fut au désespoir de ne plus avoir en sa possession cette bête fatale ; & n'espérant plus que dans le succès d'une guerre ouverte, il la déclara ; mais elle fut toujours à l'avantage de Zéir. Après que celui-ci eut gagné plusieurs batailles, on convint de s'en rapporter à un combat

singulier entre un frère de Jésas, qui étoit de la plus grande force, & Zéir. Ils se battirent ; & le fils de Mara, qui s'appelloit *Viner*, fut traversé d'un coup de lance. Ce mauvais succès ne rebuta pas cependant les enfans de Mara, & ne les engagea pas à se soumettre : ils continuèrent la guerre toujours avec désavantage. Enfin, Jésas demanda la paix ; mais Zéir, piqué du manque de bonne foi qu'il avoit mis dans le commencement de cette guerre la lui refusa, & lui accorda seulement une trève de quarante jours. Les enfans de Mara usèrent alors d'une singulière supercherie pour porter Zéir à leur accorder cette paix qu'il leur refusoit.

Le Prince alloit tous les jours pleurer sur le tombeau de son frère Kelib, placé à quelque distance de la ville qu'il habitoit. Un des fils de Mara alla se cacher la nuit dans ce tombeau ; & quand Zéir vint, à l'ordinaire, y faire ses prières, & commença par saluer l'ame de son frère, une voix sortit du sépulcre, qui lui rendit son salut. Zéir étonné, s'écria: *Ombre de mon frère, que veux-tu de moi ? Je t'ordonne de te reconcilier avec les enfans de Mara*, dit la prétendue ombre; *ma mort*

a été assez vengée, & je veux que tu fasses la paix. Zéir conçut quelques soupçons, d'autant plus qu'il s'apperçut que la terre, autour du tombeau, étoit fraîchement remuée. Alors, pour éclaircir parfaitement & publiquement l'histoire de ce faux oracle, il fit avertir toute sa famille, ses frères, & (à la faveur de la trêve) les enfans même de Mara. Il leur donne rendez-vous pour le lendemain auprès du tombeau de Kelib. Là, il interroge de nouveau le cadavre de son aîné, & on ne manque pas de répéter les mêmes choses qu'on lui a dites la veille. *J'exécuterai les ordres que vous me donnez, mon cher frère*, s'écrie alors Zéir; *mais que j'aie la satisfaction d'embrasser encore ce cadavre chéri, qui, après m'être apparu tant de fois en songe pour m'engager à venger sa mort, me parle actuellement du fond de son tombeau pour m'ordonner de faire la paix. Qu'on ouvre ce sépulcre.* On lui obéit: on trouve celui qui parloit au nom de Kelib; il lui fait sur le champ trancher la tête, renvoie les enfans de Mara, & se dispose à continuer la guerre.

Jésas toujours battu, & manquant de ressources, trouva que c'en étoit une der-

nière pour lui, que de s'adresser au même Roi d'Ethiopie, auquel Tabarhassan avoit eu recours contre Mara & Rébia. Il passa donc la mer rouge, se jetta entre les bras du Monarque Ethiopien, & parvint si bien à le persuader, que le Roi lui-même, à la tête d'une armée, vint soutenir Jésas contre Zéir. Ce renfort de troupes étrangères, ne laissa pas que d'inquiéter Zéir, il pensa sérieusement aux moyens de s'en débarrasser. Celui qu'il imagina, est assez singulier. Il se rend au camp du Monarque Ethiopien, déguisé en espèce de charlatan; il étoit monté sur un excellent cheval, & suivi d'un palfrenier également bien monté. Il vint faire des tours assez curieux devant la tente du Roi, qui voulant voir ces escamotages de plus près, le fait entrer; il laisse son cheval à son palfrenier, & amuse pendant quelques momens le Monarque, & quelques personnes de sa suite; lorsque tout-à coup, faisant le moulinet avec son sabre, il fait sauter les têtes de tous les spectateurs, fort vîte, saute légèrement sur son cheval, & suivi de son palfrenier, regagne aussi tôt son camp.

Profitant du trouble que cette exécution

extraordinaire & subite avoit jeté dans l'armée Ethiopienne, Zéir l'attaque & la défait. Il a les mêmes succès contre celle de Jésas ; & après avoir tué de sa main, plusieurs des frères de ce Prince, il le force encore à lui demander la paix en suppliant, & ne lui accorde qu'une treve d'un an. Jésas observe cette trève ; mais un de ses freres, qui ne l'avoit point jurée avec lui, ne se croit pas obligé de s'y soumettre. Ce frere s'appelloit *Sultani*. Il prend le moment où Zéir étoit yvre-mort, & où ceux qui avoient soupé avec lui étoient dans le même état ; il l'enlève & le porte chez la veuve d'un de ses frères, que Zéir avoit tué dans un des derniers combats, ne doutant pas que cette dame ne se plût à exercer sur Zéir la plus terrible vengeance. Mais Sultani n'avoit pas fait attention que cette dame étoit sœur de Zéir même, ayant été mariée dans le temps que les cousins vivoient bien ensemble. Elle se fit donc un scrupule de tuer son frère, quoiqu'il fût le meurtrier de son mari. Mais elle fit croire à ses beaux-frères qu'elle l'avoit fait cruellement mourir. Elle ensanglanta les habits de son frère, le fit revêtir d'une souque-

nille de palfrenier, le fit mettre dans un coffre dont le dessus étoit percé à jour, le fit porter dans la mer rouge, où elle l'abandonna à la merci des flots. Le coffre vogua pendant quelques jours, & se trouva enfin porté sur une plage d'un Royaume, dont le Roi étoit Juif, & s'appeloit Akmoun. Des pécheurs ouvrirent ce coffre, & y trouvant un homme beau & bien fait, ils le conduisirent à leur Prince. *Qui es-tu*, lui dit Akmoun? *Je suis*, lui répondit-il, (jugeant à propos de déguiser son état, & d'adopter celui que son habit sembloit indiquer) *un malheureux palfrenier, qu'un trait de vivacité a exposé au courroux de son maître. Je servois un Seigneur Arabe, & j'avois soin de son haras. Un de ses chevaux des plus beaux & des plus difficiles à dompter, m'ayant blessé d'un coup de pied, je me suis jeté sur cet animal; & sans user d'autre arme que de mes poings, j'ai assommé le cheval. Mon maître irrité, m'a fait exposer à la mer dans l'état où vos gens m'ont trouvé : ... Puisque tu te connois en chevaux*, dit Akmoun, *je te donnerai aussi l'intendance de mes haras : mais prends garde de ne me pas donner les*

mêmes sujets de plainte que tu as donné à ton maître Arabe, sans quoi je te punirois encore plus sévérement. Zéir, sans rien répliquer, se chargea du soin des chevaux du Prince Juif, & passa quelque temps dans cet emploi, pendant lequel, un cheval marin étant sorti de la mer rouge, courut dans la prairie où paissoient les jumens d'*Akmoun*, & faillit la plus belle d'entr'elles. Il en vint le plus magnifique poulain qu'on ait jamais vû ; Zéir l'éleva, en se gardant bien de découvrir le secret de la naissance de cet animal.

Cependant, un petit Roi voisin d'Akmoun, qui étoit Chrétien & Grec d'origine, & qu'on nommoit *Berdjis*, vint attaquer les états d'Akmoun ; celui-ci se prépara de son mieux à la guerre ; mais il fut bien-tôt obligé de s'enfermer dans sa capitale, où il fit retirer son haras & ses palferniers, & entr'autres, Zéir & son beau cheval. Les Chrétiens poussoient vigoureusement les Juifs, qui faisoient des sorties, mais dans lesquelles ils perdoient communément beaucoup de monde. Un jour il en avoient fait une qui leur réussissoit encore fort mal. Le Roi & la Princesse sa fille, qui étoit très-belle, s'étoient placés

sur les murailles de la ville, pour juger des coups & du succès du combat. On voyoit les troupes d'Akmoun plier, & la Princesse entendit son palfrenier Arabe qui les avoit suivis, & qui, d'un ton terrible, d'un air très-résolu, & avec des sermens épouvantables, assuroit que s'il étoit dans la plaine que l'on découvroit du haut des tours, & que sur-tout, s'il y étoit monté sur son beau cheval, il meneroit les Chrétiens un aussi grand train que ceux-ci menoient les Juifs. Il accompagnoit ces propos de quelques complimens pour la Princesse, en disant qu'elle seroit la plus belle récompense qu'il pût espérer de sa victoire; & que si on vouloit promettre de la lui donner, il feroit pour elle des exploits, dont il n'y avoit jamais eu d'exemple. La Princesse frappée de ses grandes promesses, engagea le Roi son père à mettre le palfrenier à l'épreuve. On lui permit de monter son beau cheval, de sortir de la ville, & d'aller se jeter dans la mêlée. Il s'y porta avec la plus grande bravoure & le plus grand succès. L'armée Juive étoit commandée par un Visir d'Akmoun, que l'on nommoit *Séman*. Zéir s'approcha de lui, & dit qu'il venoit le seconder par ordre

de son Roi ; le Visir trouva très-mauvais qu'on crût qu'il avoit besoin du secours d'un palfrenier Arabe ; il voulut le traiter assez légèrement ; mais Zéir se contenta de lui répondre, qu'il verroit bientôt ce qu'il savoit faire : en effet, dans ce moment, le Roi Berdjis vint en personne tomber sur le Visir ; il avoit déja le bras levé pour le massacrer, & le bon Juif étoit perdu, quand Zéir frappant du poitrail de son cheval, celui de Berdjis, le renversa ; & le Roi Grec étant culbuté, Zéir lui coupa la tête. Aussi-tôt il saute légèrement à terre, relève cette tête, la donne au Visir, mais il se réserve le casque (qui étoit garni d'une belle aigrette de diamans), l'accroche à l'arçon de sa selle, & se jetant de nouveau dans la mêlée, fait un carnage terrible des troupes du Prince Chrétien. Il les poursuit bien loin ; & retourne ensuite tranquillement vers la ville du Roi d'Akmoun. En s'en rapprochant tout seul, il met pied à terre, creuse un trou, y pose le casque de Berdjis, & le recouvre d'une pierre énorme qui étoit à dix pas de là. La Princesse étoit encore sur les murailles de la ville, & vit faire cette manœuvre à Zéir.

Quand celui-ci fut rentré dans le palais d'Akmoun, il trouva que le Visir se vantoit d'avoir été le vainqueur du Roi Chrétien ; il montroit la tête de cet ennemi, en soutenant que c'étoit lui qui l'avoit coupée. Le bon Roi Akmoun pénétré du service que lui avoit rendu son Visir, ne croyoit pouvoir assez le récompenser, & se disposoit à lui donner sa fille en mariage, lorsque Zéir parut. Il fut indigné qu'on osât lui enlever le prix dû à sa valeur. Il s'approcha de la Princesse Juive : *Princesse*, lui dit-il, *ce n'est pas tout que de montrer la tête de Berdjis : il faut aussi montrer son casque, pour prouver qu'on a été vraiment son vainqueur.* La Princesse qui se rappella alors ce qu'elle avoit vu faire au Palfrenier Arabe, & qui le trouvoit plus brave, & même plus aimable que le Visir, insista pour qu'on s'assurât de la vérité des faits ; & tout fut bientôt éclairci à l'avantage de Zéir : il fut prouvé que c'étoit lui qui avoit coupé la tête à Berdjis : lui seul put lever la pierre ; il montra le casque & l'aigrette de diamans ; & sa victoire étant prouvée, il épousa la Princesse Juive. Akmoun vouloit lui donner la moitié de son Royaume,

mais il le refusa : *J'ai encore un ennemi dont il faut que je me venge*, dit-il. *Comment, répondit-on, pouvez-vous avoir encore des ennemis à dompter, vous à la valeur de qui rien ne peut résister? J'ai déja, ajouta-t-il, tué douze mille homme de ma main ; ma tâche n'est pas remplie ; j'ai été plus heureux contre les lions ; je n'en ai tué que mille, mais j'en ai dépeuplé mon pays. Eh, quel est votre ennemi*, lui répliqua-t-on ? — *C'est Jésas mon cousin.* Il découvrit alors sa naissance, & conta toute son histoire. Akmoun lui offrit aussi tôt tous les secours qu'il voudroit, pour le mettre en état de venger son frère aîné, & de réunir sous sa domination toute sa tribu ; il n'accepta qu'un bâtiment, sur lequel il s'embarqua avec son bon cheval. Il aborda au rivage le plus prochain de son ancienne résidence, & courut aussitôt se joindre à ses anciens parens, amis & partisans, qui le reconnurent avec transport. Il alla avec eux attaquer, de nouveau, Jésas & ses frères ; il les vainquit, les tua tous ; & ayant détruit la race mâle de Mara, il se réconcilia avec sa belle sœur Jélilé ; régna seul & tranquille sur la tribu des Bénikais, & fit venir

auprès de lui la belle Princeſſe Juive qu'il avoit épouſée, & Akmoun ſon beau-père, qui rendit ſa couronne & celle de Berdjis tributaires de celle de Zéir, en attendant que ce Prince les réunît toutes ſur ſa tête ; ce qui arriva à la mort d'Akmoun. Cependant, Zéir n'eut point d'enfans mâles ; & Jeron, fils de Kelib & de Jélilé, lui ſuccéda.

SECONDE CLASSE.

ROMANS DE CHEVALERIE.

Suite des Hiſtoires, Fabliaux, ou Contes tirés des Manuſcrits de M. de Sainte Palaye, *& relatifs à la Chevalerie de la Table Ronde.*

Fabliau, ou Conte de l'Atre périlloux, *c'eſt à-dire, du Manoir perilleux.*

UN JOUR qu'Artus tenoit ſa Cour plénière à Carduel, une Demoiſelle s'y préſenta : elle étoit belle, bien faite, & richement parée. Sire, dit-elle au Roi, je ſuis venue de mon pays pour vous demander un don, & je me flatte de l'obtenir : vous pouvez d'autant mieux me l'accorder, ajouta-t-elle, qu'il n'en reviendra que gloire & honneur à vous & à toute votre Chevalerie. Artus lui ayant donné ſa parole : grand Roi, lui dit-elle, je veux remplir demain à votre table les fonctions de votre Echanſon ; je vous verſerai à

boire, ainsi qu'à tous les braves Chevaliers qui ont l'honneur de manger avec vous; mais en récompense, je demande que le plus brave & le plus loyal de tous ceux qui seront à cette table, s'engage à me défendre contre tous ceux qui pourroient m'attaquer. Artus le lui promit encore; & on pria la Demoiselle de se reposer jusqu'au lendemain. Ce jour étant arrivé, & le dîner étant servi, la Demoiselle pressa de nouveau le Roi de lui dire quel étoit le Chevalier dont il avoit la plus haute opinion, afin qu'elle le priât de se charger de sa défense. Artus hésita long-temps, assurant qu'il n'y avoit aucun d'eux qui ne fût en état de bien défendre, en toute occasion, l'honneur des Dames; mais enfin la Demoiselle insistant toujours, il nomma son neveu, le vaillant & brave Gauvain. Aussi-tôt la Demoiselle présentant au Chevalier une coupe de vin pur, lui demanda s'il acceptoit la commission dont le Roi venoit de le charger; il répondit qu'il s'en feroit gloire; & le festin royal se passa très-agréablement. On étoit prêt à sortir de table, quand on vit entrer un Chevalier grand & fort, tout-à-fait inconnu à la Cour d'Artus, & qui;

d'un ton arrogant, s'écria ; *la Demoiſelle que je vois ici eſt ma mie : ſuivez-moi, Damoiſelle, & retournons dans ma terre.* La Demoiſelle ſe leva auſſi-tôt ſans rien dire, fit une révérence au Roi, jeta un coup-d'œil à Gauvain, comme pour implorer ſon ſecours ; mais ſuivit humblement le Chevalier qui l'avoit ainſi apoſtrophée. *Vous voyez*, dit encore celui-ci, *que cette Damoiſelle reconnoît mes ordres ; cependant ſi quelqu'un d'entre vous veut blâmer ma conduite ou me l'enlever, je vous avertis que je ſuivrai au petit pas la grande route de la forêt juſqu'au coucher du ſoleil : il ſera aiſé de me joindre & difficile de me vaincre.* Après ces derniers mots, il prend ſa mie par le bras ; la fait ſortir de la ſalle ; & la faiſant monter ſur un cheval, part avec elle. Auſſi-tôt toute la Cour d'Artus s'émeut, chacun ſe prépare à ſuivre cette aventure ; & quoiqu'on laiſſe à Gauvain l'honneur de la mettre à fin, nombre de Chevaliers vouloient être témoins de la manière dont il en ſortiroit. Artus les retint, & ne laiſſa partir que ſon neveu. Mais tandis que celui-ci ſe faiſoit armer, & ſe faiſoit amener ſon bon cheval,

cheval, le Sénéchal Queux, qui s'étoit trouvé plutôt prêt à partir, parce que tous les valets du château lui obéissoient, en vertu de sa charge, & le servoient toujours promptement, avoit devancé Gauvain, & suivant son usage, avoit été le plus pressé pour être le plutôt battu. Il avoit joint le Chevalier & la Demoiselle; celle-ci le prenant d'abord pour Gauvin, s'écria : *Ah! Gauvain, est-ce vous? Non*, répondit le Sénéchal, *mais c'est quelqu'un qui le vaut bien, je suis le Chevalier Queux; & vous délivrerai tout aussi bien qu'un autre.* Le ravisseur qui entendit ces mots, retourne aussi-tôt : *non*, *feras par Saint George*, lui dit-il fièrement, *Cuisinier de la Table Ronde; prend du terrein & défends-toi.* Aussi-tôt, après lui avoir laissé le temps de mettre sa lance en arrêt, il y met aussi la sienne, court sur lui, le jette à dix pas sur l'herbe, & continue son chemin. Gauvin arrive peu de temps après, & trouve Queux à terre tout froissé de sa chûte, & se plaignant beaucoup : il ne put s'empêcher de s'arrêter quelques momens, pour lui donner du secours; il le relève, le renvoie à Cardigan, en lui reprochant la ridicule fantaisie qu'il a de se

trouver toujours le premier aux coups, pour en recevoir.

Ce petit accident retarda un peu la marche de Gauvin, & fut cause que ce ne fut qu'au débouché de la forêt, & à la chûte du jour, qu'il apperçut le ravisseur de la Demoiselle qui entroit dans un château fortifié. Il les y suivit, & se présenta à la porte; mais le pont-levis étoit déjà levé, & on lui répondit que le soleil étant couché, on ne pouvoit plus y entrer, à moins de se laisser guinder, au moyen d'une corde, par dessus les crénaux de la muraille. Gauvain n'avoit garde de se soumettre à cette manière ridicule d'entrer la nuit dans un château, où ils vouloient combattre; il la refusa; & ayant vu une masure à quelque distance du château, il s'y retira. A peine y étoit-il entré, qu'il voit passer un Ecuyer qui revenoit de la chasse avec une assez bonne provision de gibier; il l'interroge sur celui à qui appartient le château, & en apprend autant qu'il en veut savoir. On lui répond que le Seigneur s'appelle Millon; qu'il n'a reçu dans le château le Chevalier avec sa mie, que par simple courtoisie, & pour y passer la nuit; que le lendemain il pourra

lui-même y entrer, & y chercher son ennemi ; que quant à lui, simple Ecuyer, il va passer dans le panier par-dessus la muraille avec son gibier : cependant, en quittant Gauvain, il crut devoir l'avertir qu'il couroit le plus grand péril en passant la nuit dans cette masure ; que c'étoit un vrai réceptacle de démons ; qu'il n'y avoit point d'exemple que tous ceux qui y étoient entrés, il en fût sorti aucun sain & sauf ; & qu'à cause de cela elle étoit nommée, dans tout le canton, *le manoir périlleux*. Gauvain se moqua de tous ces prétendus dangers : l'Ecuyer, en rentrant dans le château, dit que Gauvain étoit arrivé, & qu'il l'avoit laissé dans le Manoir périlleux ; mais que suivant toute apparence, il devoit, pendant la nuit, être étranglé par les diables.

Il s'en fallut pourtant bien qu'il le fût ; & voici tout ce qu'il lui arriva pendant cette nuit terrible. Étant entré dans une salle basse, mais démeublée, il y apperçut une longue & large pierre, sur laquelle il voulut se coucher ; mais à peine s'y fut-il établi, qu'il entendit sortir de dessous cette espèce de tombe une voix plaintive, qui l'engagea à déranger lui-même la

pierre. Elle couvroit l'entrée d'un souterrein ou cachot profond, d'où il vit sortir aussi-tôt une Demoiselle très-belle, & magnifiquement parée. A sa vue, il témoigna de la surprise ; & la Demoiselle s'en appercevant, lui dit : *Quoi, Gauvain, je vous fait peur ?* Le Chevalier, encore plus surpris de s'entendre nommer, l'assura qu'il n'étoit pas susceptible d'une crainte ordinaire ; mais qu'il ne concevoit pas par quelle aventure étrange elle se trouvoit enfermée vivante dans cette espèce de tombeau. Écoutez mon histoire, lui répondit-elle. « Mon père, » devenu veuf, s'étoit marié une seconde » fois ; ma belle-mère, comme cela ar» rive ordinairement, me prit en haine ; » & comme elle se mêloit de sorcilége & » d'enchantement, par des charmes ma» giques elle m'ôta la raison. Je quittai la maison paternelle, & courus longtems sans savoir où, faisant à l'extérieur toutes sortes de folies, & intérieurement rougissant de les faire, mais ne pouvant m'en empêcher. Un jour enfin je trouvai dans un grand chemin » un homme noir à cheval ; c'étoit un dé» mon, ou un grand magicien ; il me

» plaignit, & m'offrit de me guérir si je
» voulois consentir ensuite à faire sa vo-
» lonté. J'étois si honteuse de mon état,
» que je promis tout, sans trop examiner
» ce que je promettois. Il me mit alors
» sur son cheval, me toucha la tête, & je
» fus guérie. Mais il m'amena ici, où il
» me fournit, il est vrai, pour ma parure
» & mes besoins, tout ce que je peux de-
» sirer; mais où j'éprouve par lui une
» honte bien plus grande que la première.
» Beau Chevalier, ayez pitié de mon sort;
» il va venir ici dans l'instant, car les té-
» nèbres commencent. Il vous attaquera
» avec fureur, comme tous ceux qu'il
» trouve dans cette maison; & malgré
» toute votre bravoure, peut être aurez-
» vous peine à résister; mais quand vous
» vous sentirez du dessous, faites le signe
» de la croix: vos forces alors augmen-
» teront de moitié, & les siennes dimi-
» nueront en proportion. Il faudra né-
» cessairement qu'un de vous deux meure.
» Mais je l'entends; il approche, hâtez-
» vous, montez vîte à cheval; & si vous
» aimez Dieu & l'honneur, sauvez la plus
» misérable des créatures ».

A peine avoit-elle cessé de parler, que

le démon entre à cheval, & trouve sa maîtresse libre & causant avec un homme. Dans sa fureur jalouse, il l'accable de reproches; elle le maudit à son tour, & déclare que le Héros qui l'a tirée de son cachot, va achever de lui rendre la liberté, en l'arrachant de ses mains tyranniques. Le démon, hors de lui-même, s'élance, sans dire une seule parole, sur Gauvain. Un feu magique s'allume; & les deux ennemis, à la lueur des éclairs, commencent un combat terrible. Au premier choc les lances se brisent, & les chevaux sont renversés. Les champions se relèvent, & tirant leurs cimetères étincelans, combattent à pied. Gauvain recevoit des coups épouvantables : d'un seul revers son heaume se trouva coupé en deux; mais il frappoit aussi avec courage sans s'effrayer; & pour ne point employer des forces inégales, dédaignoit même d'user contre son ennemi du moyen sur & sacré que lui avoit enseigné la Demoiselle. Cependant comme il commençoit à perdre du terrein, & que son sang couloit déjà, la Demoiselle effrayée, lui ayant crié : *Gauvain signez-vous, il se signa.* Aussi-tôt ses forces se ranimèrent; il poussa vigoureu-

sement son ennemi, qui, frappé d'un coup mortel, tomba en reculant dans le tombeau, où il expira. Le vainqueur remit la pierre pour enfermer le corps, & passa tranquillement la nuit auprès de la Demoiselle, qui trembloit encore.

Dès que le jour parut, tous les habitans du château sortirent avec empressement, & descendirent au *manoir perilleux*, pour voir quel avoit été le succès du combat : car, comme on l'a déjà dit, il n'y avoit point à craindre pendant le jour : on s'attendoit à voir le Chevalier mort, & son corps coupé en mille pièces, comme celui des autres ; & l'on fut fort surpris de le trouver, couvert de sang, il est vrai, mais tranquille, & assis auprès d'une Demoiselle charmante. Il leur raconta son aventure ; & ouvrant la tombe, il leur montra le tyran magicien ou démon, mort. On peut juger quelle fut la joie générale. Le Seigneur accourut pour féliciter le vainqueur, & lui fit apporter de quoi manger, pour rétablir ses forces. Mais Gauvain ne perdoit pas de vue l'objet de son voyage : il demanda ce qu'étoit devenu le Chevalier à la Pucelle ; on lui répondit qu'il venoit de partir avec elle : il fit seller son

cheval aussi-tôt pour courir après lui. L'Ecuyer, plein d'admiration, le pria de lui permettre de le suivre : la Demoiselle au Démon, ne voulut pas le quitter : on lui donna un cheval, & tous trois partirent ainsi, suivant les traces de l'ennemi de Gauvain.

Ils ne l'appercurent que vers le milieu du jour, & le reconnurent de loin à son écu vermeil. Gauvain triomphoit déjà, & s'apprêtoit à pousser son cheval pour aller l'attaquer, quand la Demoiselle l'arrêtant : *Ah ! Sire*, dit elle, *qu'allez-vous faire ? & que je vous plains ! Savez-vous que ce guerrier est le plus redoutable de tous les Chevaliers de la Grande-Bretagne ! On le nomme Erfanors de la Montagne : sa mère étoit Fée, & elle lui a donné une telle force & une telle adresse, qu'il est en état de combattre seul trois des plus braves de la Cour d'Artus.... Eût-il reçu de sa mère l'assurance de me tuer*, répondit Gauvain, *je ne l'attaquerai pas moins.*

Mieux aime être mort que hônni ;
Car la mort est tost trespassée,
Mais la honte a longue durée.

Et il piqua des éperons pour atteindre le raviſſeur. On combattit ; & après bien des promeſſes de part & d'autre, après bien des actions d'adreſſe & de courage, Erſanors fut enfin tué, & ſa mie délivrée.

L'aventure finie, & la pucelle vengée, Gauvain n'avoit plus qu'à retourner à Carduel auprès du Roi ſon oncle. C'eſt ce qu'il fit en effet ? Mais comme il n'en étoit plus qu'à quelques lieues, il eut une aventure qui en entraîna d'autres, & que nous rapporterons, parce qu'elles peignent les mœurs de ces temps, & ne reſſemblent point à celles des autres Romans.

Nos voyageurs revenoient donc tranquillement, lorſqu'ils entendirent des gémiſſemens à quelque diſtance. Gauvain, pour remplir les devoirs ſacrés de la Chevalerie, voulut courir au ſecours de la perſonne affligée ; & , après avoir recommandé à l'Ecuyer de continuer ſa route avec les deux Demoiſelles, s'il tardoit à revenir, il s'avança vers l'endroit d'où partoient les gémiſſemens. Il y trouva une Dame ſeule, & qui paroiſſoit dans la plus grande affliction. Le Chevalier, ſon ami, qui l'accompagnoit, venoit de la quitter

un instant, & lui avoit donné à garder son faucon *. L'oiseau venoit de s'envoler sur un arbre, & la Demoiselle se désoloit, parce qu'elle craignoit la colère de son amant, homme brutal & violent. Gauvain, qui, selon l'usage du temps, ne regardoit comme méprisable aucun service rendu aux Dames, pria la Demoiselle de garder son cheval, & alla chercher à ratrapper l'oiseau. Pendant ce temps, le Chevalier revint; il fut surpris de voir sa mie sans le faucon, & tenant un cheval étranger: il l'accabla d'injures; & sans vouloir écouter sa défense, il emmena le cheval, & la laissa seule. Gauvain rapporta bientôt l'oiseau; mais il ne fut pas peu étonné de se voir sans cheval, & hors d'état de continuer sa route. Un orage furieux qui survint, augmenta encore son embarras: il se retira sous un arbre avec la Demoiselle, & passa, comme il put, la nuit, exposé à une pluie continuelle.

* C'étoit alors l'usage des Nobles (femmes ou hommes) de voyager avec un faucon sur le poing. On en voit mille exemples dans les miniatures des vieux Manuscrits; on les représentoit même ainsi sur leur tombeaux, pour annoncer leur qualité.

Le lendemain, heureusement un Chevalier qui passa par-là, suivi d'un Ecuyer, qui menoit un cheval de relais, l'apperçut; & touché de compassion de le voir dans cet état, lui offrit une monture pour lui & la Demoiselle. Gauvain l'accepta: on marcha ensemble pendant quelque temps, & le Chevalier, qui avoit le cœur plein de dépit & de colère, ne put s'empêcher de conter en chemin son aventure. « J'aime depuis bien des années une » belle, dit *Espinogre*, (c'étoit le nom » du Chevalier). Sensible, en apparence, » à mon amour, elle me promit que le » jour que me seroit conférée la Chevalerie, elle me donneroit un baiser. Je » cherchai, par ma valeur, à mériter cette » double récompense, & je l'obtins. Le » baiser reçu, je demandai autre chose: » elle me répondit qu'elle me l'accorderoit quand je me serois rendu assez célèbre pour qu'elle pû m'avouer hautement pour son ami. Je courus à un tournoi qui étoit annoncé pour la semaine » suivante: j'eus le bonheur d'y gagner le » prix, & revins plein de joie & d'espérance. Qu'est-ce qu'une action, me répondt-elle? Allez, continuez & reve-

» nez dans un an. Je courus donc toutes » les aventures ; j'assistai à tous les tour- » nois ; je ne manquai aucune occasion » d'acquérir de la gloire ; mais quand elle » me revit, elle me remit encore à l'an- » née suivante. La seconde année, ce fut » la même chose : enfin, la troisième » vient d'expirer : je me suis présenté ; » elle a consenti à me donner son amour ; » mais se défiant de la constance du mien, » elle a exigé que le plus loyal des Che- » valiers d'Artus, c'est-à dire Gauvain, » vint lui répondre sur son honneur de » ma fidélité. Malgré la bisarrerie de » cette condition, j'ai bien voulu l'ac- » complir : J'ai été chercher Gauvain à » Carduel ; il étoit parti pour tenter de » nouvelles aventures ; & soupçonnant » qu'instruite de ce départ, elle ne m'avoit » imposé cette condition que pour reculer » encore l'effet de sa promesse, j'ai pris » le parti de renoncer à elle, & vais cher- » cher une autre amie ».

Gauvain, sans se faire connoître, essaya d'abod de calmer le courroux d'Espinogre ; il l'exhorta à ne pas perdre dans un jour le fruit de tant de peines ; mais ses discours ayant été inutiles, il déclara sé-

rieusement au Chevalier que s'il refusoit de remplir les loix d'amour établies par la chevalerie, il alloit être obligé de l'y forcer par les armes. On se battit ; Epinogre fut vaincu, & la vie ne lui fut accordée qu'à condition qu'il jureroit sur son honneur de ne jamais aimer d'autre Dame que celle-là. Gauvain alors se fit connoître pour ce qu'il étoit, & il se trouva que la condition prescrite par la Demoiselle à son Chevalier, étoit remplie. Ils allèrent ensemble chez la belle, où la paix se fit à table.

Gauvain repartit avec la pucelle au faucon, & Espinogre par amitié, voulut l'accompagner avec la sienne. Dans le chemin, on rencontra un autre Chevalier, dans le plus grand désespoir; il s'étoit fait aimer de la fille d'un Seigneur son voisin, & la lui avoit demandée en mariage : la naissance, le bien, tout étoit sortable ; mais le père, par pur caprice, avoit refusé, & l'amant vouloit renoncer à la vie. Gauvain lui promit de le servir, & se rendit avec lui au château du Seigneur, pour lui proposer de donner sa fille au jeune homme, ou de se battre avec lui. Le succès ne fut pas douteux : la condition étant que la

fille ſeroit livrée au jeune Chevalier, ſi le père étoit vaincu. Gauvain la lui remit en main, & repartit avec ce ſecond couple amoureux pour revenir à Carduel. Dans ſa route, il rencontra le Chevalier jaloux qui lui avoit enlevé ſon cheval. On devine bien qu'il fallut encore combattre. Celui-ci fut vaincu, obligé de rendre le cheval, de demander pardon à ſa mie, & de lui jurer de ne jamais l'affliger en rien. Tous deux s'embraſsèrent; & Gauvain, qui ſembloit être devenu le champion des Dames, eut encore le plaiſir de raccommoder ces deux amans. Ils le ſuivirent, de même que les quatre autres; & toute cette troupe amoureuſe arriva heureuſement au château d'Artus, où préſentés par leur bienfaiteur, ils furent accueillis du Monarque, qui, lui-même, voulut achever leur bonheur, & maria, avec des fêtes brillantes, les cinq pucelles; car celle du *Manoir périlleux*, & la mie d'Eſcanors de la Montagne, trouvèrent des époux dans ceux des braves Chevaliers de la Table Ronde, qui ignoroient toutes les circonſtances de leurs aventures, ou ne furent ſenſibles qu'à leur beauté.

Hiſtoire des quatre frères Chevaliers de la Table Ronde.

Le brave & ſage Chevalier Gauvain, dont nous venons de parler, & dont nous avons déjà, à pluſieurs repriſes, conté les exploits, avoit trois frères, dont l'un s'appelloit *Agravain*, l'autre *Gueret*, & le troiſième *Galheret*. Ils avoient tous trois mérité, par leur valeur & leur courtoiſie, d'être admis par les Chevaliers de la Table Ronde; & l'on a vu, dans l'hiſtoire de cette Chevalerie, que tous ces illuſtres frères portoient des aigles dans leurs armes, avec des deviſes qui annonçoient, & la grandeur de leur origine, & celle de leurs exploits. Un jour que Lancelot avoit diſparu de la cour d'Artus, comme on l'a vu auſſi dans l'hiſtoire de ce héros, & que l'on étoit ſérieuſement inquiet de ce qu'il étoit devenu, Gauvain & ſes trois frères ſe mirent en quête de lui. Nous allons voir quels furent les accidens qu'ils éprouvèrent dans le cours de cette recherche.

Ils prirent chacun une route différente:

Agravain marcha pendant deux jours, sans avoir la moindre aventure ; enfin, le troisième jour, il trouva dans une belle saussaye, au pied d'un tertre, un pavillon tendu. La curiosité l'engagea à tourner ses pas de ce côté ; le spectacle qu'il y vit le surprit & le toucha. Un Chevalier y étoit étendu sans vie, un autre dangereusement blessé, & une femme dans le plus affreux désespoir. Agravain s'empressa de la consoler, & s'offrit à la venger. « Sire, lui répon-» dit-elle, cette vengeance n'est pas en » votre pouvoir ; nos ennemis sont trop » redoutables. Le Chevalier qui est mort » étoit mon frère ; celui que vous voyez » encore respirant est mon époux. Nous » nous rendions tous trois à la cour d'Ar-» tus, lorsque nous avons été attaqués par » le formidable Druas, qui fait sa demeure » dans ce château que vous voyez élevé sur » ce monticule vis-à-vis de nous ; sa force » est si grande, que malgré les efforts & » la valeur de ces deux Chevaliers, il les a » réduits en l'état où vous les voyez.... » Mais que veulent dire, reprit Agravain, » ce pavillon & cet appareil funèbre, dont » je vois le corps de votre frère mort en-» touré ? Qui a apporté ici ce cercueil, ce

» poële ; ces cierges ? C'eſt, répondit la » femme affligée, un raffinement de » cruauté du barbare Druas ; il fait ainſi » rendre les honneurs funèbres à ceux » qu'il a tués. A l'iſſue du combat, ſon » Ecuyer eſt venu ordonner cette triſte » cérémonie ; ce matin même, elle doit » ſe terminer par le tranſport du corps » de mon frère, dans le château de » Druas. Nous ſerons obligés de l'y ſuivre, » & nous gémirons ſans doute long- » temps dans les priſons du tyran, ſi quel- » que Chevalier ne nous en délivre. Mais » quand même quelqu'un ſeroit aſſez heu- » reux pour vaincre le barbare, il a d'a- » vance, dans la perſonne de ſon frère ; » *Sornéhan*, un vengeur ſi terrible, que » quand on auroit le bonheur d'abattre » l'ainé, on ne pourroit réſiſter au cadet. » Par Saint George, dit Agravain, je ré- » pond de vaincre l'un, & je ne crain- » drai pas l'autre ». Cela dit, il mit un appareil ſur les plaies du Chevalier bleſſé, & les frotta d'un beaume merveilleux qu'il portoit toujours ſur lui ; il lui fit boire, ainſi qu'à la Dame, d'une liqueur confortative, dont il étoit pareillement muni. Peu de temps après, il vit arriver

le formidable Druas avec son Ecuyer, & une suite de gens à pied & à cheval. Dès qu'ils furent à peu de distance, Agravain sortit tout armé & à cheval, du pavillon, & se présenta pour combattre le tyran. « Ho ho, dit celui ci, je ne m'attendois pas à avoir encore aujourd'hui » un nouveau combat à essuyer ; mais » il ne me déplait, ni ne m'effraye » ! En disant ces mots, il met sa lance en arrêt, & le combat s'engage avec acharnement. Les Chevaliers se battoient à outrance, & en gens qui ne veulent se faire aucun quartier; tous deux furent blessés; mais Druas qui l'étoit plus grièvement, étant tombé, Agravain lui mettant l'épée sur la gorge, lui cria de lui demander grâce ; & sur son refus, il lui arracha son heaume, & lui coupa la tête, qu'il attacha sur le champ à l'arçon de sa selle. Les suivans du vaincu s'enfuirent; & le vainqueur ne les poursuivit, que pour ramener au pavillon, deux ou trois chevaux avec celui de Druas. Le Chevalier & la Dame en sortent, & se jettent aux pieds du vainqueur. « Allez, leur dit-il, » en les relevant & les embrassant, pro» fitez du fruit de ma victoire ; servez-

» vous de ces chevaux, pour enlever le
» corps de votre frère mort, & retourner
» chez vous ; pour moi, je vais attendre
» celui que vous m'avez dit devoir être
» le vengeur du coupable Druas ».

A peine le couple infortuné put-il obtenir qu'Agravain laissât mettre un léger appareil sur ses plaies ; ils partirent, & ils n'étoient pas encore à cent pas, que notre héros vit arriver un Nain qui tenoit un cor. *Chevalier*, lui dit-il, *si tu es brave, ose sonner de ce cor, peut-être appelleras-tu la mort. Être vil*, répondit Agravain, *tu veux gaber ! mais je ne crains rien, & je sonne.* Le vallon retentit aussitôt du son du cor : au même instant les portes du château s'ouvrent, & l'on en voit sortir un Chevalier d'une grandeur & d'une force effrayantes, monté sur un terrible coursier, couvert d'armes brillantes. C'étoit Sornéhan : il fond sur Agravain ; la foudre ne va pas aussi vite ; les cailloux étincelloient sous les pieds de son cheval. Le neveu d'Artus se prépare à le recevoir. Le choc des deux cavaliers est si rude, que tous deux tombent à terre, chacun de leur côté. Le géant se casse le bras gauche ; & notre héros, quoi-

que moins bleſſé, eſt engagé ſous le corps de ſon cheval, dont le flanc a été percé par la lance de ſon ennemi; il ne peut ſe relever; & le frère de Druas qui s'étoit remis plus aiſément ſur pied, revient ſur lui, tenant ſon épée à la main droite. Il alloit lachement le percer, lorſqu'une Demoiſelle ſort du château ſur ſon palefroy, & crie à Sornéhan: arrête, Chevalier, je te demande un don. Le Géant ſe retourne & reconnoît ſa nièce bien-aimée; *chère nièce, je ne peus rien te refuſer*, lui dit-il: *je te demande la vie de ce Chevalier*, reprit la Demoiſelle. *Je reconnois à l'aigle qu'il porte ſur ſes armes & à ſa deviſe, qu'il eſt de la famille de Gueret, frère de Gauvain; je dois à Gueret l'honneur & la vie; c'eſt ſans doute encore ici l'un de ſes frères, je te défends de lui ravir le jour. Tu m'arrache*, répond Sornéhan, *l'eſpoir d'une vengeance qui m'étoit bien douce; mais je conſens qu'il vive; je vais le faire conduire dans les cachots de ma tour, où je m'occuperai à lui rendre la vie plus cruelle que la mort même.*

Le barbare remplit ſon funeſte projet; & Agravain fut enfermé. Après avoir

fait entourer sa tour d'un nouvel avant mur & d'un second fossé, il fit écrire sur la seule porte d'entrée, par laquelle on pouvoit pénétrer dans cette enceinte ces paroles menaçantes : *Que personne ne soit assez hardi pour oser monter ici, s'il ne veut combattre Sornéhan.*

Voyons à présent ce que devint le second des frères de Gauvain, l'aimable Gueret. Il s'étoit mis comme ses frères, à la quête de Lancelot du Lac; & s'y portoit avec d'autant plus d'ardeur, qu'il regardoit celui-ci comme son maître, parce que c'étoit lui qui l'avoit armé Chevalier. Gueret avoit déja eu quelques aventures entre lesquelles étoit celle qui avoit excité la reconnoissance de la dame du château de Druas. Enfin, un jour il trouva au milieu d'un bois, un vieillard nud en chemise, entouré de cinq ou six jeunes gens, qui lui ordonnoient fièrement de recommander son ame à Dieu, en lui signifiant qu'ils alloient le faire mourir. Gueret fondant sur eux la lance à la main, leur fria de s'arrêter; & frappant à droite & à gauche, dissipa en peu de temps la troupe des assassins, & délivra le vieillard. Il le fait monter avec lui sur son

cheval, & sort de la forêt; alors ils apperçoivent une habitation, ou petit château d'assez bonne apparence: vous voyez ma demeure, dit le vieillard à Gueret; si vous daignez m'y conduire, vous y serez reçu avec la distinction & la reconnoissance dues au service que vous m'avez rendu. Le jeune Chevalier y consentit, & lui demanda, chemin faisant, quels étoient ceux des mains de qui il l'avoit délivré. Ce sont mes neveux, lui dit-il; mon fils dernièrement en tirant une fléche, tua, par un malheur imprévu, une de leurs sœurs. J'ai essayé en vain d'appaiser leur colere; ils sont entrés, de force, ce matin, dans mon château, ils ont massacré mon fils sous mes yeux; m'ont garotté moi-même, & conduit en l'état où vous me voyez, dans cette forêt, où j'eusse péri sous leurs coups, si le ciel ne vous eût envoyé à mon secours.

En parlant ainsi, le vieillard arriva chez lui: son épouse & sa fille, qui n'espérant plus le revoir, le pleuroient déja, accoururent avec transport pour se jeter dans ses bras. Remerciez mon libérateur, leur dit-il: voilà un héros à qui je dois la vie. Toutes deux tombèrent aux pieds

de Gueret pour lui marquer leur reconnoissance. Il les releva, & voulut prendre congé d'elles ; mais on ne consentit pas à le laisser partir ; & l'on s'empressa à le traiter avec la considération qu'il méritoit, malgré la douleur où la mort du jeune homme plongeoit la famille. La Demoiselle étoit jolie ; Gueret, dont le cœur s'enflammoit aisément, étant resté seul avec elle, lui tint des propos galans, & la *pria d'amour.* Sans répondre à ses sollicitations, elle lui demanda avec intérêt, quel étoit un Chevalier beau & bien fait, portant un écu qu'elle désigna ; elle en parla si long-temps, & avec tant d'intérêt & de chaleur, que Gueret, voyant que c'étoit de Lancelot dont elle lui parloit, comprit aisément que ce héros avoit passé peu de jours auparavant par ce château ; & voyant bien que le cœur de la Demoiselle étoit déja pris, il l'assura que s'il avoit le bonheur de rencontrer Lancelot, il l'instruiroit des sentimens qu'on avoit pour lui, & tâcheroit de le disposer à y répondre ; mais elle ne put lui donner que très-peu d'éclaircissemens sur le chemin que Lancelot avoit pris, le jeune

Chevalier se disposa à partir le lendemain.

La nuit, pendant que tout le monde dormoit, on entendit tout à-coup un grand bruit à la porte extérieure du château. Un Ecuyer accourut annoncer qu'une vingtaine d'hommes enfonçoient la porte. Tout le monde se leva à la hâte. Il n'y avoit dans le château que six personnes en état de le défendre ; Gueret leur fit prendre les armes qu'on y trouva, & courut à leur tête, attaquer les assaillans. Déja ils avoient pénétré dans la cour ; il s'élança sur eux avec courage, en blessa plusieurs, & les força de fuir. Ceux que leurs blessures avoient empêché de s'échapper, furent liés & jetés en prison ; & ce fut par eux que l'on sçut que les auteurs de cette insulte nocturne, étoient les neveux du vieillard, qui, pour se venger de l'aventure de la forêt, avoient rassemblé quelques amis, & s'étoient flatté de trouver leur oncle sans défense. Le lendemain matin, les prisonniers firent prier le vieillard de vouloir bien se transporter auprès d'eux, & lui offrirent de se réconcilier avec lui ; il y consentit avec plaisir.

Tous

Tous les frères furent mandés ; on se pardonna mutuellement ; on s'embrassa ; & Gueret, après avoir été témoin de cette réconciliation, partit.

Au bout de quelques heures de marche, il trouva au bord d'une fontaine, à l'ombre d'un sicomore, trois femmes qui mangeoient tranquillement, servies par un seul domestique ; la plus jeune des trois paroissoit avoir tout au plus vingt-ans, & étoit jolie. Elles invitèrent le Chevalier à partager leur dîner champêtre, & il ne se fit pas prier. Pendant le repas, il s'apperçut que la jeune Dame avoit l'air triste, & ne mangeoit guère ; il craignit d'abord que sa présence ne lui fût désagréable, & témoigna son inquiétude. Elle répondit qu'elle avoit d'autres sujets de chagrin ; & d'après l'offre que lui fit le Chevalier de son bras pour la venger, elle lui conta ainsi son histoire.

« Il y a deux ans, dit-elle, que j'ai » perdu mon père ; ma mère qu'alar- » moient ma jeunesse & quelque beauté, » s'occupa de mon établissement, & me » promit à notre Sénéchal, homme très- » riche, mais de race de vilain, & dont » le caractère m'avoit excessivement dé-

» plu. Malgré ma répugnance je lui fus
» accordée, & ne tardai guère à sentir
» tout mon malheur. Horriblement ja-
» loux, je ne pouvois regarder un hom-
» me, qu'il ne m'accusât de l'aimer; en-
» fin, les choses vinrent au point que
» Lancelot (il y a quelques mois), ayant
» passé par notre château, & m'étant avisé
» de dire, qu'il seroit à souhaiter que
» tous ceux qui se prétendent Chevaliers
» lui ressemblassent; mon mari en fureur
» me fit dépouiller, m'obligea de pren-
» dre l'habillement d'une servante; &
» depuis ce jour m'a condamnée à faire
» les offices les plus vils de sa maison. Si
» aujourd'hui je me suis hasardée à suivre
» ici ces deux amies fidelles, ce n'est que
» parce qu'il est absent, & ne doit revenir
» que ce soir »

Comme elle parloit encore, un domestique accourut effrayé, & vint dire à l'oreille quelque chose à la plus âgée des Dames. Celle-ci jeta un cri, & s'adressant au Chevalier: « Sire, dit-elle, je suis per-
» due si vous ne me secourez pas. Gueret
» l'assura de tout son zéle; mais il de-
» manda quelle sorte de service l'on exi-
» geoit de lui; écoutez moi, continua-

» t-elle ; il y a quelque temps, qu'étant » sortie avec un seul Ecuyer, un Chevalier de ce pays m'arrêtant tout à coup, » me jura qu'il alloit m'égorger, si je ne » m'engageois à lui accorder une chose » qu'il exigeoit de moi. La crainte me fit » tout promettre. Alors il me demanda » ma fille en mariage, & me déclara qu'il » viendroit incessamment la prendre pour » l'emmener avec lui. On vient de m'annoncer qu'il arrive à l'instant, & je me » vois au désespoir, si vous ne me secourez ; car ma fille va être enlevée, & j'aimerois mieux la voir sans vie, qu'entre » les bras d'un monstre qui a étranglé sa » premiere femme, & poignardé lui-même son beau-pere. »

Gueret rassura la Dame ; & laissant les deux autres où il les avoit trouvées, se rendit avec elle dans son château. Elle y trouva le Chevalier, qui la somma, avec insolence, de lui tenir parole. La mère toute tremblante, fit venir sa fille ; il la fit monter sur son cheval & sortit. C'étoit ce que Gueret attendoit. « Vous avez rempli votre promesse, dit-il à la Dame, & » je vous ai laissé faire ; maintenant c'est » à moi de remplir la mienne. » Il part

aussi-tôt, & courant après le ravisseur, lui crie de se défendre, & l'attaque. Du premier coup d'épée, il lui coupe le poing; il le tue ensuite; & ramène la Demoiselle. La mère pénétrée de reconnoissance, lui en donne les plus fortes assurances, & va aussi tôt faire part de son bonheur à ses deux amies, & les ramène chez elle.

Gueret (comme on l'a vu) prenoit aisément feu auprès d'une jolie personne: il crut sans doute que le service qu'il venoit de rendre à celle-ci, étoit un titre pour en obtenir quelque chose; &, moins généreux que ses anciens dans la Chevalerie, il demanda à la Demoiselle de vouloir bien devenir sa mie; & lui fit même pressentir que, seule avec lui, le moment n'étoit pas favorable pour le refuser. La belle lui répondit naivement, qu'il y avoit dans le pays un Chevalier qui l'aimoit depuis long-temps, & avoit su gagner son cœur; qu'elle lui avoit promis de n'aimer jamais que lui. « Je lui tiendrai parole, ajouta-» t-elle: voyez maintenant si vous voulez » abuser de la situation où je me trouve, » & lui enlever une amante qui veut se » donner à lui, avec toute sa vertu!

Gueret, quoiqu'avec des desirs ardens,

avoit cependant dans l'ame, l'honnêteté commune à tous ces héros auxquels il avoit l'honneur d'être associé. Il fut touché du discours de la jeune personne ; & après lui avoir demandé pardon de sa témérité, il la pria de l'oublier, & la remit entre les mains de sa mère, qui revint avec ses amies. Notre Chevalier demanda à la jeune Dame dont le mari étoit jaloux, où elle demeuroit, & se rendit aussi-tôt chez elle.

Il n'y étoit que depuis quelques momens, quand le mari rentra. On s'imagine quel fut la surprise de celui-ci. Il crut que c'étoit un rendez-vous qu'avoit donné sa femme pendant son absence, & se promit bien de s'en venger. Cependant il dissimula sa colère, & accueillit même fort bien son hôte. Dans le même moment on annonça un autre Chevalier, qui passant par-là, demandoit un asyle pour la nuit. (C'étoit *Sacremor*, l'un des plus redoutables Chevaliers de la Table Ronde.) Il reconnut Gueret, & sauta à son col pour l'embrasser. Le mari effrayé, de cette rencontre fortuite, s'imagina que c'étoient deux assassins qui étoient convenus avec sa femme de l'égorger. Il sortit, &

dans l'intention de les prévenir, assembla ses gens, à qui il commanda de prendre des épées, & d'entrer dans la chambre des deux étrangers quand ils seroient désarmés, pour les massacrer. Mais un des serviteurs ayant horreur de ce meurtre, vint à la hâte en prévenir secrettement sa maîtresse, qui avertit les Chevaliers de se tenir sur leurs gardes. Ils convinrent entr'eux de ce qu'ils auroient à faire: Gueret fit semblant d'être malade, afin d'avoir un prétexte pour rester dans sa chambre. Quant à Sacremor, il se mit à table, l'épouse reçut ordre de s'y mettre aussi, car on ne vouloit pas que l'étranger s'apperçût de la mésintelligence du ménage. Pendant le souper, on apporta deux couronnes de fleurs qu'avoit commandées la maîtresse du logis; elle en prit une pour elle, & mit l'autre sur la tête de son hôte. Le mari furieux lui donna un si vigoureux soufflet, qu'il la renversa à terre. Sacremor le blâmant de sa violence, pour une politesse innocente, déclara qu'il ne se laisseroit pas ainsi insulter. Alors l'époux donnant un signal, les domestiques entrèrent avec leurs dagues & leurs poignards; mais Gueret, qui, comme on en étoit con-

venu, attendoit, armé, dans la salle voisine, fondant tout-à coup sur cette canaille, la hache en main, l'eut bientôt dissipée. Le mari, qui voulut seconder ses gens. reçut dans la mêlée, un coup qui l'étendit mort. La veuve manda aussi-tôt ses voisins & ses parens. Comme le mort étoit universellement hai, personne ne s'y intéressa, & il fut enseveli sans pompe. Cependant Gueret, malgré l'amour qu'il sentoit pour la jeune Dame, n'osa rester chez elle après une aventure aussi éclatante. Il partit le lendemain avec son compagnon : une Demoiselle qu'ils rencontrèrent, fut cause de leur séparation ; car tous deux lui ayant offert leurs services, & Sacremor ayant été préféré, il la suivit. Gueret resté seul, continua sa route.

Il courut plus d'un mois sans rencontrer aucune aventure qui méritât de l'arrêter. Enfin, étant arrivé près du château de Druas, il lut sur la muraille les paroles menaçantes qu'y avoit fait écrire Sornéhan. A cette vue, Gueret sourit ; il chercha la porte, afin de venir braver le Châtelain insolent. Tout à coup il entend sonner du cor ; on le fait entrer dans l'enceinte, & il voit bientôt paroître Sorné-

ban à cheval, & tout armé. Après un long combat, où Gueret fit plusieurs blessures à son adversaire, il en reçut une dans l'épaule, si douloureuse, qu'il tomba sans connoissance. Sornéhan accourut pour l'égorger; mais ayant honte d'ôter la vie à un homme qui ne pouvoit plus se défendre, il le fit enlever, & ordonna même qu'on pansât sa plaie. Il se fût bien gardé d'avoir des égards pour cet ennemi, s'il avoit sçu qu'il étoit frère de Gauvain & d'Agravain. Cependant, pour le punir d'avoir voulu le braver, il le fit jetter dans le même cachot où Agravain étoit enfermé. Gueret qui se voit condamné aux ténèbres, commence à déplorer son sort. Mais une voix qu'il entend assez près de lui, le surprend étonnemment. Il fait quelques questions; on lui en fait aussi; & les deux frères se reconnoissent avec les sentimens qu'on peut imaginer. Ils se contèrent alors mutuellement leurs malheurs. Agravain raconta tout ce qu'il avoit eu à souffrir de la rage de son ennemi, depuis six semaines qu'il languissoit dans ce lieu de souffrances, où il fût mort sans doute, sans les secours qu'une Demoiselle lui procuroit tous les jours en cachette.

Cette perſonne ſi charitable étoit la nièce de Sornéhan. Un jour qu'elle alloit à la Cour d'Artus, en paſſant par la forêt de Carléon, elle fut enlevée par un Chevalier. Gueret qui paſſoit par-là, l'avoit délivrée; elle avoit ſçu, quand on conduiſoit Agravain en priſon, qu'il étoit le frère de ſon bienfaiteur, & avoir réſolu de lui témoigner, dans cette circonſtance malheureuſe, toute ſa reconnoiſſance. C'étoit elle qui lui avoit fourni de quoi le guérir de ſes bleſſures: tous les jours elle lui apportoit, à la faveur de la nuit, quelque nourriture, & cherchoit, de toutes les manières, à adoucir ſon ſort. Le ſoir elle vint à ſon ordinaire, une lanterne ſourde à la main. Mon frere, dit Agravain, remerciez la vertueuſe bienfaitrice à qui je dois la vie. Gueret s'avança pour lui marquer ſa reconnoiſſance, & elle fut bien ſurpriſe de le reconnoître. « Sire, dit-elle, » c'étoit pour vous que je rendois ces ſer» vices à votre frère; j'ignorois, hélas! que » j'aurois bientôt la douleur de vous les » rendre à vous-même ». Elle renouvella alors aux deux frères toutes les aſſurances de ſon zèle à les ſervir. Elle les exhorta ſur-tout à ne pas perdre l'eſpérance; &

leur promit que, quelque risque qu'il y eût pour elle, si son oncle venoit à découvrir ses démarches, elle feroit tout au monde pour leur procurer tous les adoucissemens que comportoit leur situation, & pour leur rendre même la liberté.

Parlons à présent du troisième frère de Gauvain, le jeune Galheret, qui n'en étoit encore qu'à sa première campagne, & faisoit ses premières armes, en cherchant, à l'imitation de ses aînés, l'illustre Lancelot du Lac. Son imprudente jeunesse le fit succomber dès la première aventure qu'il trouva. Ce fut au bout de quelques jours de marche, qu'au sortir d'un bois, & à la vue d'un assez beau château, élevé sur une colline, il vit venir à lui une Demoiselle, qui, l'abordant d'un air honnête : *Sire-Chevalier*, lui dit-elle, *ma maîtresse, Dame de ce château, vous invite à venir vous y reposer, & à faire ce soir sa partie d'echecs, jeu que la bonne éducation que vous avez sûrement reçue, ne peut pas vous permettre d'ignorer.* Galheret savoit effectivement ce jeu, quoiqu'il n'y fût pas de la première force ; il l'avoit souvent vu jouer à la Cour d'Artus, au Monarque Anglois, à la Reine Ge-

nievre, à Lancelot, à Gauvain, & enfin aux fameux Chevaliers de la Table Ronde, qui, dans leurs momens de repos, en faisoient leur amusement ordinaire.

J'accepte la proposition, dit Galheret, *sur-tout si la Dame est belle, & qu'elle joue plus pour la gloire que pour l'argent; car vous savez, Damoiselle, que nous autres Chevaliers errans, ne payons que de nos personnes. Chevalier*, répliqua l'Ambassadrice, *personne ne connoît mieux les loix de la Chevalerie, que ma belle Dame & maîtresse. Elle fait que la devise générale de la cour d'Artus, consiste en ces mots : TOUT POUR LA GLOIRE ET POUR L'AMOUR. Venez donc.*

Galheret la suivit. Le château où on le conduisit étoit vraiment beau, vaste & commode. Il étoit à-peu près midi quand ils y arrivèrent; & la Dame belle, grande, bien faite & conservant beaucoup d'agrémens, quoiqu'elle ne fût plus de la première jeunesse, reçut Galheret avec toute la politesse possible, & lui proposa tout de suite de se mettre à table, après l'avoir fait débarrasser, par ses suivantes, des

pièces les plus incommodes de son armure. Le jeune Chevalier ne trouva rien que d'agréable dans cette première cérémonie, dans le repas qui la suivit, & dans la conversation de la Dame. Quand ils eurent bien dîné, *Chevalier*, lui dit la Dame, *on vous a prévenu que mon amusement favori étoit le jeu des échecs. Le séjour que j'ai fait à la cour d'Artus, avant que vous y fussiez vous-même, m'a inspiré un goût vif pour ce jeu, qui est la parfaite image de la guerre, des combats & des exploits de la Chevalerie. Passez dans ma grande salle, nous trouverons tout préparé pour notre partie.*

Ils passèrent effectivement dans cette salle ; & Galheret vit avec étonnement un arrangement d'échiquier, tel qu'il n'en avoit jamais vu. La salle étoit pavée de grands carreaux de marbre blanc & noir, qui formoient l'échiquier ; & les échecs étoient des figures de grandeur naturelle, qui paroissoient de marbre ou d'ivoire, & étoient ornées avec une magnificence surprenante. Leurs habillemens étoient d'or émaillé, garnis, comme leurs armures, de pierres des plus bril-

lantes, & du plus grand prix. Les deux Rois & les deux Reines étoient sur-tout d'une magnificence éblouissante ; les pièces que nous appellons actuellement *les fous*, & que l'on appeloit alors *Alphins*, ou *porte-bannieres*, étoient taillés en forme de gens à pied, armés de toutes pièces, portant effectivement chacun une superbe bannière. Sur celles de deux de ces alphins, étoit brodée cette devise, en lettres d'or & de perles, sur un fond couleur de feu : *tout en feu pour ma dame.* Les enseignes des deux autres, placés du côté opposé, étoient de satin verd, & ces mots y étoient brodés : *le verd est la couleur du mirthe & des lauriers.*

Les cavaliers paroissoient montés sur des chevaux d'or tout couverts de diamants ; leurs lances, leurs boucliers & leurs casques étoient également riches : enfin les tours étoient portées sur des éléphans du métal le plus précieux. Les pions ne représentoient que de simples fantassins, ou paysans armés de haches, mais d'un air fier, résolu, & ils sembloient disposés à combattre.

Cette petite armée de seize piéces de chaque côté, étant ainsi formée & arran-

gée, la Dame dit au Chevalier : *Vous voyez, beau Chevalier, que les armes avec lesquelles je vous propose de combattre contre moi, sont aussi belles & aussi sûres que celles dont je veux me servir contre vous. Les unes & les autres de ces pièces sont dociles ; ordonnez aux vôtres de marcher selon les regles du jeu ; elles vous obéiront sur le champ : les miennes en feront autant, & nous les verrons agir avec la même facilité que les échecs ordinaires : Commencez le premier, je vous donne le trait ; mais apprenez quelles sont les conditions de la partie que nous allons faire. Celui des deux qui la gagnera, jouira de tous les avantages de sa victoire. Si vous l'emportez sur moi, ce superbe échiquier, ce château, ma personne même, tout vous sera soumis. Si je gagne, au contraire, vous deviendrez mon esclave.*

Galheret frémit d'abord à cette proposition ; mais bientôt animé de cette ardeur qu'inspire la jeunesse, & quelquefois l'ignorance du danger, il crut tenir en sa possession l'échiquier, le château & la dame. Il commença la partie avec une confiance merveilleuse. On lui avoit mis en main une baguette blanche, avec laquelle il touchoit

les pièces & leur ordonnoit de marcher. La dame en avoit une noire, dont elle faisoit le même usage. A mesure que les pièces marchoient, elles sembloient s'animer, & levoient leurs lances, leurs haches, leurs étendarts ou leurs épées; mais elles ne se frappoient réellement, qu'au moment où, selon les règles du jeu, l'une ou l'autre devoit être prise. La Dame faisoit quelquefois des plaisanteries au Chevalier, sur ces combats simulés : *Chevalier*, lui disoit elle, *vos troupes plient; elles battent en retraite; elles perdent du terrein, les miennes ont plus d'avantage; vous perdez des officiers; tandis que je ne sacrifie que quelques soldats.* Le Chevalier faisoit bonne contenance, supportoit avec constance les échecs réitérés que l'on donnoit à son Roi, & trouvoit moyen de le soustraire aux coups qu'on vouloit lui porter. Au douzième coup de la première partie, il *roqua*, c'est-à-dire, qu'il fit prendre à son Roi la place de sa tour: mais la Dame du château ayant habilement mis sa Reine en prise, le Chevalier l'enleva avec sa tour, & la tour de la Dame ayant fait échec dans ce moment, le Roi du côté de Galheret se trouva mât,

& la partie fut perdue. Ce malheur fit comprendre au jeune frère de Gauvain, qu'il avoit affaire à une adversaire plus habile que lui ; mais il ne se rebuta point, & demanda sa revanche. *J'y consens*, dit la Dame, *mais nous ne pouvons jouer que jusqu'au coucher du soleil ; & si cette seconde partie laisse la question indécise, nous aurons tout au plus le tems d'en jouer une troisième, que nous nommons partie d'honneur, & qui décidera absolument de notre sort. Nous avons même ici une autre règle ; c'est que quiconque perd une partie au quatrième coup, n'est point admis à demander de revanche.*

Galheret, que cette derniere condition ne pouvoit regarder, y fit peu d'attention, & en apporta beaucoup plus à la seconde partie, qu'il n'avoit fait à la première. Il se défendit de son mieux, & parvint à la gagner. *A la partie d'honneur* dit la Dame : *allons brave Chevalier, celle-ci va me forcer à subir votre loi, ou vous soumettre à mon empire. Ah !* s'écria galamment Galheret, *le malheur dont je suis menacé, pourroit être regardé par d'autres, comme un bonheur ; & moi même, je l'envisagerois ainsi, si l'amour de la gloire*

ne me prescrivoit d'autres loix. Quoiqu'il en soit le jeune Chevalier joua tout son jeu, & fit durer long-tems la partie d'honneur ; mais enfin il fut mât, & la Dame, après l'avoir fait tout-à-fait désarmer, le fit conduire dans une prison, où il se trouva, à son grand étonnement, en assez nombreuse compagnie de Guerriers & Chevaliers déja vaincus par la Dame. Le lendemain elle les rappella tous auprès d'elle : leur captivité étoit assez douce ; & si ce n'est qu'ils ne pouvoient porter aucune arme ; ni sortir de l'enceinte du château, ils y faisoient bonne chère, & y étoient traités avec bonté. Galheret fut distingué sur tous les autres ; & s'il n'eût pas été élevé dans les grands & nobles principes de la Chevalerie ; & n'eût pas sincèrement regretté les occasions de signaler sa valeur, il eût conçu peu de chagrin de sa captivité ; mais il rougissoit d'attendre dans une honteuse oisiveté, l'heureuse occasion de pouvoir rompre ses chaînes. Elle tarda beaucoup à se présenter ; mais enfin ce moment arriva. Au bout de quelques mois, le nain qui veilloit sur le donjon du château, avertit qu'il voyoit sortir de la forêt voisine, un Chevalier armé de toutes

pièce, dont la taille étoit avantageuse, la contenance fière, & qui étoit monté sur un superbe palefroy : alors la Dame du château fit renfermer tous les prisonniers, suivant l'usage qui se pratiquoit toutes les fois qu'il venoit un nouveau Chevalier, pour faire la partie d'échecs ; & elle envoya sa Demoiselle faire le compliment ordinaire à ce dernier. Bien-tôt on le vit revenir avec elle ; & tout se passa, entre la Dame & lui, comme entre elle & Galheret, excepté que, quoique celui-ci fût plus vieux, il étoit moins doux & moins patient que Galheret. Quand il vit qu'il perdoit la première partie, il se mit à pester & à jurer, d'autant plus que son Roi avoit été fait mât par un simple pion de la Dame ; il vouloit casser, briser les pièces de l'armée ennemie ; mais on lui remontra sur tout, qu'il étoit sans armes, & que ces pièces étoient invulnérables, étant fées. Enfin, la Dame lui proposa sa revanche ; il joua cette seconde partie avec encore plus d'humeur que la première, & par conséquent plus mal. Au lieu de toucher légèrement ses pièces avec la baguette blanche, il les fouettoit rudement, & à chaque coup,

il leur cassoit une baguette sur le corps : on lui en fournissoit d'autres qu'il prenoit en jurant, ce qui n'empêcha pas qu'il ne perdît encore la seconde partie. Alors, force lui fut de se laisser dépouiller, & mener en prison comme les autres. Mais quel fut son étonnement & celui de Galheret, lorsqu'ils se reconnurent ; c'étoit le fameux Chevalier Sacremor. Ses compagnons d'infortune parvinrent enfin à l'appaiser, ou du moins à adoucir l'amertume des reproches qu'il faisoit au sort, pour l'avoir rendu prisonnier d'une femme, lui qui avoit détruit des armées entières de Chevaliers. On l'engagea à se coucher & à dormir sur son malheur, & le lendemain il fut plus calme. Les bontés & les charmes de la fée (car on se doute bien que la Dame du château en étoit une) lui faisoient prendre patience comme aux autres, lorsqu'un nouveau Chevalier passant, attira l'attention des habitans du château. Le commencement de son aventure, fut tout-à-fait semblable à ce qui étoit arrivé aux autres ; mais dès que la Dame du château l'eut apperçu à visage découvert, elle vit bien-tôt, à qui elle avoit à faire, & sentit qu'elle n'en

viendroit pas à bout auſſi aiſément, que de ceux qu'elle avoit précédemment vaincus ; elle le reconnut pour le brave & ſage Gauvain. Pour lui, il ne la reconnut pas, parce que quelques années avoient fait plus d'impreſſion ſur la figure de la Dame que ſur la ſienne. Cependant, après le repas ils paſsèrent dans la ſalle, & commencèrent la partie, après que la Dame en eut expliqué les conditions, ſuivant l'uſage du château.

Gauvain, trop ſage pour être ébloui, ni par l'éclat des charmes de la Dame, ni par la magnificence de ſes échecs, ne perdit pas la tête ; & joua avec un ſi beau ſang froid, & une ſi grande habileté, qu'au quatrième coup, le Roi de la Dame ſe trouvat mât, à la faveur d'un échec qui étoit rare, & paroiſſoit merveilleux dans ce temps-là, & qui eſt devenu ſi commun, qu'on rougit à préſent de l'employer. Il s'eſt long-temps appellé l'échec de Gauvain, & s'appelle aujourd'hui l'échec du Berger.

La Dame étoit vaincue ; & ſuivant ſes propres réglemens, elle ne pouvoit demander de revanche. Elle prit le parti d'implorer la clémence & la courtoiſie de

ſon vainqueur. « *Ah ! Sire Gauvain*, luî » dit-elle, *je me conſole d'être ſoumiſe* » *au plus brave & au plus ſage Chevalier du* « *monde, & ſur-tout au neveu de mon an-* » *cienne & illuſtre Maîtreſſe, la fée Mor-* » *gane, votre tante, & ſœur du Roi Ar-* » *tus ; reconnoiſſez ſon ancienne ſuivante ;* » *Floribelle* ». Gauvain l'enviſagea, & la reconnut. Elle avoit été long-temps ſuivante & confidente de Morgane ; & celle-ci, pour la récompenſer, lui avoit fait préſent de ce magnifique échiquier, l'aſſurant qu'avec ce ſeul meuble, elle pourroit faire ſa fortune ; & cela s'étoit trouvé vrai. Floribelle avoit d'abord gagné le château qu'elle habitoit, ſur un Chevalier qui avoit oſé lui tenir tête à ce ſavant jeu ; enſuite elle avoit rançonné pluſieurs autres perſonnes de différens états, de la même manière ; ce qui lui avoit procuré de grandes richeſſes : enfin, elle avoit, comme nous l'avons dit, fait tomber dans ſes filets nombre de Chevaliers. L'on juge bien que la première demande que fit Gauvain, fut que tous les priſonniers fuſſent amenés devant lui : ils y vinrent ; & ce fut avec autant d'étonnement que de

satisfaction, qu'il reconnut parmi eux, son jeune frère Galheret, & le brave Sacremor. Comme ils ne se plaignoient point de la dureté de leur détention, Gauvain qui, de ce moment, se trouvoit le maître de tout ce que renfermoit le château, jugea à propos d'être, à son tour, humain & même courtois avec Floribelle. Ils soupèrent tous ensemble; & dans la conversation qui précèda le souper, Gauvain témoigna qu'il avoit beaucoup d'inquiétude, non seulement au sujet de la recherche qu'il faisoit de Lancelot du Lac, mais aussi sur le sort de ses deux autres frères, Agravain & Gueret. « Sire, dit Floribelle, je » pourrai vous en donner des nouvelles. » Au don de son échiquier, l'illustre » Morgane joignit le don de deviner; » & je le possède: dès ce soir je consul- » terai mon oracle, & je vous dirai où » sont vos frères ». En effet, dès le soir même elle apprit à Gauvain qu'ils étoient dans le château de Druas, sous la garde du terrible Sornéhan. Ce château n'étoit pas fort éloigné de celui de Floribelle: en soupant, la Dame & les Chevaliers prirent les mesures convenables pour la dé-

livrance des deux prisonniers ; & le Lecteur va savoir de quelle manière ce concert fut exécuté.

Le lendemain on se mit en marche pour se rendre au pied du monticule sur lequel étoit situé le château de Druas. Chaque Chevalier étoit vêtu des riches habits & des magnifiques parures qui couvroient les pièces de l'échiquier Fée. Gauvain s'étoit chargé des ornemens du Roi du jeu, & Sacremor & Galheret étoient en équipage de Cavaliers d'échecs. Floribelle & sa soubrette les accompagnoient. Au débouché du bois voisin du château, la suivante bien instruit, s'avança jusqu'à la porte, & fit dire au Seigneur Châtelain qu'elle venoit de la part de l'illustre Dame Floribelle, proposer à Sornéhan une partie d'échecs : celui-ci se mit à rire d'un pareil compliment, & répondit à la messagère qu'il n'étoit pas d'humeur à jouer, & que quelque fût la Dame qui l'avoit envoyée, il se soucioit fort peu de faire sa partie. Alors on lui répliqua que cela étant, on étoit chargé de lui dire qu'on lui offroit & lui proposoit le combat seul à seul à la lance, à fer

émolu, & à outrance contre celle des pièces du jeu d'échecs de la Dame qu'il voudroit choſir, ſoit le Roi, le Cuvalier ou Alphin, ou même un pion. Sornéhan indigné, répondit, en blaſphêmant, qu'on ſe moquoit de lui en lui propoſant de pareils adverſaires; que ſans la conſidération due au ſexe de l'Ambaſſadrice, & de celle qui l'envoyoit, il les feroit repentir d'un pareil meſſage; mais que du moins voulant punir quelqu'un, la Dame pouvoit lui envoyer ſon Roi d'échecs; qu'il traiteroit ce roitelet de manière à lui apprendre quel étoit Sornéhan: il ajouta qu'il ne lui donnoit qu'une demie heure pour paroître & combattre.

Sornéhan ſortit de ſon château armé de toutes pièces, & monté ſur un ſuperbe cheval; & Gauvain déboucha du bois, chargé, comme nous l'avons dit, des ornemans du Roi des échecs. La magnificence n'étant, en elle-même, une arme ni offenſive ni défenſive, ſon armure n'avoit rien de contraire aux loix de la Chevalerie. Cela n'empêcha pas que Sornéhan & lui ne commençaſſent un combat régulier & terrible. Cependant l'éclat des

diamans

diamens éblouissoit un peu le Géant ; & comme il avoit le soleil derrière lui, le feu que rendoient les pierreries, l'empêchoit de viser aussi exactement au corps de son ennemi. Gauvain portoit des coups plus certains ; bientôt Sornéhan fut renversé de son cheval ; le neveu d'Artus sauta en bas du sien ; & ils commencèrent un combat à l'épée & à la hache. Les pierreries produisant toujours leur effet, le frère de Druas manqua de frapper Gauvain au défaut de la cuirasse ; & celui-ci plus heureux, le perça & lui arracha la vie.

Floribelle & toute la compagnie de son château accoururent pour féliciter le vainqueur ; & celle du château de Druas, délivrée du tyran, lui en ouvrit les portes. Il y fit son entrée en conquérant ; rompit les chaînes de ses frères & les embrassa. Ils l'instruisirent des obligations qu'ils avoient à la nièce de Sornéhan ; & Gauvain, en mettant Gueret en possession du château de Druas, lui fit épouser cette belle. Galheret retourna avec Floribelle prendre possession du château de l'échiquier ; Gauvain, Agravain & Sacremor partirent bientôt pour continuer la recherche de Lancelot du Lac. C'est dans le Ro-

man de cet illuſtre Chevalier, & dans la ſuite de celui des Chevaliers de la Table Ronde, que l'on voit comment ils parvinrent à le retrouver & à le ramener à la Cour du grand Roi Artus & de la belle Reine Genièvre.

TROISIÉME CLASSE.

ROMANS HISTORIQUES.

Nous avons parlé, dans nos précédens volumes, de tous les Romans Historiques, pour la France, dont Pépin & la Reine Berthe, père & mère de Charlemagne, sont les héros. Nous devons, à présent, traiter de ceux qui ont pour base l'histoire de ce grand Prince : ils sont en grand nombre, même en réservant pour l'article de la Chevalerie cette foule de Romans, dont les principaux acteurs sont les quatre fils d'Aymon, & les autres preux Chevaliers que l'on suppose avoir été de la Cour de Charlemagne.

Nous nous arrêtons d'autant plus volontiers sur ce règne, qu'aucun des autres Rois de la seconde race n'a fourni matière à aucun Roman Historique ; & qu'après avoir épuisé ceux-ci, nous passerons tout de suite à ceux de Hugues-Capet.

Nous allons commencer, comme nous avons fait pour Pépin, par donner l'his-

toire véritable de Charlemagne ; après quoi nous dirons ce qu'on y a ajouté de romanesque.

Tout le monde sait que ce Prince, né en 742, partagea en 768 le Royaume avec Carloman son frère, & que ce ne fut pas sans quelque jalousie que celui-ci le vit possesseur de la plus belle partie de la France. Pendant environ trois ans, les tracasseries durèrent entre les deux Monarques, & la Reine leur mère se donna bien des mouvemens pour empêcher les funestes effets qu'elles pouvoient avoir. Mais enfin Carloman mourut en 771, & laissa son frère seul possesseur de la première Couronne de l'Europe, qu'il porta avec la plus grande gloire durant quarante-six ans, décoré du magnifique titre d'Empereur pendant les quatorze dernières, qu'il employa à soutenir ou porter continuellement la guerre d'un bout de l'Europe à l'autre. Il châtia, à plusieurs reprises, les Aquitains révoltés, soumit les Ducs de cette grande Province, & ceux des Gascons qui avoient hérité des débris de leur Puissance. Il est vrai que ces derniers lui firent éprouver une défaite dans les gorges de Roncevaux, par où il étoit

obligé de passer pour retourner d'Espagne & de Navarre en Aquitaine. Mais Charlemagne leur fit bien payer l'honneur de cette victoire, dans laquelle périt le fameux Roland, Héros de tant de Poëmes & de Romans, dont les vrais Historiens de Charlemagne ne disent qu'un mot. Enfin, ayant déclaré Roi d'Aquitaine son fils, Louis, qui fut depuis Empereur sous le nom de Louis-le-Débonnaire, ce pays fut entièrement soumis à la France.

Charles passa plusieurs fois en Espagne, mais ce ne fut pas toujours pour faire la guerre aux Sarrasins; au contraire, ses premiers exploits furent faits en faveur d'un Roi Mahométan qui disputoit la Couronne de Sarragoce, capitale de l'Arragon, à un autre Roi de sa Religion. Il y fit ensuite, à différentes reprises, plusieurs autres expéditions. Celles où il commandoit en personne, furent communément heureuses: son fils Louis n'eut pas les mêmes succès, & fut forcé de lever plusieurs fois le siége de Tortose.

Les expéditions de Charles en Italie furent encore plus importantes. Dès les premières années de son règne, il attaqua Didier, Roi des Lombards, dont il avoit

épouſé la fille, qu'il répudia bientôt. Il aſſiégea ce Monarque dans Pavie, le fit priſonnier, l'envoya en France dans cet état humiliant, s'empara de ſon trône, ſe fit couronner Roi des Lombards & d'Italie, Patrice de Rome, & exerça dans cette capitale du monde Chrétien, tous les droits de la ſouveraineté. Il fut pluſieurs fois rappellé en Italie par les révoltes, ou, pour mieux dire, les prétentions d'Adalgiſe, fils de Didier, ſoutenu par les Empereurs Grecs, qui conſervoient toujours quelques droits ſur l'Italie. Charles vint à bout de ſe faire reconnoître pour maître unique de cette belle partie de l'Europe, juſques par de-là Bénévent, dans le Royaume de Naples. Enfin, la dernière fois qu'il vint en Italie, ce fut pour y être proclamé Empereur d'Occident par le Pape Léon III, qu'il avoit heureuſement rétabli ſur le trône Pontifical, dont Léon avoit été chaſſé indignement par une faction.

L'Empereur, avant que d'être revêtu de cette dignité, & depuis, eut de grandes conteſtations & de grandes correſpondances avec l'Impératrice de Conſtantinople, Irène, & ſes ſucceſſeurs; mais ja-

mais il ne passa en Grèce, & ne vit l'Orient. Il n'eut de relation avec cet Empire que par Ambassadeurs; & ce fut comme cela qu'il en eut même avec le Calife *Aaron Alraschild*.

La nation contre laquelle il eut le plus sérieusement affaire, fut celle des Saxons, auxquels il fit une guerre continuelle pendant trente-trois ans. Il les vainquit presque toujours; mais ses enfans ne furent pas constamment aussi heureux contre ces peuples barbares: enfin, il les soumit absolument, & les força, malgré leur résistance, à embrasser la Religion Chrétienne. Le fameux Vitikind fut contraint de se faire baptiser, & de se soumettre à Charles. L'ancienne Saxe, divisée en Westphalie & Ostphalie, & le Duché de Bavière, devinrent de simples Provinces de l'Empire François. S'il n'assujétit pas tout-à-fait l'Esclavonie, la Bohême & la Hongrie, au moins il battit plusieurs fois les Chefs des Esclavons, & défit ces fameux Huns qui, ayant Attila à leur tête, avoient fait trembler l'Italie; il les poussa jusqu'au fleuve Rab, soumit la Petite-Bretagne, & fit ses sujets des peuples qui l'habitoient, & qui descendoient des anciens Bretons, chas-

fés de la Grande-Bretagne par les Anglo-Saxons.

Les Normands commencèrent à se rendre redoutables sur mer à la fin du règne de ce Prince. Charles fut obligé d'armer contre eux une flotte, & d'établir une marine nombreuse, qui paroîtroit sans doute aujourd'hui très-peu redoutable, mais qui l'étoit pour ce temp là. Tels sont les principaux faits de la vie guerrière & conquérante de Charlemagne, qui fut zélé pout la Religion, & libéral pour les Eglises & les Monastères. Les Papes & les Evêques n'osèrent lui disputer les droits qu'il s'attribuoit dans les Conciles & dans les décisions des affaires ecclésiastiques, comme se les étoit autrefois attribués l'Empereur Constantin. Charles aima les lettres & les sciences, & non-seulement les protégea, mais les cultiva, quoiqu'il n'eût jamais fait de grands progrès dans l'art d'écrire, n'ayant étudié que fort tard. On sait que le fameux *Alcuin*, Anglois, fut son Instituteur dans les sciences & dans les lettres. Ce Monarque fit ou fit faire des capitulaires ou loix excellentes, qui nous restent encore en grand nombre, & font connoître les mœurs de

son siècle. Il fut brave, même hardi & entreprenant, d'une activité extrême, courant sans cesse d'un bout de l'Europe à l'autre, magnifique en bâtimens, simple dans ses habits & dans sa vie privée, cruel envers ses ennemis, humain envers ses sujets. Il eut plusieurs femmes, après avoir répudié la fille de Didier, Roi des Lombards. L'une fut *Hildegarde*, qu'il aima beaucoup, & qui mourut assez jeune, quoiqu'après l'avoir rendu père de neuf enfans, dont quatre Princes. Le troisième de ces enfans fut Louis-le-Débonnaire, qui porta, après Charlemagne, la couronne Impériale.

Après la mort d'Hildegarde, il épousa *Fastrade*, qui partagea son trône pendant onze ans, & dont il n'eut que deux filles. Cette Reine (car Charlemagne ne fut Empereur qu'après sa mort) fut fameuse par sa beauté & par sa fierté, qui révolta les Grands du Royaume & les Guerriers, au point qu'il y eut une grande conspiration contre le Roi & la Reine. Pépin, dit le Bossu, fils naturel de Carlemagne, & qu'il avoit eu dès sa jeunesse, se mit à la tête de cette conspiration, qui fut découverte par un Prêtre Lombard. Une

partie des conjurés fut punie de mort, & Pépin fut rasé & enfermé dans une Abbaye, où il mourut avant son père.

Après la mort de Fastrade, Charlemagne épousa *Leutgarde*, qui mourut l'an 800, & dont il n'eut point d'enfant. Il vécut encore quatorze ans sans se remarier; mais il eut plusieurs maîtresses, dont la plus fameuse, & celle qu'il aima le plus long-temps, fut *Reine* ou *Régine*, & il eut de toutes ces maîtresses des enfans naturels des deux sexes, entr'autres de *Reine*, *Hugues l'Abbé*, qui fut Chancelier de Louis le-Débonnaire, & dont quelques Auteurs font descendre la troisième race de nos Rois. Enfin, Charlemagne mourut en 814, étant plus que septuagénaire.

Tels sont les traits véritables de l'histoire de ce Monarque, établis & constatés par les Historiens les plus dignes de foi, entre lesquels on doit donner le premier rang à Eginhard, qui avoit été Secrétaire du Prince, & a écrit sa vie d'après ce dont il a été témoin. Nous nous sommes cru obligés de les exposer à nos Lecteurs, pour leur faire sentir combien d'altéra-

tion les Romanciers ont apporté à cette histoire, dont le héros & les faits sont également intéressans.

Nous allons donc extraire les Romans Historiques, & les Histoires fabuleuses du regne de Charlemagne, suivant l'ordre des temps où nous avons lieu de croire que ces Ouvrages ont été composés & écrits.

Le plus ancien de ces Ouvrages est la Chronique, faussement attribuée à *Tilpin*, ou *Turpin*, Archevêque de Reims. Il y a des Auteurs qui prétendent qu'elle éxistoit en Latin dès le dixième siècle; il est certain qu'il y en a des manuscrits fort ancien, qu'on voit encore dans la Bibliothèque du Roi & dans celle du Vatican; ils ne sont pas de cette ancienneté, mais seulement du onzième ou douzième siècle. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'au quatorzième siècle cette Fable étoit généralement reçue, & qu'elle avoit déjà été traduite plusieurs fois en vieux langage François. Qui voudra connoître l'original Latin, le trouvera dans un Recueil des anciens Historiens Allemands, dont l'Editeur a été *Schardius*. Ce Recueil est assez connu dans les grandes Bibliothèques. Cette Chronique Latine a été aussi imprimée à part en 1566.

La traduction Françoise que nous allons ex-

rraire, n'eſt ni celle de Michel de *Harnes*, qui écrivoit ſous Philippe-Auguſte, ni d'autres poſtérieurs encore qui ſont cités par Faucher; mais celle de *Robert Gaguin*, Général des Mathurins, Bibliothécaire de Charles VIII, & Annaliſte de France, qui, dans la continuation de ſes Annales, a inſéré cette Chronique toute entière, & a jugé enſuite à propos de la publier à part (à ce que l'on dit), dans la vue de flatter Charles VIII, qui, allant faire ſa grande expédition en Italie, prétendit imiter l'Empereur Charlemagne. Quoi qu'il en ſoit, cette hiſtoire, tout-à-fait romaneſque, ne méritoit guère d'être adoptée par un Auteur auſſi grave & auſſi ſavant que Gaguin. On va voir que rien n'eſt auſſi ridicule, & que l'extravagance de ce Roman en fait le plus grand mérite. Il eſt évident que c'eſt l'ouvrage des ſiècles de la plus profonde ignorance; que c'eſt celui d'un Moine mal inſtruit & ſuperſtitieux, & qu'on ne peut croire qu'elle ſoit de *Tilpin* ou *Turpin*, qui fut véritablement Archevêque de Reims, & dont on montre encore le Rituel dans l'Abbaye de S. Remi de cette ville. On montre auſſi à Ronceraux des pantouffes faites pour un pied énorme, & qu'on prétend être celles de ce Prélat; mais il faut joindre cette ſeconde ſuppoſition

à celle de sa Chronique. Il y a des Traductions Espagnoles très-anciennes de cet Ouvrage ; ce qui a fait croire qu'il étoit d'un Chanoine de Barcelone, qui vivoit, dit-on, au onzième siècle. Il y en a aussi d'Italiennes & d'Allemandes ; ces dernières même sont en vers.

Extrait de la Chronique des Prouesses & faits d'armes de Charlemagne, attribuée à l'Archevêque Turpin ; imprimée à Paris, 1505 & 1527, in-4°. & 1583 in-8°.

L'histoire de Charlemagne ne commence, dans cette Chronique, qu'au moment où il fit une dernière expédition en Espagne, dans laquelle il eut d'abord de grands succès, mais qui finit par la défaite de Roncevaux, la mort de Roland, & celle du Duc Olivier. L'Auteur ne s'étend que sur cette seule partie, vraie ou prétendue de l'histoire de son Héros ; après quoi il dit en peu de mots, que l'Empereur étant retourné à Aix-la-Chapelle, il y mourut.

Aussi cette Chronique n'est-elle qu'une partie de celle des exploits & des *con-*

quêtes de Charlemagne, dont nous parlerons après, & qui eſt beaucoup plus étendue, tout auſſi fabuleuſe, mais probablement d'un Auteur un peu plus moderne.

Le faux Turpin conte donc que Saint Jacques l'Apôtre, après la mort de Jeſus-Chriſt, alla en Eſpagne prêcher la foi aux Idolâtres ; qu'il y eut, à la vérité, peu de ſuccès, de façon qu'il fut obligé de retourner à Jéruſalem, où il fut martyriſé. Mais que ſes Diſciples ayant enſuite rapporté ſon corps en Galice, il y fit tant de miracles, qu'il s'en ſuivit de grandes converſions. Les Sarraſins s'étant rendu maîtres du pays, les Chrétiens y reſtèrent dans l'oppreſſion, juſqu'à ce que Charlemagne les vengeât de leurs ennemis, comme on va le voir.

Chapitre premier.

L'Empereur Charlemagne avoit déja bien conquis des pays, lorſque l'Apôtre Saint Jacques lui apparut une belle nuit, tandis que l'Empereur, ne dormant pas, regardoit ce qui ſe paſſoit au ciel, & obſervoit, entr'autres, une ſuite de petites étoiles, qui s'étendoit dans le firmament

en partant de dessus sa tête, & tirant vers l'Orient, (c'est ce que les anciens appeloient autrefois la voie lactée, & que le peuple appelle, depuis que la chronique de l'Archevêque Turpin lui est connue, le chemin de Saint Jacques.) *Que fais-tu, mon enfant*, dit à l'Empereur un beau vieillard vénérable revêtu d'une longue robe? *A donc le noble Charlemagne fit réponse : qui est tu, Monseigneur ? Je suis, dit celui qui lui apparoissoit, Jacques, Apôtre de notre Benoît Sauveur J. C., fils du bon Zébedée, & frère de S. Jean l'Evangéliste. Ayant été mis deloyalement à mort par le Roi Herode, mon corps est en Galice, opprimé & détenu par les maudits & mécreans Sarrasins, sans être connu de personne.* En conséquence, S. Jacques proposa à Charles d'aller combattre les Infidèles, d'y rétablir son tombeau, & de faire bâtir dessus une Eglise; & ajoûta qu'il n'avoit qu'à suivre le chemin tracé dans le ciel par les étoiles.

Chapitre 2.

L'Empereur se mit donc en route pour son expédition d'Espagne, & arriva sans

grande peine jusques devant Pampelune. Mais il employa trois mois à réduire cette place, & désespéroit de la perdre, lorsqu'il implora le secours de Saint Jacques, lui faisant même des reproches de ce qu'il s'étoit engagé, sur l'espoir de sa protection, dans une entreprise si difficile. Alors les murs de la place tombèrent comme autrefois ceux de Jéricho. Charlemagne y fit son entrée; &, après s'en être emparé, il parvint sans obstacle jusqu'en Galice. Il trouva (à Compostelle) le sépulcre du bienheureux Apôtre, fit élever dessus une belle Eglise & un beau Monastère, y fit ses dévotions, & fut témoin des grands miracles qui s'y opérèrent. L'Archevêque Turpin (dit le Chroniqueur) baptisoit tous ceux qui ne l'avoient pas été, & réconcilioit tous les hérétiques Ariens à la Religion Catholique; & (ajoute-t-il) *ceux qui ne vouloient recevoir la Foi Catholique, étoient occis par glaive ou constitués captifs.* En employant ainsi tantôt la force des miracles & la prédication, tantôt celle des armes, il parcourut en conquerant toute l'Espagne, dont la chronique nomme toutes les villes qu'il subjugua, depuis l'océan jusqu'à la méditerranée. Une seule

l'arrêta, & lui coûta quatre mois de siége ; mais enfin, à la prière de Saint Jacques, non-seulement les murs en tombèrent, mais la ville qui s'appelloit Lucerne, s'abysma : ce n'est plus qu'un lac d'eau noir ; & les environs en sont déserts.

Chapitre 3.

Cependant, dit l'ignorant Chroniqueur, il y avoit en Espagne, dans une terre nommée Aloudos (c'est-à-dire, l'Andalousie) une idole fameuse & terrible, que les Payens nommoient *Salam*, mot qui signifie *Dieu* en Arabe, (à ce que dit le faux Turpin, qui ne sait pas un mot d'Arabe). C'étoit Mahomet qui avoit fait construire cette idole, & qui l'avoit remplie de Diables qui, par magie, opéroient des prodiges surprenans. C'étoit un colosse de cuivre qui tenoit en main une grosse clef. son inscription portoit que cette clef lui tomberoit des mains, quand un Roi de France deviendroit maître de toutes les Espagnes. La clef tomba : tous les Sarrasins se soumirent à Charles, & il s'empara de tous leurs trésors, du moins de ce qu'ils ne purent cacher. Charles re-

tourna en France, emportant ces richesses, dont il employa une grande partie à faire bâtir une magnifique Eglise en l'honneur de la Sainte Vierge à Aix-la-Chapelle, une autre à Toulouse, qu'il dédia à Saint Jacques; & enfin à Paris un magnifique hôpital en faveur des Pélerins (c'est ce qu'on appelle encore aujourd'hui Saint-Jacques de l'hôpital).

Chapitre 4.

Cependant Charlemagne ne fut pas plutôt sorti d'Espagne, qu'un Roi Sarrasin, nommé *Argoland*, se mit en possession de tout ce pays, & que Charles fut obligé d'y retourner pour le soumettre une seconde fois. Dans cette seconde expédition, il mena avec lui Milon, Comte d'Angers, son fils, le fameux Roland, & grand nombre d'autres preux & vaillans Chevaliers.

Chapitre 5.

Ce fut en si bonne compagnie que Charles rentra en Espagne par la Biscaïe. Au débouché des montagnes, il rencontra l'armée d'Argoland, qui lui fit proposer de décider leur querelle par des com-

bats de toute espèce, soit d'un contre un, de deux contre deux, de cent contre cent, de mille contre mille. Tous ces combats se livrèrent, & les François avoient toujours l'avantage. Enfin, le Roi Sarrasin ne voulant pas absolument se tenir pour battu, fit avancer son armée entière, & Charlemagne la sienne; ainsi on se prépara, de part & d'autre, à une affaire générale. Le matin du jour où elle devoit avoir lieu, un assez grand nombre de Chevaliers & guerriers de Charlemagne, s'apperçurent que leurs lances qu'ils avoient fichées en terre devant leurs tentes, avoient poussé des branches & des fleurs, quoiqu'elles n'y eussent pas pris racine. Ce miracle étonna fort l'Empereur & l'armée, & leur inspira beaucoup de courage. Mais tant il est vrai que les miracles, comme les oracles, sont trompeurs, ce ne furent point les guerriers dont les lances avoient fleuri qui furent vainqueurs; au contraire, ils furent tous tués par les Sarrasins; & ces fleurs n'étoient point un signe de victoire, mais leur annonçoient la palme & la couronne du martyre qu'ils devoient mériter en succombant sous le fer des infidèles. Aussi l'Archevêque Turpin dé-

clare-t-il qu'ils allèrent droit au ciel ; mais heureuſement que Charlemagne & Roland n'eurent point de part à ce bonheur. L'Empereur, avec ſa bonne épée longue & large, que l'on nommoit *joyeuſe*, & que l'on montre encore à Saint-Denis, tua de ſa main plus de mille Sarraſins, & vengea bien la mort de ſes guerriers. Cependant comme l'acharnement étoit terrible, & la perte exceſſive de part & d'autre, peut-être que le parti de notre Héros auroit ſuccombé, ſi par bonheur il n'étoit arrivé trois Marquis d'Italie, avec des troupes fraîches qui achevèrent la défaite des ennemis, & mirent les Sarraſins dans une déroute complette. Les François pillèrent leur camp, & y acquirent de nouvelles richeſſes. Charles, qui ſe trouva affoibli par les pertes qu'il avoit faites dans cette journée, jugea à propos, au lieu d'aller plus avant, de ſe retirer en France ; mais il n'y fut pas long-temps tranquille.

Chapitre 6.

Argoland ayant raſſemblé de nouvelles troupes, paſſant par l'autre extrémité des Pyrenées, pénétra en France, & s'empara

même de la ville d'Agen. De-là il envoya défier Charlemagne qui étoit déja à Paris, & qui revint bientôt sur ses pas avec Roland. Moitié ruse, moitié force, & en vertu des prières & des vœux du bon Roi des François, Argoland fut encore chassé, & son armée détruite. Le Roi Charles fonda l'Abbaye de Clairac en Aquitaine en reconnoissance des secours qu'il avoit obtenus du ciel, & retourna à Paris.

Chapitre 7.

Cependant *Argoland* toujours battu, mais qui avoit de grandes ressources, reparut encore en France avec de nouvelles troupes; & la campagne suivante il pénétra jusqu'à Xaintes; mais Charlemagne revenant aussi avec la même facilité sur ses pas, ne cessa de le combattre, de le battre, & de le poursuivre. Les détails de cette campagne ressemblent trop à ceux des premières, pour que nous nous y arrêtions.

Chapitre 8.

Continuation de la guerre dans le Limousin. On ne conçoit pas comment ces Sarrasins se trouvent toujours au nombre

de deux cents ou quatre cents mille, quoiqu'ils soient toujours vaincus, & qu'ils soient si loin de chez eux.

Chapitre 9.

Nouveaux combats, nouveaux exploits, nouvelles fondations d'Eglises & de Monastères.

Chapitre 10.

Enfin, Argoland se trouve dans Bordeaux, & Roland est chargé de l'y assiéger, à la tête de vingt mille Chevaliers, qui sont bientôt suivis de vingt mille autres; au moyen de quoi, l'armée chrétienne est redoutable autant par le nombre, que par la réputation des Chevaliers qui la composent. Parmi ceux-ci, on reconnoît le fameux *Guérin* de Lorraine, dont l'histoire est écrite à part, & *Ganelon de Hautefeuille*, Comte de Poitiers, qui avoit épousé, en secondes noces, Aiglantine, sœur de Charlemagne, & veuve de Milon, père de Roland. Ce Ganelon joue dans la suite de cette histoire, un grand, mais odieux personnage. Dans cette occasion, il se conduisit bien; il aida son beau fils Roland à chasser les Sarrasins de

Bordeaux, & à prendre cette grande ville. Beaucoup de Sarrasins furent tués par la fameuse épée de Roland (tout le monde sait que cette épée s'appelloit *Durandal*). Dès que la ville fut prise, l'Empereur Charlemagne y fit son entrée avec l'Archevêque Turpin. Ici le Chroniqueur s'amuse à raconter les fondations, les miracles & les reliques des principales Eglises de Bordeaux. Nous nous garderons bien de le suivre dans ces détails, & nous abrégerons ceux de la guerre qui suivit la prise de la Capitale de l'Aquitaine.

Chapitre 11.

Comme à la fin de cette guerre, les Sarrasins furent repoussés jusqu'en Espagne, le Chroniqueur fait une grande digression sur l'histoire de ce pays, & il se fonde sur l'autorité de *Béroſe*, Auteur que l'on sait être tout-à-fait fabuleux; aussi tout ce Chapitre est-il plein des plus fort anacronismes, & des traits les plus marqués d'ignorance & d'absurdité.

Chapitre 12.

Argoland s'étant retiré jusqu'à Pampelune, Charles résolut de l'y poursuivre.

Pour cet effet, il leva une nouvelle armée, dont les principaux Chefs, sous les ordres de l'Empereur, étoient ce qu'il y avoit de Ducs & de Comtes les plus distingués dans la Monarchie Françoise. Ils sont tous nommés dans le livre; & on y remarque les noms fameux de Sampson, Duc de Bourgogne, du Roi Ogier le Danois, & du Comte Renaud de Blache-Epine, dit depuis Renaud de Montauban.

Chapitre 13.

Cette grande & belle armée s'avançant contre *Argolaid*, traverse les Landes de Bordeaux, & s'approche des Pyrenées. Le Monarque Sarrasins les repasse; & se préparant à une bataille, il profite d'une trêve pour proposer à Charlemagne de convenir que si lui, Sarrasin, est vaincu, il se fera baptiser; & pour nous servir des termes de la chronique, il se fera *chrétienner lui & tous ses gens*. Apparemment que s'il eût été vainqueur, il y eût aussi contraint Charlemagne à suivre la loi de Mahomet; mais c'est ce que ne dit pas l'Archvêque Turpin.

Chapitre

Chapitre 14.

L'espérance de convertir le Roi Sarrasin, & tous ses gens, ne pouvoit manquer d'animer infiniment l'Empereur, sa Chevalerie & toutes ses troupes. Aussi firent-ils des merveilles, & l'armées d'Argoland fut détruite en bonne partie ; mais elle ne le fut pas entièrement. Le Roi Mahométan fit semblant de vouloir se convertir, comme il l'avoit promis, & demanda une trève pour avoir le tems de s'instruire des vérités de notre Sainte Religion. Tandis qu'il disputoit avec les Prêtres & les Moines que le bon Charlemagne lui avoit envoyés, son armée se rétablissoit, & se trouva bientôt en état de livrer à celle des François, un nouveau & dernier combat.

Chapitre 15.

Les Chrétiens eurent encore l'avantage dans cette affaire. Argoland même y fut tué avec un nombre infini de Sarrasins ; & Charlemagne s'empara de toute la Navarre.

Chapitre 16.

L'Empereur se proposoit de pénétrer plus avant, lorsqu'il entendit parler d'un terrible géant qui défendoit un passage qu'il falloit absolument forcer pour entrer en Espagne. Il s'appeloit Ferragus, & avoit été envoyé par l'Amiral de Babylone à la tête de six-vingt mille Turcs, pour secourir Argoland. Il arriva trop tard, mais du moins il se trouvoit en état d'empêcher que les François ne fissent de plus grands progrès. Charles bien instruit de la force de l'armée Turque, n'en craignoit que le Chef, & savoit bien que si l'on en venoit à bout, le reste ne tiendroit guère; ainsi il envoya défier le géant au nom de ce qu'il y avoit de plus brave & de plus distingué dans son armée. Le fameux Ogier le Danois fut le premier qui osa le combattre; il fut vaincu, fait prisonnier, & enfermé dans le château de Ferragus. *Arnaud de Berlande*, un des Pairs de France & des Chevaliers de la valeur duquel Charles faisoit le plus grand cas, eut le même sort. Enfin Roland se présente, & demande à l'Empereur son oncle la per-

mission de combattre le géant. Le Monarque qui l'aimoit tendrement, fit ce qu'il put pour le détourner de cette dangereuse résolution, mais Roland y persista. En vain lui représenta-t-on que Ferragus avoit douze pieds de haut, & la peau si dure, qu'aucune lance ou épée ne pouvoit la percer; il voulut combattre, & combattit. Cet épouvantable duel commença, dès le matin, en présence des deux armées, & dura d'abord jusqu'à midi, avec des succès différens, mais qui n'étoient pas décisifs. Ferragus portoit à Roland des coups terribles, & montroit une force surprenante. Roland les évitoit avec une adresse merveilleuse; & s'il ne blessoit point son ennemi, dont la peau étoit impénétrable, du moins étoit-il assez heureux pour n'être pas blessé. A midi les deux combattans jugèrent à propos de se reposer; Ferragus proposa, le premier, à son adversaire, de faire une trêve d'une couple d'heures pour dîner, & même pour faire un somme après le dîner. Roland y consentit, & ce fut sur le champ de bataille même que les deux champions dînèrent, ensemble, de bon appétit, & de bonne intelligence. Pendant le repas, ils firent la conversa-

tion ; & le prétendu Archevêque Turpin fait catéchiſer le géant Sarraſin par le Chevalier Chrétien : celui-ci lui explique le Myſtère de la Sainte Trinité, & celui de l'Incarnation, & veut lui perſuader de renoncer à la foi de Mahomet, pour adopter celle de Jéſus-Chriſt. Ferragus dit que s'il eſt vaincu, il pourra bien ſe faire baptiſer ; & Roland aſſure que cela étant, il eſpère bien qu'ils ſe verront quelque jour en Paradis. Le dîner fini, Ferragus ayant pris une groſſe pierre pour lui ſervir d'oreiller, dort & ronfle une heure entre les deux armées ; puis le combat recommence. Il dura juſqu'au ſoir : le Sarraſin enleva d'abord Roland de deſſus ſon cheval ; & l'ayant porté ſur le col du ſien, il l'entraînoit vers ſon château, lorſque le Chevalier enlevé donnant une vigoureuſe ſecouſſe à ſon raviſſeur, ils tombèrent tous deux, ſe relevèrent, & combattirent à l'épée. La fameuſe épée durandal portoit des coups épouvantables. Ce glaive terrible, ſur-tout dans les mains de Roland, faiſoit aſſaut d'enchantement avec l'armure & la peau de Ferragus. Celle-ci ne pouvoit être percée ; & l'autre ne pouvoit jamais frapper ſans bleſſer. Le com-

bat fut long-temps égal. Les deux héros, tout en combattant, faisoient des prières & des vœux, chacun suivant leur créance. Le Chrétien invoquoit Jésus & sa sainte Mère, le Sarrasin Mahomet ; enfin la bonne cause triompha. Ferragus ayant fait un faux pas, Roland lui plongea durandal dans le corps. Cette fatal épée l'ayant pris au défaut de la cuirasse, entra par le nombril, & sortit entre les deux épaules. Le vainqueur & le vaincu furent aussi-tôt entourés chacun de leur armée ; on conduisit Roland aux pieds de Charlemagne, & Ferragus au tombeau.

Chapitre 17.

La suite de ce combat, fut la prise du Château qui défendoit le dernier passage d'Espagne. Dès que Charlemagne y fut entré, il eut encore deux Rois Sarrasins à combattre ; mais il les vainquit, soumit toute la Castille, & en distribua les terres & les châteaux aux Chevaliers de sa suite. Enfin il pénétra dans la Galice, ou l'Archevêque Turpin consacra de nouveau l'Eglise de Saint-Jacques de Compostelle. La cérémonie de cette Dédicace fut ma-

gnifique ; & le Chroniqueur la raconte avec complaisance.

Chapitre 18.

Enfin Charles crut, pour cette fois, pouvoir rentrer avec gloire & sûreté en France. Il fit traverser de nouveau à son armée, la Castille & la Navarre, & la fit enfin déboucher par le défilé de Roncevaux. Elle étoit alors divisée en trois colonnes, dont l'une fit l'avant-garde, l'autre le corps de bataille, & la dernière l'arrière-garde.

Deux Rois Sarrasins régnoient encore à Saragoce. L'un s'appelloit *Marsite*, l'autre *Baligand*. Par la situation de leur pays, ils se trouvoient sur le flanc de l'armée de Charlemagne; mais ils n'étoient pas assez forts pour la combattre ouvertement. Ils cherchèrent donc à employer la ruse pour l'affoiblir, au moins dans sa retraite. Dans cette vue, *Marsite*, entreprit de débaucher un traître ; il y parvint en gagnant le Comte *Ganelon de Hautefeuille*, qui avoit épousé, en secondes noces, la mère de Roland, & étoit par conséquent beau-frère de l'Empereur. Ce traître Chevalier,

se laissa séduire par l'appas des richesses que les Rois Mahométans lui prodiguèrent. Il leur conseilla de laisser passer les deux premières colonnes de l'armée, sans les attaquer, & de tomber vivement sur la troisième, ce qu'ils exécutèrent. Les Chrétiens troublés, n'eurent pas le tems de se défendre, & leur défaite fut complette. Charlemagne y perdit (dit l'histoire) l'élite de son armée. Cette arrière-garde étoit commandée par le Duc Olivier, & l'illustre Comte Roland. Les Sarrasins embusqués dans les gorges des montagnes, leur barrent le chemin, & en même-tems font rouler de toutes parts, sur ceux qui passent, des quartiers de rochers qui, en tuant nombre d'hommes & de chevaux, empêchent ceux qui les suivent de passer. Roland reste presque seul au milieu des débris du corps qu'il commande. Il a la douleur de voir périr à ses yeux le bon Duc Olivier, que sa valeur & son expérience n'empêchent pas de succomber sous le nombre des assaillans, & sous les quartiers de rochers.

Chapitre 19.

Roland presque seul, comme nous l'avons dit, survécut à la défaite de sa colonne, & vangea même en quelque sorte la perte de ses compagnons, en tuant le Roi *Marsite*, l'un des chefs des ennemis. Mais après s'être fait un rampart de ceux qu'il tua contre les autres, il se trouva au milieu d'une forêt de cadavres qu'on ne pouvoit traverser pour aller jusqu'à lui, & qui l'empêchoient d'aller plus loin. Il avoit reçu des blessures dangereuses & même mortelles. Il n'avoit plus de ressource que de sonner son cor, instrument formidable, dont le son animé par la voix de Roland, & répété par les échos des montagnes, pouvoit pénétrer jusqu'au corps de bataille qui étoit commandé par Charlemagne, & qui étant déjà dans la plaine, s'avançoit du côté de *Saint Jean de Pied-de-Port*. Il sonna donc si fort & si bien, que l'Empereur l'entendit, y fit attention, & comprit que son neveu étoit en quelque détresse. Il voulut retourner sur ses pas, mais le perfide Ganelon qui étoit auprès de lui l'en empêcha. Il lui remontra que si c'étoit véritablement le son du cor de Roland,

c'étoit peut-être en signe de victoire qu'il sonnoit. Hélas? Charles le crut, & continua sa route.

Chapitre 20.

Roland ne craignant point d'être attaqué, mais voyant qu'il étoit blessé, & sans espérance de secours, tomba dans cette sorte de désespoir, dont un preux Chevalier même peut-être susceptible. Il tenoit à la main la terrible *durandal*, & se sentant tout-à-coup saisi d'un enthousiasme héroïque, il lui adresse la parole. *Non, lui dit-il, ma brave & bonne épée, quoique je sois obligé de t'abandonner, je ne souffrirai pas que tu tombes dans les mains des Infideles & des Mécréans, & que tu sois jamais teinte du sang des Chrétiens. J'aime mieux te briser, que de te voir coupable d'avoir fait dommage à ceux de ma religion & de mon pays. Péris plutot....* En disant ces mots, il prend durandal à deux mains, & en frappe contre les rochers qui bordoient le chemin au milieu duquel il se trouvoit. Mais au lieu de se casser, l'épée les partage en deux, & chaque partie tombant avec fracas,

acheve d'écraſer les cadavres dont Roland étoit entouré. Le Paladin ne ſe rebute pas ; il avance, frappant tantôt à droite, tantôt à gauche, toujours avec le même ſuccès. Il coupe de gros arbres, ſépare des pierres énormes, tranche des corps & des armures ; enfin, animé d'une fureur héroïque, il plonge la pointe de ſon glaive dans le plus dur des rochers ; & quand elle y eſt bien enfoncée, il caſſe lui-même la lame, & en jette bien loin le tronçon qui lui reſtoit dans les mains. Puis voulant en quelque façon, célébrer ſa victoire, & comme le phénix chanter ſa mort, & l'annoncer à l'armée de l'Empereur ſon oncle, il embouche encore une fois ſon cor d'yvoire, & en ſonne avec une force étonnante. L'Empereur, quoiqu'il eût continué de s'éloigner, l'entend encore, & quoi que lui diſe Ganelon, il ne peut plus s'y tromper. Ah ! s'écrie Charlemagne, mon neveu eſt en danger, je n'en ſuis que trop averti ; s'il en eſt encore tems, volons à ſon ſecours. Auſſi-tôt Baudoin, frère de Roland, & Théodoric ſon ami & ſon compagnon d'armes, coururent en diligence du côté d'où ils ont entendu partir ces ſons ef-

frayans. Mais ils arrivent trop tard. Roland avoit sonné avec tant de force, que sa gorge étoit enflée, & que les veines de son gosier s'étoient brisées. Il vomissoit le sang par la bouche & par les narines; & ses plaies s'étant rouvertes en même-tems, il étoit tombé baigné dans les flots de ce sang si précieux à la Chrétienté. Son frère & son ami le trouvèrent expirant. Il les reconnut cependant encore; & après leur avoir demandé un peu d'eau à boire, pour être en état de parler, il pria Théodoric d'entendre sa confession. *Je meurs, lui dit-il, pénétré des vérités d'une religion pour laquelle j'ai toujours combattu; je suis pécheur, mais je ne fus jamais infidele; & j'ai toujours respecté les vertus que j'ai pratiquées, & même celles que j'ai négligées.* Il les assura ensuite, que le matin même, il avoit participé aux saints Sacremens de l'Eglise, se recommanda à leurs prières, & à celles de l'Archevêque Turpin, & à celles de ses compagnons de religion & d'armes, & il expira. Son frère & son ami portèrent eux-mêmes son corps jusqu'au camp de Charlemagne. L'Empereur l'arrosa de ses larmes, & lui fit faire les plus magnifiques

obsèques: triste & foible consolation pour la perte d'un si grand homme. L'Archevêque Turpin nous apprend qu'après avoir officié à son enterrement, & offert pour lui le saint Sacrifice, il composa son épitaphe, & il nous la donne.

Chapitre 21.

Elle est plus digne de l'Archevêque que du héros; car elle loue bien plus sa piété que sa bravoure. Enfin, le bon Turpin nous apprend que le corps d'*Olivier* & celui de Roland furent transportés à Blaine, (à présent Blaye), & qu'ils reposent encore dans cette ville, dans une belle Eglise, où l'on trouve d'ailleurs ceux de plusieurs autres héros morts dans la guerre contre les infidèles, & qui, pour cette raison, sont honorés, comme martyrs. On ensevelit avec Roland les morceaux de son épée *durandal*, & ceux de ce cor dont il avoit si terriblement sonné.

Chapitre 22.

Charlemagne ne tarda guère à venger la mort de son cher neveu. Il retourna contre les Sarrasins, rentra dans les dé-

lés, les fit poursuivre jusques dans les gorges des montagnes, dans lesquelles il étoit le plus difficile de pénétrer. Il les y força, & les défit entièrement. Le second de leurs Rois, Baligand, fut tué dans ces dernières occasions. Nous avons vu que Roland avoit déjà tué le premier, nommé *Marsite*.

Chapitre 23.

Baligand, en expirant, révéla le secret de la trahison de Ganelon. Celui-ci fut aussi-tôt conduit devant l'Empereur, qui lui reprochant l'indignité de sa conduite, le menaça du dernier supplice. Le traître, pour sauver ou prolonger sa vie, eut recours à la ressource permise alors à tout Chevalier. Il demanda à se justifier par le combat, & obtint cette grace. Un Chevalier nommé *Sinabeat*, trompé par les sermens de Ganelon, voulut bien lui servir de champion. Mais *Theodoric*, ardent à venger la mort de Roland, combattit *Sinabeat*, le tua, & assura le supplice du malheureux Comte de *Hautefeuille*, qui fut tiré à quatre chevaux.

Chapitre 24.

Après avoir mis fin à de si grandes aventures, Charlemagne & ceux de ses Chevaliers qui n'avoient pas péri à la funeste bataille de Roncevaux, retournèrent à Paris, où l'Empereur fit de grands dons à l'Abbaye de Saint Denis ; il exempta d'impôts & de service toutes les terres & les vassaux de cette Abbaye ; d'où le Chroniqueur conclut que comme ces terres s'étendoient dans toute la Province, dont Paris est la Capitale, s'est de-là que cette Province a pris le nom d'Isle de France, comme qui diroit Isle de franchise, & non pas du nom de la Nation des François.

L'Empereur passa bientôt à Aix-la-Chapelle. Ce fut-là que, pour se reposer des fatigues de la guerre, & rendre son repos & son loisir utiles & glorieux, Charles se fit instruire dans les sciences, & étudia les sept arts libéraux. Nos Lecteurs seront peut-être bien aises de savoir en quoi l'Archevêque Turpin fait consister ces sept arts, sur lesquels nous ne nous étendrons pas, à beaucoup près, autant qu'il le fait lui-même.

Le premier est la grammaire ; & le Chroniqueur nous avertit qu'on y comprend l'ortographe, & que cette première science est la plus nécessaire de toutes ; qu'elle renferme même toutes les autres, puisque ce n'est que par la lecture & l'écriture qu'on les enseigne, & qu'on les apprend.

Le second est celui de réthorique, qui comprend l'éloquence & la poésie, lesquels ne diffèrent que par la mesure & la cadence, & qui d'ailleurs ont l'avantage de rendre avec le même agrément les idées & les images.

Le troisième est celui de la dialectique, qui apprend à bien penser & à raisonner juste. Ceux qui confondent cette science avec l'art de disputer, se trompent bien grossièrement, & d'une façon bien dangéreuse pour eux-mêmes.

Le premier des quatre arts qui suivent, est la géométrie ou l'arithmétique, sciences qui se tiennent, & qui apprennent à supputer & à mesurer les corps, comme la dialectique & la logique apprennent à régler le jugement & les opérations de l'esprit.

L'Archevêque Turpin place ensuite

l'art de la musique, & l'on ne peut nier que la science de l'harmonie & des accords, ne mérite une place parmi les arts libéraux; mais ce que le Chroniqueur dit à ce sujet est du dernier ridicule.

Le sixième est, selon lui, l'art d'astronomie ou astrologie. Le bon Archevêque confond ces deux arts ensemble : il faut convenir cependant, qu'il ne faut guère être astronome, pour se croire astrologue.

Enfin, le septième est selon lui, la négromancie ; car on juge bien que dans ce temps-là, on n'étoit pas assez grand sorcier pour ne pas croire à la magie.

Chapitre 25.

Charlemagne ayant appris tant de sciences, conquis tant de pays, fait ou fait faire par ses Chevaliers tant d'exploits merveilleux, & fondé tant d'Eglises & de Monastères, n'avoit plus rien à faire pour sa gloire dans ce monde, & avoit assuré son bonheur dans l'autre. Aussi l'Archevêque Turpin nous prépare-t-il à pleurer sa mort ; & d'abord il nous assure, qu'en célébrant la Messe à Vienne

en Dauphiné, il eut une révélation dans laquelle il apprit que l'Empire étoit menacé de cette perte. Nous ne nous arrêterons pas au détail presque miraculeux des pressentimens qu'il eut de cette mort, qui arriva enfin le 15 Janvier 814.

Chapitre 26.

Tout devroit être dit sur Charlemagne, puisque nous venons de parler de sa mort. Cependant le Chroniqueur emploie encore cinq Chapitres, l'un à décrire les miracles de Roland ; & l'on croiroit peut-être que ce sont ceux que son corps fit après sa mort, mais l'on se tromperoit, ce sont ceux qu'il fit pendant sa vie. Voici le plus beau. Charlemagne ayant voulu prendre la ville de Grenoble, la fit assiéger par son neveu, qui resta pendant sept ans devant cette place sans pouvoir la prendre. Au bout de ce temps, ayant appris que son oncle étoit extrêmement pressé par les Saxons, & avoit grand besoin de son secours, il voulut enfin achever ce qu'il avoit commencé ; mais ne pouvant en venir à bout par ses propres forces, il se mit en prière, & jeûna

trois jours & trois nuits ; au bout desquels les murs tombèrent comme autrefois ceux de Jéricho ; ainsi la place fut prise, & Roland fut libre d'aller secourir l'Empereur.

Chapitre 27.

Le Chapitre suivant contient l'histoire des vengeances que Dieu exerça contre les Sarrasins, pour avoir profané l'Eglise de Saint Jacques en Galice.

Chapitre 28, 29 & 30.

Les trois derniers Chapitres contiennent un portrait de Charlemagne fort plat & fort ridicule ; une Bulle du Pape Calixte (apparemment Calixte second, qui régnoit en 1120), qui déclare martyrs tous ceux qui meurent à la guerre contre les infidèles ; & enfin l'histoire de la mort de l'Archevêque Turpin, qui décéda à Vienne en Dauphiné, du chagrin d'avoir perdu son souverain & son pénitent. Le Héros & l'Historien se suivirent de près, à ce que dit l'Editeur de cette ridicule Chronique, qui a été refondue, & qui forme la troisième & dernière partie de l'histoire

des faits & gestes de l'Empereur Charlemagne *& des douze Pairs de France*, dont nous parlerons dans un de nos prochains volume, mais que nous avons cru devoir faire précéder par cet article-ci, attendu que la Chronique attribuée à Turpin est moins complette, à la vérité, mais plus ancienne que la grande Chronique de Charlemagne.

Nous allons parler, dès aujourd'hui, d'un Ouvrage que nous avons lieu de croire, sinon plus ancien que la Chronique de l'Archevêque Turpin, du moins antérieur à la grande *Histoire de Charlemagne & des douze Pairs de France*. C'est un Poëme romanesque des *faits de Charles-le-Grand* (qui ne les contient pas tous, à beaucoup près). Le manuscrit en existe dans la Bibliothèque qui nous fournit nos pricipales ressources, se trouve dans le même volume dont nous avons déjà tiré *Berthe au grand pied*. Ces deux morceaux paroissent être de la même ancienneté, c'est-à-dire, l'un comme l'autre du temps de S. Louis; & l'Auteur, que nous ne connoissons pas, est peut-être *Adenès le Roi*, ou *Chrétien de Troyes*. Les vers en sont Alexandrins & rimés, mais de manière que la rime est tou-

jours la même pendant environ vingt vers de suite, & qu'elle ne change que lorsque l'Auteur ne trouve plus de mots ou d'épithètes sur la même rime.

Ce morceau est peut-être un de ceux de son tems qui peut fournir le plus de remarques intéressantes, tant historiques que grammaticales. Nous n'avons eu garde, en le lisant, de nous refuser à vérifier ces observations, qui, pour la plupart, paroîtront dignes d'attention aux Savans & aux Gens de Lettres; mais nous ne devons pas oublier que nous ne publions, dans ce moment, que la Bibliothèque des Romans; & réservant pour d'autres temps & d'autres Recueils ce qui ne doit pas entrer dans celui-ci, nous nous bornerons aujourd'hui à rapporter, en abrégé, les faits romanesques du Poëme que nous avons fait déchiffrer.

L'Auteur dit avoir travaillé d'après la Chronique de l'Abbaye de Saint Faron de Meaux; & c'est sur cette autorité qu'il se fonde, pour donner une idée très-fausse & très-imparfaite du règne de nos Monarques de la première race. Suivant lui, il y eut un Roi des François qui se nommoit *Clovis*, lequel eut pour fils, *Floran*,

qui fut père d'une Princesse nommée *Helnis*, qu'il fit épouser à *Justamon*, qui, dit le Roman,

Justicioit s'assoigne, & la terre environ
Sarrasin est li senne, & créoit en Mahon.

C'est-à-dire, que Justamon étoit Souverain de la Saxe, & que les Saxons étoient Payens, & croyoient en Mahomet. Car nous ne pouvons nous empêcher de remarquer que, dans les tems d'ignorance où ce Roman a été composé, l'on confondoit les Mahométans & les Idolâtres, si bien, qu'on appeloit tous les Payens Sarrasins, & qu'on croyoit que tous les Payens adoroient Mahomet. Continuons de suivre notre Auteur. Ce fut, selon lui, un grand malheur pour la France que Floran eût fait cette alliance, car étant mort sans enfans mâles, Justamon crut avoir, du chef de sa femme, quelques droits sur la Couronne de France. Mais le Parlement François choisit pour Roi, à son préjudice, *Garin le Pouhier*. Celui-ci étant encore mort sans enfans légitimes, il fut question de procéder à une nouvelle élection. Les Saxons proposèrent *Guite-*

chins, (c'eſt-à-dire Witikind, ce Héros Saxon ſi fameux par ſes guerres contre Charlemagne) & les deux nations convinrent de ſe ſoumettre à celui qui ſeroit élu par un Parlement commun. La pluralité des voix fut pour Anſeis, bâtard de Garin, qu'il avoit eu d'une Bergère. Anſeis regna en France, & fut père de Pépin, père de Charlemagne; mais les Sayons mécontens, recommencèrent la guerre avec plus de vigueur & d'acharnement qu'auparavant. Elle dura pendant tout le règne de Pépin, & une partie de celui de Charlemagne ſon fils. Guitechins, qui avoit épouſé en premières noces une Princeſſe, dont il avoit eu deux enfans, étant devenu veuf, ſe remaria, & épouſa la belle *Sibille*, dont l'Auteur fait le portrait le plus avantageux. Car, dit il, à la former:

Nature ne perdit ſes œuvres ne ſon temps.
Nulle femme en beauté ne fut à li ſemblans.
Le front poli & clair, & les yeux ſourians;
Le nez bien fait & droit, les dents menus & blans
Et de corps & d'eſprit étoit ſi avenans,
Qu'onques Diez (Dieu) ne fit homme tant fut vieux & crollans. (foible)
Qui) s'il l'oſoit regarder ne priſiſt ſes talens
(n'en devint amoureux.)

Ce fut lorſqu'on célébroit les noces de cette belle Dame & du Roi des Saxons, avec la plus grande magnificence, qu'un des Généraux de Guitechins, nommé *Murgalant*, échauffé, par le vin & les liqueurs fortes, ſe mit à déclamer contre la France, & à engager ſes compatriotes à recommencer la guerre contre cette Puiſſance. « Charlemagne, leur dit-il, s'eſt embarqué mal-à-propos dans une guerre en Eſpagne contre les Sarraſins. Il a été battu à Roncevaux, & l'élite de ſa Cavalerie a été détruite; Roland & le Duc Olivier y ont été tués; il faut ſaiſir ce moment pour entrer en France, & pénétrer dans ce Royaume ».

Le Conſeil de Murgalant fut ſuivi. Guitechins s'arrachant aux plaiſirs que lui procuroit ſon nouveau mariage, partit bientôt avec tous ſes vaſſaux & ſes alliés, & s'approcha de la ville de Cologne, dont il fit le ſiège. Le Duc Milon y commandoit pour Charlemagne. Il fit pendant quelque tems une vigoureuſe réſiſtance; mais enfin la ville fut emportée d'aſſaut. Milon, retranché dans un cimetière avec ſa femme & ſes enfans, y fut forcé, vit expirer preſque toute ſa famille; & après

s'être défendu comme un lion, & avoir tué plusieurs des ennemis, fut percé par la lance de Guitechins. Il ne restoit qu'une fille de cette infortunée Maison; on la nommoit Helissant; & elle s'étoit refugiée dans un couvent de Nonnes, dont le vainqueur la fit enlever: il en fit présent à sa nouvelle épouse.

Charlemagne étoit alors à Laon, revenant de son expédition d'Espagne; il y avoit donné rendez-vous à l'Apostole de Rome (au Pape), qui étoit en conférence avec lui lorsqu'il reçut cette nouvelle. Un grand nombre de Prince, Ducs & Comtes s'y trouvoient aussi. Charlemagne les assembla aussi-tôt, & leur fit sentir combien il avoit à se plaindre des procédés & de la conduite de Guitechins, & proposa de lui faire la guerre. Mais il ne leur cacha pas qu'il falloit lui fournir des secours: cela fit quelques difficultés. Les vassaux de l'Empereur n'avoient pas trop d'envie de le suivre; les Comtes de Hollande & de Frize, entr'autres, se retirerent. Le dernier dit dans le roman, qu'il retourne dans son pays où l'on parle la langue Teutone.

Ains iroit en ma terre où l'on clame Dieu. G.

Mais

Mais ce qui donna le plus d'embarras à Charlemagne, fut la resistance des Princes & Peuples de *Hurepie* *. Ce Prince voulut aussi-tôt prendre des mesures pour forcer les Hurepésiens à se soumettre, & payer le tribut. Il députa vers eux trois Comtes qui se rendirent à l'assemblée des Seigneurs du Hurepoix & de leurs alliés; il paroît qu'ils étoient présidés par le Comte du Maine, & que c'étoit au Mans même que se tenoit cette assemblée. Elle étoit très belle & très-nombreuse, car on y voit les noms des Comtes de Gatinois, de Chartres, de Blois, de Mantes, de Dreux, d'Etampes, & même ceux des Comtes d'Anjou, & des Ducs de Normandie & de Bretagne.

Les Ambassadeurs de Charles trouvèrent, dans cette assemblée, la résistance la plus marquée aux volontés de l'Empe-

* Nous avons encore en France, & peu loin de Paris, un petit pays nommé *le Hurepoix*, dont *Dourdan* est la capitale. Il paroît qu'il étoit autrefois plus considérable; & il semble que le Maine même & l'Anjou en faisoient partie dans ce temps-là.

reur. Hugues du Mans fit lire, par son Chapelain, les lettres du Monarque; qui étoient scellées d'un beau sceau d'or; car les Princes de ce temps-là ne savoient pas lire. Le sceau d'or n'y fit œuvre. Toute l'assemblée cria hautement contre la prétention de l'Empereur, de faire payer *le cavage* (impôt dont les Hurepésiens croyoient devoir être exempts). On proposa des partis très-violens contre Charles & ses Ambassadeurs: on vouloit déclarer la guerre au premier, & faire écorcher les autres. Tel étoit, suivant ce Roman, le peu d'autorité dont jouissoient les Rois de France sur leurs Vassaux. Enfin, on envoya des Députés à l'Empereur, qui lui signifièrent qu'on lui enverroit des troupes, mais non de l'argent; & que s'il en exigeoit, ou lui feroit la guerre. Le sage & prudent Monarque renonça à sa prétention, & assigna Aix-la Chapelle pour rendez-vous à son armée. Ce fut-là que les guerriers Hurepésiens joignirent Charles, qui les reçut à merveille,

Dans son palais de marbre marbrin,

Et leur dit même qu'ils étoient

La meilleur gent qui jamais eût bu vin.

Enfin, l'armée Françoise partit d'Aix pour marcher contre les Saxons : elle étoit forte de quatre cens mille hommes ; elle passa d'abord à Cologne, où elle vit les tristes restes des ravages qu'y avoit fait Guitechins. Charles la conduisit ensuite à *Trémoigne*, à présent *Dormund*, *en Westphalie*. C'étoit-là que le Roi des Saxons tenoit sa Cour.

L'Empereur & son armée avoient laissé toutes les Dames, Demoiselles, filles & femmes, qui les avoient suivis dans cette expédition, en un endroit nommé Saint-Hubert, (c'étoit peut-être la ville nommée à présent Kayserwert) sous la garde du vieux Duc Thierry, Seigneur de ce pays, qui étoit hors d'état de suivre son Suzerain à la guerre, mais qui lui avoit donné vingt mille hommes de ses sujets, conduits par son fils Bérard.

Guitechins étoit dans son palais, occupé à jouer aux échecs, lorsqu'il apprit l'approche des François. Aussi-tôt il se mit dans une colère horrible, & devint *rouge comme cerise*, dit le Romancier ; & de rage, il brisa son échiquier. Ses Généraux lui représenterent qu'il s'étoit attiré cette guerre en se jetant, sans cause & sans prétexte,

ſur les Etats de Charles, & en ruinant Cologne. Il avoit tort, ſans doute; mais il étoit inutile de le lui reprocher dans un moment auſſi preſſant. Auſſi, quoiqu'ils le blâmaſſent, ſes Vaſſaux ſe raſſemblèrent bien tôt autour de lui: ils formèrent, en peu de temps, une puiſſante armée, & s'avancèrent ſur les bords de la *Roun*, à préſent *Roer*. L'armée des François étoit arrivée, de ſon côté, ſur l'autre bord de cette rivière. Charles cherchoit un endroit guéable pour la paſſer, mais n'en trouvoit pas; en attendant, les deux camps étoient en préſence, n'étant ſéparés que par la rivière. Nous avons dit que du côté de Charles, il n'y avoit point de Dames, qu'on les avoit toutes laiſſées ſur le bord du Rhin; au contraire, du côté des Saxons, on voyoit la belle Reine *Sibille*, la charmante *Héliſſant*, ſa priſonnière, & grand nombre d'autres belles Dames & Demoiſelles. Sibille inſtruite de cette circonſtance: *Chere Sire*, dit elle à ſon mari, *il ne faut négliger aucuns de ſes avantages. Laiſſez-nous contribuer à votre victoire. Je ferai tomber les François dans des pièges dont ils ne pourront ſe défendre.*

Regard de belle Dame fait bien folie prendre;

Guitechins en convint ; & Sibille encourageant ſes Dames & ſes Demoiſelles à venir ſe promener avec elle, ſur le bord de l'eau : *Ah !* leur dit-elle,

Que vaute beauté de Dame, s'elle n'enjoue (ſi elle n'en jouit) & ne l'employe.

Toute l'armée de Charlemagne pouvoit voir ces Dames ſe promener, & venoit les regarder avec attention. De ſon côté, Sibille demandoit à Héliſſant quels étoient ceux qu'elle voyoit aller & venir de l'autre côté. « Montre-moi ſur-tout, » lui diſoit-elle, cet aimable Bauduoin, » dont j'ai entendu faire tant d'éloges, » qui eſt, à ce que tu m'as dit, ſi beau, » ſi brave & ſi ſpirituel. Sans doute qu'il » a touché ton cœur, Reine, lui répon» dit Héliſſant, je le connois peu perſon» nellement, & il me ſeroit difficile de » diſtinguer les traits de ſon viſage d'un » côté de la rivière à l'autre ; mais je le » connoîtrai aiſément aux armoiries de » ſon écu ; car il eſt neveu de Charle» magne, & frère de ce fameux Roland » qui a ſuccombé, l'année derniere, ſous » les traits des Sarraſins à Roncevaux ». En effet, peu de temps après, Héliſſant

vit passer, à la suite de l'Empereur, ce Charmant Chevalier. Sibille le regarda, en fut enchantée, & ne put s'empêcher de témoigner, par quelques démonstrations dont Baudouin s'apperçut, qu'il avoit fait quelque impression sur son cœur. Héliſſant lui fit signe de passer l'eau pour venir la voir, & Baudouin ne se le fit pas dire deux fois. Il laisse Charlemagne poursuivre sa promenade, & aller plus loin chasser des canards sauvages, & il se jette à la nage sur son bon cheval ; traverse l'eau, parvient à l'autre bord, & à la tente de Sibille. La Reine reçoit avec sensibilité une visite qu'elle desiroit véritablement, d'après le récit que lui avoit fait Héliſſant des vertus de Baudouin, d'après ce qu'elle avoit vu de la bonne grace avec laquelle il se promenoit fièrement de l'autre côté de la rivière, & sur-tout d'après l'empressement qu'il avoit témoigné pour répondre à ses agaceries. Guitechins étoit absent : le neveu de Charlemagne entra dans la tente de Sibille ; Héliſſant fit le guet, & la Reine put se convaincre, quoiqu'en assez peu de temps, que les Chevaliers François soutenoient dignement la réputation de galanterie qu'ils

s'étoient déja acquise par toute la terre. La Reine étoit charmante :

Les yeux vairs (bleus) & rians, & la bouche rosine,
Oncques homme ne vit plus gente Sarrasine.

Cependant au bout d'une heure, ou environ, un Chevalier Saxon s'approche de la tente Héliſſant ſe retournant du côté de ſa belle maîtreſſe, & de ſon compatriote ; leur crie :

. . . . . Ah! Baudouin garde-toi
De te trop oublier avec femme de Roi.

Effectivement c'étoit Adandalenie qui s'avançoit. Baudouin ſort de la tente, prend ſon caſque, en baiſſe la viſière, s'arme de ſon épée, de ſa lance & de ſon écu, monte à cheval, court ſur Adandalenie, & , ſans lui donner le temps de lui demander aucun éclairciſſement, il le renverſe & le tue. Quelques Cavaliers Saxons, étonnés de cette conduite, veulent fondre ſur Baudouin : il les frappe, les renverſe les uns à droite, les autres à gauche, les tue, paſſe ſur eux, ſe jette dans l'eau ; &, nageant tout armé ſur ſon bon cheval, ſe

retrouve du côté du camp de Charlemagne.

Le Roman dit que, pendant deux ans entiers, les armées reſterent ainſi en obſervation, la rivière de Roer entr'elles. Baudouin paſſa plus d'une fois pour rendre des viſites à la Reine Sibille, quelquefois tout armé, ſouvent déguiſé; il avoit toujours le bonheur de voir cette Reine, & d'en être bien recu. Bérard de Montdidier, fils de Thiéri, Duc des Ardennes, étoit ſon ami & ſon compagnon d'armes. Il lui fit confidence de ſa bonne fortune, & lui donna envie de connoître Héliſſant, dont il lui fit l'éloge. Bérard qui, dans le camp même de la Roer, venoit d'être armé Chevalier par Charlemagne, ſe laiſſa aiſément perſuader de courir les mêmes haſards que Baudouin. Ils traverſèrent, un jour, tous deux la riviere tout armés, & s'approcherent des tentes des Dames. Guitechins y étoit dans ce moment-là: il ne s'imagina autre choſe, ſinon que c'étoient deux jeunes Chevaliers Francois, aſſez étourdis, qui venoient pour le braver, & faire le coup de lance avec lui: il ſortit, alla au devant d'eux, & ne dédaigna pas de les combattre. Il étoit accompagné de ſon

neveu Baudemars. Celui-ci eut affaire à Bérard, & le Roi des Saxons à Baudouin. Les Dames, qui étoient dans la tente, ne pouvoient s'empêcher de faire des vœux pour les Chevaliers François : ces vœux furent exaucés ; Baudemars fut tué, & l'illustre Guitechins si bien battu, qu'il se reconnut pour vaincu, & laissa passer tranquillement la rivière au frere de Roland, & au fils du Duc Thiéri.

Ces deux jeunes Seigneurs revinrent encore plusieurs fois, mais avec moins d'éclat, à la tente des Dames, & furent toujours aussi heureux en amour qu'en guerre.

Cependant, deux ans de séjour sur les bords de la même riviere, commençoient à impatienter les François. Ils murmurerent hautement contre Charlemagne ; & Salomon, Duc de Bretagne, qui lui amena de nouveaux secours de Hurepie, exigea qu'on donnât promptement une bataille. Il fallut bien s'y résoudre : un corps considérable passe la rivière à gué, & attaque les Saxons. Guitechins y perdit la fleur de sa Baronnie ; &, du côté des François, il périt cent Chevaliers. Ceux-ci eurent l'avantage ; mais l'affaire ne fut pas déci-

sive. Le camp même de Charlemagne fut troublé par le bruit que fit, en repassant la rivière, le corps qui étoit allé attaquer les Saxons. Les François crurent d'abord que c'étoient les ennemis qui revenoient sur eux. Enfin, tout s'éclaircit. Charles prit la résolution de faire jeter des ponts sur la riviere. Pendant que l'on y travailloit, Bérard alla rendre une visite à sa chère Héliſſant. Il la trouva avec la Reine Sibille. Ces amans enchantés de se voir, s'embrassèrent tendrement. Comme ils s'étoient promis foi de mariage, & que la Reine en étoit instruite, ils ne dissimuloient point devant elle leurs sentimens mutuels, & la Reine les voyoit avec plaisir. Voici les propres termes du Roman.

Héliſſant de Cologne tient Bérard par le doigt,
Sur l'herbe & sur le jonc s'assiſſent (s'assoient)
pour le froid (frais),
Par amours s'entre-baisent & accolent étroit.
Moult plaît à la Reine qui l'accointance voit.

Sibille partagea si bien leur satisfaction; qu'elle fit présent à *Bérard* d'un épervier que lui avoit donné la Reine *Lucaire*. *Bérard* s'en alloit triomphant, le tenant

ſur le poing, lorſque prêt à repaſſer l'eau, il trouve un Chevalier du parti des Saxons, nommé *Anſard de Danemarck*, qui reconnoit l'épervier. C'étoit lui qui l'avoit donné à la Reine *Lucaire*, dont il étoit amoureux; & il s'imagine aiſément que cette petite Reine l'a ſacrifié au jeune Chevalier François. Il attaque donc *Bérard*. Celui-ci lache l'épervier, qui va ſe percher ſur un arbre; & quoiqu'il ne ſoit que légèrement armé, il combat vigoureuſement Anſard, qui l'eſt de toutes pièces, le renverſe, le tue, rappelle ſon épervier, le reprend ſur ſon poing, traverſe la riviere, & regagne le camp de Charlemagne. L'oiſeau qu'il rapporte, excite la curioſité des guerriers, & même de l'Empereur. On demande à *Bérard* où il a fait cette conquête; & il l'explique avec aſſez de franchiſe pour irriter *Baudouin*, qui trouve que ſon compagnon d'armes n'eſt pas aſſez diſcret ſur ſes bonnes fortunes. Il vouloit preſque ſe battre avec lui, ſoupçonnant d'ailleurs que la Reine Sibille ne lui avoit pas fait préſent d'un épervier ſeulement pour les beaux yeux d'Héliſſant. Mais *Bérard* le tranquilliſa, en l'aſſurant que

Sibille, témoin de ſes tranſports pour Héliſſant, s'écrioit ſans ceſſe :

Ah ! doux ami Baudouin, ſi tu fuſſes ici,
Nous nous accolerions ſemblablement auſſi.

Baudouin ne penſa plus qu'à remplir les vœux de la Reine ; il devenoit tous les jours plus difficile de paſſer la riviere. Les Sarraſins s'étant apperçus que quelques galans François la traverſoient, faiſoient une garde plus exacte. Baudouin s'y étant encore une fois haſardé, vêtu légèrement, trouva ſur l'autre bord un Chevalier Saxon, Païen, (le Romancier l'appelle Sarraſin) qui vouloit lui fermer le paſſage. Le frère de Roland le tue, s'empare de ſon cheval & de ſon armure, &, dans cet équipage, s'avance effrontément vers la tente de Sibille. On le prend pour *Cahanin*, couſin du Roi Saxon ; & on le laiſſe aiſément pénétrer juſques auprès de la Reine. Cette Princeſſe a d'abord peine à le reconnoître ; bientôt elle ne peut plus douter que ce ne ſoit ſon amant ; l'explication eſt ſuivie du raccommodement ; mais aux plus vifs tranſports, ſuccèdent les plus vives alarmes : Sauvez-vous, dit

Heliſſant, voici le Roi. Baudouin reprend auſſi-tôt ſes armes & ſon écu Payen, ſort de la tente, fait une profonde révérence au Roi Saxon, qui le prend pour ſon couſin, regagne le rivage, & paſſe au bord oppoſé, où il fallut encore qu'il combatît contre les ſiens, pour leur perſuader qu'il n'étoit pas Sarraſin.

Le pont s'achève, l'armée Chrétienne y paſſe & va attaquer les troupes de Guitechins. Le combat devint général, & la bataille eſt terrible. Les deux Rois, les Princes, les Généraux, les Capitaines, juſques aux ſimples ſoldats, y font des actions merveilleuſes ; Baudouin tue de ſa main Guitechins lui-même.

Dès le commencement du combat, Sibille & ſa chère Héliſſant s'étoient retirées dans Tremoigne. Charlemagne ne tarda pas à les y ſuivre ; la place eſt aſſiégée, & bien-tôt elle capitule. Les Saxons qui y étoient enfermés avec leur Reine, conſentent, ainſi qu'elle, à recevoir le baptême, & à devenir ſujets, & même ſoldats de Charlemagne. Le Romancier fait une pompeuſe deſcription des cérémonies du baptême de la Reine douairiere de Saxe. On en pourroit faire

une aussi belle de celles de son mariage avec Baudouin ; car on juge bien qu'elle l'épousa, & que le jeune & brave Bérard obtint aussi en mariage la belle Héliſſant de Cologne.

L'Empereur laissa ces deux jeunes Héros avec chacun vingt mille hommes, pour achever de soumettre & de contenir les enfans du premier lit de Guitechins; pour lui, il retourna à Aix-la-Chapelle, & renvoya en France les troupes de Hurepie.

Nous remettons à un de nos prochains volumes, l'extrait de la Grande Chronique des faits & geſtes de Charlemagne, & des douze Pairs de France.

QUATRIEME CLASSE.

ROMANS D'AMOUR.

Nous croyons pouvoir placer dans cette Classe, le Roman dont nous allons donner l'Extrait, parce que, quoiqu'il y soit parlé de la Cour d'Artus & des Chevaliers de la Table Ronde, & qu'il soit tiré des Manuscrits que veut bien nous communiquer M. de Saint-Palaie, il y est encore plus question d'amour que de combats & d'enchantemens. D'ailleurs, comme, ces anciens Romans, tirés de Manuscrits inconnus jusqu'à présent au Public, mais intéressans, & qui ont le bonheur de paroître agréables à la plupart de nos Lecteurs, se multiplient sous nos yeux, que nous en recevons frèquemment des copies ou des notices, nous croyons devoir les donner à différentes repriſes, & les répandre dans différentes Classes, pour ne priver nos Lecteurs d'aucuns de ces morceaux, & cependant en voir la fin, & nous occuper de la seconde Classe des Romans de Chevalerie, qui est celle de Charlemagne, & des douze Pairs de France.

Extrait du Roman du Prince Alexandre, fils d'Alexandre, Empereur de Constantinople, de la belle Sordamours, & de Clygès leur fils, écrit en vers au douzième siècle par Chrétien de Troyes, qui dit avoir tiré cette histoire d'un manuscrit de la bibliothèque de S. Pierre de Beauvais.

Alexandre, Empereur de Grèce & de Constantinople, avoit eu de *Tantalis*, sa femme, deux fils, l'un qui fut appellé *Alexandre*, comme lui, & l'autre *Alix*. Le premier, plein, de valeur & de courage, étant parvenu à l'âge d'être reçu Chevalier, trouva que les Etats de son père ne lui offroient pas un champ assez vaste & assez brillant pour exercer ses talens naturels pour la Chevalerie. Il n'y avoit à portée de l'Empire d'Orient, que des barbares à combattre, & il eût été trop ménagé dans les tournois, auxquels il auroit assisté dans son pays. La Cour d'Artus étoit en réputation d'être celle dont les Chevaliers avoient le plus de mérite, & trouvoient les plus belles aventures. Le bruit des exploits des Héros de la Table Ronde

retentissoit dans tout l'univers. Ce fut donc en Angleterre qu'il voulut aller gagner ses éperons. Il jura qu'il ne porteroit jamais d'épée, que celle qui lui seroit ceinte par le Roi de la Grande-Bretagne. Cette ardeur guerriere, faite pour charmer un pere, affligea cependant l'Empereur : elle alloit éloigner de lui un fils, & exposer ses jours ; il essaya quelque temps de le retenir par ses prieres & ses avis ; mais enfin, quand il vit ses conseils inutiles, il fit équiper deux vaisseaux qu'il chargea d'armes, de provisions & de richesses. Un grand nombre de soldats & de jeune noblesse s'y embarqua avec lui : on mit à la voile : & après deux mois ou environ de navigation, on aborda à Southampton.

Artus étoit à Vincestre. Alexandre s'y rendit avec douze de ses plus illustres & de ses plus braves compagnons ; & là, s'étant fait connoître, il pria le Monarque d'accepter ses services, & ceux des jeunes Gentilshommes qui l'accompagnoient. Le Monarque Anglois embrassa le Prince, lui promit de lui fournir bientôt des occasions d'exercer sa valeur, & lui proposa de s'arrêter, en attendant, dans sa cour, & d'y puiser dans la conversation des

anciens Chevaliers, l'esprit de leur état, les principes de la véritable valeur, de la piété, de la probité dont ils faisoient tous profession; & de chercher en même tems dans la société des Dames, le goût d'une galanterie délicate & honnête. Il lui annonça que d'ailleurs il devoit incessamment faire un voyage dans la Petite-Bretagne, pour y recevoir l'hommage des Rois de Léonois, de Rennes & de Nantes, & lui proposa de le suivre dans cette espèce de promenade, où il y avoit si peu de danger, qu'il comptoit mener avec lui la Reine Genièvre, & les principales Dames & Demoiselles de sa parenté & de sa suite. Alexandre fut pénétré des bons traitemens du grand Artus, & des politesses nobles qu'il reçut de ses Chevaliers. Il admira la grace avec laquelle il fut accueilli par la Reine Genièvre; mais ce qui attira surtout son attention, & ce qui toucha son cœur sensiblement, furent les charmes de la belle *Sordamours*.

Elle étoit sœur de Gauvain, & par conséquent nièce d'Artus: sa beauté, son esprit, ses talens étoient célèbres par toute l'Angleterre; mais son orgueil & son indifférence n'y faisoient pas moins

de bruit. Jusqu'à ce moment, elle n'avoit daigné écouter les soupirs d'aucun homme, quelque beau, quelque brave, & quelque grand Seigneur qu'il eût été. Mais l'amour l'attendoit au moment où le Prince de Constantinople paroîtroit à la Cour d'Artus. Il lui fut présenté, la regarda, l'admira; son cœur s'enflamma, ses yeux étincelèrent; *Sordamours* s'en apperçut, son cœur répondit aux sentimens dont celui d'Alexandre se trouva tout-à-coup animé, mais les siens se manifestèrent bien différemment. Elle baissa les yeux, rougit; trembla; & sentant sa défaite, elle éprouva un trouble extrême. En faisant au Prince l'éloge de *Sordamours*, on ne manqua pas de lui vanter sa fierté; la Princesse étoit présente, cet éloge la déconcerta; elle sentit qu'elle ne le méritoit plus, ou étoit prête à ne le plus mériter. Elle vouloit sans cesse regarder Alexandre, & en être regardée; mais elle baissoit ses beaux yeux sitôt qu'ils rencontroient les siens. L'héritier de l'Empire Grec, qui n'avoit quitté la Cour de son père, que pour apprendre à faire des conquêtes, sentoit qu'il devoit entreprendre celle-là, comme la plus glorieuse & la plus difficile; mais comme

il n'en avoit encore fait aucune, qu'il n'étoit pas même encore armé Chevalier, & n'étoit connu par aucun exploit, il concevoit qu'une beauté fameuse, pour avoir rebuté tant de Chevaliers célèbres, ne pouvoit écouter les soupirs d'un *Jouvencel* comme lui, dont les éperons n'étoient pas encore dorés.

L'illustre Reine Genièvre, dont l'ame étoit sensible aux maux des amans, & qui étoit maitresse en l'art de découvrir les sentimens secrets, s'apperçut bientôt de la tendre impression qu'Alexandre & Sordamours avoient faite l'un sur l'autre. Elle s'en occupa & s'en amusa, mais à bonne intention, & sans malice : tantôt elle les menoit tous deux à la promenade, les faisoit jouer ensemble, engageoit *Sordamours*, à déployer tous ses talens devant le Prince Grec, la faisoit chanter, jouer des instrumens, & lui faisoit étaler les ouvrages en broderie qu'elle travailloit avec une adresse merveilleuse. Quand elle s'appercevoit que ces deux jeunes amans étoient trop embarrassés de leur situation, & qu'il tomboient dans la rêverie, elle cherchoit à les distraire pour les tirer d'embarras.

Cependant, le moment qu'Artus avoit fixé pour son voyage dans la Petite-Bretagne, arriva. Le Roi, la Reine, les Princes & les Princesses s'embarquèrent sur le même bâtiment ; &, à la tête d'une belle & brillante escadre, arrivèrent dans le Léonois. La navigation fut heureuse & ne fut pas bien longue, mais elle le fut assez pour redoubler les feux d'un amant, qui passa du moins quelques jours enfermé dans un vaisseau, avec l'objet de sa tendresse.

Le séjour que la Cour d'Angleterre fit dans la Petite-Bretagne, fut fort court. A peine avoit-elle eu le tems de s'avancer jusques à Nantes, que des courriers, dépêchés de Londres, à la hâte, arrivèrent, & porterent la nouvelle d'une révolte dans la Grande-Bretagne. Le Comte de *Guinesore*, parent d'Artus, & à qui ce Prince avoit laissé le soin de gouverner l'Angleterre pendant son absence, s'étoit révolté, & avoit séduit un assez grand nombre de vaisseaux de la Couronne, pour se rendre aussi redoutable qu'il étoit coupable ; on pressoit le Monarque de venir appaiser cette révolte, & en tirer vengeance : il s'y résolut

sans peine, & invita tous ceux qui l'avoient suivi dans son voyage, à le seconder. *Alexandre*, enchanté de trouver l'occasion de se signaler, sur tout aux yeux de *Sordamours*, fut le premier à s'offrir, & on juge bien que ses services furent acceptés. Avant que de se rembarquer, Artus lui conféra l'ordre de Chevalerie, & fit le même honneur à douze des Seigneurs Grecs dont il étoit accompagné.

La flotte du Monarque Anglois le ramena dans sa patrie, avec le même bonheur qu'elle avoit eu en le conduisant dans la petite Bretagne. Artus s'avança bientôt vers la ville de Londres, occupée par le perfide Comte. Celui-ci, épouvanté de son crime, & craignant même d'être abandonné par les siens, se retira en emportant quelques trésors, dans un château très fort, qu'il avoit à quelques journées de la Capitale. On résolut de l'y poursuivre, & l'on conçoit qu'Alexandre fut des premiers à s'approcher du château pour en former le siège. C'étoit un lieu très-fortifié, entouré d'une triple muraille; les magasins en étoient remplis de vivres pour long-tems, & son assiette

étoit très-avantageuse : il étoit situé sur une montagne escarpée, d'un côté & de l'autre, baignée par la Tamise. Artus vint l'assiéger, cependant, & campa dans une prairie le long de la rivière. Le premier jour du siége, tandis que l'on traçoit les lignes, plusieurs Chevaliers du château, pour braver le Souverain légitime, descendirent de la montagne. Alexandre, jaloux d'essayer ses premières armes, proposa à sa petite troupe Grecque, d'aller châtier l'insolence de ces fanfarons. Ils s'avancent, & bientôt les mettent en fuite. Le Prince les poursuit; en désarçonne quatre, les fait prisonniers; & comme c'étoient les premiers qu'il eût encore faits, il crut devoir en offrir l'hommage à la Reine *Genièvre*, ou plutot à *Sordamours*, qu'il étoit bien sûr de trouver dans sa tente. Les Dames donnèrent à sa valeur les louanges qu'elle méritoit; & quoique les complimens que lui fit la belle nièce d'Artus, fussent dans des termes bien plus réservés & plus froids en apparence que ceux de Genièvre, il lui étoit aisé de voir qu'elle prenoit un tendre & véritable intérêt à sa gloire.

Quoique la Reine demandât grace pour les prisonniers, le Roi jugea à propos d'en faire un exemple capable d'intimider les assiégés. Il les fit punir du dernier supplice, à la vue de la garnison du château de Guinesore & du Comte, & fit crier avec un porte-voix aux assiégés, qu'il feroit éprouver le même traitement à tous les rebelles qui étoient enfermés dans le château. Cette menace annonçant au perfide Comte qu'il n'y avoit plus aucune grace à espérer pour lui, le jeta dans une sorte de désespoir; il se proposa de vendre cher sa vie & celle de ses complices. Il le fit crier du haut de ses tours, & on se prépara, de part & d'autre, à des actions vigoureuses. Dès le soir même, Artus fit publier qu'il donneroit incessamment l'assaut au château, & qu'il promettoit les plus grandes récompenses à celui qui y entreroit le premier. Que si c'étoit un simple soldat, il auroit une coupe d'or massif, enrichie de pierreries, qui étoit le plus riche joyau de son trésor, & seroit élevé au grade de Chevalier; & que si, au contraire, c'étoit quelqu'un qui eût déjà cet honneur, il lui accorderoit toute espèce de grace qu'il pourroit lui demander,

der, n'en exceptant que son épouse & sa couronne.

On croit bien qu'Alexandre parut, à cette promesse, saisi d'un enthousiasme moins fondé encore sur son amour pour la gloire, que sur celui qu'il ressentoit pour *Sordamours*. Il jura que lui seul obtiendroit la récompense promise ; & la Reine reconnut aisément quel étoit l'objet qu'il avoit en vue en faisant ce serment. Toujours bonne & compatissante, elle lui fit sentir, d'une manière bien adroite, qu'elle l'avoit deviné. Le lendemain qui devoit être la veille de l'assaut général, elle le fit appeller, & lui fit présent d'une magnifique cotte, * brodée d'or, d'argent & de soie. Genièvre & Sordamours y avoient travaillé l'une & l'autre ; & la dernière y ajouta, à la prière de la Reine, une tresse de ses cheveux, qu'elle y attacha en guise d'éguillette ou de nœud d'épaule. Alexandre reçut ce présent avec transport ; & il étoit encore dans l'enchantement de le posséder, lorsqu'on vint annoncer que la

* Espèce de tunique ou de soubreveste qu'on pouvoit mettre par-dessus la cuirasse.

garnison faisoit une vigoureuse sortie. L'armée d'Artus se prépare à la repousser ; mais Alexandre & sa petite troupe sont les plutôt prêts, & s'avancent les premiers contre les rebelles. Le Prince Grec pousse son cheval au milieu des rangs ennemis, perce, renverse tous ceux qui s'opposent à ses coups, & renvoie les rebelles jusques dans leur château. Ce premier succès ne lui suffisant pas, il forme le projet hardi, & qui ne pouvoit être justifié que par le succès, de pénétrer avec eux dans la forteresse ; il le communique à ses compagnons, & l'entreprise ne les effraie pas ; aussi-tôt il leur fait prendre, & prend lui-même, les armes & les écus des traîtres qu'ils venoient d'égorger ; ils baissent la visière de leurs casques, & arrivent à la porte du château presque aussi-tot que les derniers de ceux qui avoient échappé à leurs coups. A la contenance triste & humiliée qu'ils affectent, on les prend pour l'arrière-garde des fuyards ; on baisse le pont-levis pour eux, & on les laisse entrer. Ils trouvent dans la cour, Guinesore au milieu de ses compagnons d'infortune ; ils tenoient conseil sur la manière dont ils pourroient se tirer d'affaire ; & ils y

étoient fort embaraſſés, attendu qu'ils n'eſpéroient plus aucune grace. Le Comte ſeul avoit conſervé ſon armure entière & ſon écu ; tous les autres dont les armes étoient en mauvais état, parce qu'ils avoient été culbutés, les avoient quittées ; & le peu d'entre eux qui avoient pu amener leur cheval juſques-là, en étoient deſcendus. Dès qu'Alexandre fut entré dans le château avec toute ſa troupe, au moment qu'on croyoit qu'il alloit deſcendre de cheval comme les autres, il fait un ſignal à ſes compagnons, fond ſur le conſeil des rebelles, les renverſe, les foule aux pieds de ſes chevaux : tout fuit ; on crie à la trahiſon ; Guineſore ſe montra ſeul digne de ſa réputation ; (car, malgré ſa perfidie, c'étoit un des plus hardis & des plus vigoureux Chevaliers de l'Angleterre,) il ſe jette à ſon tour l'épée à la main ſur la troupe d'Alexandre ; du premier coup il tue le Chevalier qui étoit à ſa droite. Le Prince furieux l'attaque ; ils combattent quelque temps ; le Comte fait ſa retraite du côté d'une tour dans laquelle il entre : le Prince met auſſi-tôt pied à terre, & l'y pourſuit. Il y entre en même temps que lui ; & le ſerrant de près, il

l'atteint enfin, l'abat, le force à se rendre prisonnier, & l'ayant désarmé, il l'enferme dans la tour même. Il retourne sur la place; le massacre continuoit; il le fait cesser, pour enfermer dans la tour le reste de la garnison.

Lorsque cette expédition fut entièrement finie, il se trouva que la nuit approchoit, que les vainqueurs avoient besoin de repos, quelques-uns même de panser leurs blessures; ils résolurent donc de passer la nuit dans leur nouvelle conquête, au risque de laisser le camp & la cour d'Artus dans une inquiétude dont ils étoient sûr de les tirer bientôt.

Effectivement, la soirée se passa bien tristement au quartier général du Roi de la Grande Bretagne. Ne voyant revenir ni le Prince, ni aucun de ses Grecs, on ne douta point qu'ils n'eussent tous péris, ou qu'ils ne fussent prisonniers de Guinesore. Genièvre & Sordamours, sur-tout, furent en proie aux plus cruelles alarmes: & les pleurs de la jeune Princesse achevèrent de manifester ses sentimens, aux yeux de la Reine, sa bonne tante. Tandis qu'Alexandre & sa troupe dormoient tranquillement dans le château, on ne ferma point

l'œil de toute la nuit, dans le camp d'Artus ; & toute l'armée se préparoit à marcher dès la pointe du jour, pour délivrer Alexandre ou le venger, lorsqu'on vit, avec autant d'étonnement que de satisfaction, mêlée d'un peu de compassion, une troupe de prisonniers en chemise, les pieds nuds & les mains liées derriere le dos, s'avancer vers la tente du Roi. C'étoient tous les rebelles conduits & escortés par quelques Cavaliers d'Alexandre, qui venoient implorer la clémence du Monarque Breton. Le Roi leur fit grace de la vie à tous, excepté à Guinesore ; ensuite il n'eut rien de plus pressé que de demander Alexandre, pour le féliciter sur sa victoire, & lui accorder la récompense promise au grand service qu'il venoit de rendre. On envoya Gauvain s'emparer du chateau, avec une garnison fraîche & nouvelle ; & le Prince Grec accourut bientôt avec l'empressement que lui inspiroit l'espoir de cette récompense ; car il savoit bien ce qu'il devoit demander, & ce qu'on ne pouvoit lui refuser.

Sordamours qui se trouva avec la Reine Genievre à l'arrivée d'Alexandre dans la tente d'Artus, ne fut pas plus la maîtresse

de contenir sa joie, qu'elle ne l'avoit été de ne pas faire éclater ses regrets. Le Prince qui s'en apperçut, & qui vit en même temps que la Reine sourioit avec complaisance, prit son parti en Chevalier aussi courtois, aussi respectueux, aussi ardent & aussi tendre qu'il étoit brave. « Ah! » Madame, dit-il en se jettant aux pieds » de la Reine Genièvre, vous avez pé- » nétré mes sentimens; si vous pouvez » croire qu'on y réponde, décidez de la » récompense dont je peux me flatter. Le » Roi n'a excepté de tous les dons aux- » quels pourroit prétendre le vainqueur, » que son épouse & sa couronne; après » ces deux objets, qu'est-il au monde de » plus précieux que Sordamours? » La Reine l'entendit & en convint. La belle rougit, & parut renoncer à sa fierté & à son indifférence. Le Roi Artus trouva qu'Alexandre étoit tout à-fait digne de la récompense qu'il demandoit : la cour & l'armée applaudirent; & il fut résolu que le mariage se feroit dans le Château même de Guinesore, sous les yeux de Gauvain, frère aîné de la Princesse, & qui lui servoit de père.

Ce fut avec la plus grande magnificence

& la plus grande satisfaction ; que ces noces se célébrèrent. Le Prince enivré de son bonheur, sembla avoir oublié sa patrie, sa famillle, & l'Empire auquel il étoit appellé. Il craignit d'exposer aux fatigues d'un long voyage son épouse, qui, de son côté, paroissoit fâchée de perdre de vue la Reine sa tante, & ses parens. Artus proposa aux jeunes époux de les rendre Souverains d'une Province de son Royaume, qui n'étoit pas bien étendue, mais qui étoit très-fertile, & dont la Capitale étoit un séjour agréable. Ils acceptèrent volontiers cette offre, & passèrent plus d'un an dans leurs petits Etats, toujours plus épris l'un de l'autre, adorés de leurs sujets, aimés dans la Cour d'Artus, & respectés dans toute la Grande-Bretagne. Pendant ce temps, Sordamours mit au monde un Prince, qui fut nommé *Clygès*.

Cependant l'Empereur de Constantinople, père d'Alexandre, tomba dangereusement malade ; & destinant sa couronne à son fils aîné, déclara publiquement qu'elle lui appartenoit, & ordonna qu'on équipât un vaisseau pour aller le chercher en Angleterre. Peu après, il expira.

Le vaisseau partit ; &, comme Alexandre étoit généralement aimé dans l'Empire, on attendit avec impatience son retour.

Malheureusement, ce vaisseau passant de la méditerranée dans l'océan, essuya une tempête horrible, & périt. Un seul Officier se sauva, & erra long-temps sur les côtes de l'Espagne & de la France, sans pouvoir trouver une occasion de passer en Angleterre, ou de retourner à Constantinople. Enfin, il trouva cette dernière, & il la préféra à l'autre, parce qu'étant attaché par inclination au Prince Alix, frère d'Alexandre, il trouva qu'il pouvoit lui rendre un grand service, en accréditant l'imposture dont nous allons parler.

Il assura donc, en arrivant à Constantinople, qu'il revenoit d'Angleterre, & qu'il y avoit appris la mort du Prince Alexandre, qui, se livrant trop aux exercices violens & dangereux de la Chevalerie errante, y avoit malheureusement succombé. Cette fable s'accrédita bientôt dans Constantinople. Les partisans d'Alix l'établirent ; & les grands & le peuple, persuadés que celui qui étoit destiné à devenir leur maître, étoit mort, élevèrent sur le trône son cadet, & il fut couronné sans difficulté.

Alexandre fut quelques mois sans se douter de ce qui s'étoit passé dans sa patrie à son sujet, mais enfin des vaisseaux étrangers en apportèrent la nouvelle en Angleterre : elle fut confirmée par d'autres, & on ne put plus en douter. Aussitôt il prit le parti d'aller réclamer des droits inconteſtables. Artus lui fournit une flotte parfaitement équipée, & chargée de soldats. Des cinquante Chevaliers qu'il avoit amenés en Angleterre, quarante vivoient encore, & s'embarquèrent avec lui. La belle Sordamours n'eut garde de laiſſer traverſer les mers à son époux sans elle : elle s'embarqua aussi, & emmena même le jeune Prince Clygès. La Cour Impériale d'Orient étoit alors à Athènes. Le Prince débarqua heureuſement sur une belle plage à quelque distance de cette ville ; & de-là, il députa vers Alix un Athénien éloquent, qui se chargea de lui faire entendre qu'il devoit céder le Palais & l'Empire à son véritable Maître. Cet Orateur s'appelloit *Achariondas* : il alla droit au Palais ; & s'adreſſant au Prince Alix, sans le traiter d'Empereur, *Alix*, lui dit-il, *Alexandre ton frère & ton Souverain te parle par ma voix : il eſt*

de retour dans ſon Empire, & eſt déjà près d'ici. Tu t'es aſſis injuſtement ſur ſon trône ; deſcend, reconnois ton maître, & ne l'obliges pas à punir un frère, qu'il veut bien encore aimer.

Alix traita d'abord Achariondas d'impoſteur, ſoutint que ſon frère étoit mort, & que la couronne lui appartenoit légitimement. Mais l'Ambaſſadeur d'Alexandre réfuta ſans peine les difficultés de mauvaiſe foi que faiſoit Alix ; & comme la ſcène ſe paſſoit en préſence de toute la Baronnie, & de tous les Chevaliers de l'Empire d'Orient, toute ſa Cour ſe déclara contre lui. L'uſurpateur n'eut plus alors d'autre parti à prendre que celui de la ſoumiſſion. Il envoya ſon Connétable à ſon frère lui offrir la couronne qu'il ne pouvoit plus conſerver, & lui demander, pour toute grace, la permiſſion de porter le reſte de ſa vie le titre d'Empereur, ſans aucune autorité ni fonctions, promettant, au reſte, de ne jamais ſe remarier. Alexandre, qui ne demandoit que de jouir de ſes droits, pour rendre ſes ſujets heureux, fut enchanté de pouvoir monter ſur ſon trône, ſans être obligé de faire la guerre à ſon frère & à ſes ſujets. Tout

ſe concilia ainſi : le traité fut fait entr'eux. L'Empereur Alexandre, & l'Impératrice Sordamours, ayant fait leur entrée ſolennelle dans leurs Etats, & enſuite dans leur Capitale, y régnèrent paiſiblement pluſieurs années. Au bout de ce temps, Alexandre mourut entre les bras de ſa chère épouſe. Sordamours, accablée de douleur, le ſuivit de près, & ils laiſsèrent l'Empire à un jeune Prince de la plus belle eſpérance, mais encore enfant, & par conſéquent ſans expérience : c'étoit Clygès.

Ici commence proprement un ſecond Roman : c'eſt l'hiſtoire du jeune Prince dont nous parlons.

Alix n'eut pas de peine à reprendre toute l'autorité dont il avoit joui. Auſſitôt après la mort de ſon frère, il força ſon neveu à s'éloigner ; &, ſous prétexte de lui faire ſuivre l'exemple que lui avoit donné autrefois Alexandre, il l'envoya voyager en Europe, pour y chercher des inſtructions & des aventures ; mais ce fut avec ſi peu de ſuite & d'éclat, que Clygès ne jugea pas à propos de ſe faire connoître dans ſes voyages pour ce qu'il étoit. D'ailleurs

on se garda bien de l'envoyer en Angleterre, où il auroit trouvé des parens en état de le faire remonter sur le trône. Ce fut du côté de l'Allemagne qu'on lui fit tourner ses pas.

Peu de temps après, Alix oubliant la promesse qu'il avoit faite autrefois à son frère, de ne point se remarier, songea à contracter une alliance, & jeta les yeux sur la fille de l'Empereur d'Occident, dont on lui avoit fait de grands éloges. En effet, c'étoit une Princesse accomplie. On l'avoit surnommée Phénice, par allusion à l'oiseau phénix, que l'on croit être le plus beau des animaux, & unique dans le monde. L'Empereur d'Occident fit dire à celui d'Orient, que s'il vouloit s'approcher de ses Etats avec une armée, il lui amèneroit sa fille; mais qu'il falloit qu'il eut l'air d'y être forcé, parce qu'il l'avoit promise au Duc de Saxe, qui trouveroit très-mauvais que son Empereur lui manquât de parole. Alix, enivré du desir de posséder Phénice, se prêta à cet arrangement politique, qui, dans le fond, étoit assez ridicule; & Alix marcha vers l'Allemagne. Mais si Phénice avoit été promise par son père à deux grands Princes, elle

s'étoit laissé toucher par un troisième : c'étoit Clygès, jeune, aimable, charmant, paroissant avoir toutes les dispositions à devenir un jour un Héros fameux. Il s'étoit arrêté dans la Cour de l'Empereur d'Allemagne, d'abord comme un simple *varlet & jouvencel*. Bien-tôt après, s'étant distingué dans un tournoi, il avoit mérité le titre d'Ecuyer ; & presque aussitôt, ayant disputé le prix à des Chevaliers Allemands, qui avoient la plus grande réputation, il l'avoit emporté sur eux, avoit été honoré de l'Ordre de Chevalerie ; &, ayant reçu une écharpe brillante des mains de la Princesse, ils s'étoient enflammés l'un pour l'autre. Une nourrice, confidente de Phénice, ayant pénétré les sentimens de sa maîtresse, & ceux du jeune Chevalier, s'étoit offerte à les servir, les avoit mis à portée de s'expliquer, & leur avoit laissé concevoir l'espérance d'être unis, d'autant plus que Clygès lui avoit révélé le secret de son rang & de sa naissance. Ces deux jeunes amans furent bien troublés, lorsqu'ils apprirent que la Princesse étoit destinée à l'Empereur, oncle de son amant. *Tessala* (c'étoit le nom de la suivante) les rassura, & promit d'employer son art en leur fa-

veur. Le nom qu'elle portoit, venoit de ce qu'elle étoit de Theſſalie, Province fertile en magiciennes; & elle poſſédoit la ſcience de la magie, quelquefois utile, plus ſouvent dangereuſe. Les deux Empereurs ayant fait la manœuvre dont ils étoient convenus, celui d'Allemagne fit dire au Duc de Saxe qu'il devoit renoncer à ſa fille; & elle fut remiſe à Alix avec une ſuite de femmes & d'eſclaves, & même de Gentilshommes, proportionnée au rang de la nouvelle mariée & de ſon époux. Teſſala intrigua ſi bien, que le Chevalier Clygès fut déclaré premier Ecuyer de la Princeſſe, & chargé de commander le détachement qui devoit la conduire juſques dans l'Empire Grec. Teſſala, par un effet de ſon art, changea ſi bien ſes traits, ou faſcina tellement les yeux des Grecs qui pouvoient le reconnoître, qu'ils ne ſe doutèrent nullement qu'il fût le neveu de leur Empereur. Les noces d'Alix & de Phénice s'étoient célébrées avec magnificence; mais l'art de la ſorcellerie avoit encore été employé pour conſerver la Princeſſe pure & libre de ſuivre ſon penchant pour Clygès, dès qu'elle en trouveroit l'occaſion favorable. Elle ſe préſenta, mais aſſez tard, & d'une façon

assez singulière, comme on va le voir.

L'Empereur d'Orient, & l'Impératrice étoient déjà près de traverser le Danube, & de passer par conséquent, de l'Empire d'Allemagne dans celui d'Orient, lorsque le Duc de Saxe vint à la tête d'une armée, pour enlever la Princesse qu'on lui avoit ravie contre la parole donnée. Il attaque les troupes Grecques & Allemandes. Le chef de ces dernières se présente, & repousse les Saxons. Il fait plus, il va jusqu'à la tête de leur camp les défier, & proposer un combat particulier contre le plus brave d'entr'eux, en l'honneur de la Princesse. Les Saxons acceptent la proposition; & le neveu du Duc, qui passoit pour un vaillant champion, est nommé pour tenir tête à Clygès. Le combat a les deux armées pour témoins; le Prince Saxon, quoique vaillant & adroit, est tué par le Prince Grec. Clygès lui coupe la tête, qu'il met au bout de sa lance, & va la jetter avec mépris aux pieds du Duc de Saxe. Un cri d'horreur & de fureur s'élève parmi les troupes Saxonnes; & le Duc indigné, dit qu'il veut lui-même venger la mort de son neveu, & se battre contre Clygès. Le jeune Chevalier accepte le défi: le jour & l'heure du combat

ſont fixés pour le lendemain, & le lieu choiſi à une lieue environ des deux camps, dans une petite plaine à droite d'un bois. Le lendemain de grand matin, on prépare dans cette petite plaine, une lice & des barrières. Clygès & le Duc s'y rendent, chcun de leur côté, & les deux armées les ſuivent par curioſité; ſi bien que dans les deux camps il ne reſtoit plus que les femmes & des ſerviteurs déſarmés. Le Duc avoit été dans ſon tems un fameux Chevalier; mais moins agile & plus vieux aujourd'hui que Clygès, il eſt bientôt deſarçonné. Le Prince Grec ne voulut point lui ôter la vie, & ſe contenta de lui enlever ſon caſque & la couronne qui y étoit attachée; ſa cotte d'armes, ſur laquelle étoient brodées ſes armes, & ſon cheval, qui étoit excellent, & dont les harnois étoit précieux. Le Duc, ainſi dépouillé, alla cacher ſa honte dans ſon camp; & dès le lendemain, renonçant à l'eſpérance de poſſéder Phénice, retourna dans ſes États.

Clygès retournoit au petit pas, revêtu de ces magnifiques dépouilles, dans le camp de ſon oncle Alix, lorſqu'une troupe débouchant du bois, vint droit à lui, d'un air aſſez reſpectueux, pour ne lui

faire rien craindre ; cependant cette troupe fut bientôt reconnue pour Saxonne ; l'on vit avec étonnement, au milieu d'elle, une Dame : c'étoit la belle Impératrice. » Seigneur, (dit le Chef de la troupe à Clygès, qu'il prenoit pour le Duc de Saxe) » je vois avec grande satisfaction » que vous êtes vainqueur ; pendant votre » combat, je vous ai préparé un triomphe » encore plus doux que la victoire. J'ai » fait le tour du bois dont nous sortons, » suivi de la petite troupe que voici, j'ai » pénétré dans le champ des Grecs ; il étoit » entièrement dégarni ; je me suis aisé- » ment avancé jusques à la tente de l'Im- » pératrice, & je l'ai enlevée. Je vous » l'amène : elle est l'objet de la guerre que » vous avez entreprise ; & votre victoire » est complette, puisque vous la possedez ». Clygès, après l'avoir entendu, lui porte un coup de lance au travers du corps, & le renverse. La troupe du guerrier Saxon, confuse & effrayée, s'enfuit, & le Commandant de l'escorte Allemande, donnant la main à la Princesse, & la lui serrant tendrement, la fait monter sur une hacquenée, la fait placer à sa droite, & la ramène à la tente de son époux. En che-

min il eut occasion de lui dire en peu de mots & tout bas, qu'autant il étoit charmé de l'avoir délivré, autant il étoit au désespoir d'être obligé de la remettre en la possession d'un autre Phénice lui répondit avec la même précaution, *espérons, cher Prince, espérons en la fortune, en l'amour, & en l'art de Thessala.*

Cependant on passa le Danube; le Prince congédia l'escorte Allemande, & ne suivit la Cour à Constantinople, qu'en qualité d'Ecuyer de l'Impératrice; il y passa quelque tems, n'ayant point d'autre titre auprès d'elle. La contrainte où il vivoit le désespéroit; il s'en entretenoit souvent avec Tessala, la pressoit de trouver les moyens de se livrer à leur penchant. Non, *ce n'est point la Couronne Impériale que je regrette*, disoit Clygès, *c'est la possession tranquille de Phénice; si vous nous procurez ce bonheur, nous éleverons votre art au-dessus de toutes les sciences du monde.*

Tessala s'en occupa de son mieux, & bientôt elle leur proposa un expédient, dangereux à la vérité, mais du succès duquel elle leur répondoit. L'Impératrice feignit de tomber sérieusement malade. Tessala la faisoit paroître telle, & trompoit le Médecin de la Cour, qui se dé-

soloit de voir la maladie faire tous les jours, malgré son art, de nouveaux progrès. Enfin on crut l'Impératrice morte, & si bien, que l'on prépara sa pompe funèbre avec la plus grande magnificence. Tessala qui fut chargée du soin de l'ensevelir, arrangea les choses de manière que la Princesse pût respirer dans son cercueil. L'Empereur étoit très-affligé, quoique par l'art de la nourrice sorcière, il n'eût pas goûté parfaitement le bonheur d'être uni avec Phénice. Les cérémonies funèbres étoient près d'être achevées, lorsque deux fameux Médecins de Salerne, passèrent par Constantinople. On leur fit voir le corps de Phénice, qu'on alloit transporter dans le sépulcre impériale ; ils assurèrent qu'elle n'étoit pas véritablement morte, & qu'il falloit que l'interception de tous ses sens, fut l'effet de quelques breuvage. On leur livra le prétendu cadavre, pour faire leurs expériences, & voir si l'on pouvoit la rappeller à la vie ; ces épreuves furent cruelles ; ils tourmentèrent l'Impératrice de mille manières différentes, jusqu'à faire couler son sang ; mais le desir de se conserver pour son amant, lui fit supporter avec constance cette espèce de supplice. Cependant elle n'y auroit pas

réſiſté, ſi le Prince Grec, qui avoit ſes entrées, dans le Palais, s'étant gliſſé juſques dans l'appartement où ſe paſſoit cette cruelle ſcène, ne ſe fut jeté ſur les deux Médecins, & leur abattant la tête d'un coup de ſabre, n'eût enſuite enlevé la Princeſſe avec le ſecours de Teſſala ; & s'étant embarqué avec elle à la faveur des ténèbres, ne l'eût tranſportée dans une Iſle de l'Archipel. L'étonnement d'Alix & de la Cour de Conſtantinople fut extrême, quand ils apprirent que l'Impératrice prétendu morte, la nourrice & l'Ecuyer Allemand avoient diſparu enſemble. On fit courir après eux ; mais avant qu'on eût équipé une flotte pour les pourſuivre, ils avoient déja paſſé, d'Iſle en Iſle, dans l'Archipel ; & ayant enfin trouvé un vaiſſeau qui faiſoit voile pour la Provence, ils s'étoient tranſportés à Marſeille. Là, ſe trouvant en ſûreté, ils ſe reposèrent quelque tems, & ſe conſultèrent ſur le lieu où ils devoient établir leur ſéjour. Clygès ſe reſſouvint de celui de ſa naiſſance, & il eſpéra qu'il retrouveroit encore dans la Grande-Bretagne, des parens de la belle *Sordamours*, ſa mère : il ne ſe trompoit pas. Phénice & ſon jeune amant étant parvenus juſqu'à Londres,

n'y furent d'abord connus de perſonne ; mais le Prince apprit que l'illuſtre Artus, ſon grand oncle, vivoit encore, & avoit indiqué, à quelques jours de-là, un tournoi à Oxford. Il s'y rendit revêtu d'armes noirs, monté ſur un cheval de la même couleur, avec un écu ſans armoiries. Il entra dans la lice ; & quoiqu'il eût à combattre les plus fameux Chevaliers de la Grande-Bretagne, il remporta le prix de la première journée. Mais au lieu de recevoir ce prix, il diſparut tout-à-coup. Les Chevaliers qu'il avoit défaçonnés, le cherchèrent pour ſe rendre à lui ; ils allèrent par toute la ville pour demander le Chevalier noir ; perſonne ne pouvoit le leur enſeigner. Le lendemain le tournoi recommençant, nouvelles proueſſes, nouvelle victoire de la part du Chevalier inconnu, & nouvel embarras pour la Cour, car il avoit pris des armes vertes ; le jour ſuivant elles furent rouges ; & enfin le dernier jour, blanches. Mais dans cette dernière journée, il eut à combattre Gauvain ſon oncle, qu'il ne connoiſſoit pas ; & la joûte fut ſi longue & ſi périlleuſe, qu'Artus fut obligé de les faire ſéparer, & vint prendre le jeune

Prince pour le conduire à son palais. On sut alors que c'étoit lui, qui, sous différens deguisemens, avoit remporté le prix des journées précédentes. Tout le monde accourut pour le féliciter, & la rougeur modeste avec laquelle il reçut tant de louanges, releva encore son mérite à tous les yeux; mais ce furent bien d'autres transports quand on lui eut demandé son nom, & qu'on sut qu'il étoit fils d'Alexandre & de Sordamours. Artus & Gauvain l'embrassèrent mille fois, & il n'eut plus d'autre logement que le palais du Monarque. Il lui présenta la Demoiselle qui l'accompagnoit, ne jugeant pas à propos de dire toutes les circonstances de son histoire. Il ne l'annonça que comme une Princesse d'Allemagne qu'il avoit ravie à des Saxons qui l'enlevoient. On admira sa beauté, & les deux amans passèrent quelque temps à la Cour d'Artus, heureux de se plaire & de s'aimer.

Cependant un Chevalier de la Cour de Constantinople, nommé Bertrand, vint à celle d'Artus, attiré, comme bien d'autres, par le desir d'y acquérir de la gloire, & d'y chercher des aventures. Il connoissoit parfaitement l'Impératrice, & fut très-étonné de la trouver avec Clygès & Tessala: il dit,

avec assez peu de ménagement, que ce jeune homme avoit séduit & enlevé la Princesse au milieu de la Cour même de son mari, & que c'étoit un procédé qui n'étoit point digne d'un honnête & brave Chevalier. Ces propos revinrent à Artus, à Gauvain, & même à Clygès; celui-ci avoua alors à ses oncles toutes les circonstances de son histoire dans la plus exacte vérité; mais en même-temps, comme il lui étoit important de se justifier, conformément aux règles & aux usages de son temps, il offrit le combat, en champ clos, au Chevalier Bertrand, pour prouver son innocence & celle de la Princesse Phénice. Il ne pouvoit lui être refusé dans un pays & dans un temps où le droit des armes étoit le seul reconnu. Le jour & la lice furent indiqués, & il est indubitable que Bertrand eût succombé, mais dans ce moment on reçut nouvelle que l'Empereur Alix étoit tombé dangereusement malade, & qu'il faisoit chercher par-tout son neveu Clygès, pour lui remettre la couronne qui lui appartenoit légitimement. Bertrand aussi-tôt fut le premier à rendre hommage à celui qui devoit être bien-tôt son Souverain; il lui fit des excuses; & loin de se battre avec lui, s'embarqua pour se rendre à sa suite à Constantinople avec l'Impératrice & Tessala,

Ils arrivèrent au moment que l'Empereur venoit d'expirer ; Clygès le remplaça sans la moindre difficulté ; Phénice partagea son trône ; ils régnèrent long temps avec gloire, & eurent une nombreuse postérité.

Chrétiens de Troyes qui comme on l'a pu voir par les différens Romans Poëtiques de sa façon, que nous avons extrait, avec beaucoup d'imagination, mais dont l'érudition étoit très-fautive, dit que la sévérité avec laquelle les Empereurs de Constantinople gardent leurs femmes & les enferment dans un serrail, tire son origine de l'aventure de Phénice ; mais il est évident que le bon Chrétien de Troyes confond les usages des Sarrasins avec ceux des Empereurs Grecs qui n'ont jamais eu de serrail, & n'ont jamais enfermé leurs femmes.

APPROBATION.

J'AI lu, par ordre de Monseigneur le Garde-des-Sceaux, le premier Volume du mois de Juillet de la *Bibliothèque des Romans:* je crois que le Public ne peut trop accueillir cet Ouvrage, dans lequel on lui fait connoître, d'une manière aussi instructive qu'agreable, une branche de Littérature, où l'imagination, toujours intéressante, même dans ses écarts, joue le principal rôle. A Paris, ce 30 Juin 1777. *Signé*, AMEILHON.

De l'Imprimerie de la Veuve BALLARD & Fils, Imprimeurs du Roi, rue des Mathurins.

BIBLIOTHEQUE
UNIVERSELLE
DES ROMANS.

OUVRAGE PÉRIODIQUE,

DANS lequel on donne l'analyse raisonnée des Romans anciens & modernes, François ou traduits dans notre langue ; avec des Anecdotes & des Notices historiques & critiques concernant les Auteurs ou leurs Ouvrages ; ainsi que les mœurs, les usages du temps, les circonstances particulières & relatives, & les personnages connus, déguisés ou emblématiques.

JUILLET, 1777. SECOND VOLUME.

A PARIS,

AU BUREAU, rue neuve Sainte-Catherine au Marais.

AU BUREAU, & chez DEMONVILLE, Imprimeur-Libraire de l'Académie Françoise, rue Saint-Severin, pour la Province.

Avec Approbation & Privilège du Roi.

AVIS.

La Bibliothèque universelle des Romans, ouvrage périodique, est composée de 16 volumes *in*-12 par année, dont le prix, rendus francs de port par la poste, est, à Paris, de . . . 24 liv. Et en Province, de . . . . . 32 liv.

Ce Journal a commencé au premier Juillet 1775.

On peut s'abonner en tout temps, pour Paris, au Bureau de la *Bibliothèque des Romans*, rue Neuve-Sainte-Catherine, au Marais; & pour la Province, au Bureau, & chez DEMONVILLE, Imprimeur-Libraire, rue S. Severin.

Messieurs les Souscripteurs sont priés d'affranchir le port de leurs lettres d'avis, & de leur argent.

BIBLIOTHEQUE
UNIVERSELLE
DES ROMANS.

JUILLET, 1777. SECOND VOLUME.

CINQUIEME CLASSE.

ROMANS DE SPIRITUALITÉ, DE MORALE ET DE POLITIQUE.

Hiſtoire admirable du Juif errant, lequel, depuis l'an 33 *juſqu'à l'heure préſente, ne fait que marcher; contenant ſa Tribu, ſa punition, les aventures admirables qu'il a eues en tous les endroits du monde, & l'hiſtoire & les merveilles de ſon temps, &c.* Rouen, 1751, *in*-12.

NOUS donnons ici la date de la dernière édition de ce Roman, qui fait partie de la Biblio-

thèque Bleue. Il y a eu, d'ailleurs, un grand nombre d'éditions précédentes, bien moins amples.

On ne peut nier que cette Histoire ne soit un Roman de Spiritualité; car c'est certainement une Fable; mais elle est fondée sur le nouveau Testament, & est donnée comme une preuve édifiante des jugemens de Dieu.

Quelque ridicule que soit cette Fable en elle-même, elle est devenue respectable, étant consacrée depuis plusieurs siècles. Quelques anciens Chroniqueurs, des Légendaires, des Historiens peu instruits, en ont fait mention; & le peuple y a pris une si grande confiance, qu'elle a passé, en quelque façon, en proverbe. On dit vulgairement, *il court comme le Juif errant*, quand on veut parler d'un homme qui ne se repose point, & qui est toujours par voie & par chemin. L'*Espion Turc*, Livre très-connu, qui a été imprimé il y a plus de cent ans, fait mention d'une apparition du Juif errant en Hongrie, & d'une autre en France quelques années après.

La Relation dont nous allons donner l'Extrait, & qui est peut-être la dernière imprimée sur cette matière, suppose que cet infatigable Voyageur passa à Hambourg au mois d'Août 1749. Par conséquent il devoit être, la même année, à la Foire

de la S. Michel, à Leipsick. C'est là qu'il fit rencontre des quatre personnes dont nous allons parler, & qu'il leur raconta toutes les belles choses que nous allons répéter d'après lui.

L'an 1749, pendant le cours de la Foire de la Saint-Michel, à Leipsick, quatre jeunes gens de différentes nations se promenoient ensemble hors des murs de cette Ville, & admiroient le grand nombre d'étrangers que cette Foire, si fréquentée, attiroit régulièrement deux fois par an dans cette belle partie de la Saxe. Un de ces jeunes gens étoit Anglois, le second François, le troisième Italien, & le quatrième Allemand : tous quatre étoient riches & bien nés, & leur esprit étoit déjà cultivé & orné par l'étude & les voyages. Je parie, dit le François, que je distingue, sur la physionomie, quelle est la nation de tous ceux que nous verrons passer. Ses amis firent volontiers contre lui cette gageure, qu'il gagna avec assez de facilité pendant quelque temps. Il devinoit souvent, non-seulement quel étoit le pays, mais encore la profession des passans. Enfin, il en parut un dont il eut

peine à soupçonner l'état, & même la nation. Cet homme marchoit d'un pas assez précipité, regardant cependant toujours à droite & à gauche, d'un air de recherche & de curiosité assez remarquables : il paroissoit avoir environ quarante ans; sa physionomie, sans être horrible, étoit du moins singulière; sa taille étoit médiocre, & son air robuste : il étoit vêtu comme un bon & simple Bourgeois d'Allemagne, sans magnificence; cependant il avoit sous cet habillement, qui n'offroit rien de remarquable, un air tout-à-fait étranger & extraordinaire.

Les parieurs n'étant point d'accord sur son compte, l'Allemand prit le parti de lui parler, & lui dit, dans sa langue, que ces Messieurs & lui avoient une grace à lui demander, qui étoit celle de leur dire quel étoit son pays; qu'ils avoient fait à cette occasion une gageure, dont lui seul pouvoit décider. Je ne suis point de ce pays-ci, lui répondit l'étranger en bon Allemand. Vous êtes donc François, lui dit le second des jeunes gens ? Non, Monsieur, je n'ai pas cet honneur, lui répondit-il en bon François. Ne seriez-vous pas Anglois, continua le troisième? Point du tout,

Monsieur, dit le voyageur en Anglois. Vous êtes peut-être Italien, dit le quatrième, en Toscan? *Signor no*, lui répondit-on. Cette facilité à s'exprimer en toutes les langues, surprit nos jeunes curieux. L'étranger reprenant la parole: puisque vous voulez savoir qui je suis, leur dit-il, je suis Juif de nation; Jérusalem est ma patrie; & il y a environ mil sept cent vingt ans que j'en suis sorti pour faire une promenade qui dure encore. Alors l'étonnement redoubla. — Que dites-vous donc là, Monsieur? — La vérité. N'avez-vous jamais entendu parler du Juif errant? — Sans doute. — Eh bien, c'est lui qui a, dans ce moment, Messieurs, l'honneur de vous faire sa révérence. — Quel bonheur, s'écrièrent-ils alors tous quatre, de pouvoir causer avec un homme qui a vu tant de pays & tant d'événemens! Ah! Monsieur, que vous devez être bon à entendre! Faites-nous le plaisir de venir souper avec nous, & de vous arrêter au moins pendant huit ou dix jours dans cette ville: nous vous défraierons de tout; nous vous ferons même faire bonne chère, & nous vous prierons de nous conter ce que vous pourrez de vos voyages, & de répondre

aux queſtions que nous prendrons la liberté de vous faire. Meſſieurs, dit le Juif errant, il ne m'eſt pas poſſible de m'arrêter ſi long-temps dans une même ville ; je ne peux reſter dans chacune que trois jours francs au plus. Etant arrivé ici aujourd'hui Lundi matin, je ſerai obligé de partir Vendredi ; mais pendant ce petit eſpace de temps, je me ferai un plaiſir de vous inſtruire de tout ce que j'ai vu depuis dix-ſept à dix-huit cents ans, en faiſant, chaque ſiècle, le tour de l'ancien monde ; car pour le nouveau, il m'eſt inconnu. J'aurai d'autant plus aiſément, pendant le temps que je peux vous conſacrer, le moyen de vous répondre, que je ne dors point, & que, par conſéquent, vous pourrez vous relayer, jour & nuit, pour m'interroger. Je pourrai toujours parler ſans me fatiguer. Je peux me paſſer également de boire & de manger ; mais je peux auſſi me donner ce plaiſir là, pour m'inſtruire de la manière dont on ſe nourrit, & dont on s'abreuve dans chaque pays par où je paſſe. Je ne crains ni l'inanition, ni les indigeſtions, ni enfin aucune ſorte de maladie. Je ſuis invulnérable, & ne vieillis point. Depuis le jour où le Fils de

Dieu m'a condamné à mener cette vie errante, j'ai conſervé la même force & la même figure que j'avois alors, & mes traits, ni ma ſanté, n'ont ſouffert aucune altération. Je parle avec la même facilité les langues de tous les pays policés & barbares. J'ai l'avantage de poſſéder ce que l'on appelle vulgairement la piſtole volante: j'imagine que vous ſavez que c'eſt une pièce d'or ou d'argent, marquée au coin du pays où je me trouve, & qui eſt toujours ſeule dans ma poche; mais qui ne me manque jamais. Cette pièce ſuffit à la dépenſe que je ſuis forcé de faire en habits ſimples, & me met dans le cas de ne paſſer ni pour un mendiant, ni pour un homme opulent. Je m'habille ſuivant l'uſage du temps & des lieux où je me trouve. Je ne parois ridicule nulle part, quoique je porte par-tout avec moi un petit air étranger: il excite plutôt la curioſité que le dégoût. Je grimpe les montagnes très-aiſément; & quand je ne trouve ni pont, ni bateau pour traverſer les rivières, ou des bras de mer, je les paſſe à la nage. Ainſi, rien ne m'arrête. J'ai trop vu de choſes ridicules, pour beaucoup rire; trop de choſes affligeantes, pour être affecté

triſtement de quoi que ce ſoit, & trop d'événemens extraordinaires, pour être étonné de rien. Tout ce que je viens de vous dire, vous paroît peut-être une énigme? Je vais vous l'éclaircir, en vous contant toute mon hiſtoire, depuis le moment de ma naiſſance juſqu'à celui-ci, où je ſuis dans la dix-ſept cents cinquante-ſeptième année de mon âge.

Les jeunes gens goûterent infiniment la propoſition du Juif errant; & pour en profiter, ſans perdre de temps, ils s'arrangèrent pour l'écouter, chacun à leur tour, & prendre note, ſous ſa dictée, des belles choſes qu'il avoit à leur apprendre. Ils paſſèrent ainſi trois jours & trois nuits; après quoi, il fallut bien laiſſer partir le Juif errant, & ces Meſſieurs s'occupèrent à rédiger ſes narrations. Chacun en fit enſuite une copie dans ſa langue maternelle, ſe propoſant de la faire imprimer dans ſon pays. Le jeune Allemand s'appelloit M. Eyſen. Il étoit fils d'un fameux Evêque Luthérien: il étudioit à Leipſick même. L'Anglois, M. Smith, fils d'un Négociant de la cité de Londres. Il avoit fait de très-bonnes études à Oxford, & voyageoit pour ſe perfectionner. L'Italien

étoit de Pise en Toscane, & se nommoit M. Dottorati. Il avoit beaucoup d'esprit & de littérature. Enfin, le François étoit de Rouen, & neveu du fameux Libraire Oursel, qui a imprimé presque toute la Bibliothèque bleue. Son père, établi au Havre, avoit fait une assez jolie fortune sur mer, & n'avoit rien négligé pour l'éducation de son fils.

Ces quatre jeunes gens, en retournant chez eux, chacun avec le manuscrit des Mémoires du Juif errant, dirent : « Nous » sommes peut-être les seuls au monde » possesseurs de la vraie histoire : nous en » tenons les faits d'un témoin oculaire, » tandis que tous les autres ne savent rien » que d'après des notions vagues, incer- » taines, fautives, presque toujours men- » songères, & qui leur viennent de la » centième main. Tous les Historiens » connus dans notre pays, ne sont que » des regratiers, en comparaison de nous, » qui avons le bonheur de posséder une » bonne marchandise, que nous avons » prise à la source ».

Mémoires du Juif errant.

Je ſuis Juif, de la tribu de Nephtali, mais né dans la ville de Jéruſalem. Mon nom eſt *Abbaſſuerus*, & j'ai commencé à voir le jour l'an du monde 3992, par conſéquent ſept ou hùit ans avant la naiſſance de Notre-Seigneur J. C., que je revère & que j'adore certainement à préſent, autant & plus qu'aucun de vous autres, nés dans le Chriſtianiſme, puiſque je ſuis une preuve toujours vivante de la divinité, & de ſon pouvoir ſur la terre.

Quoique mon père ne fut qu'un ſimple Charpentier, il me donna une aſſez bonne éducation, & me fit apprendre l'hiſtoire de notre divine Loi, & de notre nation. On me donna quelque connoiſſance des Prophéties, parmi leſquelles j'ai bien reconnu qu'il y en avoit quelques-unes qui indiquoient manifeſtement l'avénement du Fils de Dieu.

Je n'avois pas plus de huit ans quand, courant comme un poliſſon dans la campagne, à quelque diſtance des portes de Jéruſalem, je vis arriver une troupe aſſez nombreuſe de chameaux & d'eſclaves,

qui formoient la suite de trois Rois, que je reconnus pour tels à la magnificence de leurs habits, & aux couronnes dont étoient ornées leurs coëffures. Ils paroissoient venir de bien loin, du côté de l'Orient. Deux d'entr'eux étoient blancs; le troisième étoit noir. J'appris effectivement dans la suite, que le dernier venoit d'Ethiopie, & les deux autres, de la Perse & des Indes. Comme je m'arrêtois pour les regarder passer, ils me firent demander, par un Interprète, le chemin de Béthléem. N'ayant rien de mieux à faire pour ce moment, & aimant à courir, je m'offris de les y conduire, pourvu qu'ils me nourrissent bien pendant le voyage. Mes offres furent acceptées, & nous partîmes. En chemin, j'appris qu'ils avoient pour guide une étoile, & que c'étoit en vertu de la révélation d'un Ange, qu'ils se rendoient à Béthléem, pour y adorer un enfant nouveau né, qui devoit être un jour le Roi des Juifs, & même celui de l'univers. Quand nous arrivâmes dans cette petite ville, ce ne fut pas sans étonnement que je les vis s'arrêter devant une étable, & entrer, pour rendre leurs hommages & leurs adorations à un enfant qui y étoit né

depuis peu de jours, & qu'on disoit être fils d'un nommé Joseph, que je reconnus très-bien, l'ayant souvent vu travailler du même métier avec mon père.

Les trois Rois ayant fait leurs affaires à Béthléem, je m'offris de les reconduire à Jérusalem; mais ils me firent dire qu'ils avoient leurs raisons pour retourner chez eux par un autre chemin, & je revins seul à la capitale, où je ne me lassois point de raconter à mes parens, & aux enfans de mon âge; l'extrême étonnement que j'avois eu de voir trois grands Seigneurs d'Orient reconnoître & adorer le Roi des Juifs dans un enfant né de pauvres parens dans une misérable étable. Cette histoire répétée, vint bientôt aux oreilles du cruel *Hérode*, alors notre Roi. Il remonta à la source des propos qu'on tenoit sur cela dans la ville, & apprit qu'ils venoient de moi. Aussi-tôt il me fit ordonner de paroître devant lui, & m'interrogea lui-même. Je lui dis naïvement tout ce que j'avois vu, & ce que j'avois entendu dire aux Mages. Au mot de Roi des Juifs, Hérode se mit dans une colère horrible, & mon récit fut la cause malheureuse & innocente du massacre de tous ces enfans

qu'il fit inhumainement périr, espérant de comprendre, dans leur proscription, celui par qui il craignoit de se voir enlever sa couronne.

Une autre conséquence de mon indiscrétion, fut la fuite en Egypte de J. C., de la Sainte Vierge sa mère, & de Saint Joseph. Pendant ce voyage, la Sainte Famille opéra de grandes merveilles. Mais comme je n'en fus pas témoin, je ne vous en entretiendrai point.

Je ne parlerai pas davantage de la vie miraculeuse de J. C. Je n'ai pas eu le bonheur d'être de ses Disciples; mais j'ai suivi, pendant quelque temps, les prédications de Saint Jean-Baptiste, & j'ai été témoin de sa mort. Vous savez qu'il fut la victime de la méchanceté *d'Hérodias*, & de l'effet que produisirent sur l'esprit d'Hérode les graces & les talens de la jeune *Hérodiade*. Je me souviens encore d'avoir admiré cette jolie personne : sa taille étoit élégante, les traits de son visage réguliers, ses yeux toujours vifs, quelquefois tendres, sa voix avoit de l'étendue & de la flexibilité, & elle la gouvernoit avec beaucoup d'art en l'accompagnant de la lyre. Elle dansoit avec une légéreté, & formoit

ſes pas avec une juſteſſe, que je n'ai jamais vu ſurpaſſer, dans tout le cours de mes voyages, ni par les fameuſes baladours des Indes, ni par les danſeuſes de Turquie, ni par celles des opéra de France & d'Italie. J'étois confondu dans la foule du peuple qui aſſiſtoit au feſtin, à la fin duquel elle danſa devant le Monarque Juif. Notre Prince en eut la tête tournée; & comme, d'ailleurs, il venoit de vuider pluſieurs cruches de vin de Jéricho, dans ſon enthouſiaſme il l'aſſura que quelque grace qu'elle pût lui demander, il ne la refuſeroit pas. Nous autres ſpectateurs, nous nous attendions à lui voir deſirer des parures, des bijoux, des diamans, ou même quelque belle maiſon de campagne. Nous frémîmes d'horreur quand, au lieu de tout cela, nous lui entendîmes demander la tête de Jean-Baptiſte. Elle l'obtint, & nous ſortîmes tous conſternés du triomphe de ſes charmes. Ah! diſions-nous, qu'il eſt fâcheux de voir la beauté, les graces, les talens, ces précieux avantages qui ſemblent faits pour le bonheur du monde, devenir les inſtrumens de l'injuſtice & de la cruauté!

J'ai vu l'entrée triomphante de J. C.

à Jérusalem, quelques jours avant son supplice ; j'ai connu le traître Judas qui l'a trahi, & j'ai même eu le malheur d'être son ami. J'ai été témoin de la plupart des circonstances de la Passion, & j'ai travaillé, en qualité de Charpentier, à fabriquer la croix sur laquelle le Messie a été attaché ; j'ai eu le malheur de refuser mon secours à celui qui a sauvé le genre humain. Condamné à porter sa croix depuis le prétoire jusqu'au calvaire, il parut fatigué ; & ses gardes, tout barbares qu'ils étoient, consentirent à le laisser reposer un moment, à moitié chemin. Ils s'arrêtèrent devant mon attelier, & me proposèrent non-seulement de le laisser respirer chez moi quelques instans, mais de l'aider à porter sa croix : je m'y refusai, & même j'osai accompagner ce refus d'injures, qui m'attirèrent cette sentence —*Vas toi-même, & marche sans te reposer; parcours toute la terre sans t'arrêter ni te fixer nulle part, jusqu'à ce que je revienne.*

Ces mots furent pour moi comme un coup de foudre qui m'éclaira & me frappa en même-temps. Je sentis que c'étoit à Dieu même que j'avois refusé mon se-

cours; mais il n'étoit plus temps de réparer ma faute. Simon le Cyrénéen rendit ce service à ma place. Je passai le reste de la journée dans un trouble & dans une agitation qui ne pouvent s'exprimer. Je vis l'éclipse totale de soleil, je sentis le tremblement de terre qui annoncèrent à toute la nature le grand événement de la mort du Fils de Dieu. Enfin, le lendemain matin, forcé par une puissance supérieure, je partis & je commençai mes voyages, l'an 33 de la naissance de J. C. & la quarante-unième de mon âge. Ce n'est que par l'expérience que j'ai appris quelles sont les conditions singulières auxquelles je suis assujetti en parcourant la terre, & les facilités que l'on m'a accordées pour exécuter l'ordre que j'ai reçu de voyager jusqu'à la destruction du globe. Je vous en ai rendu compte. Il ne me reste plus qu'à vous dire ce que j'ai remarqué de plus intéressant dans le monde, depuis près de 1750 ans.

Premier Siècle.

Comme mon premier voyage ne devoit être que de 67 ans, j'ai parcouru pendant cet espace de temps beaucoup

moins de pays que pendant les seize voyages suivans, qui ont duré chacun cent ans. Mais aussi il faut convenir que pendant ce premier siècle de votre ère, la plus grande partie du monde étoit ou déserte, ou habitée par des peuples si barbares, qu'il n'y avoit pas grand fruit à tirer des voyages que l'on pouvoit y faire. Il n'y avoit d'intéressant à voir & à connoître dans tout ce globe, que Rome, centre de ce superbe Empire qui dominoit sur toute la terre connue jusqu'alors, ou du moins se faisoit redouter d'un bout du globe à l'autre. Je ne vous parlerai donc que de Rome : le peu de séjour que je fis dans cette ville fut sous le règne de Domitien ; mais je passai encore à parcourir l'Italie un assez long-temps, errant de ville en ville, m'informant aux gens avec qui je pouvois m'entretenir, de ce qui se passoit dans cette capitale, du caractère de celui qui règnoit : c'est ainsi que j'appris la mort de Domitien, l'élévation de Nerva à l'Empire, & peu après celle de Trajan.

Il ne faut pas s'en rapporter tout-à-fait sur celui-ci à son panégyriste Pline, dont on voit bien que l'ouvrage est celui d'un

Orateur qui a voulu louer de toute sa force un Empereur vivant. Il avoit d'autant plus beau jeu, que l'Empereur étoit véritablement louable, mais non pas au point que Pline l'avance. Il étoit très-honnête homme, & très-bon militaire; mais il n'avoit qu'un esprit très-médiocre. De son goût & de ses talens pour la guerre, il résulta qu'il la fit pendant tout son règne, & sans trop de nécessité & d'utilité. On pourroit l'en blâmer; cependant c'étoit un moyen d'occuper ses armées, qui peut-être l'auroient inquiété dans Rome même, s'il les eût laissées tranquilles. Pendant qu'il faisoit la guerre aux *Daces*, il avoit établi à Rome la meilleure administration; la subsistance du peuple étoit assurée, au moyen des bons arrangemens qu'il avoit pris pour le commerce des grains; & les finances de l'Empire étoient parfaitement bien réglées sous son règne. Il avoit augmenté ses revenus plutôt par des moyens d'économie, qu'en établissant de nouveaux impôts. Sa figure annonçoit son caractère; il avoit tout l'air d'un bon homme & d'un bon Prince, mais il n'avoit la physionomie ni majestueuse ni spirituelle. Il avoit la tête plate, & la taille

épaisse & courte. Quand il devint vieux, ses cheveux blancs lui donnèrent l'air d'un vieux militaire respectable. Quoiqu'étant né dans les camps, & ayant passé sa jeunesse dans les combats, il étoit compatissant, & multiplioit journellement ces actes de bienfaisance qui font tant d'honneur aux Princes. Mais il ne s'en tint pas-là ; & effectivement ce n'est pas assez pour un grand Souverain, que de faire quelques heureux, & d'avoir quelques amis ; il faut qu'il fasse de ces réglemens généraux, qui, en soulageant à la fois toute une classe de citoyens, font, en vertu d'une seule disposition, tout-à-coup un grand nombre d'heureux. Il donna des spectacles au peuple, mais ils furent bien moins cruels que ceux de ses prédécesseurs ; & il paroît qu'il les ordonna de manière qu'ils fussent plus propres à amuser le peuple, qu'à l'étonner & le surprendre. Comme personne n'est sans défaut, Trajan eut le malheur d'être très-libertin, & même d'un genre de libertinage honteux, & qui suffit aujourd'hui pour déshonorer un simple particulier ; mais il ne résulta de ses vices aucunes conséquences fâcheuses pour son peuple ; ni sa femme, ni ses maîtresses,

ni ſes favoris, ne coûtèrent rien à l'Empire, & ne lui firent commettre aucune injuſtice. On prétend que l'Impératrice Plotine n'étoit pas, de ſon côté, d'une vertu trop ſévère: mais ſi elle eut quelques penchans, elle ſe gouverna, en les ſatisfaiſant peut-être, avec une prudence qui lui évita toute eſpèce de reproches: convaincue que ſon époux n'étoit point paſſionnément amoureux d'elle, elle ne comptoit pas trop ſur ſon indulgence; c'eſt apparemment ce qui lui fit prendre le parti de ſe conduire en perſonne prudente, & d'imiter & de partager les actes de ſageſſe & de bienfaiſance de l'Empereur. Mais je me ſouviens d'avoir entendu tenir, dans les Provinces, bien de mauvais propos ſur le compte d'un Prince & d'une Princeſſe, dont le nom eſt actuellement en ſi grande vénération. En me promenant ſur la grande place d'Athènes, l'an 100 de votre ère, j'entendis lire des vers ſatyriques, dans leſquels on ne craignoit pas d'avancer qu'*Adrien*, qui effectivement ſuccéda à Trajan, ſe frayoit un chemin vers l'Empire, en faiſant alternativement ſa cour à l'Impératrice & à l'Empereur,

&

& ayant tour-à-tour, pour l'un & pour l'autre, les plus fortes complaisances. Les Athéniens, naturellement bavards & médisans, faisoient à cette occasion des commentaires dont je fus véritablement révolté. Quoi! disois-je en moi-même, ces gens-ci osent se déchaîner contre le meilleur Prince que l'Empire Romain ait encore eu, (car Titus étoit un pauvre homme) & ces malheureux Athéniens n'osoient pas ouvrir la bouche du temps des Caligula & des Néron; ils se gardoient bien d'en dire du mal; ils en avoient trop de peur; & celui-ci, parce qu'il aime mieux être aimé que craint, est l'objet de leurs railleries, Mais patience, la postérité le vengera; & c'est elle qui juge les Princes en dernier ressort.

Le plus grand reproche qu'on puisse faire à Trajan, c'est d'avoir souffert, & même ordonné une persécution contre les Chrétiens, & il est difficile de l'excuser à cet égard. Cependant je vais vous dire ce que je répondis à des gens qui élevèrent cette question devant moi, à Paris, il y a plus de cent ans. Vous allez en juger.

Je passois dans cette ville immense l'an 1667, & j'allai me promener dans le jardin du palais d'Orléans, qu'on appelle vulgairement le Luxembourg. Je vis dans la grande allée une grouppe de nouvellistes, de beaux esprits ou de savans, qui raisonnoient & disputoient auprès d'un gros chêne, entourés d'un assez grand nombre d'auditeurs. Je demandai au premier que je rencontrai, qui étoient ces Messieurs; & l'on me dit que c'étoient des gens très-habiles & très-bons à entendre. Je m'approchai donc d'eux, & je me tins debout derrière leur banc. « Vous » avez beau dire, M. l'Abbé, (disoit » un de ces Messieurs) je ne croirai ja- » mais que le Pape Grégoire le grand, » ait pu tirer de l'enfer l'ame de l'Em- » pereur Trajan. Vous avez tort de ne » le pas croire, (répondit l'Abbé) le » fait est certifié par des Historiens ec- » clésiastiques, très-dignes de foi; il se » trouve dans une ancienne vie du Pape » Grégoire, conservé au Vatican. Dans » toutes les anciennes éditions des œuvres » de ce Pape, on lit l'oraison qu'il adressa » à Dieu en cette occasion, & la réponse

» de l'Ange, qui l'assura du salut de Tra-
» jan. Dans les révélations de Sainte Bri-
» gitte, on voit qu'elle fut assurée du salut
» de Salomon, de celui d'Origène, & de
» celui de Trajan. Ciaconius en a fait
» une dissertation particulière, imprimée
» à Rome, & dédiée au Pape Grégoire
» XII, l'an 1573..... Vraiment je con-
» nois bien cette dissertation, répliqua
» l'incrédule, je l'ai dans ma bibliothè-
» que, traduite en françois; mais elle ne
» me persuade pas; & je ne croirai jamais
» qu'un Prince qui a été l'auteur d'une
» persécution contre les Chrétiens, puisse
» être sauvé. Songez donc bien, M.
» l'Abbé, que c'est sous le règne de
» Trajan, que Siméon, fils de Cléophas,
» Evêque de Jérusalem, & parent de N.
» S. J. C. a été attaché en croix à l'âge
» de 120 ans; que c'est sous ce même
» règne que Saint Ignace, Evêque d'An-
» tioche, a été dévoré par les bêtes fé-
» roces, dans l'amphithéatre de Rome.
» L'Abbé très-embarrassé de l'objection,
» ne faisoit plus que balbutier, & je le
» voyois au moment d'abandonner la
» partie, lorsque je pris la parole. Mes-
» sieurs, dis-je, si vous aviez eu, comme

» moi, l'honneur de connoître l'Empe-
» reur Trajan, vous l'excuseriez sans
» doute, & vous trouveriez que, d'ail-
» leurs, s'il a mérité par des actes de jus-
» tice & de bienfaisance éclatans, joints
» aux prières de Saint Grégoire, d'être
» tiré des enfers, la persécution contre
» les Chrétiens, qui a été exercée sous
» son regne, ne doit pas vous empêcher
» de croire qu'il a obtenu cette grace. Il
» est vrai que pendant son règne il y a eu
» des Martyrs, mais ce n'a pas été sa
» faute. On lui avoit annoncé les Chré-
» tiens, comme une espèce de Juifs fa-
» natiques, dangereux, qui prêchoient
» le mépris des Dieux, vouloient même
» brûler leurs temples & détruire leurs
» images, qui d'ailleurs ne vouloient
» point absolument qu'on obéît aux Em-
» pereurs, & se faisoient des loix à part,
» très-différentes de celles de l'Empire.
» Sur cet exposé, Trajan défendit qu'on
» recherchât les Chrétiens, mais or-
» donna que s'ils se rendoient évidemment
» coupables des fautes qu'on leur impu-
» toit, ils fussent sévèrement punis. Mal-
» heureusement, Messieurs, tel est le sort
» des ordres donnés par le Souverain d'un

» grand Empire, qu'il eſt difficile de s'aſ-
» ſurer que ces ordres mêmes les plus
» juſtes, ſoient fidellement exécutés, &
» dans le même eſprit qu'ils ont été don-
» nés: c'eſt ce qui arriva de ceux de Tra-
» jan, concernant les Chrétiens; ils fu-
» rent mal entendus, & exécutés à la plus
» grande rigueur. Le Gouverneur de Jé-
» ruſalem fit cruellement périr le bon &
» ſaint vieillard Siméon; & tandis que
» Trajan faiſoit la guerre aux Daces ſur
» le Danube, le Gouverneur d'Antioche
» envoya à Rome Saint Ignace, qui fut
» condamné à être expoſé aux bêtes fé-
» roces. Si Trajan a jamais été informé
» de leur conduite, il en a été très-mé-
» content. Ah, Monſieur, dit alors un
» homme de la compagnie, d'un air ſuffi-
» ſant & moqueur, nous voyons ce que
» vous voulez dire, vous avez lu les let-
» tres de Pline le jeune, & c'eſt ſur une
» de ces lettres que vous appuyez votre
» raiſonnement; mais apprenez, Mon-
» ſieur, que cette lettre eſt ſuppoſée, &
» que nous autres ſavans..... Savans
» tant qu'il vous plaira, Monſieur, vous
» n'en pouvez pas ſavoir autant que moi
» ſur cet article. J'étois à Antioche fort

» peu de temps après que cette lettre fut » écrite par l'Empereur à Pline ſon panégyriſte. Cette lettre fit beaucoup de » bruit dans ſon temps, & j'en ai eu une » des premieres copies. = Quoi ! Monſieur, vous étiez à Antioche du temps » de l'Empereur Trajan ? = Aſſurément, » Meſſieurs. = Ah ! ah ! ah ! ..... ». En diſant cela, tous ces Meſſieurs ſe levèrent, me regardant en pitié, & hauſſant les épaules : ils s'en allèrent les uns d'un côté, les autres d'un autre, & moi auſſi. Je continuai mon chemin dans Paris, avec la ſatisfaction d'un homme qui eſt ſûr d'avoir raiſon, quoiqu'on ſe moque de lui.

Deuxième Siècle.

Revenons à la ſuite de mes voyages. Mon ſecond tour du monde fut complet, & dura cent ans. Je ne m'amuſerai pas à vous dire ce que je vis à Rome pendant ce ſiècle-là : quand j'y paſſai, les règnes d'Antonin & de Marc-Aurèle étoient finis ; & leurs indignes ſucceſſeurs ne méritoient pas que je m'occupaſſe long-temps de leurs extravagances. Mais je me trouvai à la Chine dans une

circonſtance bien ſingulière. J'y vis arriver une ambaſſade de l'Empereur Marc-Aurèle, ou, pour mieux dire, je vis des Marchands Romains aborder dans cet Empire, & s'y annoncer comme Ambaſſadeurs, pour y faciliter leur commerce. Ils y avoient apporté des marchandiſes d'Europe, que les Chinois admiroient, & des inſtrumens & des livres dont ils profitèrent, pour perfectionner quelques inventions utiles qu'ils avoient déja. Mais quoiqu'ils s'annonçaſſent pour les Ambaſſadeurs d'un Empereur Philoſophe, ils trouvèrent les Chinois bien plus avancés en Philoſophie, que ne l'étoient les Romains. Il y avoit environ 2200 ans que l'Empire de la Chine avoit été gouverné par *Hiao*, qui paſſoit pour un Monarque Philoſophe, & qui étoit deſcendant de *Fohi*, qui vivoit 300 ans avant lui, & dont les Chinois, dans un temps d'ignorance, avoient fait un Dieu. Mais *Confucius*, qui vécut 2000 ans après *Fohi*, avoit bien rectifié les idées Chinoiſes ſur la Philoſophie. Il avoit donné à cette nation des principes de morale excellens; il avoit augmenté en eux les diſpoſitions que nous apportons tous en naiſſant à

l'amour paternel & filial, à celui de la patrie, & à celui de l'humanité. Enfin, s'il y avoit alors un Empereur Philosophe à Rome, une grande nation entière étoit Philosophe à la Chine. Le don que j'ai de parler toutes les langues, me mit à portée de servir d'interprête pendant quelques jours à ces Romains transplantés à Nankin, qui étoit alors la Capitale de la Chine; mais il ne m'étoit pas permis de m'arrêter avec eux tout le temps qu'ils y restèrent pour leurs affaires, & je ne pus qu'intervenir dans quelques conversations entre les Chinois & les Romains, sur leurs loix & leurs principes, dans l'exposition desquels ces gens-là s'étonnèrent bien les uns les autres. Ce n'est pas qu'ils ne fussent d'accord sur les principes généraux de la morale: deux nations éclairées ne peuvent pas avoir deux opinions sur cela; mais ils différoient beaucoup sur la manière dont il faut s'y prendre pour la faire pratiquer aux hommes, & les faire vivre en paix les uns avec les autres. Les Romains faisoient de grands reproches aux Chinois, & trouvoient qu'ils avoient manqué à se perfectionner sur quatre objets importans, dont l'un regardoit l'art

de la guerre, le second celui de la politique, le troisième la société, & le quatrième la littérature.

Vous n'êtes point assez militaires, leurs disoient-ils; vos peuples ne s'accoutument point à voir couler le sang comme les nôtres, à qui nous donnons, pour les divertir, des spectacles sanglans, où des gens payés pour cela, se battent, se blessent, & se tuent quelquefois. Vos troupes ne paroissent destinées, comme des gardes de police, qu'a maintenir la tranquillité dans les villes. Elles sont disciplinées & obéissantes; mais tout votre peuple l'est comme elles; & n'étant nullement accoutumées à la fatigue, aux exercices violens & au carnage, comment feriez-vous avec de pareils soldats, pour porter la guerre dans les pays lointains, & pour subjuguer des Provinces entières, comme nous avons fait nous autres Romains? Ah! répondoient les Chinois, nous n'avons point, comme vous, la prétention d'usurper des Empires; nous sommes contens du nôtre; pourvu que nous y vivions en paix, nous n'en demandons pas davantage. Mais, leur répliquoit-on, non-seulement vous ne serez pas en état d'attaquer, vous

ne le ſerez peut-être pas de vous défendre. Il faut eſpérer que nous le ferons, diſoient-ils encore; le bon ordre établi dans notre militaire; le zèle que tous nos citoyens témoigneront pour ſoutenir un gouvernement dont ils ſont ſatisfaits, pourront être utilement oppoſés à la fureur, ſans règle & ſans meſure, des Barbares qui voudroient nous attaquer. Mais d'ailleurs, quel eſt le pis qui puiſſe nous arriver? Suppoſons que les Tartares, nos voiſins, veuillent nous ſoumettre, il n'y aura jamais que quelques villes frontières & quelques troupes qui ſouffriront de leurs irruptions; après cela, le reſte de l'Empire ſera bientôt ſoumis; & vous verrez que les Tartares n'auront rien de mieux à faire, que d'adopter nos loix, nos uſages, notre politique, notre religion, & de devenir enfin tout-à-fait Chinois. Cent ans après leur conquête il n'y paroîtra plus; peut-être que quelques ſiècles après, ils ſeront auſſi ſoumis par de nouveaux Barbares; mais enfin, à quelques inſtans de criſe près, l'Empire Chinois ſubſiſtera long-temps comme il eſt, & cela n'arrivera pas à l'Empire Romain.

Quant à la politique, les Romains disoient : n'avez-vous donc point d'idée de ce que c'est qu'une République? Ne concevez-vous donc pas l'avantage qu'il y a pour un peuple, d'être gouverné par une assemblée de gens sages & éclairés, qui délibèrent sur toutes les affaires, les discutent, & prennent le parti le plus utile à la patrie, qui leur confie ses intérêts? Nous avons été long-tems gouvernés ainsi; & c'est sous cette espèce de gouvernement, que nous avons joui de plus de gloire & de plus de bonheur. De malheureuses divisions nous ont forcé à nous soumettre à un seul maître; & depuis ce temps, les Dieux savent tout ce que nous avons souffert. Nous avons été les victimes de la politique de Tibère, de l'imbécillité de Claude, des extravagances de Caligula, & des cruautés de Néron. Nous avons respiré quelques instans sous un petit nombre de bons Empereurs, tels que *Tite*, *Trajan*, *Antonin*, & celui qui règne aujourd'hui; mais en général, nous nous sommes mal trouvés du despotisme dont nos Empereurs se sont emparé, sans que nous puissions dire comment. Nous regardons ce despotisme comme

une odieuſe conſtitution de gouvernement ; c'eſt cependant la vôtre. Vous vous trompez, répondoient les Chinois, quoiqu'il ſoit vrai qu'aucun corps de l'Etat ne partage chez nous l'autorité avec notre Empereur, nous n'éprouvons aucun des malheurs dont vous vous plaignez, & notre Souverain n'abuſe jamais de ſon pouvoir ; ce n'eſt pas que nos maîtres ſoient toujours de grands hommes, & qu'ils ne ſoient ſuſceptibles d'avoir des vices & des paſſions comme les autres hommes ; mais ils n'ont aucun intétêt à les ſatisfaire à nos depens ; & au contraire, ils en ont à goûter la ſatisfaction qui leur revient, quand tous leurs peuples les béniſſent. Ils ſont élevés, comme nous le ſommes tous, dans les principes d'une bonne morale ; & ils ne trouveroient pas dans tout l'Empire un homme qui osât en avancer de contraires. L'Empereur ne peut choiſir ſes conſeillers qu'entre ceux qui peuvent lui donner les meilleurs moyens de parvenir au but dont tout le monde convient ; & il choiſit toujours ceux qui ont eu le plus de ſuccès dans l'adminiſtration des Provinces qui leur ont été confiées. Ainſi, quoiqu'il paroiſſe

que ce soit le Monarque qui choisit ses Ministres, c'est véritablement le peuple qui les nomme; d'ailleurs, comment voulez-vous que dans un Empire, où l'autorité paternelle & la tendresse filiale sont si bien établies, l'Empereur ne se gouverne pas avec ses peuples, comme chaque père de famille se gouverne dans sa maison ?

Pour la société, disoient les Romains, permettez-nous de vous dire que vous l'entendez bien mal : il n'y en a point chez vous entre les hommes & les femmes, du moins avec celles qui ne sont pas les vôtres, ou de votre famille. Que cela est triste! D'ailleurs, entre vous autres hommes, vous vous faites des complimens; vous usez de cérémonies insoutenables; au lieu que chez nous, les deux sexes se fréquentent, & l'étiquette n'est point observée avec cette ridicule rigidité.. Seigneurs Romains, répondoient les Chinois, un usage qu'on a suivi toute sa vie, n'est point gênant. Les prétendus plaisirs de votre société mêlée, ne nous sont point connus; mais nous présumons qu'il peut résulter de grands inconvéniens de vos agréables coutumes, que la confusion des

rangs entraîne le désordre de la société même, & qu'on eſt bien heureux de ne trouver & de ne chercher ſes plaiſirs qu'au ſein de ſa famille.

Enfin, quoi de plus abſurde, diſoient toujours les Romains, que ce que vous appellez votre littérature ? Vous n'avez point de grammaire, car vous n'avez point d'alphabet ; vous ne ſavez parler que par routine ; & pour lire, comme pour écrire, il faut que vous appreniez à connoître & à former autant de caractères, qu'il y a de mots dans votre dictionnaire. La vie d'un homme ne ſuffit pas chez vous pour former un Lettré ; & celui-ci, après avoir étudié pendant bien des années, ne ſait pas encore auſſi bien lire & écrire, qu'un petit Romain de ſept ans. Que n'adoptez-vous un alphabet comme le nôtre, qui n'eſt compoſé que de vingt-quatre lettres, dont il eſt aiſé de former des ſyllabes & des mots. Avec ce moyen, aidés de certaines règles aiſées à concevoir & à ſuivre, vous ſeriez bientôt en état d'avoir des livres ſur toutes ſortes de matières, que tout le monde pourroit lire & copier. Bientôt les connoiſſances deviendroient plus communes & plus éten-

dues parmi vous, & il n'y auroit plus aucun sujet sur lequel vous ne puissiez parler & raisonner. Eh ! c'est là justement ce que nous voulons éviter, répondit un sage Chinois. Nous ne voulons pas que la science & la littérature deviennent trop communes chez nous, parce que cela nous seroit inutile, & pourroit devenir dangereux. Il n'y a qu'une certaine mesure de science dont le commun du peuple a besoin, & on peut très-bien l'apprendre sans livres ; c'est celle de la morale qui règle la conduite personnelle des citoyens, & leur inspire ce qu'ils doivent pratiquer dans l'intérieur de leur famille, & à l'égard de leurs compatriotes & du reste des hommes. Pour se conformer aux loix, le peuple n'a besoin que d'entendre la publication que l'on en fait. Ceux qui ont besoin d'en savoir davantage, peuvent, sans inconvénient, perdre quelques années de leur jeunesse à apprendre à lire & à écrire ; il en résulte que quand ils sont en état d'étudier le fond des choses, ils sont en état d'en juger ; au lieu qu'un enfant qui sait lire à sept ans, & qui lit toutes sortes de livres à quatorze, a la tête meublée de sottises & d'extrava-

gances, avant que d'avoir adopté un seul principe raisonnable ; il se fait une fausse Philosophie avant d'être en état de goûter les règles de la bonne. Nous avons dans ce pays-ci deux religions, l'une faite pour les Lettrés, l'autre pour le Peuple ; mais la morale de l'une & de l'autre est la même ; elles enseignent toutes deux à être juste & bon. Il ne faut point trop étendre les idées du peuple, de peur qu'à force de raisonner, il ne se conduise mal.

Telle est en substance, Messieurs, continua le Juif errant, la conversation que j'entendis entre le plus instruit des prétendus Ambassadeurs Romains, & un Lettré Chinois. Elle m'est resté gravée dans la mémoire depuis mille cinq cents ans, & j'ai cru devoir vous en faire part, d'autant plus qu'en vous disant ce que l'on pensoit à la Chine dans ce temps-là, je vous apprends comment on y pense encore aujourd'hui ; car cet Empire a conservé ses principes de morale & de politique, ainsi que son étendue physique, tandis que tous les autres ont essuyé de si grandes révolutions, tant dans les esprits & dans les principes, que dans leurs possessions.

Troisième Siècle.

Dans le cours de mes voyages, pendant le siècle suivant, ce qui attira le plus mon attention, fut la fameuse Reine Zénobie, qui, pendant quelque temps, porta le titre d'Impératrice & d'Auguste avec son époux Odenat, Roi de Palmyre, en Asie; qui soutint ensuite, contre les Romains, une guerre, où elle se montra aussi digne d'être leur ennemie que leur Impératrice, & qui enfin succomba sous les coups de l'Empereur Aurélien, décora son triomphe, & mourut paisiblement dans l'état de simple particulière à Rome. Je la vis à Palmyre dans toute sa gloire; & quelques années après, je la retrouvai à Rome, où je causai familièrement avec elle dans la langue de son pays, que je possédois. Nous avons adoré ensemble le vrai Dieu; car elle croyoit, & pratiquoit la Religion Juive.

La ville où elle régnoit, avoit été, dit-on, fondée par Salomon. Les Grecs & les Romains l'appelloient Palmyre, & nous autres Hébreux *Tadmor*. Elle n'est pas éloignée de l'Euphrate; & quoique

le pays qui l'environne fut sec & aride, l'industrie de ses habitans en avoit fait une ville riche & fertile. D'ailleurs, elle étoit située entre l'Empire Romain & celui des Parthes; & en se ménageant entre ces deux Puissances, elle tiroit de l'une & de l'autre les plus grands avantages pour son commerce.

Odenat régna sur cette ville, & se fit un Royaume assez étendu du pays qui l'environnoit: il étoit de Palmyre même; son mérite, reconnu par ses concitoyens, l'avoit élevé à la souveraineté; mais sa considération augmenta beaucoup par l'alliance qu'il fit avec Zénobie, qui disoit tirer son origine des Ptolémées, Rois d'Egypte, & des Cléopâtres. Elle avoit la beauté de celles-ci; mais sa conduite sage & réservée, étoit bien différente de la leur. Sa figure étoit plus noble que voluptueuse, sa taille plus majestueuse que fine & élégante, son esprit étoit très-cultivé; elle avoit plus de savoir qu'aucune Princesse de son temps, & peut-être plus de valeur, de force d'esprit & de corps, de solidité dans le caractère, & de politique, qu'aucun Prince qui eût régné dans l'Orient depuis plusieurs siècles. Elle

fut bientôt dans le cas de développer ſes grands talens. *Sapor* avoit établi une nouvelle Monarchie ſur les ruines de l'Empire des Parthes; c'étoit celle des Perſes. Le ſuccès qu'il eut dans cet établiſſement, lui fit concevoir le projet de devenir plus puiſſant que ces Parthes qu'il avoit détruits. Ils n'avoient fait que ſe défendre contre les Romains : Sapor voulut les attaquer, & leur enlever l'Orient. Odenat & Zénobie en avertirent les Romains, qui ſe trouvoient alors gouvernés par un bon, mais foible Empereur, nommé *Valérien*. Ce malheureux Prince fut, pour ainſi dire, forcé de venir s'oppoſer aux irruptions des Perſes. Trompé, non-ſeulement par ſes ennemis, mais encore par ſes Généraux & ſes Miniſtres, il fut complettement battu & fait priſonnier, & traité avec une indignité, dont l'hiſtoire de l'Empire Romain ne fournit aucun autre exemple. Il n'eſt pas vrai, comme on l'a dit depuis, que Valérien fut écorché vif; mais il eſt certain, comme je l'ai oui dire dans le temps même, que Sapor le traîna longtemps à ſa ſuite, toujours revêtu de la pourpre impériale, que Sapor aviliſſoit tous les jours, en la foulant aux pieds,

puiſque toutes les fois qu'il vouloit monter à cheval ou ſur ſon char, il ſe ſervoit du dos de Valérien comme d'un marche-pied.

Zénobie & ſon époux attendirent, en fins politiques, que les Romains euſſent été vaincus, pour paroître s'intéreſſer à eux; dès qu'ils furent humiliés, ils s'occupèrent des moyens de les ſecourir. En entreprenant de négocier en leur faveur, ils ſe préparèrent à faire la guerre à Sapor; & la mauvaiſe politique de celui-ci leur en fournit bientôt le prétexte. Il reçut avec hauteur les Ambaſſadeurs de Palmyre, & les renvoya à leurs maîtres, avec des menaces; ceux-ci s'unirent bientôt aux Romains, & tombèrent ſur l'inſolent Sapor. Quoique foiblement aidés par un très-foible Général Romain, ils battirent les Perſes, s'emparèrent de toute la Méſopotamie; & en deux campagnes, ils portèrent la guerre juſques dans le centre de l'Empire Perſan. Ils aſſiégèrent Ctéſiphon, autrefois capitale de l'Empire des Parthes; & ils euſſent détruit la puiſſance Perſanne, s'ils n'avoient pas été bientôt livrés à leurs propres forces. Mais les troubles qui agitèrent l'Empire, les révol-

tes qui s'y élevèrent de toutes parts, obligèrent les troupes Romaines à les abandonner.

Gallien, fils de Valérien, avoit eu la foiblesse de se parer, dans Rome, des succès d'Odenat & de Zénobie ; il avoit pris le titre de vainqueur des Perses, tandis que Sapor tenoit encore Valérien sous ses pieds. Il avoit promené dans Rome une pompe triomphale, où son char paroissoit entouré de prisonniers Persans. Je me souviens d'avoir ouï dire, que de jeunes Romains firent alors une plaisanterie punissable & déplacée (car toutes celles qui regardent les Souverains, le sont), mais à cela près, fort bonne; ils s'approchèrent du char de l'Empereur, & allèrent regarder sous le nez tous les prisonniers Persans : on voulut les écarter, & on leur demanda ce qu'ils cherchoient. Nous voulons voir, dirent-ils, si parmi tous ces gens-là, nous ne reconnoîtrons pas l'Empereur Valérien. Gallien punit sévèrement cette impertinence, en faisant brûler les mauvais plaisans.

Cependant Gallien devoit récompenser sensiblement les victoires de celui qui avoit combattu pour lui. Voyant qu'il

ne pouvoit plus tenir les rènes de son immense Empire, qui s'échappoient de ses mains, il ne trouva d'autre expédient que de déclarer Odenat Empereur des Romains dans l'Orient. Zénobie prit avec son époux le titre d'Auguste, & ils furent alors tous deux au comble de la gloire. Ils redoublèrent d'efforts pour dompter Sapor, & lui ravir son Empire; & d'ardeur, de soins & de politique pour gouverner avec gloire & honneur, & rendre leurs peuples heureux. Ils ornèrent la ville de Palmyre de tant de magnifiques édifices, qu'ils en firent une seconde Rome.

C'est dans cet état brillant que je vis la ville de Palmyre & ses Souverains, environ l'an 260 (de votre ère). On faisoit généralement à Zénobie l'honneur de tous ces succès. Ce n'est pas qu'Odenat ne fût brave, & n'eût quelque mérite; mais celui de Zénobie étoit transcendant; & la singularité qu'il y avoit à le trouver dans une personne de son sexe, y ajoutoit un nouvel éclat.

Peu de temps après que je fus parti de Palmyre, Odenat fut assassiné avec un fils qu'il avoit eu d'un premier lit, & qui étoit déclaré César, mais qui auroit été,

selon toutes les apparences, un Empereur sans mérite : il s'appelloit *Hérode.* Zénobie vengea la mort de son mari : & le Royaume de Palmyre, ni l'Empire Romain en Orient n'auroient rien perdu, puisqu'ils la conservoient, si Gallien n'avoit conçu contre elle une basse jalousie. Il vouloit lui ravir l'autorité qu'elle avoit partagée avec son mari, & qu'elle méritoit de conserver seule ; il passa en Orient, & osa l'attaquer. Zénobie défendit ses droits & son pays avec noblesse & constance, & battit ces mêmes Romains qui l'avoient reconnue pour Souveraine. Cette victoire, en la comblant de gloire, mit le comble à la honte de Gallien ; bientôt ses sujets révoltés l'assassinèrent. Son successeur laissa pendant quelque temps l'Impératrice gouverner l'Orient, & elle s'aquitta de ces nobles fonctions avec le plus grand éclat. Tout lui étoit soumis dans la Syrie, l'Arabie, l'Arménie & la Mésopotamie : elle conquit même deux fois l'Égypte, & en rapporta chez elle des richesses immenses. Dans une autre expédition, elle soumit à son sceptre toute la Natolie & l'Asie Mineure, jusqu'à la Mer noire. La Judée reconnut ses loix ;

& elle parut favorable au Chriſtianiſme, apparemment parce qu'il eſt fondé ſur notre ancienne religion.

Pour aſſûrer le bonheur de ſes peuples elle choiſit pour ſon premier Miniſtre le ſavant Longin, dont nous avons un ſi beau traité ſur le Sublime : c'étoit l'homme le plus éloquent de ſon temps ; mais quelqu'habile qu'il pût être, il ne pouvoit égaler en politique & en ſageſſe l'Impératrice ſa maîtreſſe.

Enfin, l'Empire Romain changea encore une fois de maître. *Aurélien* ſuccéda à *Claude le Gothique*, qui avoit ſuccédé à *Gallien*.

Ce nouvel Empereur étoit un Militaire de grande réputation. Après s'être occupé pendant quelque temps à ſoumettre les petits Tyrans qui s'étoient oppoſés à ſon élévation, il marcha contre Zénobie, & l'attaqua du côté d'Antioche ; tandis que *Probus*, qui devoit un jour lui ſuccéder, s'emparoit de l'Egypte, & en chaſſoit les gouverneurs & les troupes Palmyréniennes. Zénobie perdit d'abord une bataille, puis une ſeconde ; enfin, elle fut réduite à s'enfermer dans ſa capitale, & y fut aſſiégée. Le ſiege dura long-

temps.

temps. Tout l'art & toutes les ruſes de la guerre furent employés à l'attaque & à la défenſe. La place étoit très-preſſée, lorſqu'Aurélien écrivit une lettre à la Reine de Palmyre. Il lui propoſoit de lui faire grace; mais la grandeur de ſon ame ne lui permettoit pas d'écouter tranquillement des propoſitions humiliantes. Elle répondit avec hauteur & avec une éloquence ſublime, dont Longin fournit tout au plus les termes, & dont l'eſprit & l'ame de Zénobie dictèrent ſûrement les penſées.

Le ſiége continua. Zénobie voulut s'échapper pour aller chercher du ſecours auprès de ces mêmes Perſes qu'elle avoit ſi ſouvent battus. Elle fut trahie, arrêtée, & livrée à Aurélien. Se voyant vaincue, ce fut encore avec nobleſſe qu'elle s'avoua telle; &, par une flaterie noble, elle trouva moyen d'adoucir la colère de ſon vainqueur. « J'ai vu, dit-elle, depuis » quelques années, bien des Romains re» vêtus de cette pourpre impériale que » vous portez; j'ai eu de l'indulgence & » de l'amitié pour quelques-uns; j'ai mé» priſé ou vaincu les autres; & vous êtes » le premier Empereur que j'aie pu crain» dre & reſpecter ».

Ce compliment valut à Zénobie sa grace. Aurélien l'envoya à Rome, où elle fut traitée avec considération. Il acheva de soumettre l'Orient & l'Egypte, ruina Palmyre, & fit mourir l'illustre Longin. Après avoir été soumettre différens rebelles jusques au fond des Gaules, il revint enfin à Rome, & voulut triompher. Zénobie décora son triomphe, & ce fut la dernière fois qu'elle parut avec l'éclat & la pompe de la Royauté. Quelques Sénateurs voulurent trouver mauvais que leur Empereur eût triomphé d'une femme; mais Aurélien leur répondit, en leur faisant si bien connoître la grandeur & les vertus de la Reine de l'Orient, que cette seule justification faisoit l'éloge de Zénobie.

Enfin, cette Princesse, lassée de la gloire qu'elle acquéroit, soit qu'elle fût victorieuse, soit qu'elle fût vaincue, se détermina à passer ses jours dans la retraite & dans la vie privée. Je vous ai déjà dit que c'est dans cet état que je l'ai vue pour la seconde fois. Elle occupoit une maison entre Rome & Tivoli: là, elle ne se souvenoit de sa grandeur passée, que pour se faire de tous les événemens de sa vie, des motifs de reconnoissance envers l'Etre

suprême. « Que je lui ai d'obligations, » me disoit-elle ! de combien d'avantages » ne m'a-t-il pas comblée dans ma brillante » jeunesse ! je peux l'avouer sans orgueil, » à présent que je ne suis plus rien de tout » cela. Comme femme, j'ai été belle & » adorée de mon époux ; comme Reine, » j'ai été aimée de mes sujets, crainte de » mes ennemis, estimée & respectée de » mes voisins ; des peuples nombreux » m'ont été soumis, & j'ai porté le » premier titre de l'univers. Dans mes » disgraces, j'ai été honorée par mes vain- » queurs même ; & je jouis dans ma » vieillesse d'une honnête aisance, de la » paix, du repos, & des douceurs de » l'amitié ».

Quatrième Siècle.

Pendant le cours de mon quatrième voyage & du quatrième siècle, ce furent encore les Empereurs Romains qui attirèrent ma première attention. *Constantin*, *Julien & Théodose*, sont les principaux de ceux qui régnèrent pendant ce siècle. Je pourrois vous dire bien des anecdotes sur le premier ; elles ne sont pas

toutes à son avantage ; mais je veux ménager la gloire d'un Empereur à qui l'on a l'obligation d'avoir mis la religion de J. C. sur le trône, & d'avoir assuré la divinité du Messie, en faisant prononcer, en faveur de cette doctrine, le premier concile général, qu'il assembla à Nicée. Quant à Julien, on peut en parler librement. Il avoit beaucoup d'esprit & de connoissances ; mais sa tête étoit mal organisée, & sa philosophie tout-à-fait mal entendue. Il a fait des ouvrages qui ont passé à la postérité. Ceux qui laissent de pareils monumens de leur esprit, produisent souvent des témoins contre eux-mêmes. On voit dans ceux de Julien, qu'il ne savoit plus quels principes adopter en matière de philosophie, ni quelles règles prescrire aux hommes, pour leur inspirer l'amour de la justice, de l'humanité, & celui de la subordination, que les Souverains sont si intéressés à maintenir. Les absurdités de l'idolâtrie avoient été dévoilées par les Apologistes du Christianisme ; & il n'y avoit plus moyen de soutenir l'ancienne religion, qu'en supposant qu'elle étoit purement métaphysique, & que sous le nom des divinités Payennes,

on entendoit des vertus ou des attributs de la divinité, que l'on avoit personnifiés. Mais on ne pouvoit dire à quoi toute cette métaphysique & toutes ces allégories étoient bonnes : ainsi, le système du paganisme étoit ruiné par les fondemens. Il falloit y substituer absolument un autre système ; car la pure morale philosophique n'en est pas un ; il est aisé de prouver qu'il vaut mieux être honnête homme que frippon, & vertueux que vicieux ; mais cela ne suffit pas pour gouverner les hommes ; il faut leur donner des motifs plus puissans que le raisonnement, pour les déterminer à préférer des vertus gênantes, & souvent tristes, à des passions vives & séduisantes. La religion chrétienne, en établissant le dogme d'un Dieu rémunérateur & vengeur, fournissoit ces motifs déterminans que la philosophie, établie sur les ruines du paganisme, ne fournissoit pas. Il falloit donc que le christianisme triomphât, même sans le secours des miracles ; c'est ce qui est arrivé à la honte de Julien l'Apostat, & de sa philosophie. Parlons un peu plus longtemps de Théodose.

J'ai vu cet Empereur deux fois dans le cours de mes voyages, la première en Orient, la seconde à Milan en Lombardie. Sa figure annonçoit un Prince digne d'occuper le trône des Césars ; il avoit la taille haute, le corps bien proportionné, le tour & les traits du visage bien réguliers, l'air grand & noble, & la physionomie majestueuse ; il étoit magnifique, juste, humain & bienfaisant. Il vivoit avec ses courtisans sur un ton de familiarité franche & militaire, mais assez décente, pour ne le rendre pas mépriſable. Dès sa plus tendre jeunesse il avoit suivi les camps, élevé sous les yeux de l'Empereur Valentinien avec Gratien son fils. Il avoit été envoyé de bonne heure avec son père en Afrique, où ils avoient fait, pendant plusieurs années, la guerre aux Rébelles & aux Barbares ; ensuite il avoit contribué à soumettre les Allemands qui habitoient entre le Rhin & le Danube, & avoit été fait Gouverneur de la Mœsie. Mais une accusation injuste, qui coûta la vie à son père, le fit exiler en Espagne, où il passa dix ans à s'occuper d'études utiles & de réflexions sérieuses, qui lui ser-

virent le reſte de ſa vie. Il aimoit les Lettres & les Arts ; mais il ne s'en occupoit qu'autant que ce goût ne lui enlevoit pas le temps qu'il vouloit & devoit conſacrer à des objets plus importans. Il étoit ſobre, & ſes mœurs étoient pures. Il aima preſque éperduement ſes deux femmes, & les regretta beaucoup ; mais elles ne le gouvernèrent pas. Ni maîtreſſe, ni favoris, ne prirent de l'empire ſur ſon eſprit ; & ce ne fut que ſur la fin de ſes jours & de ſon règne, que Ruffin, habile, mais dangereux Miniſtre, s'en empara. Il étoit pieux & zélé Catholique ; il avoit une grande déférence pour les Evêques & pour les Prêtres. Cependant on voit, par pluſieurs traits de ſa vie, qu'il gouvernoit plutôt le Clergé de ſon Empire, qu'il n'en étoit gouverné. Il n'y eut que S. Ambroiſe qui lui inſpira preſque toutes ſes volontés ; mais c'étoit par la force de la vérité & de la raiſon, & par les grands motifs d'une piété éclairée qu'il le ſubjuguoit. La politique de Théodoſe étoit profonde pour ſon ſiècle. Il ſavoit diſſimuler à propos ſes reſſentimens, & attendre le moment propre à la vengeance, mais c'étoit ſans fauſſeté ; & s'il n'annonçoit

point trop tôt le mal qu'il vouloit faire, au moins il n'accabloit pas de careſſes ceux qu'il vouloit perdre quelque temps après. Telles étoient les grandes qualités de Théodoſe. Ses défauts étoient compatibles avec ſes vertus. Il étoit violent, & ſe laiſſoit quelquefois emporter à la colère d'une façon cruelle. Antioche & Theſſalonique en ont reſſenti les cruels effets: je me ſuis trouvé à portée d'en être témoin dans ces deux villes, l'an 387 & 390. Les Antiochiens ayant hautement murmuré à l'occaſion d'un nouveau tribut que l'on vouloit lever ſur eux pour les frais de la guerre contre les Goths, on voulut les forcer à payer cet impôt avec rigueur; ils ſe révoltèrent. Dans leur première fureur, ils renverſèrent les ſtatues de l'Empereur, & inſultèrent à celles de l'Impératrice *Flaccile*, ſa première femme, qu'il avoit fortement aimée, & qui étoit morte à Antioche. Théodoſe irrité, jura de démolir ou de brûler toutes les maiſons de la ville d'Antioche, d'en faire périr, ou du moins d'en chaſſer tous les habitans, & enfin de la détruire entièrement. On s'attendoit à cette ruine totale, lorſque j'approchai de cette grande ville; le trouble & la conſ-

ternation y étoient extrêmes ; cependant elle n'éprouva qu'une partie des malheurs qu'elle pouvoit craindre. Des Commissaires Impériaux arrivèrent avec des troupes ; ils firent mettre les citoyens les plus considérables en prison, & recherchèrent, avec beaucoup de rigueur, tous ceux qui avoient eu part à la sédition. On s'attendoit à quelque événement plus fâcheux, lorsqu'on vit arriver à Antioche, du côté du Mont Liban & du désert, une foule de Solitaires, qui, ayant appris, dans leur retraite, le danger qui menaçoit la ville la plus prochaine de leur hermitage, accoururent pour faire cesser les alarmes, & prévenir les punitions. Ils abordèrent les Commissaires de l'Empereur, avec l'air de gens qui connoissoient bien peu le monde, auquel ils avoient renoncé depuis tant d'années, & leur firent des remontrances d'une naïveté tout-à-fait évangélique, qui produisirent pourtant leur effet. Je me souviens d'avoir vu l'un d'eux, nommé *Macédonius*, qui avoit, disoit-on, cent vingt ans : il portoit une barbe blanche, qui descendoit jusques à la ceinture, & étoit vêtu d'une espèce de tunique d'une étoffe grossière. Il aborda

deux des Commissaires Impériaux, qui étoient à cheval, leur ordonna d'en descendre, & d'aller dire à l'Empereur, « qu'il » avoit tort de ressentir aussi vivement une » insulte légère ; que d'ailleurs, les statues » renversées n'étoient qu'un marbre in- » sensible, ou qu'un métal que l'on pour- » roit retrouver aisément ; mais que les » hommes que sa cruauté auroit fait pé- » rir, ne pourroient pas se remplacer si » aisément ». D'autres de ces bons Hermites pleuroient & imploroient la clémence du Souverain irrité, en criant dans les rues *miséricorde*. On rendit compte à l'Empereur de ces scènes singulières ; il n'y considéra que le zèle, la charité & la piété des Pères du désert ; & ces sentimens le touchèrent. Flavien, Archevêque de cette ville, acheva d'adoucir son esprit, en lui demandant grace pour son peuple. Enfin, elle fut accordée, même aux plus coupables, & tout rentra à Antioche dans l'ordre accoutumé.

L'affaire de Thessalonique fut bien plus tragique, & me frappa d'une horreur, dont je frémis encore : que la colère des Souverains d'alors étoit terrible ! Et comment pourrez-vous croire, vous, Messieurs,

qui vivez dans des pays & dans un siècle de douceur & d'humanité, que ce soit un Empereur des plus pieux, des plus humains & des plus sages, entre ceux qui ont rempli le trône des Césars, qui ait ordonné ce massacre.

Le sujet de la révolte de Thessalonique fut tout-à-fait ridicule. Un cocher ou conducteur des chars du Gouverneur Botheric, étoit d'une habileté merveilleuse, gagnoit tous les prix au jeu du cirque, & étoit admiré du peuple, au point qu'il devint son idole. Cependant c'étoit un mauvais sujet, qui s'enivroit souvent; & dans ses accès d'insolence & d'ivresse, commettoit des désordres, & même des crimes impardonnables. Le Gouverneur, son maître, le fit arrêter, & mettre au cachot. Le jour des courses étant arrivé, le peuple ne voyant point paroître le cocher favori, se mutina; & l'affaire alla si loin, que la populace força le palais du Gouverneur, assomma plusieurs Magistrats, & tua Botheric lui-même. Une pareille sédition méritoit certainement une punition exemplaire & terrible; mais dans aucun cas le Souverain, en punissant ses sujets, ne doit confondre les innocens avec les coupables.

Théodose le savoit, sans doute; mais sa colère l'emporta. On prétend que les conseils de Ruffin y contribuèrent; quoi qu'il en soit, l'Empereur donna l'ordre terrible de massacrer sept mille habitans de Thessalonique, en punition de la mort du Gouverneur & de six Magistrats.

J'étois arrivé de la veille dans cette ville malheureuse. Je me promenois dans les rues, tandis que la plus grande partie du peuple étoit rassemblée dans le cirque, où le cocher du feu Gouverneur les amusoit, & leur prouvoit, par son adresse, qu'il étoit digne de leur protection. Deux légions des troupes Romaines entrent tout-à-coup dans la ville par deux portes opposées; j'en vis passer une, qui marcha droit au cirque, & occupa une des deux entrées de cette enceinte; l'autre en avoit fait autant de son côté. Un instant après, j'entendis des cris horribles; les soldats s'étoient jetés sur les citoyens désarmés; & en peu d'heures, tous les spectateurs des jeux, furent égorgés, au nombre de 4000. Il manquoit encore 3000 hommes, au compte des soldats de Théodose; ils le complétèrent en se répandant dans la ville, & tuant au hasard tout ce qu'ils ren-

controient. J'aurois peut-être eu la préférence, en qualité d'étranger, si l'ordre du Fils de Dieu, qui empêche qu'on ne puisse attenter à ma vie, ne m'eût soustrait aux horreurs du massacre. Je me hâtai de me dérober à cet affreux spectacle; & ayant promptement traversé les montagnes d'Epire, & m'étant embarqué à Diracchium, sur la Mer Adriatique, j'arrivai bientôt à Ravenne, & je fus à Milan aussi-tôt que le courier qui portoit la nouvelle de cette malheureuse expédition. L'Archevêque de Milan, Ambroise, avoit déjà fait à l'Empereur, qui se trouvoit dans cette ville, quelques remontrances sur l'excès de sa sévérité contre les Thessaloniciens. Théodose avoit paru en sentir toute la force, d'autant plus que les termes en étoient mesurés, & qu'on remarquoit dans son discours, que tantôt il parloit en sujet qui s'adresse à son Empereur, qu'il respecte & qu'il craint, & tantôt en Pasteur vigilant & sévère, qui corrige une brebis de son troupeau qui s'est écartée. Théodose, sur l'esprit duquel la religion & la raison avoient un véritable empire, convint de son tort vis-à-vis de son Evêque, & l'assura qu'il étoit fâché du mouvement

de colère auquel il s'étoit livré. Mais le saint & zélé Prélat trouva que ce n'étoit pas assez d'un repentir obscur & secret ; il jugea qu'il devoit être public ; & un jour de grande fête, l'Empereur s'étant présenté pour entrer dans la Cathédrale, Ambroise sortit au-devant de lui, & du ton d'un homme inspiré : « Seigneur, lui » dit-il, comment osez-vous vous pré» senter pour participer aux saints myst» tères, les mains teintes du sang in» nocent ? » Théodose l'assura qu'il se repentoit, & lui cita l'exemple de David. « Puisque vous avez imité son crime, re» prit Ambroise, imitez sa pénitence ». L'Empereur s'y soumit ; & je l'ai vu, pendant mon court séjour à Milan, à la porte de l'Eglise, au rang des pénitens. Cependant Ambroise ne le laissa point long temps dans cette situation fâcheuse & humiliante ; il savoit que s'il faut quelquefois en imposer aux plus grands Souverains, il ne faut jamais pousser trop loin la sévérité à leur égard. Il l'engagea à réparer, par de bonnes œuvres de toute espèce, la faute énorme qu'il avoit commise. Ambroise sentoit que l'on a, du moins, cette ressource avec les Souverains, que quand

ils ont fait de grands maux à l'humanité, ils peuvent lui faire aisément de grands biens. Ainsi finit l'affaire de Thessalonique.

A cette occasion, je ne peux m'empêcher de vous faire le portrait de S. Ambroise, qui joue peut-être, dans l'histoire de Théodose, un aussi grand rôle que l'Empereur même ; & qui, d'ailleurs, peut être proposé pour modele à tous les grands Evêques du monde catholique. Lorsque je vis ce saint Prélat à Milan, il avoit, à peu-près, 50 ans. Sa taille étoit assez grande, sa figure belle & noble, sa physionomie ouverte & décente, ses yeux vifs, spirituels, quoique son regard fût plein de douceur. Son père étoit revêtu de la dignité de Préfet du Prétoire dans les Gaules, qui étoit une des places les plus considérables de l'Empire. Le jeune Ambroise, élevé avec un soin digne de ses talens naturels, se distingua bientôt dans l'étude des Loix & dans celle des Lettres : Ayant été reconnu de bonne heure par un Magistrat également intègre & éclairé, il parvint, d'emploi en emploi, jusqu'à celui de Gouverneur des Provinces de Ligurie & d'Emilie, dont Milan étoit la

capitale. Il s'y concilioit l'eſtime & l'amour des peuples, lorſque l'occaſion ſe préſenta d'en recevoir une preuve bien flateuſe. *Auxence*, Archevêque de Milan, étant mort, l'on fut très-embarraſſé de lui choiſir un ſucceſſeur qui fût agréable au peuple & au clergé. L'Empereur nomma un Commiſſaire pour aſſiſter à l'élection que devoient faire ces deux ordres réunis : ce fut Ambroiſe qu'il nomma ; ce dernier exhorta avec tant d'art les deux partis à ſe concilier, qu'ils s'accordèrent en effet, & ce fut pour l'élire. Ils crurent que celui qui tenoit avec tant d'équité la balance à la main pour les juger, devoit tenir de même le bâton paſtoral pour les conduire dans la voie du ſalut. Ambroiſe refuſe d'abord d'accepter cette dignité ; mais enfin, ſes bonnes intentions le juſtifièrent auprès de lui-même, & il reçut l'ordre de la Prêtriſe & de l'Epiſcopat.

Il conſerva, dans ce nouvel état, les premières habitudes de ſon eſprit, c'eſt-à-dire, qu'il étoit courtiſan habile & délié, ſans baſſeſſe & ſans fauſſeté ; noble dans ſon air & dans ſes manières ; éloquent & perſuaſif ſans pédanterie & ſans bavardage ; ſachant ſe plier aux circonſ-

tances, sans jamais intéresser sa conscience ni son honneur.

Maxime ayant assassiné Gratien, & étant prêt à passer en Italie, & à marcher contre Valentinien, frère de celui qu'il venoit de faire périr, ce jeune Empereur & sa mère eurent recours à Ambroise, & le prièrent d'arrêter, s'il étoit possible, Maxime au-delà des Alpes. L'Archevêque les traversa, pour aller au-devant du tyran; & sans se compromettre, se conduisit avec lui d'une façon si adroite, qu'il le dissuada d'entrer en Italie. Ce fut pourtant à des Ariens qu'il rendit ce service: Justine, mère du jeune Valentinien, étoit zélée pour cette hérésie. Elle voulut chasser Ambroise, qui étoit catholique, de sa cathédrale; mais le Prélat mêlant le respect à la fermeté, se maintint dans son siège & dans sa gloire, sans donner lieu au mépris, ni prise à la calomnie. Il savoit qu'il pouvoit compter sur la protection de Théodose, & ce fut principalement contre les Payens qu'il s'en servit utilement. Ce fut par ses conseils que pendant le cours du règne de ce Prince, on vit l'idolâtrie presque entièrement abolie dans l'Empire Romain.

Vous connoissez, sans doute, Messieurs, les plaidoyers du Sénateur *Symmaque*, qui plaidoit la cause du paganisme contre S. Ambroise, & les réponses de celui-ci ? Ils sont imprimés, & entre les mains de tout le monde : pour moi, qui les ai lus ou entendu lire dans leur nouveauté, voici le jugement que j'en ai porté, après avoir admiré l'éloquence & l'érudition des deux orateurs & de leurs disciples, entre lesquels on doit compter S. Augustin, qui fut celui de S. Ambroise.

Symmaque, qui vouloit qu'on laissât subsister l'autel de la Victoire, élevé au milieu du Capitole, & sur lequel, suivant l'ancien usage, le Sénat offroit des sacrifices pour la prospérité de l'Empire & de l'Empereur, faisoit un grand étalage de toute la gloire que Rome avoit acquise, depuis plusieurs siècles, sous la protection de ses prétendus Dieux tutélaires. Mais toute cette réthorique ne pouvoit rien ; & l'on avoit des exemples journaliers d'Empereurs dévoués au paganisme, battus par les Barbares, & d'Empereurs Chrétiens toujours triomphans. Pour donner l'avantage à une religion sur l'autre, il falloit montrer celle qui pouvoit rendre les

hommes meilleurs, & ce n'étoit sûrement pas la Payenne. Les Ministres de J. C. étoient des Ministres de paix ; ils prêchoient la concorde & la pureté des mœurs ; au contraire, les Prêtres Idolâtres étoient des Ministres de sang, & ils autorisoient la débauche. Depuis plusieurs siècles, la religion Chrétienne comptoit une infinité de martyrs, & la Payenne, autant & plus de persécuteurs.

La politique de ceux qui disputèrent l'Empire à Théodose, fut de favoriser à plusieurs reprises les Payens, ou du moins de les ménager ; politiquement parlant, ils eurent peut-être raison ; mais enfin, Théodose triompha, & sa Religion avec lui ; à la fin du siècle suivant, le paganisme n'étoit plus connu que des Poëtes.

Ambroise ne survécut que de deux ans à son Empereur ; il mourut en 397, âgé de 84 ans.

Cinquième Siècle.

Mon cinquième tour du monde fut pendant le cinquième siècle, & ce fut celui où je vis le plus de ces étonnans

événemens, qui font admirer la Providence, & déconcertent tout-à-fait la raiſon humaine. L'Italie, les Gaules, l'Eſpagne, & Rome même, devinrent la proie des Barbares ; & avant que ce ſiècle fût fini, l'Europe entière, à la réſerve de la Grèce, étoit ſoumiſe à des peuples ſortis du fond du nord, de la plupart deſquels le nom n'étoit pas connu le ſiècle précédent. C'eſt d'eux que deſcendent encore aujourd'hui tous ces grands Princes qui vous gouvernent, Meſſieurs, avec tant de gloire & d'éclat ; & qui ont des Cours ſi brillantes, dont la politeſſe & les agrémens ſurpaſſent tout ce que Rome offroit de charmant dans le ſiècle d'Auguſte. Je vais vous offrir le tableau de ce qu'étoient vos ancêtres, non-ſeulement au cinquième ſiècle, mais dès les troiſième & quatrième, où je commençai à les voir dans leur berceau, c'eſt-à-dire, dans les pays du nord, dont ils ſont ſortis pour ſe répandre dans le centre, & dans les parties méridionales de l'Europe.

Pour ne pas entrer dans une trop longue énumération de tous ces peuples barbares, qui d'ailleurs, originairement, ſe

reſſembloient tous, & qui ſe ſont tous refondus les uns dans les autres, je bornerai ma galerie à ſix; ſavoir, les *Goths*, qui, diviſés en *Oſtrogoths* & en *Viſigoths*, ont été ceux des Barbares qui ont fait le plus de bruit, & ont étendu le plus loin leur domination; les *Vandales*, les *Lombards*, les *Francs*, les *Allemands* ou *Saxons*, & les *Huns* ou *Scythes*.

Les Goths, ſortis originairement des pays du nord, voiſins de l'embouchure de la Viſtule, chaſſés par d'autres peuples, ou devenant trop nombreux, remontèrent ce fleuve depuis ſon embouchure; & enfin, traverſant les monts Crapaques, s'avancèrent dans ce qui forme aujourd'hui la Hongrie, & juſques ſur les bords du Danube : c'eſt-là que les Romains commencèrent à entendre parler d'eux, & c'eſt-là que je vis pour la première fois ces Barbares, qui y étoient établis au troiſième ſiècle. Ils étoient déjà diviſés en Oſtrogoths, Viſigoths & Gépides; ces derniers furent bientôt détruits, mais les deux autres formèrent dans la ſuite deux grands Empires; les Oſtrogoths régnèrent en Italie, & leur domination finit au ſixième ſiècle; celle

des Visigoths dura en Espagne jusqu'au huitième.

Les premiers Goths que je vis, étoient des gens d'une taille élevée, & d'une force extraordinaire ; ils avoient l'air féroce, ne parloient qu'une langue barbare & inconnue dans l'Empire Romain, & n'avoient pas même l'usage de l'écriture. Accoutumés aux froids les plus rigoureux, ils n'étoient presque pas vêtus. Cependant ces peuples, dans l'état où je viens de les dépeindre, fournirent un Empereur à Rome, dès le troisième siècle : l'histoire en est bien singulière. Ce personnage, connu sous le nom de *Maximin*, & qui, quand il fut Empereur, se décora des noms magnifiques de *Caius-Julius-Verus-Maximinus*, étoit né sur les bords du Danube, & avoit gardé les troupeaux. Aucune bête féroce ne lui résistoit ; bientôt il se rendit aussi redoutable aux voleurs qu'aux loups & aux ours. En assommant les brigands, il se concilia leur estime ; ils le firent leur chef ; & il se signala si bien dans cette qualité, que les Généraux Romains trouvèrent qu'il étoit de leur intérêt d'en faire un Officier dans leurs troupes. La Légion dans laquelle

il servoit, s'étant trouvé de garde auprès de l'Empereur *Sévère*, lorsque celui-ci, à l'occasion de la naissance de son fils, faisoit célébrer des jeux, dont la lutte faisoit partie ; il s'offrit à lutter contre tous ceux qui voudroient avoir affaire à lui. Comme il avoit huit pieds de haut, & étoit encore d'âge à pouvoir grandir, il effraya tout le monde ; & l'Empereur même ne voulut permettre qu'il combattit que contre les Goujats & les Vivandiers de l'armée, pour ne pas compromettre avec lui des Généraux & des Officiers considérables. La précaution étoit très-bonne, car Maximin assomma à coups de poing, sans reprendre haleine, plus de cent Charretiers, ou gens de cette espèce, qui n'étoient pas bien importans, mais qui étoient très-forts & très-vigoureux. Cet exploit & plusieurs autres de la même force, (que vous croiriez, Messieurs, tout-à-fait fabuleux & romanesques, si je ne vous assurois que j'en tiens le récit de témoins oculaires, & que d'ailleurs vous avez pu lire dans des Auteurs les plus dignes de foi) firent tant d'honneur à Maximin, qu'il parvint

ſucceſſivement aux grades les plus élevés de la Milice. Il fut ami du cruel *Caracalla*; il mépriſa *Macrin*, ſon indigne Succeſſeur; revint ſe mettre à la tête des armées d'*Eliogabale*; & il eut toute l'autorité militaire ſous ce foible prêtre du ſoleil. Pendant tout le temps que régna *Alexandre Sévère*, il le fit trembler; & enfin celui-ci ayant été tué par ſes propres Soldats, *Maximin* fut élevé ſur le trône des Céſars. Il n'avoit cependant d'autre mérite que la force & le goût de tuer les gens. Quand il eut le pouvoir le plus étendu, il en uſa ſans modération & ſans juſtice. Son règne, qui dura pendant quatre ans, fut un maſſacre continuel. Il fit éprouver, entr'autres, aux Chrétiens, la plus violente perſécution; enfin il fut tué par ſes Soldats; & ceux qui firent ſon panégyrique après ſa mort, purent, du moins, le louer ſans exagération, d'avoir eu une force & un appétit prodigieux. Il mangeoit quarante livres de viande par jour, & buvoit huit cruches de vin quand il ne faiſoit pas d'excès; il aſſommoit un cheval d'un coup de poing, écraſoit des pierres avec ſes doigts, & fendoit des arbres avec ſes mains.

Les

Les Goths du troisième siècle ne pouvoient produire des Héros que de cette espèce ; mais bientôt ils se policèrent un peu plus au quatrième siècle : les Romains même leur firent passer le Danube, & les établirent en Thrace. Ce fut là qu'ils eurent de grands démêlés, & des guerres avec l'Empereur Théodose, qui les arrêta cependant, pendant tout le cours de son règne, & les empêcha, du moins, de passer en Occident. Ils avoient déjà reçu la connoissance de la Religion Chrétienne, & celle de l'art de l'écriture, par un Evêque Arien nommé Ulphilas. Sous Honorius, fils de Théodose, ils passèrent en Italie, & Alaric leur Roi prit la ville de Rome.

Les richesses dont ils s'emparèrent, sans les rendre plus justes, plus humains, ni plus honnêtes, commencèrent à leur faire connoître le luxe, & à leur donner l'idée d'une fausse politesse. Partagés en Visigoths & en Ostrogoths, ils devinrent bientôt maîtres des plus beaux pays de l'Europe, de l'Italie, de l'Espagne, & des Provinces Méridionales de la France. La Cour de Théodoric, qui commença à régner à la fin du cinquième siècle, &

ne mourut qu'au sixième, offroient un mélange singulier & très-curieux de luxe & de barbarie : je vous en entretiendrai dans un moment, l'ayant vue ; en attendant, je vais vous dire un mot des autres Barbares.

Les Vandales tiroient leur origine du même pays que les Goths : ils avoient, à-peu-près, les mêmes qualités & les mêmes défauts. Comme eux ils s'approchèrent de l'Empire Romain, & y entrèrent par différens côtés, mais ce n'est pas dans cette partie de l'Europe qu'ils eurent le plus grand succès. Ils pénétrèrent par la Gaule en Espagne ; &, ayant encore été poursuivis par les Goths, ils passèrent en Afrique, où ils établirent une Monarchie assez redoutable & assez puissante, qui dura assez long-temps, & jusqu'au milieu du sixième siècle. Il leur arriva, comme aux Goths, de sauvages & tout-à-fait barbares qu'ils étoient, qu'ils devînrent plus policés, en conservant cependant un caractère de cruauté, dont ils donnèrent de terribles preuves. Genseric, le plus illustre de leurs Rois, en fournit des exemples qui font frémir. Comme ils étoient Arien, s ils firent souffrir aux Catholiques des persécutions plus sanglantes que celles

des Empereurs Payens contre les Chrétiens.

Les Lombards avoient encore la même origine ; mais ce fut de la Germanie (à préſent l'Allemagne) qu'ils paſsèrent en Italie, ſeulement au ſixième ſiècle. J'ai vu ces Barbares, à leur arrivée, diſtingués des autres, parce qu'ils avoient une barbe longue, & qu'ils portoient une eſpèce de pique à fer large & tranchant, que l'on appelloit Lombarde, & d'où vient encore le mot de hallebarde. La belle Province de Lombardie a conſervé leur nom, & leur Empire ne fut détruit que par Charlemagne, à la fin du huitième ſiècle.

Les Francs & les Bourguignons, ſortis également de la Germanie, ont ſoumis la Gaule, autrefois peuplée par les Celtes, barbares qui avoient eu le temps d'être polis par les Romains depuis la conquête de Jules-Céſar. Auſſi, quand les Francs entrèrent dans les Gaules, trouvèrent-ils que tout y étoit preſque Romain. Quatre ſiècles de ſoumiſſion à l'Aigle Romaine, & au moins deux ſiècles de Chriſtianiſme, avoient opéré ce changement. Il en a fallu à peu près autant aux Francs, pour que les mêmes cauſes aient produit les mêmes

effets ; encore n'ont-ils jamais été complets, jusqu'à ce qu'enfin, après un long espace de temps, la France est devenue, vous en conviendrez, Messieurs, le pays où l'urbanité Romaine a le plus généralement repris ses droits.

Les Allemands & les Saxons sont des barbares qui ont le plus long-temps conservé leur vieille impolitesse, s'étant tenu fermés au milieu de leurs marais & de leurs forêts. Les Romains & les anciens Barbares plus civilisés, se sont contentés pendant long-temps, de les y renvoyer, quand ils s'en écartoient. Enfin, Charlemagne les a forcés dans leurs retraites ; & ce n'est qu'avec peine qu'on les a rendus, & Chrétiens, & polis.

Mais ceux de tous ces peuples qui attirèrent le plus mon attention au siècle dont je vous parle, sont les *Huns*, descendans des *Schytes*. J'ai vu moi-même leur Chef *Attila* & son camp, ou, pour mieux dire, sa horde, qui fit trembler avec tant de raison, toute l'Europe au cinquième siècle. Leur figure étoit si horrible, leur physionomie si hideuse & si épouvantable, qu'il ne faut pas s'étonner du bruit qui a couru, qu'ils tiroient leur origine de certaines

ſorcières, qui avoient eu commerce avec des démons. Leur taille n'étoit pas haute, & ils n'avoient pas même l'air nerveux; mais ils n'en étoient pas moins forts, & endurcis aux fatigues. Ils n'avoient pour toute langue que des cris aigus, & des ſons mal articulés, & aucune connoiſſance de l'écriture. Auſſi, quand ils voulurent ſe policer, adoptèrent-ils la langue & les caractères des peuples qu'ils conquirent. Ils habitoient ſous des tentes, & vivoient de lait de jument, de chair & de ſang de cheval.

Le terrible Attila, avec l'air & la férocité de ſa nation, avoit l'ame grande, étoit capable de projets vaſtes, & avoit même une ſorte de politique. Il prétendoit être poſſeſſeur d'une épée conſacrée à *Mars*; elle fit trembler long-temps la Gaule & l'Italie. Enfin, il mourut dans une débauche. Ses ſujets & ſes enfans ne ſoutinrent pas ſa gloire. Dès que leur férocité commença à s'adoucir, ils perdirent tous leurs avantages, & furent bientôt confondus avec tant d'autres nations.

Je vous ai promis de vous parler de la Cour de Théodoric.

Ce Roi Goth, le second des Princes barbares qui remplacèrent, à la fin du cinquième siècle, les Empereurs d'Occident, étoit encore né sur les bords du Danube. Son père *Théodomir*, fils de *Valamir*, avoit fait la guerre au terrible Attila; & le fils marcha avec des troupes aguerries contre *Odoacre*, Hérule de nation, qui s'étoit rendu maître de l'Italie, après avoir éteint, ou du moins suspendu le titre d'Empereur d'Occident. Il le vainquit, & régna, pendant trente-sept ans, en paix sur l'Italie, ayant fait alliance avec tous les autres Princes & Rois barbares qui pouvoient troubler la douceur de son règne. Les Grecs & les Romains étoient trop foibles pour l'inquiéter.

Sixième Siècle.

Je fus bien étonné, lorsque je vis ce Prince dans les deux voyages que je fis à sa Cour, l'un à la fin du cinquieme siècle, & de mon cinquième tour du monde, l'autre trente ans après, pendant le cours de mon sixième voyage. Je trouvai que ce Barbare possédoit tous les avantages,

& qu'il faisoit les plus grandes actions qu'on eût pu attendre des Empereurs de Rome dans ses plus beaux siècles.

Ses peuples n'avoient point de loix: il sentit qu'ils en avoient besoin, sur-tout puisqu'ils menoient un nouveau genre de vie, & qu'ils devoient faire société avec un peuple qui avoit des loix. En effet, les Romains en avoient; mais étant soumis par les barbares, une partie de ces loix ne leur convenoit plus. Il falloit leur en donner de nouvelles; c'est ce que fit Théodoric: sans doute que Cassiodore son Chancelier, un des plus grands & des plus savans hommes qu'ait produit l'Italie, contribua beaucoup à inspirer, & à rédiger ces sages loix; mais du moins Théodoric eut le mérite d'en sentir le prix, de les revêtir de son aurorité, & de les faire exécuter. Il aimoit les lettres & les sciences; &, pendant long-temps, il fit ses délices de la société de *Boëce*, littérateur aimable, qui lui faisoit connoître les Auteurs Grecs & Latins, & lui inspiroit les principes d'une saine Philosophie. Théodoric éleva *Boëce* à la dignité de Consul. Je me trouvai un jour confondu dans la foule de ceux qui applaudissoient à cette marque d'honneur

donnée à la Philosophie. Hélas ! trente ans après, nous fûmes obligés de changer nos éloges en chants funèbres. Nous parlerons de cela dans un moment : en attendant, je vais continuer de vous peindre les beaux jours du règne de Théodoric. Il fit des efforts pour tirer de leurs ruines les monumens de la belle antiquité, & pour encourager les arts à produire de nouveaux chef-d'œuvres. Malheureusement il ne put ressusciter le goût déjà anéanti, & qu'on ne fait pas renaître si aisément ; mais du moins éleva-t-on par son ordre, & sous ses yeux, des masses de bâtimens superbes, d'une construction hardie & singulière, & d'un travail qui étonne du moins, s'il ne plaît pas. Enfin, ne pouvant rappeller le bon goût, il en créa un ; c'est le goût gothique.

Cassiodore qui avoit d'abord été le chef de sa Justice, le fut ensuite de ses finances, & enfin Grand-Maître de sa Maison, Préfet du Prétoire, Patrice & Consul. Ces dernières dignités lui donnoient toute l'autorité militaire, du moins celle qui peut s'exercer sous les yeux du Souverain par une suite de sa confiance, sans être obligé de s'en éloigner pour commander les ar-

mées. Théodoric lui-même appelloit Cassiodore *Philosophe empourpré*, c'est-à-dire, Philosophe revêtu de toutes les dignités dont la vraie Philosophie peut rendre digne. Mais que ce Philosophe eut à souffrir pendant les dernières années de la vie de son maître !

Lorsque je repassai, trente ans après, à la Cour de ce Roi, je le trouvai bien changé. La férocité nationale, les anciens principes d'une mauvaise éducation, s'étoient réveillés dans la vieillesse de Théodoric. Il venoit de faire mourir le Sénateur Symmaque, homme d'un grand mérite ; & après avoir long-temps tenu en prison ce même *Boëce* (gendre de Symmaque) qu'il avoit tant aimé & honoré, il le fit également mourir. Enfin, ce fut dans une sorte d'accès de fureur & de remords qu'il périt lui-même.

Cassiodore, en sage Ministre & en habile Courtisan, supporta les défauts de son maître, sans jamais les approuver. Mais dès qu'il fut mort, il s'occupa du bonheur des peuples, & de celui des enfans de Théodoric. Ce Roi Goth laissoit une fille digne d'avoir eu pour maîtres Cassiodore & Boëce ; elle s'appelloit *Amalazonte*, &

cette Princeſſe avoit un fils jeune encore, nommé Atalaric. Cet enfant fut couronné, & ſa mère chargée de ſa tutelle. Un génie ſupérieur, une érudition étonnante dans une perſonne de ſon ſexe, & ſur-tout dans une Princeſſe de race barbare, une conduite régulière, avec des graces & de la beauté, étoient les avantages & les qualités d'Amalazonte. Son fils ne répondit point à ſes ſoins, & mourut jeune. La Princeſſe ne pouvoit ſuivre un conſeil plus ſage que celui d'épouſer ſon couſin *Théodate*, qui avoit les droits les plus certains à ſa couronne. Mais celui-ci, qui n'étoit que barbare, la fit bientôt enfermer & mourir. L'Empereur *Juſtinien* envoya des troupes pour venger la mort d'*Amalazonte*. Les Goths ſe défendirent contre les Grecs; mais ſacrifièrent leur indigne Roi Théodate, & élurent *Vitigès*, qui fit long-temps la guerre contre le fameux *Béliſaire*, & fut enfin le dernier Monarque des Goths en Italie.

Ce n'eſt pas ſans ſurpriſe que j'ai appris que Caſſiodore avoit continué d'être le Miniſtre de Théodate & de Vitigès, & que ce ne fut qu'après leur mort qu'il ſe retira dans un Monaſtère, dont il mourut

Abbé. Comment, me ſuis-je dit pluſieurs fois, cet honnête homme, ce Philoſophe a-t-il pu vivre à la Cour de ces différens maîtres barbares, & ſupporter leur cruauté ? C'eſt qu'indépendamment de ce que dans ces temps malheureux les actes de barbarie effrayoient moins, parce qu'ils étoient plus communs, Caſſiodore, ainſi que ſes ſemblables, étoit ſoutenu par le plaiſir de rendre ſervice à la vertu opprimée.

Pendant le reſte de mon ſixième voyage, j'eus auſſi occaſion de voir cet Empereur Juſtinien, dont le nom emporte avec lui, dans toute l'Europe, l'idée de la juſtice, du droit & de la raiſon, parce que le corps de loix qui porte ſon nom, eſt effectivement un chef-d'œuvre de ſageſſe & d'équité ; mais ſi cet Empereur ſe diſtingua auſſi eſſentiellement par les Juriſconſultes qu'il fit travailler, tels que *Tribonien*, vainqueur des Perſes & de tous les Barbares ; par les Généraux qu'il mit à la tête de ſes armées, tels que *Bélisaire* & *Narſès* ; & s'il s'immortaliſa par la ſuperbe Egliſe de Sainte Sophie, à Conſtantinople, il eſt certain que ce fut d'ailleurs un Prince médiocre, & qu'il ſe deshonora par ſes foi-

bleſſes, ſur-tout ſur la fin de ſon règne. Il mourut à quatre-vingt-quatre ans, après en avoir paſſé quarante ſur le trône. Au reſte, ne croyez pas tout le mal qu'on en a dit. Il eſt faux auſſi que l'Impératrice *Téodora*, ſa femme, ait mené, avant que de monter ſur le trône, & depuis, la vie déſordonnée dont quelques Hiſtoriens ſatyriques l'ont accuſée. Elle prit trop de crédit ſur l'eſprit d'un époux vieux & foible; elle fit quelques injuſtices, & eut des paſſions & des caprices; & dès ce moment, la calomnie imagina de faire courir ſur ſon compte les bruits les plus déſavantageux, pour la rendre plus odieuſe. Ne croyez pas non plus que Béliſaire ait jamais demandé l'aumône à la porte de Conſtantinople. C'étoit un grand Général qui fut la victime d'une intrigue de Cour. On ne voit rien là de bien extraordinaire.

Mais ce qui me ſurprit le plus dans ce ſiècle, ce furent les factions des verds & des bleus, qui partagèrent ſérieuſement la cour & la ville, & pensèrent occaſionner de grandes guerres civiles. Un jour que l'on faiſoit des courſes dans l'hypodrome de Conſtantinople, ceux qui conduiſoient les chars, formèrent, entr'autres, deux

quadrilles, dont l'un s'habilla de verd, & l'autre de bleu : le prix fut disputé entre eux, & ne fut pas adjugé sans quelques contestations. A plusieurs reprises différentes les quadrilles recommencèrent leurs courses : leurs disputes & leur rivalité recommença. Il y eut de forts paris; bientôt des querelles : on s'échauffa ; les animosités personnelles & particulières s'y mêlèrent : enfin, les noms de verds & de bleus devinrent des noms de faction ; & quoiqu'il ne fût bientôt plus question de courses, de chars, ni de livrées, les verds égorgeoient les bleus, ceux-ci le rendoient aux premiers, & peu s'en fallut que l'Empire ne fût renversé pour la querelle de deux Palfreniers. Si cela fût arrivé, il faut convenir que c'eût bien été là un des plus grands événemens produit par la plus petite cause.

Septième Siècle.

Ce fut pendant le cours de ce voyage & de ce siècle, que parut sur la terre, & que j'eus occasion de voir l'étonnant Mahomet, personnage si singulier, qu'il mé-

rite que je ne vous parle que de lui seul dans son siècle.

Ce fut à Médine que je vis cet homme extraordinaire, l'an 9 de l'ère des Mahométans, & 630 de la vôtre. Ce Prophète conquérant étoit d'une taille médiocre, mais bien proportionnée : son teint étoit très-rembruni, mais vif & animé ; ses yeux pleins de feu, son nez aquilin, & sa barbe noire & épaisse ; ses membres nerveux, & annonçant (ce qu'il a prouvé dans plusieurs circonstances de sa vie) un corps capable de supporter les travaux les plus fatiguans, & d'endurer tous les besoins de la nature. Son esprit étoit aussi freme que son génie étoit vaste & propre à exécuter les plus grands desseins. Il trouvoit en lui-même des ressources infinies. Egalement hardi pour le choix des moyens, & souple pour en assurer le succès ; il connoissoit parfaitement le génie de sa nation, savoit s'y accommoder, ainsi qu'aux temps & aux circonstances ; & quand il le pouvoit avec sûreté, il se conduisoit au gré de ses propres passions. Il ne savoit ni lire, ni écrire, & n'avoit par conséquent aucunes connoissances acqui-

ſes. Mais l'ame élevée, & l'eſprit ſupérieur, tiennent lieu de tout. Ne pouvant paſſer pour ſavant, il ſe donnoit pour inſpiré; & ce qu'il prévoyoit par l'étendue de ſes lumières naturelles, il feignoit de l'attribuer à des inſpirations céleſtes. Ainſi, il tiroit parti de ſon ignorance même, & s'en faiſoit un titre plus fort que tous les autres, ſur la ſoumiſſion & l'admiration des hommes.

Je ne pus qu'enviſager un moment ce Prophète, & je ne lui parlai que pour lui demander la permiſſion d'aller à la Mecque viſiter la *Caaba*. Il me regarda d'un air fier & farouche; & ce qui prouve qu'il n'étoit pas véritablement Prophète, c'eſt qu'il ne devina point qui j'étois, & n'eut aucun ſoupçon de mes aventures. *Qu'on faſſe payer le tribut à ce Juif*, dit-il ſeulement, *& qu'on le laiſſe aller à la Mecque; il faut permettre, même aux plus vils animaux, de rendre hommage au Dieu éternel & unique.* Je trouvai heureuſement dans ma poche de quoi payer ce tribut, & je me hâtai de me dérober à ſa préſence. Je me rendis à la Mecque, & après y avoir fait ma viſite, j'évitai de retourner à Médine, & je m'arrangeai

pour regagner l'Egypte, en passant par le Mont Sinaï. Pendant les trois jours qu'il me fut permis d'y passer, je m'occupai à converser avec les Religieux ou Moines Chrétiens Cophtes, qui rempliſſent le fameux Monastère ſitué au milieu de ces montagnes. Je leur demandai d'abord comment ils pouvoient ainſi vivre en paix au milieu des Arabes, & ſans rien craindre de la fureur de Mahomet ? Il nous protège, me répondirent-ils, & nous devons cette protection à notre Révérend Père *Bahira*, qu'il connoît de puis ſon enfance, & qui a prédit toutes les grandes choſes que Mahomet opère. Il eſt, ainſi que nous, bien éloigné d'être ſon Diſciple ; mais nous ſommes, lui & nous, ſes protégés, & il nous traite comme ſes amis.

Sur cela, je fus curieux de connoître le Père Bahira : on me conduiſit vers lui, & vis un vieillard vénérable, qui avoit cent vingt ans paſſés. Mon Père, lui dis-je, permettez à un voyageur curieux de s'inſtruire, & de vous interroger ſur ce fameux Mahomet, qui fait actuellement tant de bruit en Arabie, & dont la réputation s'étendra ſans doute par-tout le

monde. Je ne suis ni de sa nation, ni de sa religion; mais je veux rapporter dans les pays les plus éloignés, des notions certaines sur son compte. Mon fils, me répondit le bon Cénobite, je ne m'expliquerois pas avec tout le monde, comme je vais faire avec vous; mais j'ai des raisons puissantes pour ne vous rien cacher; vous les saurez dans un moment, en attendant, écoutez-moi.

Je connois sans doute Mahomet; je l'ai, pour ainsi dire, vu naître. J'étois déja dans ce couvent, lorsqu'il vint au monde à la Mecque, l'an 571 de la naissance de Notre-Seigneur Jesus-Christ. J'étois chargé de quêter pour notre Monastère; & vous savez, sans doute, que ces Arabes, quoique brigands & voleurs de profession, sont d'ailleurs exacts observateurs de l'hospitalité. Je m'étois introduit dans la plupart de leurs tribus, & j'y faisois, sans aucun risque, des récoltes très-abondantes pour notre Communauté. Me trouvant à la Mecque chez *Abdala*, fils de Abdal Motalleb, je vis Mahomet encore très-enfant; & en l'embrassant, je fus frappé de ses traits & de sa physionomie; j'y crus voir des caractères

qui annonçoient un homme extraordinaire, & qui devoit un jour faire les plus grandes choſes, & même opérer les plus grandes révolutions. Ce n'eſt pas que je prétende être ni Prophète, ni homme à prédictions & à miracles; mais la longue expérience que j'ai des hommes, l'étude que j'ai faite ce l'art de la phyſionomie, une ſorte de goût naturel pour cette ſcience, m'ont aidé ſouvent à tirer des conjectures, qui ont été vérifiées par l'événement. Vous-même, à qui je parle dans ce moment, m'en fourniſſez une preuve. Je démêle à travers les traits de votre viſage, que vous êtes un homme peu commun. Vous ne produirez aucun événement dans le monde, ni aucunes révolutions; mais votre ſeule exiſtence perſonnelle ſera un prodige dont on parlera long-temps; & ſans que vous laiſſiez après vous ni monumens, ni diſciples, dans mille ans vous ferez encore l'étonnement du genre humain. Revenons à Mahomet. Je prédis aux parens de cet enfant, qu'il ſeroit un jour un grand homme. Dès le moment, on me ſçut gré de la prédiction; on me renvoya à mon couvent, charge de vivres & de préſens; & la tradition de ma con-

jecture resta si bien établie dans la famille de Mahomet, qu'on la lui répéta souvent, dès qu'il fut en âge de comprendre quelque chose. Peut-être cet augure flateur l'a-t-il engagé à entreprendre tout ce que nous lui avons vu exécuter ? Quoi qu'il en soit, il s'en est si bien souvenu, qu'il n'y a pas encore dix ans, que m'étant présenté devant lui, il m'assura, moi & mes confrères, de sa protection, & m'en donna pour preuve un diplôme que je vais vous montrer. En disant cela, le bon père alla me chercher un grand morceau de parchemin, sur lequel étoit écrit en Arabe, une sauve-garde à perpétuité, pour le couvent du Mont-Sinaï: la signature en étoit singulière. Vous savez, Messieurs, que Mahomet ne savoit ni lire ni écrire ? ne pouvant pas même former un paraphe, & n'ayant point de sceau, il avoit trempé sa main entière dans l'encre, & l'avoit appliquée au bas du parchemin, sur lequel on voyoit sensiblement marqués les cinq doigts & la paulme de cette main, bien plus accoutumée à manier le sabre qu'à conduire la plume.

Après avoir admiré cette barbare signature, qui existe encore dans le couvent du

Mont Sinaï, où on la montre aux voyageurs curieux, je continuerai de parler de Mahomet & de sa Religion, avec le Père Bahira. Ne vous imaginez pas, me dit-il, que l'ignorant Mahomet ait établi sa créance d'après un système suivi; son Alcoran n'est composé que de chapitres faits les uns après les autres, & amenés par les circonstances où il s'est trouvé. Son ambition & l'envie de devenir maître de toute l'Arabie, sur laquelle ses pères avoient autrefois dominé, sont les premiers motifs qu'il ait eus. Il avoit peu de moyens pour parvenir à son but; mais il s'est apperçu que celui de l'enthousiasme & du fanatisme étoit le meilleur à employer, vu les circonstances où il se trouvoit, & il en a fait l'usage le plus étendu. Les Arabes n'avoient presque plus aucune religion: ils adoroient des étoiles, révéroient quelques idoles, & vénéroient la maison quarrée qui est à la Mecque, & qu'on dit avoir été construite par Abraham; mais en vérité, ils ne savoient ce qu'ils devoient honorer & révérer; & leur culte n'avoit ni loix ni principes. Les Chrétiens & les Juifs leur étoient également odieux, parce qu'ils voyoient qu'ils se disputoient

& se chamailloient sans qu'ils pussent rien comprendre dans leurs disputes. Mahomet imagina de publiér qu'il avoit eu des révélations, qui lui inspiroient d'établir une religion beaucoup plus pure & plus simple, ou plutôt de ramener l'ancienne religion à sa première simplicité. Dès-lors, il dit qu'il ne falloit adorer qu'un Dieu unique, & détruire les idoles. Il reconnut Moyse & Jesus-Christ pour des Prophètes, afin de ne point trop rebuter leurs sectateurs. Il promit un paradis rempli des plaisirs les plus propres à flater ses compatriotes, & leur fit craindre un enfer tout-à-fait matériel & terrible. Cependant cette doctrine eut de la peine à s'établir, parce qu'elle n'étoit point autorisée par des prodiges, ni des miracles. Mahomet ne pouvoit point en faire de réels; & pour en persuader de faux au peuple, il faut que le fanatisme soit déja tout-à-fait établi. Cet homme adroit prit une autre route; il assura que si Dieu avoit inspiré aux autres Prophètes d'établir leur doctrine par des miracles, ou d'en convaincre les esprits par des raisonnemens ou des disputes, le moyen qu'il lui étoit prescrit d'employer, étoit la force; assu-

rément il en a fait un grand usage, comme vous le voyez, par les batailles qu'il a livrées, & les victoires qu'il a déjà remportées, non-seulement sur les autres tribus Arabes, mais sur les Perses, les Juifs & les Chrétiens.

Tous les autres chapitres de l'Alcoran, qui n'émanent pas directement du fond de cette doctrine, mais qui contiennent quelque loi de police, ont été dictés par Mahomet, suivant les circonstances & le besoin qu'il a cru en avoir. Il a défendu l'usage du vin à ses disciples, sachant de quel danger il pouvoit être de s'enivrer. Il en avoit un terrible exemple dans sa famille. *Abu-Gabshan*, de la tribu des *Cozaites*, dominoit sur la Mecque, ayant la garde de la sacrée maison de la Caaba; le grand-père de Mahomet, chef de la tribu du *Korashites*, forma le projet de lui enlever cet Empire & cette dignité; il vint à bout de remplir son dessein en l'enivrant. Quand le Cozaite eut livré la Caaba, il n'y eut plus moyen de s'en dédire.

Mahomet étant las de sa première femme, qui avoit quarante ans lorsqu'il l'épousa, & lui seulement vingt-cinq, a

érigé en dogme & en loi la pluralité des femmes. Autorisé par cette loi, il s'est marié à la fille d'Aboubecre, un des plus considérables entre les Arabes, dont il s'est concilié l'amitié par cette alliance. C'est par goût qu'il a pris l'aimable *Aisha*, la seule qui lui ait donné un enfant, encore n'est-ce qu'une fille. *Aisha* ne lui a pas été fidelle. Soit qu'elle le croie Prophète, homme divin, soit qu'elle feigne seulement de le croire, elle lui a fait subir le sort des maris ordinaires, & lui a préféré plus d'un jeune & aimable Arabe. La chose a fait du bruit, mais Mahomet, qui n'a pas voulu renoncer à la possession d'une femme aimable, après avoir fait des loix sévères contre l'adultère, a justifié, par un chapitre exprès de l'Alcoran, *Aisha* d'une accusation trop bien fondée.

Il avoit fait d'autres loix contre le concubinage; mais le Gouverneur d'Egypte, pour se mettre à couvert de ses irruptions, ayant consenti au sacrifice de la plus belle fille chrétienne de tout le pays, & la lui ayant envoyée, Mahomet, flaté de ce présent, a jugé à propos d'en profiter. Ses femmes l'ont trouvé mauvais; il leur a imposé silence par un chapitre

de l'Alcoran ; & il a eu un fils de la belle Marie (c'eſt le nom de l'Eſclave Egyptienne).

Telles ſont, ajouta le Juif, les anecdotes ſur Mahomet, que je tiens du Père Bahira.

Après avoir paſſé mes trois journées au Couvent du Mont-Sinaï, je continuai mon voyage ; & je n'étois pas encore bien éloigné de l'Arabie, quand j'appris la mort du faux Prophète, empoiſonné dans une épaule de mouton que lui avoit ſervi à ſouper la fille d'un Citoyen de Kaybar, ville peuplée de Juifs, que Mahomet avoit ſoumiſe. Le poiſon le tourmenta aſſez long-temps ſans lui ôter la vie. Il parle de cet empoiſonnement dans un chapitre de ſon Alcoran, & fait parler l'épaule de mouton, qui apprend qu'elle étoit empoiſonnée : mais le coup étoit fait, & l'épaule parla trop tard. Ses Diſciples voulurent d'abord douter de ſa mort ; obligés de la croire, ils portèrent ſon corps à Médine, où je n'ai point vu ſon tombeau, n'ayant jamais voulu me prêter à porter l'enſeigne du Mahométiſme, c'eſt-à-dire, le turban blanc, ſans lequel on ne peut entrer dans la

la Mosquée qui le renferme. Mais je sais que l'on n'y voit rien de miraculeux.

Huitième Siecle.

Dans mon huitième tour du monde, je revis toujours les mêmes pays, & l'Europe m'offrit quelques objets & quelques personnages dignes d'attention, tels que le grand Charlemagne. Mais je ne m'arrêterai pas à vous conter des anecdotes sur cet Empereur. Eginhard, son Secretaire, qui l'a suivi, pas à pas, dans tous les grands événemens de sa vie, vous en a laissé des Mémoires dignes de foi; & les contes qu'y ont ajoutés ces espèces d'Ecrivains mépriſables que vous appellez Romanciers, ne méritent pas que je les réfute. Mais je vais vous entretenir un moment d'un des plus illustres Contemporains de Charlemagne, & des plus remarquables Successeurs de Mahomet, le Calife Haroun-al-raschild, qui régnoit à Bagdat, & voyoit bien des peuples & même des Princes à ses pieds, tant comme Empereur, que comme Souverain Pontife des Mahométans, environ cent cin-

quante ans après la mort de Mahomet. Pendant ce temps il s'étoit passé bien des événemens en Asie. Les Perses idolâtres, adorateurs du Feu & du Soleil, qui, depuis trois cents ans gouvernoient ce Royaume, en faisant continuellement la guerre à l'Empire Romain, s'étant trouvés régis par un Prince belliqueux, nommé Cosroès, avoient fait d'importantes conquêtes sur Héraclius, Empereur de Constantinople. Ils s'etoient emparés de la Palestine, avoient pris Jérusalem, passé au fil de l'épée plus de quatre-vingt-dix mille de ses habitans, & avoient emporté la vraie Croix en Perse. Ils s'étoient même emparés de l'Egypte, avoient pénétré jusques en Afrique, & avoient pris Carthage. C'étoit en vain que l'Empereur Grec leur avoit demandé la paix ; le fier Cosroès lui avoit proposé d'abandonner le culte de Jésus-Christ, pour embrasser celui des Mages. Ces propositions révoltantes avoient poussé l'Empereur à bout ; il avoit fait les derniers efforts, avoit pris à son service les Turcs, peuple alors tout-à-fait barbare, & qui sont devenus depuis si considérables. Enfin il étoit venu à bout

de se venger du Roi de Perse ; il l'avoit poussé jusqu'au bout de ses Etats, & regagné tout ce qu'il avoit perdu, hors l'Egypte. Le malheureux Cosroès n'étoit pas à la fin de ses disgraces ; il mourut victime de la barbarie de son fils Syroès, qui fut forcé de faire la paix avec Héraclius, & de lui rendre la vraie Croix : mais le coupable Syroès en fut bientôt puni. Les Successeurs immédiats ou prochains de Mahomet, attaquèrent & vainquirent bientôt également & les Perses & les Grecs ; ils soumirent l'Egypte, & mirent Jérusalem à contribution. Bientôt l'Empire des Perses fut tout-à-fait assujetti aux Mahométans ; & le fils de Degène, le dernier des Rois Persans, fut obligé de se refugier à la Chine. Les Sarrasins ou Mahométans rendirent l'Empire de Constantinople tributaire, soumirent l'Afrique, s'emparèrent de la Sicile, firent des courses jusqu'à la porte de Rome, & mirent deux fois le siège devant Constantinople. Maîtres de l'Afrique, l'Espagne se soumit à eux, & ils vainquirent le dernier Roi d'origine Gothique qui dominoit sur cette belle partie de l'Europe. Ils pénétrèrent jusqu'en Pro-

vence & dans la France, & se firent battre par Charles Martel, au centre même de ce Royaume.

Pendant ce temps le Califat, c'est-à-dire, l'Empire Mahométan, dont les Souverains se prétendoient Lieutenans & descendans de Mahomet, passa successivement dans deux maisons, dont la première fut celle des *Ommiades*, descendans de Bisaïeul de Mahomet. Cette Maison donna à l'Orient seize Califes successifs; mais une révolution sanglante mit à leur place la Maison des *Abassides*, qui prenoient leur nom d'un Oncle de Mahomet. *Haroun-al-raschild* fut le cinquième Calife de cette seconde Race. Son Aïeul avoit établi sa résidence à Bagdat, grande & belle ville, augmentée des débris de Babylone; & il étoit universellement reconnu pour Chef de la Religion Mahométane par tous ceux de cette Religion, excepté par la branche des Ommiades, qui étoit établie en Espagne. *Haroun* tenoit donc à Bagdat la Cour la plus brillante. Les Arts & les Sciences, que les premiers Califes avoient absolument négligés, avoient reparu à la Cour avec tout l'éclat imaginable sous les Califes Abas-

sides. Almanzor, le premier d'entr'eux avoit protégé l'Astronomie & la Géographie, comme des connoissances utiles. Ses fils avoient fait traduire en Arabe les Livres physiques d'Aristote, & avoient protégé la Botanique, la Chymie, la Médecine. *Haroun*, indépendamment des Arts, cultivoit les Lettres. La Poésie étoit en honneur à sa Cour; il faisoit lui-même des vers & des chansons; & les plus belles femmes de l'Orient ne pouvoient mériter son amour & son estime, qu'autant qu'elles joignoient les talens & les graces aux attraits de la jeunesse, de la fraîcheur & de la beauté. Il fit traduire en Arabe les Œuvres d'Homère, & ce que les Auteurs Grecs & Latins ont publié d'Ouvrages agréables & intéressans.

Il se piquoit d'une exacte & sévère justice, & même d'humanité. Ce fut conséquemment à ces prétendus principes, qu'il permit à *Jahia*, Chef des Barmécides, descendans d'*Ali*, par conséquent d'une Maison naturellement ennemie de celle dont descendoit *Haroun*, de venir à sa Cour, où il lui promit toute sûreté. Il lui tint assez long-temps parole. Il fit plus, ayant reconnu le mérite de

Giafar, fils de Jahia, il le fit son Grand-Visir & son Favori. Mais à cette faveur succéda, au bout de quelques années, une disgrace dont le Calife eut tout lieu & toute raison de se repentir. Le Ministre étoit sage, juste, libéral, & étoit sincèrement attaché à son Souverain. Sa famille étoit respectée & considérée, à l'abri de sa faveur, & tenoit un rang & un état considérable dans Bagdad. Le Calife même mit Giafar à portée de connoître sa sœur, belle, jeune, aimable & spirituelle; on l'appelloit *Abassaï*. *Giafar* en devint amoureux, & osa la demander en mariage à son Souverain. Celui-ci la lui accorda; mais à une condition d'autant plus cruelle, qu'elle étoit presque impossible à remplir pour deux personnes qui s'aiment: ce fut, qu'étant mariés, ils ne pourroient jouir des droits du mariage. Que ne promet-on pas pour posséder ce qu'on aime! Giafar, qui ne consulta que son cœur quand il fut question de promettre, le consulta encore quand il s'agit d'exécuter ce qu'il avoit promis, & manqua à sa parole. Le Souverain, qui n'en put douter, envoya sa sœur dans le plus triste & le plus malheureux exil; & pros-

crivit non-seulement Giafar, mais *Jahia*, son père, & toute l'illustre famille des *Barmécides*, dont ils descendoient. Ils furent dépouillés de leurs biens, & traités avec la dernière rigueur. Ils étoient innocens; & comme on vient de le voir, le plus coupable d'eux tous ne l'étoit que de n'avoir pas rempli une condition impossible. Leur disgrace dura cependant. Un Vieillard, accusé d'avoir dit, à cet égard, du mal du Calife, fut conduit devant lui, & le Souverain l'accabla de reproches. « Commandeur des Croyans, lui dit le » Vieillard, (c'est le titre que l'on donnoit aux Califes) j'ai plaint le sort de » mes bienfaiteurs, j'ai accusé ceux qui » les ont injustement condamnés; je m'en » serois pris à Dieu même, si je n'avois » trouvé aucun homme coupable du malheur de cette famille vertueuse. L'on » dit que vous avez été jaloux de leurs » richesses & de leur crédit; soyez-le donc » de leur gloire, car il n'y a personne » dans vos Etats qui ne les plaigne & ne » vous blâme ».

Haroun frappé d'un reproche si bien mérité, le pardonna à celui qui avoit osé le lui faire, & lui fit donner une bourse

pleine d'or. *Seigneur*, ajouta le Vieillard, *voici encore un dernier bienfait que je reçois de la main des Barmécides. Haroun* n'osa cependant rappeller à sa Cour cette famille malheureuse ; mais rongé de remords, il traîna une vie languissante, jusqu'au moment de sa mort, l'an 809 de notre Ere. Il avoit coutume de parcourir, déguisé, pendant la nuit, les rues de Bagdat, & d'entrer dans les caravanserais, dans les cafés & même dans les maisons particulières, & de se mêler avec les Etrangers & les Bourgeois qu'il y trouvoit, pour pénétrer, sans être connu, leur façon de penser. Lorsque je le vis après la disgrace des Barmécides, il avoit renoncé à cette habitude ; il craignoit d'apprendre des vérités fâcheuses. Lorsqu'il tenoit son Divan, & qu'il écoutoit & jugeoit lui-même les causes des plus simples particuliers, il avoit l'air noble & majestueux, mais sérieux & triste. On voyoit qu'il se reprochoit quelque chose, & il tâchoit de réparer, par l'équité d'une infinité de petits jugemens, l'arrêt barbare qu'il avoit porté contre tous les Barmécides. Haroun fit le pélérinage de la Mecque à pied ; mais une bonne œuvre

répare-t-elle suffisamment une grande injustice ! Enfin, épuisé par la fatigue de ce voyage, il mourut, laissant trois fils, auxquels il partagea son Empire : le premier, nommé *Amin*, eut la Chaldée, les trois Arabies, la Mésopotamie, la Médie, la Syrie, la Palestine, l'Egypte, & toute l'Afrique jusqu'à l'Océan.

Le second, nommé *Mamon*, eut la Perse, les Indes, le Khoraſſan ; le Tabaresтan, le Chabul, le Mauvaralnahar, pays au-delà du fleuve Oxus.

Le dernier appellé *Motaſſen*, eut en partage l'Arménie, la Natolie, la Géorgie, la Circaſſie, & tous les pays au-dessus & aux environ du Pont-Euxin.

Haroun, prouva, en mourant, que la poſſeſſion des plus vaſtes Empires ne ſuffit pas toujours pour procurer la paix du cœur.

Neuvième Siècle.

Mon voyage pendant le neuvième ſiècle, fut le moins intéreſſant. Jamais la terre n'a été plongée dans un état de barbarie & de foibleſſe plus général & plus parfait. Les Sarraſins étoient alors le peu-

ple le plus poli & le plus amateur des lettres & des sciences de notre globe ; & cependant c'étoient des Barbares, qui étendoient leur domination en Asie, en Afrique & en Europe, toujours à force de répandre du sang & de faire du carnage. Presque par-tout ils pervertissoient ou assujettissoient les Chrétiens. Dans la Perse, c'étoit les adorateurs du feu qu'ils persécutoient, & ils les obligèrent de se réfugier jusques dans l'Inde. Là, ces enciens Persans qui professoient une religion aussi pure & aussi respectable qu'une fausse religion peut l'être, eurent le malheur de se trouver confondus avec des Idolâtres, dont le culte étoit le plus extravagant & le plus ridicule du monde.

Les Indes que vous appellez aujourd'hui Orientales, pour les distinguer de l'Amérique, n'étoient point assujetties aux Mahométans ; mais elles étoient livrées à la superstition la plus grossière, & à un genre de philosophie des plus absurdes.

La Chine étoit dans le même état où je l'avois laissée au second siècle, & attachée aux même principes. La Tartarie étoit en partie soumise aux Mahométans, & en partie livrée à l'Idolâtrie. Les peu-

ples du nord de l'Europe, commençoient à avoir quelque teinture du Chriſtianiſme; en recevant cette religion & quelque connoiſſance des lettres, que les Prêtres Chrétiens leur donnèrent en même-temps, la férocité de leurs mœurs s'adoucit un peu; mais la plus grande partie de l'Europe policée étant alors tombée dans l'ignorance, comment les peuples du Nord s'en ſeroient-ils défendus?

Dans l'Allemagne, dans la France & dans l'Italie même, les fauſſes notions & les mauvais goûts avoient ſuccédé à une barbarie plus complette, ſans doute, mais plus franche & plus noble. Des Princes portoient le titre d'Empereurs d'Occident, de Rois de France & de Rois d'Italie; mais le gouvernement féodal étant dégénéré en véritable anarchie, ne leur laiſſoit que des titres vains, ſans autorité réelle. La race de Charlemagne s'aviliſſoit & s'anéantiſſoit. Le Clergé, ſeul dépoſitaire des lettres, l'étoit devenu par conſéquent des loix; mais il ne connoiſſoit pas les vraies limites de ſon pouvoir; & voulant confondre ſans ceſſe l'autorité temporelle avec la ſpirituelle, & s'arrogeant des droits inſoutenables, il ſe préparoit,

pour la suite, de grands chagrins & de grands embarras.

L'Espagne étoit, en plus grande partie, sous la domination Mahométane; & les petits Rois descendans des Goths, qui conservoient encore quelques possessions dans les Asturies, le pays de Léon & la Navarre, ne sembloient pas mériter alors une grande considération.

En Angleterre, les anciens Rois Bretons ayant disputé long-temps les Provinces de leur Isle contre les Danois & les Saxons, barbares venus originairement du Nord, s'étoient enfin accommodés avec eux, lorsque de nouveaux peuples sortis tout récemment des mêmes pays, vinrent disputer l'Angleterre à ceux qui s'étoient échappés du Nord quelques siécles avant eux.

J'ai vu ces barbares, comme ceux qui subjuguèrent l'Italie à différentes époques, & j'ai fait à leur sujet les mêmes remarques. Fraîchement arrivés du Nord, ils étoient grands, forts, terribles, mais sans foi, sans loi, sans humanité, sans religion & sans politesse. Cent ans après, ils devenoient plus humains & plus traitables en devenant Chrétiens. A deux siècles de

là, ils étoient si semblables aux anciens habitans des pays où ils s'étoient établis, qu'on ne distinguoit plus le descendant d'un Normand d'avec celui d'un Gaulois ou d'un Romain.

J'ai vu l'an 887 les derniers de ces barbares (les Normands) assiéger la ville de Paris. Charles, que l'on surnommoit le Gros, Prince foible, indigne descendant du grand Charlemagne, revêtu des superbes titres d'Empereur & de Roi de France, acheta chèrement leur retraite de devant sa capitale; bien loin de se délivrer par-là de leur persécution, il ne fit que préparer la voie à la honteuse cession que son neveu Charles-le-Simple fut obligé de leur faire, vingt-cinq ans après, de la belle Province de Neustrie. Oui, je les ai vus ces Normands, lors de ce siège de Paris, ayant l'air le plus féroce, la contenance la plus affrayante, toute la tournure de voleurs, de brigands & d'écumeurs de mer, ne respectant rien de tout ce qui paroissoit aux François de plus respectable. Gosselin, Evêque de Paris, tantôt exhortoit son peuple à les combattre, tantôt se servoit des motifs de religion les plus déterminans, pour engager les Parisiens à soutenir avec

patience & fermeté les attaques de ces monstres de cruauté : il les leur faisoit envisager comme des fléaux de Dieu, dont la bonté divine les délivreroit bientôt. Dans les momens les plus pressans, l'Evêque s'armoit d'une cuirasse, & alloit sur les remparts de la ville soutenir les attaques des Barbares. Heureusement que Paris n'étoit pas alors bien difficile à défendre ; réduit à ce qu'on appelle aujourd'hui la cité ou l'isle du Palais, la rivière de Seine lui servoit de fossés de tous les côtés, & les Parisiens n'avoient proprement à soutenir que leurs deux ponts, & les deux fortereſſes qui étoient aux bouts. Les deux ponts s'appellent aujourd'hui le Pont-au-Change & le Petit-Pont ; & les deux fortereſſes (le grand & le petit Châtelet) ne sont plus que deux prisons situées au centre de la ville.

Je vis enfin les Normands se retirer de devant Paris ; & quoiqu'ils eussent été bien payés pour cela, ils brûloient & ravageoient tout dans leur retraite, sur-tout les Eglises & les Monastères. Mais un peu plus de cent cinquante ans après, quand je repassai par la France, où ils s'étoient enfin établis, que je les trouvai

changés ! Ils étoient devenus Chrétiens, dévots, & aussi policés qu'on pouvoit l'être dans ce siècle d'ignorance : ils se piquoient même d'avoir de meilleures loix, & plus de disposition que les autres François à les entendre, & à en faire tourner l'explication à leur avantage. La Chevalerie de Normandie étoit nombreuse, brave & magnifique, & ils avoient rendu fertile & bien cultivée la belle Province qui leur avoit été cédée. Je vis partir Guillaume-le-Bâtard pour sa conquête de l'Angleterre. Son armée étoit aussi leste & aussi aguerrie qu'aucune autre de l'Europe. L'on y distinguoit les premiers auteurs de plusieurs Maisons illustres, qui subsistent encore en France & en Angleterre. Les *Tancarvilles*, les *Harcourt*, les *Perci*, &c.... Si ces Chevaliers Normands n'étoient ni aussi galans, ni aussi polis, ni aussi instruits que ceux de leurs descendans, que vous avez sans doute vus dans les brillantes Cours de Londres & de Versailles, du moins étoient-ils bien différens de leurs grands-pères, qui, en débarquant de la Norwège, étoient venu assiéger Paris.

Dixième Siècle.

L'Europe, au dixième siècle, n'offroit pas un tableau plus satisfaisant que dans le siècle précédent. La postérité de Charlemagne cessa alors de régner dans l'Empire, & sur la France ; & les petits-fils de Robert-le-Fort, Duc de France, & Comte de Paris, occupèrent ce dernier trône. Mais qu'ils étoient foibles dans ces commencemens ! Leurs descendans, qui portent encore cette magnifique couronne, peuvent bien se flater de l'avoir ornée de tous ses fleurons ; car elle étoit bien dégarnie, quand Hugues-Capet la mit sur sa tête. Les troubles dont furent affligées, pendant ce siècle, la ville de Rome & l'Italie, présentoient un spectacle bien triste pour tous ceux qui, comme moi, respectent & révèrent la Religion Chrétienne & ses Ministres. Le trône de l'Empire Grec étoit occupé par des Empereurs, pour la plupart injustes, cruels, & d'ailleurs sans mérite. Pendant deux siècles, on n'en compte que deux qui, par les ouvrages qu'ils nous ont laissés, nous aient prouvé qu'ils avoient des connois-

sances & des principes, que dans des temps plus favorables ils eussent pu heureusement appliquer. L'un est l'Empereur Léon surnommé le Sage ou le Philosophe, de qui nous avons un recueil de loix, qui contient d'excellentes décisions; un traité de tactique, qui montre quelle étoit la façon de combattre de son temps, & comment les successeurs des Empereurs & des Généraux Romains, dans ces temps malheureux, cherchoient à appliquer les principes de l'art militaire de leurs prédécesseurs, à la guere qu'ils étoient obligés de faire contre les Barbares.

Constantin, surnommé Porphyrogenetre, fils de Léon, publia aussi des ouvrages que vous devez connoître. Nous avons de lui une description de son Empire, une histoire de son aïeul l'Empereur Basile, des livres sur l'Architecture, les Mathématiques, l'Agriculture; enfin, un traité de politique très-sage, & qui prouve que si le malheur des temps, ou la foiblesse de l'Empereur, l'empêchoit d'appliquer les bons principes, il les connoissoit du moins.

Avec tout cela, ces deux Empereurs, dont j'ai vu le dernier sur le trône, ont

éprouvé des malheurs, & n'ont eu aucun succès qui ait illustré leur règne.

Je vous entretiendrai donc (pour entrer dans quelque détail sur ce que j'ai vu dans mon dixième voyage) de l'intérieur de l'Afrique, dans lequel j'ai pénétré chaque siècle : mais qui offre si peu de tableaux intéressans, qu'il suffira de vous en parler une fois.

D'abord, il faut vous prévenir que toutes les fois que j'entre dans l'intérieur de l'Afrique, je prends la précaution de me noircir, de manière à ne pas être reconnu pour blanc par les gens du pays. Ayant ainsi adopté leur couleur, de même que le costume des habillemens usités dans les différens lieux par où je passe, je ne parois pas un beau Nègre ; mais du moins ma blancheur n'effraie pas les gens. La facilité que j'ai aussi de parler toutes les langues, fait que j'entends tout ce que disent ces gens-là. Ainsi, ils ne peuvent pas me prendre pour un étranger, du moins d'un pays bien éloigné.

Le plus grand Royaume de l'intérieur de l'Afrique, est l'Abyssinie, dont le Souverain est appellé, tantôt Empereur des

Abyssins, tantôt Roi d'Ethiopie, quelquefois grand Négus. Il étoit connu en Europe, dans les temps d'ignorance, sous le titre de Prêtre-Jean. Ce nom venoit de ce que l'on savoit en général qu'il étoit Chrétien, & qu'on croyoit qu'il étoit en même-temps Grand-Prêtre de son peuple. Cela n'est pourtant pas tout-à-fait vrai; mais les Ecclésiastiques de ses Etats ne peuvent faire aucun ombrage à ce souverain despotique.

Il prétend descendre de Salomon & de la Reine de Saba, & en conséquence les Abyssins ont suivi la Religion Juive, depuis le temps de Salomon jusqu'au commencement du quatrième siècle. Il est certain que je les trouvai Juifs au troisième, & Chrétiens au quatrième. Ils avoient été convertis par un Prélat nommé Saint-Frumentius. Dès que les Mahométans se firent connoître, ils eurent de grandes guerres avec les Abyssins, & diminuèrent l'étendue de l'Empire de ceux-ci, en leur enlevant ce qu'ils possédoient sur les côtes de la mer rouge, & même sur l'océan occidental. Mais dans mon voyage au dixième siècle, je trouvai tout pacifié entr'eux. Les Abyssins se sont bornés à do-

miner dans l'intérieur des terres ; & depuis huit ou neuf siècles ils communiquent très-peu avec les Mahométans, & encore moins avec les Chrétiens. Il n'y a que quelques Marchands qui descendent le Nil jusqu'auprès du Caire, & qui poussent jusqu'à Alexandrie quand ils ont affaire au Patriarche Cophte de cette ville.

Après une interruption de deux ou trois siècles, pendant lesquels le trône des Abyssins a été rempli par une famille d'usurpateurs, celle de David & de Salomon est remontée sur le trône, & y est encore ; du moins, en 1715, ai-je vu un Roi, qui s'appelloit *David*, porter cette couronne. Une ancienne ville, à présent presque ruinée, étoit autrefois la capitale de cet Empire : elle s'appelloit Axuma ; mais à présent la cour d'Ethiopie voyage & passe d'une Province à l'autre, en construisant, partout où elle séjourne, une ville portative, composée, partie de baraques, partie de tentes. On juge bien que la plus belle baraque forme le palais du Roi, qui est un Prince qui a de fort grandes prétentions à la magnificence & à la grandeur ; car on n'obtient audience de lui qu'avec beaucoup de cérémonies. L'em-

barras de m'y soumettre a été cause que je n'ai jamais eu l'honneur de parler à ces Monarques : je ne les ai pas non plus vu manger ; mais j'ai vu des Seigneurs Abyssins à leur grand couvert user du même cérémonial que le Roi. Voici quel est ce cérémonial : des esclaves leur coupent la viande en petits morceaux, la mêlent avec du pain, en font de petites boulettes qu'ils leur jettent dans la bouche, sans qu'ils aient la peine de rien couper, & de toucher à rien. L'Empereur est toujours servi par des femmes ; &, pendant son dîner, on lui lit les pseaumes de David, &, dans les grands festins, le pseautier tout entier.

Le Christianisme n'empêche pas l'Empereur d'Abyssinie d'avoir plusieurs femmes, dont la principale a le titre d'Impératrice ; il nomme d'ailleurs pour son Successeur celui de ses enfans qu'il juge à propos. L'habillement du pays, consiste dans une camisole & des caleçons de toile : on met sur cela, quand on sort, un manteau d'étoffe plus ou moins riche, suivant la dignité & l'opulence. Tous les Abyssins portent les cheveux longs, ne les ayant point crêpus comme les Nègres. Le Monarque, dans les cérémonies, a pour cou-

ronne un bonnet, dont le fond eſt de ſatin bleu, garni d'une étoffe brochée en or, & orné de pierres de couleur. L'on eſt perſuadé en Ethiopie que cette couronne, ou du moins le modèle, a été apporté du Ciel par un Ange.

Ce fut au ſixième ſiècle que les Ethiopiens s'attachèrent au ſchiſme & à l'héréſie d'Eutichès, quoiqu'ils ne compriſſent pas trop en quoi conſiſtoit cette doctrine. Dioſcore, Patriarche d'Alexandrie, qui étoit le Prélat le plus voiſin de leur pays, leur ayant dit qu'il falloit condamner le Concile de Chalcédoine, ils le condamnèrent, & ſont reſtés ſchiſmatiques & hérétiques ſans trop ſavoir pourquoi. Ils n'ont plus de correſpondance, ni avec l'Egliſe Grecque, ni avec la Latine. Mais un faux Patriarche d'Alexandrie, qui a fort peu de Chrétiens de ſa Communion, leur envoie de temps en temps un *Abunæ* ou Archevêque, pauvre Evêque *Cophte*, qui communément ne ſait pas leur langue, & qui prend toujours les ordres de l'Empereur pour diriger les Abyſſins dans la voie qu'ils croient être celle du ſalut; moyennant cela tout eſt en paix dans leur pays, au ſujet de la religion; d'ailleurs ils croient

(à ce qu'ils m'ont dit) la préſence réelle, adorent l'Euchariſtie, & pratiquent la Confeſſion & les autres Sacremens de l'Egliſe Catholique; mais leur manière de ſe confeſſer vous paroîtra ſingulière, ſur-tout à ceux d'entre vous qui ſont Catholiques Romains. Un Prêtre Abyſſin va dans l'Egliſe un inſtant avant la Communion; il a à ſa main un encenſoir fumant, & en le remuant il dit au peuple aſſiſtant: *Confeſſez vos péchés, & Dieu vous les pardonnera.* Alors chacun ſe reconnoît tout bas pour plus ou moins coupable; & le Prêtre donne l'abſolution à tout le monde: après cela on admet à la communion tous ceux qui s'en jugent dignes, & l'on n'en exclut que les pécheurs publics & ſcandaleux.

L'Evêque unique de l'Empire Ethiopien fait ſeul des Prêtres: ils ſont mariés, & n'ont point d'autre uniforme qu'une croix de fer qu'ils portent tous à la main.

J'ai vu dans mes voyages poſtérieurs au dixième ſiècle, les Portugais, & ſur-tout une Société de Religieux de cette Nation, qu'on appelloit, à ce que je crois, des Jéſuites, faire de grands efforts pour ramener ces Abyſſins à la catholicité & à la ſou-

miſſion à l'Egliſe Romaine ; mais ces meſures ont fort mal tourné ; & il étoit difficile, en effet, qu'un peuple noir pût ſe réſoudre à une hiérarchie dont le Chef eſt blanc. Actuellement, aucun Européen ne pénètre plus dans l'Ethiopie, & je n'ai continué à y voyager pendant chaque ſiècle, qu'à la faveur de mon traveſtiſſement continuel. Les Egliſes des Abyſſins ne ſont pas plus magnifiques que les palais & les maiſons ordinaires : ce ne ſont que des cabanes : on y prie Dieu debout. Ils ont des Moines, qui ne ſont diſtingués des autres particuliers, que parce qu'ils ne vivent que d'aumônes & font de plus longs carêmes.

La Langue Ethiopienne eſt double : l'une, qui eſt littérale, & connue ſous le nom d'*Axumique*, eſt celle dans laquelle ſont traduits les Livres ſaints ; c'eſt auſſi dans ce langage qu'eſt écrite la Liturgie. Elle tire ſon nom de la ville d'Axuma, & reſſemble beaucoup au Syriaque ; les caractères en ſont les mêmes. L'autre langue, qui eſt celle qu'on parle journellement, s'appelle *Amharique* : elle n'a proprement point de caractères d'écriture ; mais elle eſt entendue par-tout l'Empire

l'Empire Ethiopien, même par les *Galles*, qui ſont une nation ſauvage & barbare, chez laquelle j'ai voyagé, & dont les mœurs ſont d'autant plus dignes de vous arrêter un moment, que ce ſont à-peu-près les mêmes que celles de tous ces peuples ſauvages de l'Afrique qui occupent le centre de cette grande partie de la terre, ſi généralement inconnue. Les Galles n'ont ni religion ni forme de gouvernement décidée ; à peine ont-ils un langage formé ; cependant, graces à Dieu, je les entendois. A leurs manières, je compris que leur Roi ou Chef étoit moins cérémonieux que l'Empereur d'Ethiopie : au moyen de quoi je voulus le voir & lui faire ma cour. Dès que j'en eus fait la propoſition, on m'aſſura qu'il me verroit volontiers, & l'on me fit entrer dans une cabane voiſine de ſon palais : j'y attendois le moment de l'audience, lorſque j'entendis les gens qui ſe préparoient à m'y introduire, qui ſe diſoient entr'eux, *nous lui ferons ſubir la cérémonie ; & comme il paroît qu'il vient de loin, nous ne l'épargnerons pas, pour lui donner opinion de notre ſupériorité ſur les autres nations.* L'un ajoutoit, *je lui donnerai*

vingt-cinq coups de bâton sous la plante des pieds; l'autre m'en promettoit autant sur les épaules; & le troisieme, un peu plus sur le derrière. Je compris que c'étoit ainsi qu'on faisoit aux étrangers les honneurs du pays de Galles; je m'enfuis, & vous voyez que je cours encore.

Chaque siècle, je fais le tour de l'Afrique, & j'y employe environ vingt-cinq ans. Rarement passé-je par l'intérieur des terres, où l'on ne trouve que des horreurs qui font honte à l'humanité. Mais en suivant les côtes, je rencontre quelques villes assez commerçantes, dans lesquelles j'ai souvent trouvé des Chrétiens Abyssins, ensuite des Mahométans, & enfin des Chrétiens Portugais, qui s'y sont établis depuis que *Vasco* de *Gama* a fait le tour de l'Afrique. Telles sont *Mélinde* & *Monbaze*, voisines du grand Empire de *Monoemugi*, dont la forme de gouvernement est presque inexplicable; & *Mozambique* & *Sofala*, voisines du *Monomotapa*, autre Empire aussi peu connu. Il y a dans ce pays-là des mines d'or précieuses; mais heureusement que les Chrétiens n'y sont point assez en force pour obliger les malheureux habitans à les exploiter.

J'ai vu les Caffres, & sur-tout les Hottentots, voisins du Cap de Bonne-Espérance; ce sont des peuples laids, dégoûtans, presque horribles, mais avec cela, hospitaliers, justes, humains & raisonnables. Ils adorent les astres, & bien plus la lune que le soleil, parce que celui-ci les brûle, & que l'autre ne fait que les éclairer.

J'ai parcouru le Royaume d'Angola; & au dix-septième siècle, j'y ai vu régner une Reine nommée Zinga. C'étoit une Amazone fière qui faisoit avec succès la guerre aux Portugais mêmes. Elle avoit un serrail de cinquante jeunes Nègres des mieux faits. Comme elle étoit Payenne, elle sacrifioit au Démon des jeunes filles, mais jamais de jeunes garçons. Ses exploits contre les Portugais ont fait du bruit dans leur temps, ainsi que sa mort tragique. Pour moi, je n'ai point trop suivi la cour de cette héroïne, dont la façon de vivre ne pouvoit me paroître ni agréable ni intéressante.

Je me suis arrêté plus volontiers dans le Royaume de Congo. On y voit des villes assez grandes, & les habitans en sont assez aimables. Le peuple n'y est ha-

billé que de petites camisoles tissues de paille; mais le Roi & les grands Seigneurs portent une espece d'habillement à l'Européen ; & du moins quand ils vont nuds, ils ont des chapeaux bordés, des golilles ou fraises au col, & de grandes épées. La Religion Chrétienne y est établie depuis plusieurs siècles : je l'y ai vu naître & prospérer, & j'ai remarqué à Congo un Evêque Catholique, avec un Chapitre de Chanoines Noirs.

Dans le Royaume de Loango, que j'ai aussi parcouru, le Prince ne mange jamais en public, pour faire croire qu'étant immortel, il n'a pas besoin de se nourrir.

J'ai toujours vu les peuples de Guinée idolâtres ; & depuis que les Européens fréquentent ce pays, ce n'est pas sans horreur que j'ai remarqué qu'on ne s'empressoit pas de convertir ces nations, de peur qu'en leur inspirant les principes humains & respectables de votre religion, on ne les empêchât de se vendre les uns & les autres aux Chrétiens qui les achètent, & les traitent avec plus de dureté que les plus vils animaux. Ah ! Messieurs, je ne veux faire aucune réflexion sur cet affreux commerce que je vois établi depuis quel-

ques siècles, avec un chagrin qui me déchire le cœur. Passons à mon onzième voyage.

Onzième Siècle.

De tout ce que j'ai vu d'intéressant dans mon onzième tour du monde, je ne vous parlerai que de la première Croisade, après vous avoir dit que les Chrétiens qui l'entreprirent, n'eurent plus affaires aux Sarrasins ni aux Califes, mais aux Turcs Seljoucides, peuples originaires de la Tartarie, qui, au commencement de ce siècle, s'emparerent de la Perse & de la Syrie. Ils forcèrent, sous la conduite de *Togrubelgh*, les Califes de Bagdad à ne se plus regarder que comme les Chefs de la Religion, & à se borner à de vains honneurs, tandis que les Sultans Turcs avoient en main toute l'autorité, sur-tout la Militaire. Le Sultan qui régnoit à Jérusalem lorsque l'on entreprit la première Croisade, s'appelloit Soliman. Je ne fus point témoin de la conquête de la Ville Sainte; car la même Puissance qui me contraint à voyager continuellement, me défend de rentrer dans ma Patrie. Mais

j'ai vu partir de France les premiers Croisés ; je les ai suivi jusqu'en Asie, & je vais vous en faire l'histoire & le tableau.

Un Hermite nommé *Cucupierre*, ou communément *Pierre-l'Hermite*, avoit fait le pélerinage de Jérusalem, y avoit été assez maltraité par les Turcs, & avoit vu avec douleur, non-seulement les lieux saints matériels, mais nombre de pauvres Chrétiens gémir dans l'esclavage. Un enthousiasme pieux le saisit ; &, en repassant par Rome, il se jeta aux pieds du Pape Urbain II, & le supplia d'engager les Princes Chrétiens à arracher Jérusalem des mains des Infidèles. Le Pape entra volontiers dans des vues qui ne lui coûtoient rien, & pouvoient lui être fort avantageuses. Il assembla un Concile à Plaisance, où il invita les Princes & les Seigneurs Chrétiens à se croiser, c'est-à-dire, à s'armer contre les Infidèles, & à porter sur leurs habits une croix, marque du vœu qu'ils faisoient de retirer les saints Lieux des mains des Mahométans. Par un heureux concours de circonstances, l'Empereur Grec *Alexis Comnène*, envoyoit dans ce même moment demander au Pape des secours contre les Infidèles. On promit à ses Am-

baſſadeurs de travailler fortement à les lui procurer; & ils furent témoins des efforts que fit le Pape, à Plaiſance, pour remplir ce grand objet. S'il n'y réuſſit pas parfaitement en Italie, il fut plus heureux en France & en Allemagne. Il vint en perſonne tenir un ſecond Concile à Clermont en Auvergne. Un nombre infini de perſonnes s'y croisèrent; il eſt vrai que c'étoit marchandiſe bien mélée, mais du moins étoit-elle nombreuſe. Pierre-l'Hermite leur avoit inſpiré ſon enthouſiaſme; & comme il avoit infiniment exalté le mérite des pieuſes conquêtes propoſées, tous ceux à qui leur conſcience avoit beaucoup à reprocher, & qui étoient embarraſſés du choix d'une pénitence, préférèrent celle de marcher à la Croiſade, comme la moins triſte & la moins ſédentaire. Il y eut donc juſqu'à cent mille perſonnes qui s'enrôlèrent pour la conquête de Jéruſalem; & elles prirent pour deviſe & pour mot de ralliement, cette parole prononcée par le Pape, *Dieu le veut.* Elle fut auſſi-tôt répétée en *chorus* dans la moitié de l'Europe. Il ne fut plus queſtion que de prendre des précautions pour que les biens, l'honneur & la famille de ceux

qui alloient faire ce grand voyage, ne souffriſſent pas de leur abſence. On régla pour cela, qu'il y auroit des trèves, des ſuſpenſions d'armes entre tous les Seigneurs qui ſe faiſoient la guerre, & ſuſpenſions de procédure contre tous les particuliers qui avoient des dettes ou des mauvaiſes affaires ſur le corps, pourvu qu'ils ſe croiſaſſent. Mais ce n'étoit pas tout que d'ameuter tant de gens, il leur falloit des Chefs & des Chefs guerriers, pour les mettre en état de faire des conquêtes. Il y avoit au Concile de Clermont aſſez d'Evêques, mais peu de Princes. Le Roi de France, Philippe premier, n'avoit eu garde d'y paroître, car il étoit alors excommunié par le Pape Urhain II, pour avoir enlevé Bertrade de Montfort, femme du Comte d'Anjou. Mais le Pape ſe chargea du ſoin d'engager différens Princes à être les Chevaliers de cette ſainte expédition. Ceux qu'il trouva étoient certainement dignes de remplir une ſi belle commiſſion. Ce furent Hugues, Comte de Vermandois, frère du Roi de France; Robert, Duc de Normandie, fils de Guillaume le Conquérant, Roi d'Angleterre; Raymond, Comte de Toulouſe;

Robert, Comte de Flandres, & Godefroy de Bouillon, Duc de la Basse-Lorraine, aujourd'hui le Brabant. Celui-ci vendit à l'Evêque de Liege sa terre de Bouillon, & s'endetta considérablement sur son Duché de Lorraine, pour entreprendre ce voyage; ses frères, Baudouin & Eustache, le suivirent; enfin Etienne, Comte de Chartres & de Blois, s'engagea encore pour cette expédition. Avec des Chefs si distingués & si braves, elle pouvoit être entreprise; mais ces mêmes Chefs auroient été embarrassés de se trouver chargés de conduire toute la populace qui avoit pris la croix au Concile de Clermont. Ils résolurent donc de faire, en quelque façon, leurs affaires à part, & d'envoyer, comme enfans perdus, le commun des Croisés se tirer d'affaire comme il pourroit. Le brave & pieux Godefroy de Bouillon érige Pierre l'Hermite en Général de la premiere colonne des Croisés François; & Dieu sait quelle armée singuliere le bon Hermite avoit sous ses ordres. Je l'ai vue, cette armée: Pierre étoit à la tête, vêtu d'un scapulaire & d'un cilice, la tête couverte d'un capuchon monacal, avec un bâton à la main: il donnoit ses ordres à

une multitude de près de cent mille hommes: la tête auroit tourné à moins; & sans qu'elle tournât tout-à-fait à Pierre, du moins ne l'eût-il pas assez forte pour empêcher sa troupe de faire beaucoup de désordre; c'est ce dont je fus témoin. Un seul Chevalier François, homme de qualité, dit-on, & très-brave, mais qui avoit fort peu de suite, car on l'appelloit *Gaultier sans avoir*, c'est-à-dire, sans terre & sans argent, conduisoit à cheval, avec huit ou dix Cavaliers, cent mille piétons de tout âge & de tout état. Quel bruit & quel ravage faisoit cette troupe! Plus Pierre l'Hermite leur disoit qu'ils gagnoient le Ciel en allant combattre les Infideles, plus ils croyoient qu'ils pouvoient se livrer à leurs passions, & que le mérite de la Croisade réparoit tous les désordres auxquels ils pouvoient se livrer. Ainsi, plus semblables à une nuée de sauterelles qui va détruisant tout dans les campagnes, qu'à une armée de Chrétiens qui va combattre les Infideles, les Croisés de Pierre l'Hermite arrivèrent en Hongrie. Le Roi Carloman les reçut assez bien, respectant l'objet de leur voyage: mais ils s'avisèrent de prendre d'assaut & de piller une ville

qui avoit voulu leur fermer ſes portes, & qui ne leur avoit pas fourni, à point nommé, les vivres qu'ils avoient demandés. Les Hongroiſe fâchèrent & aſſommèrent un bon nombre de ces pélerins, & diminuèrent par conſéquent la troupe, dont le reſte arriva, comme il put, aux portes de Conſtantinople, où on les fit camper hors la ville, ſans leur permettre d'y mettre le pied.

Pendant ce temps, il s'élevoit en Allemagne une autre troupe de Croiſés, de la même force & du même genre, auſſi mal diſciplinée; & dont Godefroy de Bouillon & ſes amis ne voulurent pas davantage ſe charger. Un Moine, nommé Gotelskac, avoit prêché la Croiſade par l'ordre du Concile de Clermont; & le cœur des Allemands s'étoit échauffé au récit des Indulgences attachées au voyage de la Paleſtine; bientôt la troupe Germanique étoit devenue auſſi conſidérable que la Françoiſe. Elle étoit auſſi mal compoſée. Leur premier exploit fut de vouloir forcer tous les Juifs à ſe convertir, en attendant qu'ils en fiſſent autant aux Sarraſins: cette première bonne œuvre leur parut d'autant plus aiſée à exécuter, que les

Juifs n'étoient point armés, & qu'ils étoient fort riches. Ils y travaillèrent donc avec ardeur, & se mirent à piller toutes les maisons des Juifs, qui étoient en grand nombre à Mayence & à Francfort. Par occasion ou par mal entendu, ils pillèrent même quelques-unes de celles des Chrétiens, & cette expédition finit mal pour les Croisés. On en assomma beaucoup; & comme ils voulurent forcer le Palais de l'Archevêque de Cologne, qui avoit réfugié quelques Juifs chez lui, ils achevèrent d'être très-maltraités dans cette ville. Cependant le reste de cette bande ayant été jointe par une autre, commandée par le Comte *Emico*, ils arrivèrent jusqu'en Hongrie, étant encore en assez grand nombre; mais avec peu de cavaliers & de guerriers à leur tête, ils voulurent encore prendre d'assaut une ville; & ce fut avec le même succès que la colonne de Pierre l'Hermite avoit eu. Ils furent très-maltraités; & réduits à un très-petit nombre, ils arrivèrent & se joignirent sous les murs de Constantinople, & aux Croisés François.

L'Empereur qui régnoit alors sur l'Orient, s'appelloit Alexis Comnène,

C'étoit un usurpateur qui en avoit détrôné un autre ; mais qui, d'ailleurs, avoit beaucoup d'esprit & de talens pour la politique. Il reçut, avec l'apparence de l'intérêt & de la bonté, les débris des premières colonnes des Croisés Latins ; mais il se garda bien de les laisser entrer dans sa capitale. Il les fit camper aux environs ; & comme cette troupe de gens indisciplinés y commit bientôt beaucoup de désordres, il s'en plaignit amèrement à leurs Chefs. Ceux-ci, sur-tout le bon Hermite, représentèrent qu'ils n'étoient pas les maîtres de les contenir : alors l'Empereur leur proposa de passer le détroit, & de se rendre en Bythinie, pour s'approcher d'autant plus de l'objet de leur voyage.

Le politique Empereur savoit bien qu'ils trouveroient de ce côté-là des Turcs qui les corrigeroient ; & cela arriva. Le Sultan de Nicée tomba sur ces malheureux, & détruisit presque entièrement les deux bandes. Le Chevalier Gaultier & le peu de Guerriers qui étoient à la tête de ces pauvres Croisés, furent tués. Pour le bon Hermite, on se contenta de lui prendre son argent, & il se retira à Constantinople, où il attendit Godefroy de Bouil-

lon, qu'il suivit en qualité d'Aumônier ou de Prédicateur, dans toute son expédition jusqu'à Jérusalem.

Godefroy fut un des principaux, & devient bientôt le vrai Chef de la seule armée des Croisés qui parvint à sa destination. Aussi étoit-elle bien mieux composée que les deux autres. On y voyoit des Princes & des Seigneurs de la première distinction; car outre ceux que je vous ai nommés, cette belle troupe fut bientôt jointe par une autre, commandée par les enfans & les descendans de ce fameux Robert Guiscard, Gentilhomme Normand, qui, environ quatre-vingt ans auparavant, s'étoit rendu maître de l'extrémité de l'Italie, de la Pouille, de la Calabre, & enfin de la Sicile. *Boémond*, Prince de Tarente, étoit à leur tête, & étoit accompagné d'une Chevalerie leste & distinguée, entre laquelle on voyoit briller le jeune *Tancrede*, son cousin, héros charmant, que j'ai oui dire qu'un fameux Poëte Italien avoit célébré dans un Poëme estimé, que l'on nomme *la Jérusalem délivrée*.

J'ai vu ces deux armées réunies former un corps redoutable, capable de faire les plus

grands exploits, & de venir à bout des plus grandes conquêtes. Mais avant que tous ces illustres Guerriers se missent en marche pour les entreprendre, ils eurent bien des difficultés à surmonter. L'armée des Comtes de Vermandois & de Flandres, & de Godefroy de Bouillon, traversa heureusement l'Allemagne, s'y conduisant avec régularité & discipline; ils s'y firent aimer & respecter; ils eurent le même succès en Hongrie. On sentit toute la différence qu'il y avoit entre cette armée de Chevaliers & la populace de François & d'Allemands qui l'avoient précédée. On les conduisit avec honneur dans la Thrace & jusques aux portes de Constantinople; & Alexis comprit qu'il avoit besoin de bien plus d'art pour les tromper & les perdre, qu'il n'en avoit employé contre les armées de Pierre l'Hermite & du Comte Emico. Aussi joua-t-il avec eux tout son jeu. Il eut d'abord l'audace de prendre prisonnier le Comte Hugues, frère de Philippe, Roi de France; mais il fut bientôt obligé de le rendre, & même avec des complimens & des excuses qui étoient autant de fausfetés. Il fut obligé d'employer le même artifice, en recevant dans ses Etats le

Comte Raymond de Toulouſe, avec un grand nombre de Chevaliers du Languedoc, de la Gaſcogne, de l'Eſpagne & même de l'Italie, qu'il menoit avec lui. Enfin, quand Boémond, Tancrède & les autres Chevaliers originaires Normands, Napolitains & Siciliens, ſe furent joints à l'armée Latine, Alexis furieux au fond du cœur, n'eut plus d'autres moyens de ſe débarraſſer de ces hôtes incommodes, qu'en les faiſant promptement marcher à leur noble deſtination. Il leur fit donc paſſer la mer, & les fit tranſporter en Aſie, après avoir fait un traité avec le Duc de Normandie, le Comte de Flandres & les autres principaux Croiſés, par lequel ils s'aſſujettiſſoient, pourvu qu'il les ſecourût de bonne foi, à lui faire hommage de tout ce qu'ils pourroient conquérir ſur les Infidèles.

Les Princes Croiſés prirent d'abord la ville de Nicée en Bythinie; mais ce ne fut qu'après avoir gagné deux batailles, & eſſuyé, de la part de l'Empereur Grec quelques trahiſons, qui, heureuſement, furent découvertes.

Le Sultan Turc, Soliman, leur fit éprouver une défaite; mais ils s'en relevèrent

bientôt par une nouvelle victoire, & se trouvèrent enfin aux portes de la belle & magnifique Antioche. Le siège de cette ville par les Croisés, fut mémorable. Ce ne fut qu'après des efforts incroyables, & en profitant d'une trahison, qu'ils vinrent à bout de la réduire, & de pénétrer ensuite jusqu'en Syrie. Je suivis les Croisés jusqu'aux frontières de cette Province, qui doit m'être si chère. Je vis Godefroy de Bouillon faire des exploits, d'après lesquels je ne fus point étonné de la fortune qu'il fit par la suite. Il tua, à la vue de toute l'armée, un ours furieux, & lui fendit le ventre, dans le temps qu'il se jettoit sur lui pour le dévorer. Ayant combattu seul à seul contre un énorme géant, il lui donna un si rude coup d'épée tranchante sur l'épaule, qu'il le fendit depuis cet endroit jusqu'à la hanche opposée. La partie du corps coupée tomba, & l'autre s'accrochant au cheval, rentra avec lui dans la ville, au grand étonnement des citoyens. Ce qui donna lieu à cette histoire, devenue depuis si commune, que les gens tués par Godefroy, restoient à cheval, & rentroient dans leur camp.

J'ai vu mourir, les armes à la main,

le Légat du Pape, qui accompagnoit les Croisés dans ces grandes expéditions. Il s'appelloit *Aymard de Monteil*, & étoit Evêque du Puy. S'il prêchoit avec moins d'enthousiasme que Pierre l'Hermite, il payoit du moins mieux de sa personne. Boémond, Prince de Tarente, garda, à titre de Principauté, la ville d'Antioche, à la conquête de laquelle il avoit eu la plus grande part. Enfin, les Croisés approchoient de Jérusalem, lorsque Hugues, frère du Roi de France, fut obligé de les quitter, pour retourner dans sa patrie. Par sa retraite, Godefroy se trouva le Prince le plus considérable de tous ceux qui avoient part à cette expédition, moins par sa dignité, puisque le Duc de Normandie & le Comte de Flandres en étoient, que par sa valeur & sa sagesse connues de tout le monde. Je m'éloignois à regret de ce pays, lorsque j'appris que Jérusalem étoit prise, & que Godefroy en étoit couronné Roi; ou plutôt que, refusant ce titre, il n'avoit voulu que celui de Défenseur du saint Sépulcre. Ce fut sur les Sultans d'Egypte, qui avoient enlevé Jérusalem aux Turcs Seljoucides, que cette ville fut prise par les Croisés Latins. Quand cette con-

quête parut assurée, la plupart des Seigneurs qui y avoient contribué, retournèrent en Europe; & c'est ainsi que finit la première Croisade, à la fin du onzieme siècle.

Douzième Siècle.

Entraîné par des ordres suprêmes dans des parties du monde éloignées, ce ne fut qu'au milieu du douzième siècle que je me trouvai en Europe, & que j'entendis parler des nouveaux efforts que l'on faisoit pour recouvrer la Terre Sainte. En passant par la France, en 1115, j'entendis prêcher une nouvelle Croisade au fameux Saint Bernard, & je vis, dans la personne de ce Moine, un des plus remarquables personnages qui aient paru dans l'Europe pendant ce siècle. Il étoit né d'une famille illustre, & pouvoit se flater de remplir dans le monde les plus grands emplois, d'autant plus qu'il joignoit à une figure belle, noble & spirituelle, des talens supérieurs, & d'aussi bonnes études qu'il étoit possible d'en faire dans le siècle où il vivoit. Mais il préféra l'état Religieux à l'éclat des dignités séculieres; sans doute qu'il avoit le pressenti-

ment que ce ſeroit par cette voie extraordinaire qu'il feroit la plus étonnante fortune. Il ſe retira donc, de bonne heure, dans l'Abbaye de Cîteaux, nouvellement fondée, & dans laquelle une réforme auſtère étoit établie depuis peu; mais il ne s'y retira pas ſeul, & il commença dès-lors à exercer cet empire, qu'une grande éloquence naturelle uſurpe aiſément ſur les eſprits. Il entraîna avec lui dans ſa retraite, ſes cinq frères, dont un étoit marié, deux autres déjà avancés au ſervice militaire: ils y furent ſuivis par leur oncle, & par pluſieurs Gentilhommes & Chevaliers, entr'autres, par Hugues, de la Maiſon des Comtes de Mâcon, qui devint un des diſciples les plus zélés de Bernard. Enfin, il arriva à Cîteaux avec trente perſonnes, qui, après s'être exercées pendant quelque temps à toutes les auſtérités de la vie monaſtique, parurent bientôt à leurs Supérieurs, propres à établir différentes colonies dans la Bourgogne & la Champagne. Bernard fut le fondateur de celle de Clairvaux. On dit qu'il eut bien des difficultés à eſſuyer dans le commencement de cet établiſſement: elles ne ſervirent qu'à mieux développer ſon habileté.

Elles l'obligèrent de faire des voyages à Paris : il y débita avec éclat d'excellentes homélies, & prêcha la régularité & la réforme, non-seulement aux simples Clercs, mais aux Princes & aux Prélats de l'Eglise de France. Il conserva pourtant, en leur donnant des leçons sévères, le respect qui étoit dû à leur dignité. Un Archevêque de Sens, & un Evêque de Paris, ne rougirent point d'avouer qu'il les avoit convertis. Bientôt sa réputation devint si grande, que ce simple Moine écrivoit au Pape & au Roi, & donnoit à ceux en qui résidoit l'une ou l'autre puissance, des avis qui étoient regardés comme des ordres. Les Couvens de sa réforme se multiplièrent, & l'on vit jusqu'à Othon, fils du Comte d'Autriche, & petit-fils de l'Empereur Conrad, venir prendre l'habit à Clairvaux. L'ordre de Prémontré, qui est devenu si illustre & si riche, s'établit sous les auspices de Saint Bernard, qui fit accorder à Saint Norbert, fondateur de cet Ordre, le terrein de sa première Abbaye en Picardie. Mais un disciple au moins aussi intéressant que s'attacha Bernard, fut l'Abbé Suger, homme sans naissance, Moine dès sa plus tendre

jeuneſſe dans l'Abbaye de Saint-Denis. Il avoit eu le bonheur d'y faire ſa cour au Roi Louis-le-Gros, qui y avoit été élevé ; & ce Monarque s'étant ſouvenu de lui quand il fut ſur le trône, lui avoit procuré la riche & magnifique Abbaye de S. Denis. Suger y vivoit en Prince plutôt qu'en Religieux ; ſon génie & la faveur du Roi, le mettoient dans le cas de ſe mêler des plus grandes affaires, & d'y jouer un perſonnage. Il s'étoit même fait de la réputation à la guerre, & il y avoit eu des ſuccès. Il avoit été envoyé à Rome pour y négocier dans des circonſtances difficiles. Il avoit aſſiſté à pluſieurs Conciles, & avoit été revêtu du caractere d'Ambaſſadeur de France auprès de l'Empereur & du Roi d'Angleterre. On prétend même qu'il avoit ménagé une réconciliation entre le Pape & l'Empereur. Ce fut au milieu de tout cet éclat que Suger ſe déclara diſciple de S. Bernard, & qu'à ſon exemple il mit la réforme dans l'Abbaye de Saint-Denis, ſoumit ſes Moines, & ſe ſoumit lui-même à une auſtérité preſque égale à celle des Religieux de Cîteaux & de Clairvaux. Sans doute que des motifs de dévotion & de religion influèrent ſur la con-

duite de Suger; mais d'ailleurs, il étoit de sa politique de ne pas laisser à Saint Bernard l'avantage d'être un Religieux régulier & édifiant. L'affiche de la régularité fit, en faveur de Suger, tout l'effet qu'il en pouvoit desirer. De concert avec Saint Bernard, il travailla à faire cesser le schisme qui divisoit l'Eglise. Ces deux Moines, d'accord, gouvernèrent la France, & influèrent sur les intérêts de l'Europe entiere. Suger étoit plus homme de cabinet, plus courtisan, plus ministre, & en apparence, plus capable d'administration & d'affaires: Bernard plus vif, plus pressant, emportoit, par la force de son éloquence, des résolutions que Suger n'avoit pu inspirer. Louis-le-Gros mourut; Louis le-Jeune, son fils, fut couronné avec un éclat inusité jusques alors. Ce fut à son sacre qu'assistèrent, pour la première fois, les douze Pairs de France. Suger étoit, sans trop le paroître, l'ame de ses conseils. Après que le jeune Roi eut fait, pendant quelque temps, la guerre au Duc d'Aquitaine, Suger lui conseilla d'épouser l'héritiere de ce Duché & des plus belles Provinces de l'ancien Empire François. Jamais alliance n'a été contractée avec

des espérances politiques plus flateuses & mieux fondées. Ce que les graces & la beauté peuvent fournir d'heureux augures pour un mariage, se trouvoit réuni dans celui-ci. Eléonore d'Aquitaine, ou de Guienne, étoit charmante, vive, spirituelle. Les fêtes brillantes qui suivirent ses noces, sembloient être l'aurore des plus beaux jours. La révolte du Comte de Vermandois commença pourtant à les troubler. Louis-le-Jeune marcha contre lui, & se vengea du rébelle, & du Comte de Champagne qui le soutenoit, d'une maniere cruelle, barbare, & semblable, en quelque façon, à celle dont Theodose s'étoit autrefois vengé des peuples de Thessalonique. Il assiégea Vitri en Pertois, prit cette ville, fit passer la garnison au fil de l'épée, fit faire main-basse sur les habitans, & en brûla 380 qui s'étoient réfugiés dans une Eglise.

Si Louis-le-Jeune fit, dans cette occasion, le personnage de Théodose, S. Bernard fit aussi celui de S. Ambroise. Après avoir fait au Roi des reproches conformes à sa faute, il lui conseilla ou lui ordonna, pour pénitence, d'entreprendre la Croisade,

sade, pour retirer la Terre-Sainte des mains des Infidèles, & y affermir les Chrétiens qui s'en étoient emparés, environ 50 ans auparavant. Suger n'étoit pas, dit-on, trop de cet avis ; il croyoit que Louis pouvoit être plus utile dans ses Etats, y acquérir plus de gloire, & y rendre même plus de services à la religion que dans une expédition aussi éloignée. Mais Bernard l'emporta ; il prêcha lui-même la Croisade avec cette éloquence foudroyante dont je l'ai moi-même entendu se servir dans les plaines de Vezelay, en Bourgogne. C'est-là que, dans le François barbare, qui étoit alors la langue commune du Royaume, il exhortoit les peuples à prendre la croix, & les Princes à les conduire. Il se servoit de tous les motifs propres à exciter l'enthousiasme, ceux de gloire, ceux de politique, ceux de religion. Il enflamma les esprits, électrisa, pour ainsi dire, les cœurs ; & répandant sur une foule innombrable d'auditeurs le feu de son propre génie, chacun s'empressa de prendre la croix de sa main : Louis-le-Jeune fut le premier.

Bernard avoit fait une course en Allemagne ; & son éloquence produisant le

même effet dans ce pays, il avoit enrôlé de même, pour la Croisade, l'Empereur Conrad III. Pour comble de bonheur, un disciple de l'Abbé de Clairvaux, & qui avoit été Moine dans son Abbaye, avoit été élevé à la dignité de Souverain Pontife; c'étoit Eugène III. Il vint lui-même en France prêcher la Croisade, à l'appui de S. Bernard, qui, respectant sa suprême autorité, lui parloit cependant quelquefois comme se souvenant d'avoir été son supérieur.

Enfin Louis-le-Jeune & la belle Reine Éléonore, partirent en 1147; & l'Abbé Suger resta Régent du Royaume. Son expérience & sa sagesse étoient si reconnues, que le froc austère dont il étoit revêtu, n'ôta rien à la considération qui étoit dûe au rôle important qu'on lui faisoit jouer dans l'Etat. Il maintint, non sans peine & sans avoir besoin d'adresse, la France en paix, jusqu'à ce que Louis revint de son imprudente expédition. Ce Roi fit alors une autre faute; il répudia, par humeur & par l'effet d'une jalousie, peut-être injuste, cette héritière, précieuse à conserver sur son trône. Suger fut loin d'approuver cette conduite; on ignore ce que S.

Bernard en pensa : moins de trois ans après cette époque, Suger mourut, âgé de 70 ans, jouissant de la considération dûe à un Ministre sage, & à un Religieux respectable. S. Bernard mourut aussi, l'année suivante ; & son nom est inscrit avec éclat dans les fastes de l'Eglise Catholique, fondateur d'un Ordre riche & nombreux, le dernier des Saints Pères de l'Eglise Latine : on assure qu'il a fait beaucoup de miracles. Nombre de Catholiques Romains de tous états, l'ont pris pour leur patron, & leur protecteur dans le ciel. Suger peut servir de modèle aux Ministres des Roi sur la terre.

La fin de ce siecle, & le commencement du suivant, m'offrirent un spectacle dont le principal acteur a fait moins de bruit en Europe, & y est moins connu qu'il ne mérite de l'être ; car c'est peut-être le plus grand conquérant dont l'histoire de tous les temps & de toutes les nations fasse mention. Il soumit plus de Pays que ne firent autrefois Alexandre & Sésostris ; & il ne régna d'abord que sur une Province, & bien plus petite & plus foible que la Macedoine. Je veux parler de *Gengiscan*, fondateur d'un Empire si

immenſe, qu'il a compris la Chine, la grande Tartarie toute entière, même la petite, & tout ce qui forme à préſent la Ruſſie Aſiatique, la Perſe, cette grande partie de l'Inde, qui eſt aujourd'hui l'Empire du grand Mogol, & une partie de ce qui forme la Turquie en Aſie, puiſque c'eſt un des fils de *Gengiſcan* qui a éteint le Califat, en faiſant mourir le dernier des Califes Mahométans.

Ce Héros naquit l'an 1154, de votre ère, au milieu d'une horde de Tartares, dans cette partie de la grande Tartarie qu'on appelloit *Caracataï*. Son père, qui en étoit le chef, ſe nommoit *Pizouka*; & il nomma ſon fils *Témugin*. Pendant l'enfance de celui-ci, *Pizouka* fut enlevé par ordre de d'Empereur de la Chine, & conduit dans ce pays, où il fut quelque temps priſonnier; mais il en ſortit, rejoignit ſa horde, & inſpira de bonne heure à ſon fils le deſſein de le venger du Monarque Chinois.

Au milieu de la grande Tartarie, dans une ville nommée *Caracorum*, règnoit un Prince que l'on regardoit comme le grand Kam, ou principal Empereur des

Tartares. Témugin se rendit à sa Cour, eut le bonheur de plaire à sa fille, & obtint, pour l'épouser, la préférence sur un grand nombre d'autres Princes. On en fut jaloux; on indisposa contre lui son beau-père; & celui-ci l'ayant menacé de le faire arrêter, il s'enfuit, retourna chez lui, fit révolter sa horde, & quelques autres de ses voisins, qu'on appelloit Mogols ou Monguls: ils refusèrent de payer le tribut au grand Kam; & enfin l'attaquèrent, ayant Témugin à leur tête. L'issue de cette guerre fut la mort de l'Empereur de Tartarie. Un Kam particulier l'ayant joint dans une déroute, lui coupa la tête & la porta à Témugin. Celui-ci parut affligé du malheur arrivé à son beau-père, & dit ce mot qui a passé en proverbe chez les Tartares: *il ne faut pas arracher la barbe au Lion mort.* Peu de jours après, Témugin apprit que son beau-frère, fils unique du grand Kam, avoit péri dans le *Thibet*, où il avoit voulu se réfugier. Alors il se fit, en vertu des droits de sa femme sur cet Empire, reconnoître grand Kam, & Souverain de toute la grande Tartarie, des Mogols, des Calmouques & du Thibet. Une seule tribu

lui réſiſtoit encore, c'étoit celle de *Merkites*. Il les attaqua, les défit, tomba ſur les *Naïmak*; & quelques-uns d'entre eux s'étant réfugiés dans le *Turqueſtan*, le nouveau grand Kam fit encore la conquête de ce pays, ainſi que de celui des *Yugures*, dans lequel réſide le grand Lama, eſpèce de Grand-Prêtre, qui réunit le pouvoir Souverain à l'autorité Eccléſiaſtique. Témugin rendit ſon tributaire ce Prince Pontife.

Tout lui étant ſoumis dans la Tartarie, il tint, l'an 1205, une diéte ou aſſemblée générale de toutes les Nations Tartares. Là, ſon autorité fut généralement reconnue; chaque peuple lui rendit hommage. Il déclara qu'il changeoit ſon premier nom de Témugin en celui de Gengiſcan, c'eſt-à-dire, Seigneur des Nations; & c'eſt ſous ce nouveau nom qu'il a fait trembler toute l'Aſie. C'eſt dans cette grande aſſemblée qu'il publia des Loix dont j'ai une connoiſſance aſſez parfaite, les ayant entendu promulguer dans le temps, & les ayant vu ſuivre, depuis, dans tous les pays ſoumis à Gengiſcan.

La première de ces Loix, eſt de croire

qu'il n'y a qu'un Dieu, Créateur de l'Univers, qui a sur toutes choses un pouvoir absolu. Gengiscan, en établissant cette doctrine, croyoit d'ailleurs que les cérémonies du culte que l'on rendoit au Dieu unique, étoient à-peu-près indifférentes. Aussi, comme il avoit grand nombre d'enfans de plusieurs femmes, les uns suivoient la Religion des Chrétiens, d'autres celle des Mahométans, quelques-uns même étoient Idolâtres; & il n'exigeoit d'eux autre chose que de reconnoître que les Idoles à qui ils rendoient des hommages, étoient soumises à un Dieu unique.

Par une seconde Loi, Gengiscan défendoit à tous Princes, Kam ou Chef de Horde, de prendre le nom d'Empereur de Tartarie, ou grand Kam, à moins qu'il ne fût reconnu tel, unanimement par toutes les Nations Tartares. Un assez grand nombre de ces Loix contenoit des règles de police excellentes, & des arrangemens utiles pour la subsistance & le commerce de la Tartarie. Enfin, il y en avoit concernant les mariages, la discipline militaire, la punition des crimes, &c.

Quand Gengiscan se vit maître d'un

ſi grand Empire, il ſe reſſouvint des mauvais traitemens que ſon père avoit eſſuyés autrefois à la Chine ; & ſongea ſérieuſement à venger ſa mémoire. Il entra donc dans ce beau Pays, en faiſant le tour par la preſqu'iſle de Corée ; & pénétra dans la Chine Septentrionale par l'extrémité de la grande muraille, bâtie depuis long-temps pour ſéparer la Chine de la Tartarie. Il arriva juſqu'à Pekin. L'Empereur qui régnoit alors envoya au-devant de lui des Ambaſſadeurs chargés de préſens & de richeſſes, & qui lui offrirent en mariage la fille de l'Empereur. Comme c'étoit la plus belle Princeſſe de l'Aſie, Gengiſcan, l'accepta, & conſentit à ſe retirer, pour cette première fois, par le plus court chemin, dans ſa capitale de Caracorum. L'année ſuivante il s'empara d'un grand Pays nommé le *Capchac*, qui s'étendoit depuis le fleuve Irtich juſqu'au Volga, & à la Mer Caſpienne. Au retour de cette expédition, il en entreprit une ſeconde contre la Chine, excité par des Princes voiſins ; & ce fut alors qu'il conquit & aſſujettit véritablement ce grand Empire. Ce ne fut pas ſans beaucoup de peines & de fatigues

qu'il s'empara de Pekin. Il y fut fait un grand carnage des Chinois ; & Gengiſcan y trouva d'immenſes richeſſes. Le reſte de la Chine Septentrionale ſe ſoumit ſans beaucoup de réſiſtance : ſes Lieutenans & ſes fils ſe rendirent maîtres de la Chine Méridionale : il ſortit bientôt après de ce bel Empire ; & retournant au centre du ſien, entreprit de l'étendre d'un autre côté, en partant de Capchac ; & longeant la Mer Caſpienne pour s'approcher de la Perſe, il acheva de s'emparer du Turqueſtan & de la belle Ville de Kashgar. Enfin, il ſe trouva à portée du beau Royaume de Kariſme ; il avoit d'abord fait alliance avec le Souverain de ce Pays ; mais ſoit que de juſtes raiſons de plainte le déterminaſſent, ſoit que l'ambition l'entraînat, il s'empara d'une ſi délicieuſe contrée. Le Kariſme avoit d'abord été ſoumis aux Turcs Seljoucides ; c'eſt de-là que le fameux *Togrulbeg* étoit parti pour conquérir la Syrie & l'Aſie mineure juſques aux portes de Conſtantinople. Quand Gengiſcan s'approcha de Kariſme, un Uſurpateur y régnoit depuis quelque temps ; le Calife même de Bagdad envoya des Ambaſſa-

deurs à Gengiscan, pour l'engager à le punir. Le grand Kam promit au Calife Mahométan qu'il le vengeroit, & le vengea en effet, mais ce fut à son profit; il garda ce beau Pays après avoir livré deux batailles, dont la plus sanglante, celle de *Caracou*, fut décisive, & après avoir fait le siège de quatre Villes fortes, & enfin de la Capitale.

Plus Gengiscan faisoit de belles conquêtes, plus le désir d'en faire augmentoit en lui. Après des siéges remarquables, il soumit les grandes Villes de *Bokara*,* de Samarcande **; & enfin celle de *Hérat*, Capitale du *Koraſſan*; celle de

* C'étoit une Ville belle, grande, riche & agréable, du pays actuellement possédé par les Usbecks. Gengiscan la fit brûler & ruiner, avec des circonstances qui prouvent, de la part du conquérant, peu d'humanité. Il y avoit, à Bokara, une fameuse Université, des Savans & des Gens-de-Lettres. C'étoit la patrie du Médecin Avicenne, qui y mourut l'an 1045 de J. C.

** Samarcande ne fut point ruinée par Gengiscan. C'étoit, & c'est peut-être encore une Ville riche, commerçante & peuplée, du pays des Usbecks. C'est elle dont le fameux Tamerlan, descendant de Gengiscan, fit sa capitale.

Balek, dans le *Tocareſtan*, & celle de *Com*, dans *l'Irac Agemi*, qui lui donna entrée dans la Perſe, où il ſoumit *Caſbin*, & même *Iſpahan*. Ses Généraux pénétrèrent plus loin dans cet ancien Empire de Darius; en tournant la Mer Caſpienne, d'un côté, ils firent la guerre dans la Géorgie, conquirent Gazna, où avoit régné *Mahmoud* le *Gazneride*, *Tauris*, & même *Tefflis*, & s'approchèrent de la Mer Noire: de l'autre, Gengiſcan lui-même pénétra par le Royaume de *Candahar*, juſques dans l'Inde: il paſſa le fleuve *Indus*, pour pourſuivre *Gelaledin*, reſte infortuné des Rois & Sultans de *Kariſme*; il ſoumit *Lahor*, & *Multan*, ſuperbes Villes; & parvint juſques à *Agra*, près du Gange. Alors le reſte de l'Inde pouvoit ſe regarder comme à lui; mais l'immenſité de cet Empire ne permettoit pas que le Conquérant s'éloignât ſi fort du centre; il fut donc obligé de s'en rapprocher. Il laiſſa quelques-uns de ſes fils & de ſes Généraux continuer d'exécuter ſes vaſtes projets; & il revint à *Balek*, dans le *Tocareſtan*. Cette Ville étoit fameuſe par un Temple des anciens adorateurs du feu, auquel

étoit joint un Collége des disciples de Zoroastre, Prêtre de cette Religion. Les Historiens de Gengiscan disent qu'il voulut raisonner avec les Mages, sur leur créance, & rapportent ses questions & leurs réponses. Je me souviens d'en avoir eu connoissance ; & d'en avoir conclu que le grand Kam étoit né avec assez de bon sens ; mais qu'une extrême ignorance, & le défaut d'habitude dans l'art de disputer & de raisonner, ne lui permettoient de sentir aucun des avantages qu'une Religion peut avoir sur les autres. Il lui auroit fallu, comme au Peuple, qui ne raisonne point, des miracles pour le convaincre. Il voulut aussi, en passant par Samarcande, raisonner avec les Prêtres Mahométans. Ils furent d'abord assez contens de lui, parce qu'il convint avec eux qu'il ne falloit adorer qu'un Dieu spirituel, unique & tout-Puissant ; mais quand on lui dit que Mahomet étoit le Prophète de Dieu, il répondit qu'il avoit toujours entendu dire que Dieu avoit envoyé, en différens temps, des Prophètes sur la terre ; qu'il concevoit très-bien cela, & que c'étoit ainsi que lui, Souverain, envoyoit des Ambassadeurs aux Peuples voi-

sins ; mais qu'il leur envoyoit aussi quelquefois des Généraux, pour les soumettre & pour les combattre ; qu'il lui sembloit que Mahomet avoit plutôt fait le métier de Général, que celui d'Ambassadeur, puisque c'étoit à coups de sabre qu'il avoit forcé les peuples à adorer Dieu, à sa manière. Quand on lui montroit des Mosquées, & qu'on lui disoit qu'elles étoient faites pour y adorer Dieu, il disoit que la terre entière étoit le Temple de Dieu.

Cependant, Gengiscan étant arrivé à *Toncat*, à l'etrémité du *Turquestan*, il y assembla une grande diète, rappella, autant qu'il le put, tous ses fils, & donna ordre à ceux qui avoient pénétré jusques dans la Géorgie & dans l'Arménie, de revenir par *Derbent*, & le long de la mer Caspienne & de se joindre, dans la ville d'*Astracan*, à l'embouchure du *Volga*, à *Touschikan* son fils, qui, après avoir conquis tout le Capchac, avoit même soumis le Grand-Duc de Moscovie.

Cette fameuse diète se tint donc près de Toncat, dans une plaine de sept lieues d'étendue, qui étoit toute remplie par les tentes de la cour & de l'armée de Gen-

giscan. Le vieux Monarque y distribua son immense Empire entre tous ses enfans & ses petits-enfans, bien entendu qu'ils n'en devoient jouir qu'après lui. Il retourna ensuite vers son ancienne capitale, Caracorum, où il apprit la mort de *Touschikan*, celui de ses fils auquel il destinoit le titre de Grand-Kam, ou Empereur de la Grande-Tartarie. On prétend qu'il en fut si sensiblement touché, que cet événement lui causa la mort. On assure aussi que dans ses derniers jours, il formoit des projets pour faire du bien à ses sujets, & les rendre heureux; mais il avoit soixante-treze ans quand il conçut ce dessein pour la première fois, & il y en avoit vingt-cinq qu'il parcouroit l'Asie en conquérant barbare, ruinant, pillant des villes, faisant passer au fil de l'épée des millions d'habitans de tout âge, de tout sexe, de toute religion & de toute condition, &, pour ainsi dire, sans objet; car, que pouvoit-il faire de ces immenses conquêtes? Souverain indigne & malheureux, conquerant abominable & méprisable au milieu de toute sa gloire, il est moins connu en Europe, qu'il ne sembleroit mériter de l'être, vu le nombre de

ſes exploits, & l'étendue de ſa domination ; mais au reſte, le nom d'un Souverain, qui n'eſt fameux que par ſes cruautés, devroit être rayé des faſtes du monde, puiſque les Princes & les peuples ne peuvent trouver dans le récit de ſes actions, ni aucun exemple à ſuivre, ni aucun trait d'humanité à admirer.

Ce fut en 1226 que mourut Gengiſcan. Touſchikan, ſon fils aîné, dont nous avons parlé, & qui mourut un peu avant lui, avoit en partage le Capchac, pays très-étendu dans la Tartarie, & dont le pays des Calmoukes, Aſtracan & la Sibérie faiſoient partie. Sa poſtérité y régna pendant quarante-deux générations. Au quinzième ſiècle, ce Royaume fut partagé entre douze fils de *Kéraï*, ou *Ghéraïcan*. Un de ces Princes ſe mit ſous la protection du Grand-Seigneur Mahomet II, conquérant de Conſtantinople, qui aſſura la domination de cette branche des deſcendans de Gengiſcan, au moins ſur la petite Tartarie. Elle y règne encore ; & c'eſt l'illuſtre Maiſon des Ghéraï, qui deſcendent actuellement de Gengiſcan, environ au ſoixante-dixième dégré.

D'une autre branche, deſcendante de

Touſchikan, viennent les Sultans Usbecks, qui, peut-être, règnent encore dans cette extrémité de la Grande-Tartarie, qui confine à la Perſe; mais qui a eſſuyé, depuis quelques ſiècles, tant de déſaſtres & de révolutions, qu'il eſt preſque impoſſible de ſavoir ſi l'ancienne race des Souverains y ſubſiſte.

Zaga-Taï-Kam, ſecond fils de Gengiſcan, forma une ſeconde ligne de Souverains, qui régnèrent ſur le grand Thibet & ſur la ville de Balek, juſqu'au temps de Tamerlan. Alors ce nouveau conquérant, dont j'aurai occaſion de vous parler, & qui deſcendoit lui-même de Gengiſcan, diſpoſa ſi bien des poſſeſſions de ſes couſins, qu'on n'a plus guère ſu depuis ce qu'ils étoient devenus. Il en eſt de même des deſcendans de ce grand Octaikan, qui prit dans la Grande Tartarie la place de ſon père. Parmi les deſcendans de Tuli, quatrième fils de Gengiſcan, le plus fameux eſt *Ulakou*, qui, quarante ans après la mort de ſon grand-père, détruiſit l'Empire des Califes, & tua le dernier de ceux qui avoient été revêtus de cette grande dignité à Bagdad. Ses enfans régnèrent ſur la Perſe; mais Tamerlan

les détruisit, lorsqu'ils étoient déja séparés en plusieurs branches.

Kublay, second fils de Tuli, régna sur la Chine, & y a formé une dynastie de Rois Tartares descendans de Gengiscan, qui ont possédé cet Empire seulement pendant un siècle ; ensuite une famille Chinoise en est rentrée en possession, mais une race de nouveaux Tartares Monguls, peut-être descendans du même Gengiscan, les en a chassés au commencement du siècle dernier.

Je repasse en Europe, après vous avoir parlé, sans interruption, de tout ce que j'ai vu & appris de relatif à Gengiscan, dans mon voyage en Asie des douzième & treizième siècles.

Treizième Siècle.

Quand je revins en Europe, pendant le cours de ce dernier, je retrouvai, à mon grand étonnement, sur le trône de Constantinople, des Empereurs Latins ; mais ils y étoient bien mal assurés, & tenoient bien foiblement les rènes des restes de ce vaste Empire.

Le premier de ces Empereurs Latins

avoit été fait prisonnier, & mis à mort par les Bulgares ; le second, qui étoit son frère, & comme lui, de l'illustre Maison des Comtes de Flandres, régna très-peu, & eut pour successeur un Seigneur de Courtenay, qui, après avoir été couronné à Rome, fut fait prisonnier en revenant à Constantinople. Il ne vit presque point sa capitale, & ses enfans regnèrent sous la tutelle, d'abord de leur mère, & puis de Jean de Brienne leur oncle. Enfin, ils furent chassés, & ne conservèrent de leur Empire qu'un vain titre, les Grecs en ayant repris la réalité.

Peu après, je vis placé sur le trône d'Allemagne, Rodolphe, Comte de Habsbourg, Seigneur d'une illustre naissance ; mais qui, avant son avénement au trône Impérial, ne tenoit en Allemagne que le rang de simple Gentilhomme. Il se montra digne de l'Empire par son habileté, sa valeur & ses vertus ; & c'est sans doute en récompense de ces dernières qualités que sa postérité a le bonheur d'occuper depuis cinq cents ans, avec tant de gloire, les premiers trônes de l'univers.

Mais le vrai Héros que je m'applaudis d'avoir vu pendant le cours du treizième

siècle c'est le Saint, ou, pour mieux dire, le grand Louis IX, Roi de France, qui commença à régner la même année, & presque au même temps que mourut Gengiscan. Que ces deux Monarques étoient différens ! Le Tartare fit plus de conquêtes qu'Alexandre, mais étoit bien inférieur au Roi de Macédoine pour les qualités de l'esprit & du cœur. Saint Louis, qui ne doit pas tenir place parmi ces prétendus Héros, fléaux de l'humanité, ne peut être justement comparé qu'à Trajan, que j'ai vu au premier siècle, & dont je vous ai fait un si juste éloge, en vous parlant de ce temps-là. Le fond du caractère de Louis étoit la douceur & la bonté ; mais quand des grands intérêts échauffoient son ame, il montroit alors la bravoure la plus décidée, donnoit des exemples du plus grand courage, & ne connoissoit ni obstacles, ni dangers, ni foiblesses. Parmi ces grands motifs capables de l'animer, il plaçoit au premier rang l'amour de Dieu & de sa Religion, celui de ses peuples & de la justice ; & jusqu'à un certain point, celui de la gloire de sa nation & de sa couronne. Dans son intérieur, il étoit soumis à sa mère, & eut pour elle la docilité d'un

enfant, jusqu'à la mort de cette grande Princesse, qui n'arriva que vingt-cinq ans après que son fils fut sur le trône. Epoux fidèle & complaisant, père tendre, & qui savoit cependant se faire respecter de ses enfans, maître bon & humain pour ses domestiques, jusqu'au point d'être quelquefois trop indulgent pour eux, ami de ses sujets, il s'occupoit de leur subsistance, de leur bonheur & de leur conduite; & ne sévissoit avec quelque apparence de dureté contre les malfaiteurs & les rebelles, que parce qu'ils empêchoient le bien qu'il vouloit faire à ses peuples. Il s'occupoit scrupuleusement des devoirs de piété; mais ses intentions & ses vertus justifioient les pratiques qu'il observoit, & qui auroient paru puériles dans d'autres que lui. D'ailleurs, elles ne lui faisoient jamais perdre un temps qu'il eût pu employer plus utilement pour le bien de son peuple.

Lorsque je vis ce grand Roi en France, il étoit déja de retour de ses expéditions en Asie, dans lesquelles il se conduisit avec autant de courage & de noblesse, que de prudence & de piété. Ce n'est point sur lui que doivent tomber les repoches de ces imprudentes expéditions. Il les trouva

consacrées par l'exemple de ses prédécesseurs, & de tous les Souverains de l'Europe : mais quand il eut satisfait, en s'y livrant, à ce qu'il croyoit devoir aux principes de gloire & de piété reçus de son temps, je le vis s'occuper, avec l'attention la plus grande & la mieux entendue, de ce qui pouvoit rendre ses peuples tranquilles & heureux. Il fit des loix excellentes : vous ne pouvez manquer de les connoître; elles sont célèbres par toute l'Europe, & surtout en France, où elles sont encore la base des plus sages réglemens. La différence des temps est la seule raison qui ait obligé à y faire quelques changemens ; mais l'esprit de ces loix doit toujours se conserver dans ce Royaume. J'ai vu Saint Louis, au pied d'un arbre du bois de Vincennes, juger de simples procès; mais il ne s'occupoit de ces actes de justice & de bienfaisance particuliers, que comme d'une récréation ; & il savoit bien que les Rois sont moins faits pour juger le peuple & la nation en général, que pour s'occuper des grands intérêts publics ; & qu'ils doivent abandonner à leurs Juges le soin de décider les causes particulières.

C'est sous le règne de ce Roi si juste,

si sage, si dévot, que la Nation Françoise a commencé à faire briller le goût, le génie, le talent particulier qu'elle a pour la poésie, pour la musique, & pour les fictions galantes, gaies & amusantes. Les chansons, les petis airs, les farces & les scènes plaisantes les contes & les fabliaux, les Romans en vers dans la langue nationale, toutes ces productions de l'esprit François, ont pour première époque le règne de Saint Louis, & la fin du treizième siècle. Je vis alors, pour la première fois, des Troubadours Provençaux & Languedociens, s'accompagnant du tambourin, divertir les plus grands Seigneurs des Provinces méridionales, & plaire aux plus belles Dames de ces belles contrées. J'ai assisté à ces fêtes galantes, que les Comtesses de *Baux* & de *Forcalquier* donnoient, sous le nom de *cour d'amour*. L'on y proposoit, & l'on y décidoit des questions, dont l'examen donnoit lieu de développer les sentimens les plus délicats.

J'ai vu en Bourgogne, en Normandie, & à Paris même, les jongleurs & les conteurs, passer de châteaux en châteaux, certains d'être bien reçus par-tout, à la

faveur des fabliaux qu'ils y débitoient, avec cette naïve simplicité qui ajoute au mérite d'un bon conte.

J'ai entendu chanter en Champagne les chansons de Thibaut de Champagne, Roi de Navarre. On dit qu'il les avoit composées pour la Reine Blanche : il osoit célébrer ses charmes, & vantoit sa tendresse pour cette belle & sage Souveraine, qui gouvernoit les Etats de son fils, avec trop de succès & de dignité, pour pouvoit être soupçonnée d'aucune honteuse foiblesse.

J'ai entendu en Angleterre réciter les prétendus hauts faits des Chevaliers de la Table Ronde, & les fables de la cour d'Artus, rédigées par ordre du Roi Henri III J'ai entendu, en Brabant, le Duc Henri & sa fille *Marie*, depuis Reine de France, conter les amours du brave Tristan & de la belle Yseult, & les faits d'Ogier-le-Danois, écrits par la Princesse même.

Quatorzième Siècle.

Mais il faut que je vous entretienne de mon quatorzième voyage; car les jours que je peux vous consacrer s'écoulent.

Pendant ce siècle, les différentes parties

de l'Europe m'offrirent de grands hommes de différens genres, sur lesquels je vais vous entretenir un moment.

L'Italie commença à avoir des Poëtes & des Littérateurs aimables. Les troubles dont ce beau pays étoit agité, n'empêchèrent pas ses habitans de cultiver les sciences. Je n'ai point connu le fameux *Dante*, père du Poëme épique, en Italie: il est mort en 1321. Il fut malheureux & tourmenté, sans que les événemens de sa vie offrent rien de remarquable. Il s'étoit rangé du parti le plus foible de son temps; car il étoit Gibelin, c'est-à-dire, du parti des Empereurs contre celui des Papes. Chassé de Florence, sa patrie, il se réfugia à Vérone, où il ne fut pas même trop bien traité. Je n'ai point lu en entier son grand Poëme, qu'il intitula, mal à propos, Comédie, & qu'il divisa en trois parties sous le titre de Paradis, de Purgatoire, & d'Enfer: j'en ai seulement entendu réciter quelques morceaux qui m'ont paru admirables; mais en général, ce Poëme est, dit-on, aussi ennuyeux qu'extravagant.

J'ai connu les deux autres Poëtes & Littérateurs Italiens les plus fameux de ce siècle. Je vis Pétrarque en passant par Avignon.

Avignon, il y faisoit sa cour à la belle Laure de Sade. Dans les sonnets qu'il adressoit à cette Demoiselle, il ne cessoit de se plaindre de ses rigueurs : cependant on assure qu'il n'en étoit pas maltraité ; mais de son temps, il n'étoit pas permis de louer la beauté d'une Dame, sans l'accabler en même temps de reproches sur sa cruauté. Il composoit ses vers amoureux sur les bords de cette charmante fontaine de Vaucluse, que l'on voit encore auprès d'Avignon, dans un vallon délicieux. Ce lieu me parut du moins aussi capable d'inspirer un Poëte galant, que les yeux de Laure, dont la figure étoit à mon gré assez médiocre, & l'air plus froid & plus précieux que vif & spirituel.

Boccace que je vis à Naples, me parut plus aimable que Pétrarque : aussi ses ouvrages sont-ils bien plus agréables à lire.

La France continua, pendant ce siècle, à produire des hommes illustres & dignes d'estime dans tous les états. Le plus fameux fut, sans contredit, le Connétable Bertrand du Guesclin. Si je n'ai pas eu occasion de le voir, du moins ai-je vu de vieux soldats, qui avoient servi sous lui, pleurer en embrassant son tombeau

élevé à Saint-Denis. L'héroïsme de cet excellent militaire étoit d'autant plus réel, qu'il ne le devoit ni à l'éducation, ni à l'étude, ni même à la réflexion. Né en Bretagne en 1311, il ne fut jamais ni lire ni écrire; mais dès sa plus tendre enfance, il fut se battre, & imprimer la terreur & le respect à tous ceux de son âge. Sa mère disoit qu'il n'y auroit pas de plus mauvais garçon au monde, parce qu'il n'assistoit jamais à aucune fête, & ne faisoit aucune promenade qu'il n'en revînt les oreilles déchirées, qu'il fût battant ou battu. Sa taille étoit forte & épaisse, ses épaules larges, ses bras nerveux, son teint hâlé & rembruni, son œil vif, mais sans éclat dans toute autre occasion que dans celle d'une bataille sérieuse. Je suis laid, disoit-il de lui-même, je ne peux me flater de plaire, par ma figure, aux Dames, & sur-tout à celles de la cour brillante du Roi ou du Duc mes maîtres; mais j'espère me faire regarder par elles à force d'actions utiles à mon Roi & à ma patrie. Il n'avoit que quinze ans, lorsque, dans un fameux tournoi qui fut donné à Rennes, il remporta le prix, quoiqu'il ne fût monté que sur le cheval d'un Meûnier, & dans

un équipage plus digne d'un pauvre Gentilhomme, que d'un homme destiné à remplir les premieres charges du Royaume. Depuis, il ne cessa de porter les armes avec les succès les plus décidés en Bretagne, en Anjou, en France. Il se signala en plusieurs siéges & combats singuliers, & vainquit plusieurs Anglois, dont le nom & la force étoient redoutables. Après la funeste bataille de Poitiers, il vint au secours du Duc de Normandie, qui fut bientôt après, Roi, sous le nom de Charles V. On lui dût le succès de trois batailles, en Bretagne. Ayant été envoyé pour défaire des troupes de brigands qui ravageoient le Royaume, qu'on appelloit les grandes compagnies, & qui étoient composées de braves soldats, la plupart réformés après les dernières guerres, il en purgea la France. En allant, par ordre de son Roi, attaquer Pierre-le-Cruel, Roi de Castille, il fut fait prisonnier par le fameux Prince de Galles, fils d'Edouard III, & connu sous le nom Prince Noir. Lui seul pouvoit avoir quelqu'avantage sur du Guesclin. C'étoit un Héros qui possédoit toutes les vertus civiles & militaires, & tous les agrémens de la société dans

un degré éminent. Par bonheur pour la France, on tira du Gueſclin des mains du Prince de Galles, en payant pour lui une groſſe rançon. Le brave Breton acheva de vaincre Pierre-le Cruel, & mit Henri ſon frère ſur le trône de Caſtille. Henri le fit Connétable de ſon Royaume, & lui donna des terres conſidérables. Bientôt il fut auſſi Connétable de France, & fit, pendant dix ans, la guerre aux Anglois avec les plus grand ſuccès. Il les chaſſa de preſque toutes les Provinces dont ils s'étoient emparés. La mort du Prince de Galles, ſuivie, quelque temps après, de celle de ſon père Edouard, acheva de lui faciliter des victoires ſi brillantes. Il aſſiégeoit la petite ville de Château-Neuf de Randon en Auvergne, lorſqu'il mourut en 1380. La ville ſe rendit au moment qu'il expiroit, & les clefs en furent miſes ſur ſon cercueil. Pendant quelque temps, perſonne ne ſe trouva digne de remplir la place de Connétable, qu'il avoit plutôt illuſtrée qu'il n'en avoit été honoré. Enfin, le brave Olivier de Cliſſon fut ſon ſucceſſeur. Du Gueſclin avoit cette probité franche, & ce genre de dévotion ſolide, qui caractériſent les bons militaires ſans

art & sans instruction. Souvenez-vous, disoit-il en mourant, aux vieux Capitaines qui l'avoient suivi depuis quarante ans, qu'en quelque pays que vous fassiez la guerre, les gens d'Eglise, les femmes, les enfans & le pauvre peuple ne peuvent pas être vos ennemis. En allant faire son dernier siège, il fit un pélérinage à pied à Notre-Dame du Puy en Velay, & y fit ses dévotions avec une piété exemplaire, & comme s'il eût prévu que sa mort approchoit. Il ne fit aucune difficulté, dans une occasion où il étoit embarrassé pour faire vivre ses troupes, de rançonner des Ecclésiatiques très-riches; mais en même-temps il eut grand soin de tirer d'eux l'absolution de la faute qu'il avoit commise en violant leurs immunités.

Dans le même temps que je visitai le monument élevé à ce grand Connétable dans l'Eglise de Saint-Denis, le jeune Roi Charles VI ayant épousé Isabelle ou Isabeau de Bavière, je fus témoin des fêtes qu'on donna à Paris à l'occasion de l'entrée de cette Reine: elles furent superbes, & sembloient annoncer des succès plus heureux que ceux qu'eut par la suite cette funeste alliance. Je vais vous tracer une

légère esquisse de ces fêtes, pour vous faire juger des mœurs de la France dans ce temps-là.

Je vis la Reine partir de Saint-Denis, accompagnée des Ducheſſes de Bourgogne, de Berri, de Touraine, depuis Ducheſſe d'Orléans & de Bar, Princeſſes du Sang, & Souveraines puiſſantes. Elles étoient à cheval, ſuivies de la Reine Blanche, douairière du Roi Philippe-de-Valois, biſaïeul de Charles VI, dans une litière couverte. On voyoit encore à cheval la Comteſſe de Nevers, du ſang de Bourgogne; & la Dame de Couci, Dame d'honneur de la Reine. Iſabeau étoit coëffée d'un bonnet élevé, rehauſſé d'hermine & de pierreries, & ſurmonté d'une couronne. Les autres Dames ne portoient qu'une coëffure à la dernière mode, c'eſt-à-dire, élevée ſur la tête en forme de croiſſant, cachant entièrement les cheveux, & laiſſant les oreilles découvertes. A cette coëffure étoit attachée une eſpéce de bourlet plus ou moins orné, ſuivant la condition & la magnificence des Dames: un voile de gaze ou d'étoffe très-fine pendoit par derrière; les manches des robes deſcendoient juſqu'au bout des doigts,

& chaque Dame portoit un manteau plus ou mois long, ſuivant ſa dignité. Celui de la Reine étoit d'une longueur conſidérable ; il couvroit, quand elle étoit à cheval, toute la croupe de ſa haquenée blanche ; &, quand elle étoit à pied, ſon manteau étoit porté par pluſieurs Dames du premier rang. Il n'y avoit que la Reine ſeule dont la robe & le manteau fuſſent bordés d'hermine ; les autres n'avoient leurs robes que brochées d'or, ſans fourrure. Toutes les Dames avoient leurs jupes très-longues, & à peine voyoit-on le bout de leurs ſouliers, qui étoient très-pointus. En admirant cette parure, j'appris que peu de temps auparavant les Dames en portoient une différente. Leurs bonnets étoient en forme de pain de ſucre, très-élevés ; &, du haut de ce pain de ſucre, pendoit un voile qui leur tomboit ſur les épaules, ce qui, dit-on, avoit très-bonne grace. Les Dames portoient auſſi, ſous le regne précédent, leurs armoiries & celles de leurs maris peintes ou brodées ſur leurs robes ; mais la Reine Iſabeau fit changer cet uſage. A la Chapelle S. Denis, la Reine fut complimentée par deux grands Seigneurs, le Duc de Lorraine, & le Prince

de Haynault, qui, à la tête d'un escadron de Gentishommes & de Chevaliers bien montés, & armés de toutes pièces, à la manière de ce temps, suivirent les Reines & les Princesses. A quelques pas de la porte de S. Denis, parut le Prévôt des Marchands, à la tête d'un bataillon de Bourgeois de Paris, tous habillés de verd, & une compagnie d'Officiers de la Maison du Roi, habillés de couleur de rose. Ces deux troupes, avec leur symphonie, marchèrent devant la Reine jusques à Notre-Dame. Dans la ville, la Reine trouva les rues tapissées & remplies d'une foule de peuple incroyable. Les fenêtres étoient garnies de Dames & de Bourgeoises qui avoient adopté un uniforme, & étoient toutes vêtues d'écarlate. A chaque carrefour il y avoit des orchestres de musique & de petits théatres, où de jeunes filles, habillées en Anges ou en Vertus personnifiées, chantoient & donnoient à boire à tous venans dans des coupes d'or, ou au moins dorées. A l'entrée du Pont Notre-Dame, la Reine passa sous une espèce d'arc de triomphe couvert de drap d'or : là, deux jeunes gens habillés en Anges, descendant comme s'ils voloient du haut de cette fausse porte, ré-

mirent à Isabeau, de la part de la Ville, une couronne d'or, garnie de pierrerie. La Reine la prit, mais ce ne fut que pour en faire hommage, dans la même journée, à l'image de la Vierge, dans l'Eglise Notre-Dame. Le Pont Notre-Dame étoit, non-seulement tapissé, mais le pavé en étoit couvert de drap bleu, avec des fleurs de lys d'or. L'Evêque de Paris, avec tout son Clergé, reçut la Reine à la porte de sa Cathédrale. On chanta le *Te Deum* dans cette Eglise ; & la Reine revint, avec le même cortége, souper au palais avec le Roi qui l'y attendoit. Ce Monarque & les Princes de son sang n'avoient point paru à l'entrée, pour que la fête parût entièrement consacrée & destinée aux Reines & aux Dames. D'ailleurs, Charles VI se souvenoit de ce qui lui étoit arrivé, il n'y avoit pas long-temps, au mariage du Duc de Touraine, depuis Duc d'Orléans, son frère, avec Valentine de Milan. Il avoit voulu se confondre dans la foule, sans aucun ornement extérieur, & étoit monté en croupe derrière son Ecuyer Savoisy. Celui-ci, fier de la compagnie dans laquelle il étoit, ayant voulu juger de trop près de la gaieté populaire, avoit été atteint par les

bâtons des Sergens chargés d'écarter les curieux indiscrets. Il en avoit été assez maltraité, & le Roi en avoit même reçu quelques éclaboussures. On m'a assuré que le Monarque n'en avoit fait que rire ; mais c'étoit une leçon propre à l'engager à se tenir à sa place.

Le lendemain de cette entrée, fut le jour du couronnement de la Reine ; il se fit avec beaucoup d'éclat dans la Sainte Chapelle, par l'Archevêque de Rouen, assisté d'un grand nombre de Prélats. Après ce couronnement, la Reine reçut les hommages & les présens de la Ville de Paris. Ils furent de la plus grande magnificence ; un service entier de vaisselle d'or en faisoit partie. Le festin royal se donna dans la grande salle du Palais. Le Roi & la Reine y dînèrent, la couronne sur la tête ; & à leur table il n'y avoit d'hommes que les principaux d'entre les Prélats qui avoient couronné la Reine, deux Rois, celui titulaire d'Arménie, & celui de Naples & de Sicile, qui étoit de la Maison de France, branche d'Anjou, & les dames de la première distinction, telles que les Princesses que nous avons nommées, la dame de Couci, la dame de

la Trimouille, & la demoiselle d'Harcourt. Dans les deux galeries collatérales à la grande salle du Palais, étoient deux tables de 250 couverts chacune, où mangeoient 500 dames ou demoiselles priées à ce festin. Ces deux tables formoient un coup d'œil vraiment magnifique. Les Seigneurs, les Chevaliers, les Princes même servoient les dames & mangeoient leurs restes, conformément aux principes de la galanterie Françoise. Il y avoit abondamment de quoi nourrir tant de personnes, car le dîner étoit grand & splendide, & l'on s'y étoit bien écarté de la loi somptuaire, faite sous le règne précédent, suivant laquelle il étoit défendu à toute personne, de quelque condition qu'elle fût, de se faire servir à ses repas plus de deux entrées & d'un potage.

On finit la journée par des représentations théatrales; j'y assistai, comme j'avois fait à toutes les fêtes de la journée; mais je vous assure, Messieurs, que je ne fus ni amusé ni édifié des pièces que j'y vis jouer. C'étoient des Mystères: avant que la pièce commençât, l'entrepreneur du spectacle, qui m'y fit prendre place pour mon argent, m'assura que je serois fort con-

rent, non-seulement de la pièce, mais même des décorations : remarquez, me dit-il, que mon paradis est fort agréable, ma terre est suffisante pour tous les Acteurs qui doivent s'y promener, mais sur-tout mon enfer est charmant. Effectivement tout cela se trouvoit sur son théatre, & servoit aux différentes scènes qui entroient dans la suite du Mystère. Je regrettai en voyant ce spectacle, quelques petites farces, qui étoient en usage auparavant. C'étoient des tableaux mis en action, tels que le vilain Mire ou le Médecin Payſan ; les trois Bossus, & les Aveugles de Compiegne. Celles-ci n'avoient d'autre prétention que de faire rire, & elles rempliſſoient leur objet ; au lieu qu'en jouant les Mystères, il me sembla qu'on vouloit traiter les sujets les plus graves & les plus respectables, quoique certainement les Auteurs d'alors n'en fussent pas capables. Ils ne pouvoient donner que des ouvrages ridicules, & dont ils faisoient partager l'impertinence à des noms avec lesquels il n'est pas permis de badiner.

Ce fut à ce spectacle, qu'à mon grand étonnement, je me vis jouer moi-même. Il y avoit déja quelques siècles que j'avois

ouï dire que mon aventure avoit été contée & écrite dans bien des pays, & que quoiqu'elle ne l'eût jamais été par les Auteurs les plus respectables, elle étoit mise au nombre des traditions reçues. Je ne pus plus en douter, lorsque j'entendis un Acteur s'annoncer sous le nom d'*Abassuerus*, & faire en assez peu de mots mon personnage. C'étoit le plus maussade & le plus mauvais des Acteurs de la pièce. En me voyant jouer ainsi, je frémis, je pâlis; & mes voisins s'en étant apperçus, je feignis une indisposition violente & subite: on me laissa sortir, & je ne vis point le reste du Mystère. J'ai plusieurs fois réfléchi depuis à ce que penseroient certains héros, si, revenant au monde avec la facilité que j'ai d'entendre toutes les langues, ils se trouvoient transportés dans l'amphithéatre ou le parterre des théatres modernes de l'Europe: comment trouveroient-ils qu'on les représente sur ces théatres-là? Rarement seroient-ils contens de s'y voir; plus souvent s'y trouveroient-ils défigurés. Auguste & Mithridate trouveroient peut-être que Corneille & Racine leur ont fait honneur; mais en récompense, à combien d'autres les grands hommes mis en scène, n'adres-

seroient-ils pas des reproches sanglans ? Qu'ils feroient beau bruit, sur-tout contre les Auteurs d'Opéra !

Mais revenons aux fêtes de Paris en 1389. Le lendemain du couronnement, le Roi & la Reine se rendirent au Palais des Tournelles, anciennement l'Hôtel Saint-Paul, qui leur étoit destiné, & avoit été orné pour eux avec une grande magnificence. Ce Palais & ses appartenances comprenoient tout le terrein occupé aujourd'hui par la rue & le quartier Saint Antoine, la Bastille & l'Arsenal. On y remarquoit de grandes salles, de grands jardins, deux chapelles, une ménagerie & un jeu de paulme. Dans le champ ou culture Sainte Catherine, situé devant ce Palais, on avoit construit une lice dans laquelle se donna un superbe tournoi. Les tenans & les assaillans y étoient armés suivant les règles & le costume les plus exacts de l'ancienne Chevalerie. Leurs personnes & leurs chevaux même, étoient tout couverts de fer, les visières de leurs casques étoient baissées; mais on les reconnoissoit à leurs armoiries & à leurs devises placées en leurs écus & leur cote d'armes. Les plus grands Princes

& Seigneurs du Royaume, les Ducs de Berri, de Bourgogne, de Bourbon, les Comtes de la Marche & de Namur, les Seigneurs de Vienne & de la Trimouille, de la Rochefoucault, & autres, étoient d'un côté ; de l'autre, on voyoit le Roi même, le Duc de Lorraine, le Prince héréditaire de Haynault, & autres. J'entendis les vieux Courtisans blâmer leur Monarque d'avoir voulu disputer le prix d'un combat de pur agrément, à ceux qui, dans aucune occasion, ne pouvoient, ni ne devoient lui rien disputer. On ne doit pas parier quand on est sûr de gagner, disoient-ils, quoiqu'assez bas ; effectivement les Dames & les Juges du camp adjugèrent à Charles VI le prix sur tous ceux de sa troupe ; & ce fut un bâtard de Flandres, frère naturel de la Duchesse de Bourgogne, qui obtint le prix de la troupe opposée, au préjudice des oncles & des frères même du Roi.

Après avoir vu cette dernière fête, & avoir ainsi passé mes trois jours francs de séjour dans Paris, je continuai ma route ; & m'étant arrêté autant de jours à Melun, j'y vis arriver le Roi & la Reine. Les Parisiens parurent fort affligés de ne pas con-

ſerver plus long-temps leurs Souverains dans leur ville ; mais ils le furent encore bien davantage, quand on leur annonça que, pour payer les frais des ſuperbes fêtes qu'ils venoient de donner, on augmentoit l'impôt ſur le ſel, & on venoit d'ordonner une refonte des monnoies.

En quittant la France, je paſſai par l'Allemagne, où j'entendis, pour la première fois, parler de la poudre à canon, ſur laquelle j'aurai occaſion de vous entretenir plus amplement, en vous diſant quelles furent les ſuites importantes de cette découverte. J'arrivai enſuite par la Hongrie à Conſtantinople, non ſans avoir été obligé de paſſer à travers des armées de Mahométans, qui bloquoient de toutes parts cette capitale de l'Empire Grec, réduite à ſi peu de choſe. Les Paléologues y régnoient encore, mais avec humiliation, tantôt aux pieds des Turcs, tantôt à ceux des Papes ; l'un d'eux avoit été obligé de renoncer au ſchiſme, & de reconnoître la ſuprématie du Pontife Romain ; l'autre, de donner ſa fille en mariage au Grand-Turc Orcan ; & ce même Empereur, Jean Cantacuzène, avoit été forcé de ſe faire Moine, en abdiquant la couronne, &

s'étoit amusé à écrire l'histoire de son Empire, ne pouvant plus le gouverner. Au moment de mon passage à Constantinople, les Grecs qui avoient été si étroitement resserrés par Amurath & par Bajazet son fils, respiroient un peu, parce que celui-ci venoit d'être vaincu par le terrible Timurbeg ou Tamerlan. Je vais vous parler, à la hâte, de ce digne successeur du furieux Gengiscan : je le vis quand il tenoit dans ses fers le plus cruel & le plus puissant, après lui, des Empereurs barbares des quatorzième & quinzième siècles. Il mit, par-là, le comble à la gloire des Tartares; mais il fut bien loin de soumettre l'Empire Turc, ni d'arrêter même ses progrès, puisqu'avant la fin de ce même quinzième siècle, l'Empire d'Orient tomba entre les mains de Mahomet II, petit-fils de Bajazet.

Tamerlan étoit né dans le Zagataï, & son père arrière-petit-fils de Gengiscan par les femmes, étoit Emir ou Prince d'une petite partie de la Tartarie, dont la capitale se nommoit *Kach*. Ce fut environ 130 ans après la mort de Gengiscan, que Tamerlan vint au monde. Il hérita de bonne heure de la petite Principauté de son père, sous la tutelle de son oncle; il eut

d'abord pour Seigneur Suzerain un descendant de Gengiscan, qui avoit pour sa capitale *Samarcande*. Ce Roi Tartare ayant été attaqué par les sujets de ses cousins, Kans du Capchac, Tamerlan se conduisit avec tant d'adresse, qu'il fut bientôt maître de l'Empire entier de Zagataï, à la faveur des Turcomans, à la tête desquels il se mit : il se fit couronner avec beaucoup d'éclat à Samarcande, & se trouva ainsi possesseur du partage du fils aîné de Gengiscan. C'étoit déjà une belle fortune pour le petit Emir de Kach ; mais il l'augmenta considérablement en peu d'années. D'abord il soumit le petit, mais délicieux pays de Carisme ; & après en avoir pris la capitale, il la ruina absolument, & en transporta les richesses & les habitans dans sa patrie.

La Province du *Coraſſan*, ancien pays des Parthes, celle de *Mazanderan*, le *Segestan*, qui s'étend jusques à la fameuse ville de *Candahar*, & cette ville même, qui est frontière des Indes, reconnurent l'empire de Tamerlan.

De-là il rentra en Tartarie, pour y placer sur le trône de Capchac un Prince qu'il protégeoit, appellé *Tokamitsch*. Il

rendit ce Prince si puissant, que tout ce qui compose aujourd'hui la Russie Asiatique, & une partie de celle d'Europe jusques à Moscow, lui étoit soumis. Revenant sur la Perse, dont il commença la conquête par le *Loreſtan*, qui est l'ancienne Médie, il prit la forteresse de *Lor*; & ce ne fut pas sans être obligé d'employer à cette conquête toutes les ressources de l'art de la guerre, dans lequel il étoit un grand maître. Elle lui procura celle de la Médie entière, dont il s'assura la conservation, en faisant construire un magnifique pont sur le rapide fleuve d'*Araxe*. Passant en *Géorgie*, il dompta & ravagea tout ce pays, la *Mingrélie*, & même l'*Arménie*. Il exerça des cruautés inouies sur les Chrétiens, Géorgiens & Arméniens, à *Téflis* & à *Erzerum*, capitales de leur pays; il y fit des martyrs, par un faux zéle pour la religion Mahométane qu'il professoit, & qui, soit dit en passant, est la religion la plus favorable aux tyrans & aux conquérans barbares. Elle semble faite exprès pour eux; & l'on voit bien que Mahomet a fait plier ses principes aux passions, à la mode, de son temps & dans son pays. Or, rien n'étoit plus du goût

des Arabes, que le pillage, les combats & les conquêtes.

Tamerlan ayant repaſſé le Mont Caucaſe pour retourner du côté de l'intérieur de l'Empire Perſan, en ſoumit, par différens moyens & ſous différens prétextes, les belles & délicieuſes Provinces. La ſuperbe ville d'*Erivan*, auſſi mal fortifiée qu'elle étoit riche, lui ouvrit ſes portes ſans réſiſtance. La délicieuſe *Casbin*, *Caſchan*, *Schiras*, dont le vin eſt en réputation, toute la Perſe enfin, juſques à la mer, ſe ſoumit à lui. La riche & puiſſante ville d'*Iſpahan*, fut la ſeule qui fit quelque réſiſtance, ou plutôt qui, en voulant capituler pour ſauver ſes richeſſes, éprouva les plus grands malheurs. Elle étoit taxée à une ſomme conſidérable, & elle s'y étoit ſoumiſe; mais quand il fut queſtion de l'exiger, quelques légères querelles occaſionnèrent un déſordre qu'il ne fut plus poſſible d'arrêter. Les Tartares maſſacrèrent un nombre d'habitans ſi conſidérable, que l'on éleva, de leurs têtes raſſemblées, une pyramide immenſe, monument épouvantable, & que les amis de l'humanité ne peuvent ſe repréſenter ſans frémir. La quantité de corps morts jetés

dans la rivière, en intercepta le cours, & fut cause d'une inondation mêlée d'eau & de sang. La peste fut la suite de ces premières horreurs, & bientôt les vainqueurs furent obligés de fuir ces affreux théatres de leurs exploits.

Oserai-je dire qu'au milieu de ces cruautés il arriva une histoire plaisante. Tamerlan, en qualité de zélé Musulman, avoit ordonné d'épargner un fameux Molla Mahométan, nommé Ismaël Kémal. L'ordre de ménager ce Docteur, fut publié à son de trompe; nombre de gens l'entendirent; & au milieu du massacre, plusieurs malheureux, menacés de la mort, osèrent dire qu'ils étoient le Docteur Kémal. On les épargnoit aussi-tôt; plusieurs sauvèrent ainsi leur vie; cependant un Capitaine Tartare qui avoit déja épagné plusieurs gens sous ce faux nom, commença à s'impatienter; & ayant trouvé enfin le véritable Kémal, celui-ci se nomma en vain. On ne voulut pas le croire, & on lui coupa la tête. Le vainqueur en parut affligé, mais il ne s'intéressoit pas assez à la vie des hommes pour s'embarrasser d'un de plus ou de moins, tout homme de mérite qu'il pouvoit être.

Vainqueur de toute la Perſe, Tamerlan fut rappellé dans la Tartarie, par la révolte de l'ingrat Tokamitſch. Le héros Tartare étoit trop cruel pour ne pas mériter de trouver des ingrats, & trop fier & trop brave pour les ſupporter. Il pourſuivit vivement ſon ancien protégé; mais il le trouva auſſi digne de le combatre qu'il lui avoit paru, quelques années auparavant, digne d'être ſoutenu par lui. Jamais Tamerlan n'eut affaire à un plus redoutable ennemi; & ce ne fut qu'après pluſieurs ſavantes campagnes, que ces deux Héros ſe trouvèrent enfin à portée de décider, par une bataille générale, qui des deux étoit le plus grand. La bataille ſe donna ſur les bords du Volga: l'on croit que ce fut près de Caſan. Chacune des deux armées étoit de plus de trois cents mille combattans: on vit dans cette occaſion, (ce qui eſt bien rare) deux puiſſans & braves Souverains ſe joindre, ſe battre en perſonne, & ſe porter l'un à l'autre des coups terribles. Tamerlan fut bleſſé, mais moins dangereuſement que Tokamitſch. Celui-ci échappa pourtant au vainqueur: deux gros de leurs troupes les ſéparèrent; mais l'armée des Tartares Ruſſes fut défaite,

Après avoir passé huit jours sur le champ de bataille, Tamerlan, qui ne voyoit point paroître son adversaire, & qui ne savoit ce qu'il étoit devenu, prit le parti de le chercher, & de le poursuivre si loin, qu'ayant passé de l'Asie en Europe, & ayant assujetti Moscow, dont il envoya un de ses fils s'emparer, il parvint jusqu'aux fontières de Pologne; &, descendant le Niester ou Boristhêne, il pénétra dans les Isles qui sont à l'embouchure de ce fleuve dans la mer noire, & habitées par les Cosaques Zaporoviens: il les vainquit; mais Tokamitsch n'étoit point parmi eux.

Tamerlan repasse en Asie, revient à Astracan, où il est obligé de forcer une fortification d'un genre singulier; c'étoit un rempart de glace, aussi impénétrable pour la saison dans laquelle il étoit attaqué, que l'auroit été, dans tout autre temps, une muraille de pierres. Quoi qu'il en soit, il surmonte ces obstacles, entre dans Astracan, & apprend que Tokamitsch est mort assez loin de-là. La Tartarie Russe étoit du moins entièrement soumise à Tamerlan: il est content de tant de cruels exploits, & retourne à Samarcande.

Il y donna des fêtes barbares & bril-

lantes, qui furent suivies d'une catastrophe tragique. Tamerlan avoit deux femmes qui se disputoient son cœur. Chacune étoit mère d'un Prince, qui s'étoit déja distingué à la guerre, sous les yeux & sous les ordres de son père. La mère du cadet, qu'on appelloit Sultan-Iskender ou Alexandre, conçut l'horrible projet de faire périr l'aîné; elle le fit accuser par un Eunuque, qu'elle avoit gagné, d'avoir voulu empoisonner l'Empereur. Dans un transport de colère, Tarmerlan jugea son fils sans l'entendre, & lui fit couper la tête; mais la Sultane ayant voulu se défaire de son complice, celui-ci découvrit en mourant toute la trame; & l'Empereur irrité & désespéré, fit brûler vive l'Impératrice au milieu de son serrail.

Une nouvelle expédition en Perse, lui fit oublier ce tragique spectacle. Un Visir perfide avoit enfermé & fait aveugler le Prince que Tamerlan avoit établi sur la Perse, après lui en avoir fait rendre hommage. L'Empereur Tartare, averti de cette trahison, rentra dans la Perse, & vengea son protégé qu'il trouva mort. Il reprit toutes les Villes de ce vaste Empire, non sans de nouveaux carnages; & ne pardonnant

donnant à aucun de l'ancienne famille qui régnoit sur la Perse, il établit sur le trône un de ses fils.

La soumission d'un pays qu'il avoit déja conquis une fois, ne lui suffisant pas, il poussa ses conquêtes plus loin. Bagdad, cette superbe ville qui avoit été la Capitale de l'Empire des Califes, étoit gouvernée par un descendant de Gengiscan. Sous un léger prétexte, il fut attaqué; la ville située sur le Tigre, fut prise après quelque résistance; la soumission de la grande & belle Province de Diarbeck, en fut la suite, & l'Empire de Tamerlan fut, pour ce moment, borné par l'Euphrate. Il le remonta pour aller appaiser de nouveaux troubles en Géorgie & en Colchide; il avoit laissé régner sous ses ordres un nouveau Prince, qui s'étoit fait Mahométan. Ses sujets, à qui cette apostasie déplaisoit, comme de raison, s'étoient révoltés; & la Reine mécontente de son mari, d'ailleurs jeune, & amoureuse d'un autre Prince, s'étoit jointe à eux. C'étoit une espèce d'amazone, belle & courageuse: elle défendit avec gloire, & assez long-temps son pays contre Tamerlan; mais enfin elle fut vaincue

& prise dans Teflis. Tamerlan, sur l'esprit de qui le courage pouvoit faire autant d'impression que la beauté, la traita d'abord en admirateur de sa bravoure, & parut même épris de ses charmes. Il lui offrit de la faire couronner, & de lui donner le premier rang à sa Cour & dans son serrail, si elle vouloit renoncer à sa Religion. Elle le refusa avec hauteur, & parut si attachée à sa croyance, qu'elle reçut la palme du martyre, & fournit une nouvelle preuve, qu'avec des mœurs peu régulières, ou un cœur foible, on peut avoir l'esprit fort, & être constant dans ses opinions & dans sa foi.

Tamerlan, revenu encore une fois à Samarcande, hésitoit s'il tourneroit ses armes du côté de la Chine, ou du côté des Indes. Une circonstance le détermina à soumettre celles-ci. Une jeune & charmante Reine d'Ormus, envoya lui demander du secours contre ses sujets. Elle lui offroit d'épouser un de ses enfans; l'Empereur destina son petit-fils Mirancha : ce jeune Prince vint aisément à bout de soumettre le Royaume d'Ormus, & de se faire aimer de la Princesse; la possession d'une ville

d'un grand commerce, assurant à Tamerlan celle de tout le Golfe Persique, & des mers de l'Arabie & des Indes, acheva de le déterminer à faire la conquête de ce grand pays, de préférence à celle de la Chine. Les Indes étoient déjà, depuis Gengiscan, sous la domination d'un Prince Tartare, Mogol de sa race; il étoit Mahométan, comme l'étoient devenus presque tous les descendans de Gengiscan. Les principaux Princes ses tributaires, tels que les Rois de Visapour, de Golconde, du Décan, l'étoient aussi, de même que ses Ministres, les Grands de sa Cour, & ses Généraux; mais la plus grande partie du Peuple Indien étoit idolâtre, ou suivoit la Religion des adorateurs du feu, qui étoit le Religion des Persans, avant que le Mahométisme s'établît dans ce Royaume.

Firoucha, le plus illustre des descendans de Gengiscan, avoit laissé sa couronne à son petit-fils, jeune & foible, sous la tutelle d'un Prince brave, habile, mais dangereux pour son malheureux pupile. Effectivement Mellouckan (c'étoit le nom du tuteur) étoit accusé d'avoir déja donné un poison lent au jeune Empereur Mahmoud.

Celui-ci implora le secours de Tamerlan, qui y courut volontiers; il n'arriva pas à temps pour le sauver, mais assez-tôt pour s'emparer de sa succession.

Dans la première Province que soumit Tamerlan, on prétend qu'il eut affaire à une nation Indienne, dont l'habitation étoit singulière. Ces peuples se tenoient comme perchés sur des branches de grands arbres, plantés dans un pays marécageux, mais fertile; il étoit difficile de les forcer dans leur retranchemens élevés, d'où ils tiroient sur les Tartares, du haut en bas; enfin Tamerlan en vint à bout, en leur faisant tirer des flèches enflammées, qui les brûlèrent, & détruisirent leurs retraites. De-là, continuant sa marche, & poursuivant sa conquête, l'Empereur s'empara de la Province de Multan, patrie du Tyran de l'Inde; il força, non sans peine, la forteresse de Palmire, & parvint jusques dans une forêt formée, pour ainsi dire, par un seul arbre, puisque tous ceux de ce bois tenoient à la même tige, dont les rameaux repliés & enfoncés en terre, avoient produit autant d'arbres particuliers. Au milieu étoit un temple, pour lequel les In-

diens avoient une singulière dévotion. Tamerlan le vit sans éprouver d'autre sentiment que le desir de s'approprier les richesses qu'il renfermoit. Il s'en empara en effet, fit massacrer les Bonzes, Faquirs, & Pénitens dévots qui habitoient cette enceinte, & fit même raser le temple, au grand scandale & désespoir des Indiens. Ensuite il assiégea Delhi, magnifique cité, au centre de l'Inde, & regardée comme sa capitale. Ce ne fut pas sans difficulté qu'il en devint le maître: il y fut obligé, auparavant, de livrer une bataille, dans laquelle les éléphans furent sur le point de détruire son armée; ils effrayoient extrêmement les Tartares; mais une troupe de buffles furieux, aux cornes desquels Tamerlan avoit fait attacher des flambeaux, ayant été lancés au milieu des Indiens, culbutèrent les éléphans, & procurèrent la victoire aux Tartares. Bientôt Delhi fut assiégé & pris, non sans un grand massacre. Cette ville contenoit un million d'habitans, dont le plus grand nombre étoit Guèbre, ou adorateur du feu.

Tamerlan trouva dans cette place un envoyé du Roi de Golconde, qui venoit

demander, au nom de son maître, du secours contre un Ministre qui le trahissoit. L'Empereur envoya un de ses fils à la tête d'une armée, pour soumettre ce riche Royaume, & toute la presqu'Isle d'au-delà du Gange, dont Golconde étoit, pour ainsi dire, la clef. Pir-Méhémet, chargé de cette commission, s'en acquitta aisément. Il arriva dans Golconde lorsque le malheureux Roi trahi venoit d'expirer. Sa veuve, belle Princesse, étoit sur le point de se brûler avec le corps de son mari; Pir Méhémet entra dans la grande place au moment que ce barbare sacrifice alloit se consommer; il en empêcha l'accomplissement, tua même les Bramines qui s'obstinoient à l'accomplir, enleva la Princesse de dessus son bûcher, l'admira, l'aima, la consola, & l'épousa. Cette belle Princesse étoit fille & héritière du Roi du Décan; elle soumit le Royaume de son père, aussi bien que celui de Golconde, à Pir-Méhémet; & bientôt toute la presqu'Isle, les Royaumes de Bisnagar, de Tanjaour, & toute la côte de Coromandel, reconnurent l'Empire de Tamerlan.

Cet Empereur se rapprochoit de Samar-

cande, en repaſſant des Indes dans la Perſe, lorſqu'il apprit que Bajazet, Empereur des Turcs, s'étoit ligué avec le Sultan de Bagdad & les rébelles d'Arménie, pour les aider à ſecouer ſon joug. Le grand Kam reſolut auſſi-tôt, non-ſeulement de réduire les rébelles, mais d'attaquer leurs défenſeurs. Cependant, comme il s'agiſſoit de faire la guerre à un des principaux Princes Muſulmans, il conſulta les Docteurs de ſa loi, qui lui conſeillèrent, pour ſe mettre en règle, d'envoyer une ambaſſade à Bajazet. Il le fit, & reçut des réponſes inſolentes; il n'en fallut pas davantage pour le déterminer à entrer dans l'Empire Turc par la Natolie; il prit bientôt *Sébaſte*, *Céſarée* & *Angouri*: ce fut auprès de cette dernière ville que Bajazet vint lui livrer bataille, l'an 1402. Ce jour fut certainement mémorable par une des plus grandes affaires qui ſe ſoient livrées entre deux Souverains. Après des efforts & des exploits remarquables, Bajazet fut fait priſonnier, & mené en cet état à Tamerlan. Il n'avoit rien perdu de ſa fierté. Le vainqueur, en le voyant, ſe mit à rire. *Tu m'inſultes*, dit Bajazet?

Non, répliqua le Tartare, *je ris du sort qui a aujourd'hui balancé l'Empire du monde entre un borgne comme toi, & un boiteux comme moi.* Effectivement ces deux Princes avoient ces défauts accidentels. Tamerlan traita ensuite Bajazet avec assez de considération, mais en le tenant dans une captivité assez étroite pour n'avoir rien à craindre ni de lui ni des sujets de cet Empereur Ottoman, qu'il traînoit à sa suite. Il soumit *Héraclée*, *Nicomédie*, & enfin *Burse*, dans laquelle il prit l'Impératrice *Roxane*, femme de Bajazet. Je suis assuré qu'il ne fit aucune insulte à cette Princesse, fière & Chrétienne, à laquelle il remit le corps de son époux, après que celui-ci fut enfin mort de chagrin dans les fers du Tartare.

Soliman hérita du sceptre de Bajazet, & bientôt Tamerlan s'éloigna d'Andrinople & du centre de l'empire Turc; mais ce ne fut pas sans faire trembler le reste de cet Empire, & la Syrie. Il prit Smyrne, Antioche, & s'approcha d'Alep. Ce pays, toute la Palestine, & jusqu'à l'Egypte même étoient soumis aux Soudans d'Egypte, qui depuis quelques siècles, révoltés contre les

Califes, leur avoient enlevé cette contrée. Tamerlan eut aussi peu de scrupule de combattre contre ces Soudans Mahométans que contre les Turcs. Il n'en eut guère plus de protéger contre eux les Druzes, demi-Chrétiens, reste des Croisés; les Catholiques Maronites, habitans au pied du Liban. Tout dans la Palestine se jetta aux pieds du conquérant, & il traversa en vainqueur le désert, où il vit les magnifiques ruines de *Balbec*, autrefois *Héliopolis*. Enfin il arriva à *Damas*, & s'empara de cette grande & magnifique ville, après avoir gagné une bataille, la citadelle fit un peu plus de résistance, mais elle fut soumise. Le Soudan d'Egypte envoya demander grace à Tamerlan, & il la lui auroit peut-être refusée; mais il aprit que *Bagdad* s'étoit révolté, & qu'il y avoit des troubles en Perse. Il y vola, reprit *Bagdad*, la ruina, pacifia la Perse; & étant convaincu que son fils *Iskender* s'y étoit conduit en tyran, il le punit: enfin il retourna dans sa capitale, *Samarcande*, après sept ans d'absence.

Ce fut là que je vis ce conquérant dans toute sa gloire. J'avois suivi son armée de-

puis l'extrêmité de l'Asie à la faveur des déguisemens auxquels je suis accoutumé ; j'avois pris l'habillement & je parlois la langue d'un Tartare Usbeck. Ainsi je n'étois point suspect au milieu de son armée. Je vis donc Tamerlan donner audience à des Ambassadeurs de toutes les Puissances de l'Asie & de l'Afrique, & même à ceux de quelques Princes de l'Europe. Ce fut en leur présence qu'il partagea son immense empire entre ses enfans, comme avoit fait autrefois Gengiscan. Je vous dirai dans un moment quelles suites eut ce partage. Enfin Tamerlan, quoiqu'âgé de 70 ans, prit & annonça dans cette assemblée la résolution d'aller conquérir la Chine. Il ne craignit point de traverser les déserts immenses qu'il falloit passer pour y arriver ; & partit avec son intrépidité ordinaire, à la tête d'une armée innombrable : il s'engagea dans les pays glacés dans la Tartarie septentrionale ; il donna à ses Soldats l'exemple de supporter les fatigues ; mais bientôt lui-même ne put plus y résister. Il fût attaqué d'une maladie que vous appellez communément ici fluxion de poitrine. Les Médecins Arabes qui suivoient son

camp déclarèrent qu'il n'en pouvoit pas revenir : on lui en annonça la nouvelle, qu'il reçut avec intrépidité. Il déclara son fils *Pir-Méhemet Geangir*, son principal successeur, & vouloit que tous ses autres enfans, ses petis-fils, & tous les autres Princes qui dépendoient de lui, le reconnussent pour Souverain, mais il ne fut par plus obei à cet égard, que l'avoit été Gengiscan.

Il y a bien de la ressemblance entre ces deux Héros : tous deux aussi grands conquérans l'un que l'autre, usurpateurs d'immenses pays en Asie, ils ne connoissoient que leur ambition pour règle de leur conduite ; & cette ambition elle-même n'étoit réglée par aucuns principes. Gengiscan n'avoit aucune religion décidée ; Tamerlan prétendoit être Mahométan ; mais, outre que cette croyance n'est point gênante pour un ambitieux, il savoit la faire prêter à ses vues. Il paroît que ce dernier avoit plus d'esprit & plus de connoissances dans la politique & dans l'art de la guerre, que Gengiscan : cependant leurs succès furent égaux, parceque quoiqu'il n'y ait que deux siecles d'intervalle entre le règne de ces

deux Héros, Gengiſcan n'avoit eu affaire qu'à des peuples tout-à-fait barbares, & Tamerlan à des peuples plus aguerris & plus policés, & contre qui l'art étoit plus néceſſaire.

Pour ne plus faire entrer dans mes relations les beaux & grands pays de l'Aſie, dont je viens de vous parler, & que j'ai continué de voir juſqu'à ce ſiècle, je vais vous dire en deux mots quel a été leur ſort depuis la mort de Tamerlan juſqu'à ce jour (1750).

Toute la grande Tartarie a ſubi le même ſort, après la mort de Tamerlan, qu'elle avoit commencé d'éprouver après celle de Gengiſcan. Elle s'eſt trouvée diviſée entre différens Souverains, dont la puiſſance a ſi fort diminué en ſe partageant, qu'on ne ſait preſque plus en qui elle réſide. Les villes qui exiſtoient autrefois dans ce pays ſont ruinées, & les hordes ou troupes de Tartares ſoumiſes à des Chefs particuliers, courent à préſent dans les déſerts, d'un côté & d'autre, ſans aucune demeure fixe. Les uns ſont Idolâtres, les autres profeſſent la religion Mahométane. Les plus voiſins des Ruſſes leur paient

tribut ; tels sont les Sybériens, les Mongales, les Calmouques ; & l'on peut bien dire que la meilleure partie de la Tartarie est aujourd'hui soumise à la Russie. Les Tartares Orientaux ont conquis la Chine, au commencement du siècle dernier ; & leur Kam, qui est devenu Souverain de ce vaste Empire, n'a pas laissé que de conserver l'autorité sur ses anciens sujets, & reçoit de temps en temps les hommages des Tartares errans qui les avoisinent. Tel est à présent le sort de la Tartarie.

Toutes les conquêtes que Tamerlan avoit faites entre le Tigre & l'Euphrate, & par delà dans la Natolie, ont été abandonnées par ses successeurs ; & les Turcs sont à présent les maîtres de cette grande & belle contrée qui forme presque toute la Turquie en Asie. Il ne reste plus des grands Etats formés de la succession de Tamerlan, que l'Empire de Perse, & celui du Grand Mogol : voici leur destinée.

La Postérité de Tamerlan a régné en Perse tout le reste du quinzième siècle ; sous deux familles, dont l'une a eu pour Chef *Usum Cassan*, descendant de Tamerlan ; mais né parmi les Turcomans, bar-

bare puissant, & qui tenoit beaucoup des deux Conquérans auxquels il faisoit remonter son origine ; mais qui n'exerça son pouvoir que sur la Perse & l'Arménie.

Tout au commencement du seizième siècle, les *Sophis* s'emparèrent de la Perse : ils prétendoient être descendus d'*Ali*, gendre de *Mahomet*. Cette nouvelle dinastie de Princes Mahométans a occupé le trône de Perse pendant plus de deux siècles, & à eu quelques grands hommes, tels que *Chahabas Premier*. Les successeurs de celui-ci s'étant trouvés tout à la fois de mauvais Princes, & de foibles Monarques, ils ont éprouvé des malheurs qu'ils pouvoient s'être attirés; mais dont leurs ennemis ne méritoient pas de profiter. Les *Aghuans*, peuples sauvages, sortis du Mont Caucase, ont attaqué au commencement de ce siécle le *Sophi Mahumds* ; & leur Chef, nommé *Mirveis*, s'est placé sur son trône. Le fameux *Thamas Koulikan* a rétabli, pour un moment la race des Sophis, en chassant les Aghuans ; mais bientôt il s'est couronné lui-même, sous le nom de Schahnadir. Il a régné pendant 15 ou 16

ans sur ce malheureux pays avec tout l'éclat dont un tyran peut être susceptible. Il a fait avec succès la guerre aux Turcs; mais sa plus brillante expédition a été de rançonner le Grand, Mogol descendant de Tamerlan. Enfin, il a été assassiné en 1747; & depuis ce temps, la Perse est livrée à de si affreux ravages & à tant d'horreurs; Ispahan, Casbin, Erivan, Schiras, ces belles & superbes villes ont été tant de fois prises, pillées & brûlées; cet Empire fertile & délicieux est si ruiné & si divisé, qu'il est presque réduit au même état que la Tartarie: le commerce qu'il entretenoit pendant le siècle dernier avec toutes les parties du monde, est réduit à rien.

Les descendans de Tamerlan règnent peut-être encore sur l'Empire du Grand Mogol; mais leur puissance est bien affoiblie. Ils descendent de *Mirancha* par *Abouzaïd* son fils. On compte plusieurs grands hommes dans la suite de ces Grands Mogols; tels ont été *Gehangir & Aurengze*, dont *Mohamet*, l'arrière-petit-fils, a été visité en 1739, par le terrible Schahnadir ou Thamas Koulikan. Cette visite a coûté au Mogol un milliard de roupies d'or, &

un milion d'habitans, ſans compter la gloire du Souverain, qui, après la retraite du vainqueur, eſt tombé dans un ſi grand décri, que ni lui, ni ſes enfans ne ſont plus ni craints, ni reſpectés. Il commandoit, quoique Mahométan, à nombre de petits Princes ou Rajas Idolâtrées, qui aujourd'hui, ne le reconnoiſſent plus, & font à leur guiſe la paix ou la guerre avec les Puiſſances Européennes qui trafiquent dans l'Inde.

Mais il y a trop long-temps que je vous parle de ces pays éloignés du vôtre (continua le Juif errant); revenons en Europe, d'autant plus qu'encore une fois le temps me preſſe.

Quinzième Siècle.

Ce ſiècle fut proprement celui des découvertes les plus importantes, & des événemens qui ont le plus contribué à changer la face de l'Europe, & même du monde entier. En diſant un mot de l'époque de chacun, & des premiers effets que j'ai vu en réſulter, j'eſpère, Meſſieurs, vous intéreſſer. Je ne vous apprendrai

peut-être rien de nouveau par rapport aux faits; vous les avez lus dans l'Hiſtoire, & celle des derniers ſiècles eſt aſſez éclaircie. Mais je vais vous dire ce que l'on a penſé dans le temps des auteurs de ces découvertes, quelques anecdotes ſur leurs perſonnes, ce que l'on a jugé dès les premiers momens, des conſéquences qui devoient réſulter de leurs travaux; & vous verrez que ces jugemens ne ſe ſont pas toujours trouvés juſtes.

Je vous ai déja dit que ſur la fin du quatorzième ſiècle j'avois entendu parler en Allemagne de la poudre à canon; mais je n'en ai pas vu l'inventeur, car il fut la victime de ſa découverte, & ſauta en l'air, en faiſant l'épreuve de la force de ſa poudre, compoſée de ſalpêtre, de charbon & de ſoufre. C'étoit un Moine nommé *Berthold Schwartz*. Il eût été peut-être à ſouhaiter que ſon ſecret fût perdu avec lui; mais bien loin delà, l'uſage que l'on en fit à la guerre, fit regarder cette découverte comme précieuſe. On imagina de ſe ſervir de la poudre enflammée pour pouſſer avec force des balles ou des pierres bien plus loin qu'on ne pourroit atteindre avec la

fronde. On construisit, pour cet effet, des bombardes, canons ou coulevrines. Ces machines furent d'abord très-imparfaites : j'ai vu les premières, qui n'étoient formées que de lames de fer, cerclées de même métal ; ensuite on les a faites entièrement de fonte ; mais elles n'étoient pas bien pesantes, & se transportoient aisément à dos de mulet ou de cheval, ou sur de petits chariots roulans. Au commencement du quinzième siècle, on ne connoissoit pas d'autres armes à feu que ces petites pièces portatives ; mais au milieu de ce siècle, on commença à en faire de beaucoup plus grosses. J'en ai vu une, construite à Paris, sous le règne de Louis XI, qui chassoit un poids de 500 livres, & portoit de la Bastille jusqu'à Charenton. Sur la fin de ce même siècle, dans le suivant, & encore plus dans le dix-septième, on a bien perfectionné l'artillerie, & l'usage du canon, & sur-tout l'art de le faire mouvoir & de le transporter. La cruelle invention du mortier & des bombes ne date que du dix-septième siècle, aussi-bien que celle des grenades ; mais l'arquebuse, le mousquet, le fusil, la carabine & les pistolets

ſont plus anciens ; car j'ai vu dès le commencement du quinzième ſiècle, de grandes arquebuſes auſſi fortes que les petits canons qui étoient d'abord à la mode. Il y avoit des troupes entières qui avoient de ces arquebuſes, & qui les appuyoient ſur des trépiés ou des fouchettes, ce qui étoit aſſez incommode. Ce fut du temps de François Premier, que les mouſquets devinrent à la mode ; ils étoient encore fort gros & fort peſans : on les a rendus, de plus en plus légers ; & y ajoutant la bayonnette, on les a rendus plus meurtriers. La carabine n'eſt pas ſuſceptible de recevoir la bayonnette, étant trop longue, mais d'ailleurs elle porte plus loin que le fuſil. Les piſtolets des anciens Reiſtres ou Cavaliers Allemands, qui en portèrent les premiers, étoient trop peſans ; ceux d'aujourd'hui ſont bien plus légers & bien plus commodes à porter ; mais ces armes n'en ſont que plus dangereuſes.

Je ne vous ai parlé de toutes ces armes, dont l'uſage a entièrement changé les principes de l'art militaire, que pour vous raconter ce que j'entendis dire aux Guerriers du quinzième ſiècle, dans tous les

pays par où je passai, dans lesquels je vis successivement l'usage des armes à feu s'introduire. Tout est perdu, disoient-ils, la bravoure va disparoître; dorénavant un brave homme ne se mesurera plus avec un autre; & un coquin pourra, de derrière un rempart, ou une palissade, tirer avec une grande & vilaine bouche à feu, contre un Héros, & le jeter sur le carreau. Nos armures défensives nous sont inutiles; un boulet de canon emporte le casque & la tête; l'armure offensive l'est presqu'autant, car on ne peut se défendre contre le canon ni avec la lance ni avec l'épée. Poltrons, le jour de votre triomphe est venu; vous pouvez dire que l'on ne peut pas plus se garantir des foudres de la terre que de celles du Ciel; que tout ce qu'un brave homme peut faire contre du canon, c'est d'attendre de pied ferme qu'il vous tue, & que c'est un rôle désespérant à jouer, que d'être ainsi exposé aux coups sans pouvoir les rendre à son ennemi.

Ces plaintes me frappoient; & moi qui d'ailleurs pouvois juger de ces questions d'une façon très-désintéressée, je trouvois que ces Guerriers avoient raison. Cependant

vous le savez, & vous le voyez, Messieurs, par l'événement, les braves gens n'ont rien perdu de leurs avantages depuis l'invention des armes à feu. 1.° Ils ont renoncé à l'armure de pied en cap, défensive, pesante & incommode: à présent, quand ils peuvent s'approcher, ils combattent corps à corps, & montrent bien mieux ce qu'ils savent faire. 2.° L'usage des armes à feu étant devenu commun, est pour les uns comme pour les autres; &, à présent, les nations se battent à armes égales. Il n'y a pas jusqu'aux Chinois & aux Indiens, qui ne connoissent, non-seulement l'usage du canon, mais celui du fusil & de la bayonnette. Les Iroquois & les Nègres ont des mousquets. 3.° La Cavalerie continue de s'approcher, le sabre à la main; l'Infanterie, au moyen de la bayonnette, combat à l'arme blanche: ainsi, les militaires modernes peuvent être sûrs que leur bravoure n'est pas toujours en pure perte, & qu'ils ne sont pas condamnés à rester toujours les bras croisés.

Je vais vous parler d'une seconde invention bien différente de celle des armes à feu; c'est celle de l'Imprimerie. Je n'ai

point approfondi la queſtion de ſavoir ſi cet art fameux fut véritablement inventé à Mayence, ou ſi quelques gens de Harlem en Hollande, ou de Strasbourg, ne l'avoient pas déja trouve quelques années auparavant. Tout ce que je peux vous aſſurer, c'eſt qu'au milieu du quinzième ſiècle, lorſque je paſſai à Mayence, je trouvai que cet art y étoit exercé par *Fauſt* & par *Schoeffer*, deux Bourgeois de cette ville. Leur découverte paroiſſoit ſi ſingulière, qu'on croyoit généralement en Allemagne, & dans l'Europe, que Fauſt étoit ſorcier: on fit même à ſon ſujet toutes ſortes de contes; &, parce qu'il mourut avant Schoeffer, on dit que le Diable l'avoit étranglé, &c.... Schoeffer, qui ſurvécut à Fauſt, ne continua pas moins ſon travail, & eut raiſon. Il falloit être bien bête pour ne pas comprendre ce que c'étoit que l'art de l'Imprimerie, dans un temps où la gravure en bois étoit déja inventée. Comment ne concevoit-on pas qu'il étoit aiſé de détacher les lettres ſéparées, dont ſe formoient les lignes & les pages entières; &, après les avoir fait ſervir à un ouvrage, de les reprendre en-

suite, & de les combiner différemment, afin d'en composer un nouveau ? C'est pourtant là tout le secret de l'Imprimerie. Ajoutez-y, qu'après les caractères de bois, on s'est servi de caractères de métal, pour qu'ils duraſſent plus long-temps.

On s'étonnoit de tout dans ce temps-là, parce que les lumières étoient peu étendues, & que l'Imprimerie a infiniment contribué à les répandre : mais, (ai-je entendu dire aux bonnes gens de la fin du quizième siècle,) rendons-nous un grand service aux hommes, en faisant circuler avec facilité tant d'idées dans les têtes ? Peut-être que non. Les fausses opinions se communiqueront comme les véritables ; & il sera aussi aisé de se tromper que de savoir la vérité. Il en est peut-être des connoissances comme des richesses. Si l'on trouvoit la pierre philosophale, & que tout le monde eût le secret de faire de l'or, bientôt nous n'en serions pas plus riches. Ce que nous n'achetons aujourd'hui qu'une petite pièce d'argent, coûteroit bientôt une grande pièce d'or. La multiplication des espèces ne fait pas la vraie opulence.

Ce fut encore au milieu du quinzième siècle, que l'Empire Grec fut détruit par les Turcs, Constantinople pris par le Grand-Seigneur Mahomet Second; &, peu d'années après, l'Empire de Trebizonde anéanti. Alors les savans & les beaux esprits de toute espèce, dont la Grèce étoit remplie, se refugièrent en Italie, & portèrent, dans cette partie du monde, l'érudition & la connoissance de la langue Grecque, & des Auteurs qui avoient fleuri dans leur pays. N'ayant plus chez eux ni collèges ni bibliothèques, ils en formèrent en Italie. Je vis plusieurs de ces savans, lorsque je passai dans ce pays, quelque temps après qu'ils y furent arrivés. C'étoient des gens à longue barbe, à physionomie grave & sérieuse, qui mépriſoient les petits Docteurs Latins ou Italiens, leur reprochoient de ne pas savoir le Grec, & vouloient bien avoir la bonté de le leur montrer pour leur argent, assez fiers de leur science pour en tirer vanité, & assez fins pour en tirer parti pour leur intérêt. En un mot, c'étoient des pédans, parmi lesquels il y en eut cependant d'illustres; tels

tels furent *Andronique de Theſſalonique*, le premier qui enſeigna le Grec en Italie; *Conſtantin Laſcaris*, qui, le premier, publia une Grammaire de cette langue; *Beſſarion*, qui fut Cardinal; *Georges de Trebizonde*, à qui nous devons la connoiſſance d'un grand nombre d'Auteurs Grecs; *Muſurus*, autre Grammairien; & les deux *Calcondiles*, oncle & neveu.

J'ai entendu faire, ſur tous ces gens-là, de faux raiſonnemens, comme ſur les armes à feu. Il y avoit déja des Poëtes & des gens aimables en Italie, quand ils y arrivèrent. Je vous ai dit que Pétrarque & Boccace y avoient vécu dès le ſiècle précédent. Pogge, qui étoit un homme aimable & gai; le Boïardo, qui étoit un Poëte romaneſque charmant, dont nous avons le Poëme de Roland l'amoureux, vivoient alors. Voici, diſoit le dernier aux Dames de ſon temps, une colonie de pédans qui nous arrive, & qui va nous rendre inſupportables: un fatras d'érudition va ſe répandre dans notre nation; & bientôt on ne ſera point reçu en bonne compagnie ſans ſavoir le Grec. Effectivement ces Grecs mirent, pendant quel-

que temps, l'érudition pesante à la mode; mais ils n'empêchèrent pas les gens d'esprit de briller en Italie ; & même l'érudition que les Grecs y ont répandue, est devenue bien utile aux beaux esprits du siècle suivant. Ce sont ces pédans Grecs qui ont fait connoître en Europe les beautés d'Homère, celles de Sophocle, d'Euripide, d'Aristophane, de Théocrite, d'Anacréon, & de Sapho. Quel parti n'a-t-on pas tiré de ces trésors de la Grèce, quand une fois on les a connus ? Xénophon, Thucidide, Plutarque, Polybe, ont servi de modèle aux écrivains de l'histoire. Aristote, Platon, Epictète, Euclide, Esope, les Romans de Daphnis & Chloé, de Théagènes & Cariclée, ne seroient pas connus sans eux. A leur imitation, les Italiens ont recherché les anciens manuscrits Latins, & les ont publiés par la voie de l'impression. Pogge même nous a fait connoître une partie des ouvrages de Cicéron, ceux de Quintilien, les Poésies philosophiques de Lucrèce, & plusieurs autres. C'est par la voie de la pédanterie & de l'érudition, que nous avons acquis la connoissance de tous ces anciens Au-

teurs, qui ont servi de modèle aux modernes. A présent qu'ils sont traduits, & que nous pouvons les connoître sans recourir aux sources, vous n'avez plus besoin de l'ancienne & pédantesque érudition ; aussi a-t-elle disparu ; le bon goût lui a succédé ; l'on peut aujourd'hui rejetter le marc de l'antiquité ; l'on en cueille la fleur.

Le goût de l'antiquité, qui s'établit alors en Italie, a autant profité aux arts qu'aux lettres. On se mit à rechercher les monumens antiques, & ils donnèrent le goût du dessin, & celui de la sculpture. Les mêmes Papes & les mêmes Princes, qui donnèrent des pensions, & formèrent des établissemens pour les savans Grecs, encouragèrent aussi la perfection de ces arts. Ce fut en copiant les ouvrages de sculpture antique, que *Michel-Ange* & *Raphaël* se formèrent, & devinrent de si grands maîtres dans l'art du dessin. J'ai vu ces deux grands hommes à Rome sur la fin de mon voyage du quinzième siècle : l'un & l'autre travailloient alors à orner le palais du Vatican. Que Michel-Ange avoit de feu, d'expression & d'ame dans ses

dessins ! & que Raphaël, avec les mêmes avantages, étoit doux, gracieux, noble & intéressant ! L'un & l'autre peignoient déja à l'huile : ils tenoient le secret de cette peinture de Jean Bellin, Vénitien, qui l'avoit dérobé à Antoine de Messine, Sicilien, qui le tenoit lui-même d'un Peintre Flamand, nommé Jean de Bruges

Ces deux grands Peintres étoient honorés à Rome, du Pape, & de tout ce qu'il y avoit de grands Seigneurs : ce n'étoit que par grace qu'on les voyoit travailler, & on leur faisoit une espèce de cour. Bramante, Architecte excellent, & qui avoit aussi bien étudié l'antique, avoit donné le dessin de cette magnifique Eglise de Saint-Pierre de Rome, qui est aujourd'hui l'assemblage le plus complet des chef-d'œuvres de l'art, en tous genres.

La gravure étoit déja inventée ; mais elle s'est bien perfectionnée depuis.

Ce que je viens de vous dire du quinzième siècle, seroit bien suffisant pour le rendre remarquable ; mais il finit par deux découvertes, dont les conséquences ont été encore plus considérables. En 1487,

les Portugais, qui avoient déja fait des conquêtes, ou du moins des voyages assez intéressans sur les côtes d'Afrique, les poussèrent plus loin, sous la conduite de l'Amiral *Barthelemi Dias*. En côtoyant toujours cette grande partie du monde, il arriva enfin à ce fameux Cap, ou pointe de l'Afrique, qu'il appella d'abord Cap des tourmentes, parce que la mer y étoit fort agitée; mais ayant trouvé le moment propre pour le doubler, il eut connoissance de la grande mer des Indes, & apprit que par cette voie on pouvoit arriver à ce riche pays. Ce soupçon bien fondé, lui fit donner, au Cap, le nom de Bonne-Espérance. On pouvoit craindre, cependant, de s'égarer en traversant cette mer immense; & peut-être n'eut-on tiré aucun parti de cette importante connoissance si, presque dans ce même temps, on n'eût trouvé l'usage de la boussole, fondé sur les propriétés de l'aimant. Les anciens savoient déja que cette pierre avoit la vertu d'attirer le fer; mais ce ne fut qu'au onzième siècle que l'on s'apperçut qu'il avoit aussi celle de diriger toujours sûrement vers le nord les aiguilles de fer aimentées;

& ce ne fut qu'un siècle après qu'on appliqua cette découverte à la navigation, & qu'on construisit des boussoles. C'est à cette découverte que les Européens doivent les grands progrès qu'ils ont faits dans la navigation & dans la géographie, depuis deux cents ans. *Vasco de Gama* en fit le premier usage ; & ayant suivi toute la côte orientale de l'Afrique, & s'étant établi successivement à *Sofala*, à *Mosambique* & à *Mélinde*, il traversa enfin, à l'aide de la boussole, la mer des Indes, & commença à établir la domination Portugaise sur les côtes à Calicut & à Cochin. Les Portugais ayant continué de faire les plus grands progrès dans les Indes, rendirent bientôt Goa, sur la même côte orientale de l'Inde, la capitale de leur Empire dans ce pays. Le port en est admirable, & ils en ont fait une superbe ville. Pendant long-temps ils ont dominé sur toute la presqu'isle de l'Inde, où elle est située; & le commerce des épiceries, des toiles peintes, du thé & du café, de la porcelaine, des perles & des diamans, a été entre leurs mains. Mais vous savez, Messieurs, que le Portugal étant tombé sous

la domination Espagnole, & les Hollandois s'étant en même temps soustraits à cette domination, ils ont enlevé la plus grande partie des établissemens & du commerce des Portugais dans les Indes. Les François & les Anglois s'y étant aussi établis, le Portugal, en reprenant l'avantage inestimable de l'indépendance, n'a pas pu recouvrer cette source de richesses. J'ai vu, il y a deux cents ans, Goa plus brillante que n'ont jamais pu être autrefois Tyr, Alexandrie & Carthage; mais au commencement de ce siècle, je l'ai retrouvé dépeuplée, presqu'abandonnée; & la langue Portugaise, qui est restée commune sur toute la côte de l'Inde, est presque le seul monument qui subsiste de la puissance de cette Couronne, dans cette belle partie de l'Asie. Cependant le commerce qui se faisoit autrefois par la mer rouge, & l'Isthme de Suès à Alexandrie, d'où les Génois transportoient dans toute l'Europe les richesses de l'Inde, est absolument tombé.

L'invention de la bousole a produit, sur la fin de ce quinzième siècle, une autre découverte bien plus importante; c'est celle de l'Amérique. Christophe Colomb, Gé-

nois, la fit pour le compte des Rois & Reine d'Espagne, Ferdinand & Isabelle.

J'ai vu ce fameux navigateur revenir de sa première expédition. J'étois en Espagne lorsqu'il reparut à la Cour. C'étoit en 1493. Combien parut grand alors cet étranger, sans naissance & sans considération, qui avoit eu tant de peine à se faire écouter quelques années auparavant ! On l'avoit pris pour un fou dans plusieurs Cours de l'Europe, lorsqu'il assuroit les Souverains & leurs Ministres, que, suivant ses calculs, il devoit y avoir un nouveau monde à environ mille lieues de la côte d'Espagne & de Portugal. On lui demandoit qui lui avoit révélé ce beau secret ; & on lui rioit au nez quand il donnoit, pour appuyer ses conjectures, les raisons les plus capables de satisfaire des physiciens & des navigateurs éclairés. On l'auroit plutôt cru dans ces siècles qui suivoient de près ceux de l'ignorance, s'il avoit assuré, d'un ton ferme, que les Anges ou les Diables le lui avoient enseigné. Enfin, il obtint avec grande peine, de la Reine Isabelle, & par le crédit d'un trésorier qui voulut bien hasarder pour cette expédition, dix-

sept mille ducats ; il obtint, dis-je, le commandement d'un grand vaisseau, & de deux caravelles, ou bâtiment de transport. Ce fut avec cette petite flotte qu'il osa chercher l'Amérique. Avec le secours de la boussole, il ne craignoit point de se tromper tout-à-fait ; cependant, en cherchant, pour ainsi dire, au hasard, il fit beaucoup plus de chemin qu'il ne devoit ; on désespéroit du succès, & il étoit prêt à être la victime de la mauvaise humeur de son équipage, lorsqu'il découvrit d'abord les Isles Lucayes, ensuite l'Isle de Haïté, connue à présent sous le nom de Saint-Domingue, & eut enfin connoissance de la terre ferme. L'or, les singularités & les nouvelles qu'il rapporta bientôt en Espagne, le firent recevoir avec acclamation & transport. Je fus témoin de ce premier triomphe, qui a eu pour l'Europe de si grandes & de si importantes suites, & qui en aura peut-être encore de plus considérables. L'heureux Ferdinand, qui a bien mieux mérité le titre de politique, que celui de catholique, a donc eu le bonheur de voir son règne illustré par cette époque, qui suffiroit seule pour sa gloire, quand ce même règne n'offriroit pas

d'autres circonſtances intéreſſantes ? Ce Prince, d'abord ſeulement Roi d'Arragon, réunit, en épouſant Iſabelle, Reine de Caſtille, preſque toute l'Eſpagne ſous ſa domination ; une politique auſſi fauſſe qu'adroite & rafinée, lui valut d'abord le Royaume de Navarre, qu'il uſurpa ſur la Maiſon d'Albret, héritière de celle de Foix ; & enſuite celui de Grenade, qu'il conquit ſur les Maures Mahométans, reſte de ceux qui avoient ſoumis l'Eſpagne au ſeptième ſiècle. Ces Maures, originaires Arabes, & par conſéquent barbares, étoient devenus civiliſés & galans ; ce ne fut qu'un moyen de plus pour qu'ils fuſſent entièrement vaincus & chaſſés de l'Europe. Ferdinand s'aſſujettit encore les deux Siciles, & fit trembler l'Italie avec le ſecours d'un grand & habile Général, *Gonſalve de Cordoue* ; enfin il fit découvrir l'Amérique, & ouvrit à ſes ſucceſſeurs la plus belle & la plus immenſe carrière. Un de ſes deſcendans (Philippe Second) diſoit avec raiſon, *nous lui devons tout.* Un de ſes rivaux de gloire, toujours moins heureux qui lui, & toujours de meilleure foi, (Louis XII) diſoit : *il m'a ſouvent trompé, mais j'aime mieux avoir été ſa*

dupe, que parjure comme lui; je me fierois à sa parole s'il pouvoit l'assurer en jurant par un Dieu auquel il crut. C'est donc tous cet heureux & perfide Ferdinand ; que se découvrit le nouveaux monde. Les conséquences de cette découverte, ont été infinies & incalculables ; l'Espagne en a d'abord tiré les plus grands profits. L'acquisition des mines d'or & d'argent du Méxique & du Pérou, l'ont rendue, pendant un temps, maîtresse de toutes les richesses de l'Europe ; mais par un effet de la circulation, ces richesses n'ont pas plus appartenu à l'Espagne, qu'aux autres nations Européennes ; bientôt le produit de l'Amérique a été partagé entre les Espagnols, les Portugais, les François, les Anglois, quelques autres nations même de l'Europe, y ont eu part, & se le sont disputé. Ce produit n'a pas consisté seulement dans les métaux précieux qu'on y cherchoit d'abord ; d'autres espèces de richesses réelles ou imaginaires s'y sont trouvées; telles ont été des drogues médecinales, le quinquina, l'ipécacuanha, le baume du Pérou, d'autres drogues utiles à la teinture & aux arts, l'indigo, le bois de Brésil & de Campêche, la cochenille; des

fruits & des plantes du genre des alimens agréables & de luxe, tels que le sucre, le chocolat & le tabac : enfin l'Amérique a fait connoître à l'Europe des besoins factices, à la vérité, & dont elle se passoit très-bien avant la découverte du nouveau monde, mais qui sont devenus réels, par l'usage & par l'habitude ; ainsi se sont formées des branches de commerce, qui heureusement subsistent, & sont même à présent plus utiles que jamais, pour l'une & l'autre partie du monde ; parce que si l'une fournit des marchandises utiles aux faux & nouveaux besoins des Européens, l'Europe fournit aux besoins réels des Américains, nés ou originaires de l'Europe, & qui ne peuvent se passer de bled, de vin, des productions des arts & des manufactures du vieux monde. Mais si par malheur il arrivoit, quelque jour, que les colonies Américaines voulussent devenir indépendantes de celles du vieux continent, il leur seroit peut-être aussi aisé de se passer, en établissant des manufactures chez eux, de tout ce que nous leur portons d'Europe, qu'il le seroit à nous de nous passer de tout ce

que leur sol produit, que le nôtre ne produiroit pas, & à quoi nous sommes cependant très-accoutumés.

Seizième Siècle.

Passons à mon seizième voyage : il s'en faut que j'aie autant de bien à vous dire du seizieme siècle, que du quinzième ; d'ailleurs je suis forcé d'en abréger le tableau. Ce fut un siècle de troubles & d'agitations, pendant lequel les grandes voies qui avoient été ouvertes dans le siècle précédent, pour la perfection de la littérature, des sciences, des arts & du commerce, furent, pour ainsi dire, embarrassées par les guerres civiles & de religion, qui agitèrent long-temps, presque tous les Etats de l'Europe. Ce ne fut le bon siècle que pour la littérature Italienne, dont les ouvrages écrits pendant ce temps, sont constamment les plus estimés, comme étant du plus pur langage, & contenant les pensées & les idées les plus brillantes & les plus délicates. Les sciences & les lettres furent aussi en honneur en France, pendant une partie

de ce siècle ; ainsi je ne vous parlerai que de quelques-uns des littérateurs & des artistes Italiens du temps de Léon X, & de la Cour du Roi de France, François Premier. Outre que je suis très-pressé, je ne veux point vous entretenir des guerres du Pape Jules II, contre Louis XII & autres Princes Catholiques ; de l'établissement du Luthéranisme & du Calvinisme, hérésies qui ont été la cause de tant de funestes ravages & de guerres, pendant lesquelles les haines particulières, l'ambition & les intérêts des Princes & des Seigneurs, le fanatisme, enfin toutes les passions, se sont assez mal enveloppées sous le voile de la Religion, de l'intérêt public, & du desir de bannir la superstition.

Je ne vous parlerai point du schisme d'Angleterre, suite & effet évident de la passion & du caprice ; de la révolte des Pays-Bas, dont le succès a été dû à la mauvaise conduite de ceux chargés des interêts des Souverains légitimes ; des guerres de Charles-Quint, fruit d'une ambition démesurée, qui avoit réussi aux Gengiscans & aux Tamerlans en Asie,

mais qui ne pouvoit réussir en Europe, dans un siècle approchant de celui où nous vivons. J'ai toujours craint de me trouver dans les bagarres, & j'ai évité avec soin celles trop fréquentes dans ce siècle, sur lequel je vais légèrement passer.

Ce fut vers 1542, que j'arrivai à la Cour de François Premier. Quoique je ne l'aie vue que fort à la hâte, comme toute autre Cour, je puis vous en parler assez savamment, ayant raisonné avec des gens qui connoissoient bien & le Monarque, & les principaux personnages qui l'entouroient.

François Premier avoit naturellement l'esprit très-vif & très-pénétrant, une mémoire prodigieuse, & une éloquence naturelle & très-persuasive. Il n'avoit pas beaucoup lu ni étudié, mais il avoit conversé avec des savans, & rien ne lui étoit échappé de ce qu'ils lui avoient dit; de sorte qu'il paroissoit instruit sur toute sorte de matières. Son caractère étoit franc, égal, doux & clément; libéral & magnifique par inclination, il ne réfléchissoit peut-être pas assez sur les moyens odieux

à ſes peuples, qu'il falloit employer pour ſubvenir à ſes dépenſes ; mais auſſi il avoit été obligé de ſoutenir des guerres malheureuſes ; & ſes dépenſes n'auroient pas excédé ce qu'exigeoit la grandeur de ſon rang & de ſes Etats, s'il n'eût pas éprouvé tant de revers. Il étoit brave, & en donna de grandes preuves dans ſes guerres d'Italie ; mais il manquoit quelquefois de force d'eſprit, qualité bien différente de la bravoure ordinaire, & qui lui eſt bien ſupérieure. Sa phyſionomie étoit belle, ouverte, & annonçoit ſon caractère, qui étoit ſi vrai & ſi franc, qu'on liſoit toujours dans ſes yeux tout ce qu'il avoit dans le cœur. Une franchiſe ſi contraire à la politique, eſt une qualité malheureuſe pour un Souverain ; mais on ne peut jamais la regarder comme un défaut ; & ceux qui l'ont, ſont toujours plus à plaindre qu'à blâmer. Il étoit zélé Catholique, & donna même d'abord des preuves fâcheuſes de ſon amour pour ſa religion, en faiſant brûler quelques hérétiques ; mais il ſe le reprocha d autant plus, que ces actes de cruauté furent, ſous ſon règne, auſſi inutiles qu'ils l'ont toujours

été en pareilles occasions. Il aima les sciences & les arts, au point d'en être surnommé le père ; il forma pour eux de grands & beaux établissemens, attira de toutes parts en France des Artistes & des Savans, & les récompensa magnifiquement. Quelques-uns moururent entre ses bras. Il étoit galant, & le fut peut-être trop. Ce fut sous son règne que parurent avec éclat, à la Cour, les dames qu'Anne de Bretagne avoit commencé à y attirer. Je vis en passant par Fontainebleau la Duchesse d'Etampes, sa maîtresse. Rien n'étoit plus aimable : elle étoit très-belle, très-spirituelle, & avoit l'esprit aussi fin & délicat que cultivé. On m'assura que si le Roi, son amant, ne lui étoit pas constamment fidèle, elle imitoit son exemple. Mais cela n'empêchoit pas qu'elle n'eût à la Cour un crédit dominant, & qu'elle n'y jouît d'un rang très-distingué & d'une considération extrême. Elle n'étoit cependant pas à l'abri des tracasseries & des chagrins. Elle avoit une rivale en beauté, & qui pouvoit quelque jour la surpasser en considération. C'étoit la célèbre Diane de Poi-

tiers, qui fut depuis Ducheſſe de Valentinois. Tout le monde ſavoit à la Cour, que le Dauphin Henri, qui ſuccéda à François Premier, en étoit éperduement amoureux. Elle étoit veuve, & plus vieille, à peu-près, de dix ans que la Ducheſſe d'Etampes; & celle-ci avoit bien de la peine à s'accoutumer à voir le fils & l'héritier préſomptif de la couronne de ſon amant, aimer une beauté qui étoit ſon aînée. Mais cela même prouve que Diane avoit des agrémens, & un genre de mérite avec lequel on peut faire des conquêtes à tout âge. Effectivement la Ducheſſe de Valentinois, que l'on appelloit alors la Sénéchale, parce que ſon mari avoit été revêtu de cette dignité, étoit très-propre à s'emparer abſolument de l'eſprit & du cœur d'un Prince doux & facile, tel que le Dauphin, depuis Henri Second. Elle avoit des agrémens, des graces, une coquetterie rafinée, de la ſuite dans la conduite, & même une ſorte d'obſtination dans ce qu'elle vouloit. Ce fut avec ces avantages qu'elle retint juſques à 60 ans dans ſes fers, un Roi qui avoit vingt ans moins qu'elle.

Elle n'en avoit que 40 lorſque je la vis. Il n'y avoit que la Ducheſſe d'Etampes qui, par jalouſie, lui en donnât davantage. Pour moi j'aurois juré, en la voyant, qu'elle en avoit beaucoup moins.

Entre le Roi François, le Dauphin Henri, & les deux Dames maîtreſſes abſolues du cœur de ces Princes, on me fit remarquer une jeune Princeſſe, dont le perſonnage à la Cour étoit très-délicat, mais qui s'en démêloit avec une adreſſe extrême, & une politique qui annonçoit qu'elle ſercit un jour capable des plus grandes choſes. C'étoit Catherine de Médicis, femme du Dauphin. Sans être vraiment belle, elle avoit de l'éclat & des charmes; ſa taille étoit admirable, ſon teint très-blanc, ſes yeux vifs & ſpirituels: elle ſe piquoit d'une beauté particulière; elle avoit la jambe admirable, & le pied charmant. Comme elle réuſſiſſoit à merveille à toutes ſortes d'exercices elle avoit adopté principalement celui de monter à cheval & d'aller à la chaſſe, parce qu'il lui donnoit lieu de faire briller ſes avantages Au reſte, toute ſorte de parure lui ſioit bien, &

elle avoit l'heureux talent d'en inventer tous les jours de nouvelles, toutes plus agréables les unes que les autres. Elle avoit un fond de galanterie & de coquetterie dans l'esprit, & peut-être dans le cœur; mais elle savoit le subordonner à sa politique: ainsi elle se conduisoit avec un art infini entre la maîtresse de son beau-père & celle de son mari: elle ne partageoit point la jalousie de l'une contre l'autre, quoiqu'elle y fût bien autorisée; elle gardoit dans son cœur ses projets de vengeance, & les exécuta dans la suite contre toutes les deux.

Une autre Princesse, non moins aimable, vivoit encore à la Cour de François Premier. C'étoit sa sœur, Marguerite de Valois, Reine de Navarre. Elle avoit eu la figure très-piquante, le cœur sensible, l'esprit naturellement délicat & très-cultivé par la lecture. Le goût de la nouveauté, goût séducteur, auquel succombent si facilement les Dames qui se piquent d'esprit & de connoissances, l'avoit engagée dans des sentimens sur la religion, très-différens de ceux de son frère. Cette façon de penser lui avoit oc-

caſionné des tracaſſeries & des chagrins, dont elle ſe conſoloit en faiſant des contes charmans. J'en entendis réciter quelques-uns à Gruget, ſon valet-de-chambre. On m'a dit qu'il les avoit tous fait imprimer depuis. Je ne trouvai point auprès d'elle *Clement Marot*, qui avoit été ſi attaché à cette Princeſſe. J'ai ouï dire que c'étoit un homme fort aimable, & fort bon à rencontrer; mais on m'a aſſuré, d'ailleurs, que c'étoit une mauvaiſe tête, & très-légère.

Avant que de quitter ce ſiècle, il faut abſolument que je vous diſe un mot de l'Italie & de Léon X, à la Cour de qui je paſſai dès 1520; c'étoit l'année qui précéda celle de ſa mort; cependant il étoit encore très-jeune pour un Pape, car il n'avoit que 43 ans. Si ce Saint-Père n'étoit pas le Pape le plus édifiant, au moins étoit-ce le Souverain de l'Europe dont la Cour méritoit le mieux qu'un homme de goût s'y arrêtât, & qu'un homme de lettres s'y fixât. Tout y reſpiroit la magnificence, le luxe & la délicateſſe. Fils du grand Duc Laurent de Médicis, regardé comme le Mécène de

ſon ſiècle, élevé par Ange Politien, le plus ſavant & le plus aimable des Littérateurs de ſon temps, l'amour des arts & des ſciences, héréditaire dans ſa famille, monta, pour ainſi dire, avec lui ſur le trône Pontifical. Son couronnement s'étoit fait en 1513, avec un éclat ſurprenant, & une dépenſe prodigieuſe: depuis ce temps, le ton brillant de ſa cour n'avoit point baiſſé. Sa table étoit délicieuſe; &, pendant ſes repas, un certain nombre de gens aimables & de bonne compagnie, qui y aſſiſtoient, l'amuſoient par les propos les plus agréables. Il alloit ſouvent à la chaſſe, & aux ſpectacles: ce fut pour lui que le *Triſſino* fit la première Tragédie qui ait jamais été repréſentée ſur aucun théatre moderne, je veux dire ſa fameuſe Sophonisbe. *L'Arioſte* compoſa, pour l'amuſer, ſes Comédies, ſes Satyres, & ſon ſingulier Poëme intitulé *Roland le furieux*, ouvrage dans lequel l'imagination ſe fait admirer, & intéreſſe même malgré ſes écarts. Il fit rechercher & retablir avec ſoin les monumens précieux de l'ancienne Rome, & conſtruire des bâtimens dignes de rivaliſer avec ces

édifices. Se considérant tantôt comme un puissant Prince, quelquefois comme un Souverain Pontife, il faisoit construire d'un côté le Capitole & le Belvedère; de l'autre, la superbe Eglise de Saint-Pierre. Il employoit le pinceau divin de Raphaël à peindre tantôt des portraits de la Sainte Vierge remplis de douceur & de graces, tantôt à faire un tableau de la Transfiguration plein de noblesse & d'énergie, & quelquefois aussi l'histoire fabuleuse de l'Amour & de Psyché. Il faisoit le même usage des talens du Corrége : ceux de Jules le Romain lui furent également chers, & il lui pardonna d'avoir dessiné des figures licentieuses, & à Marc-Antoine de les avoir gravées. Il faisoit imprimer avec magnificence, tantôt des bibles, des livres de prières, & des ouvrages des Saints Pères; souvent des éditions des anciens Auteurs Grecs & Latins, & quelquefois des ouvrages & des Poëmes modernes, & en langues vulgaires. Il faisoit faire des vers Italiens, & en faisoit lui-même de très-agréables, & il écrivoit ou faisoit écrire des bulles & des brefs, du style le plus correct, en Latin. *Bembo* & *Sadolet*, qui fu-

rent depuis Cardinaux, lui aidoient à les composer. Il y avoit de la galanterie à sa cour ; mais elle étoit d'un genre délicat & poli, & bien différente de la débauche grossière dont on avoit accusé la cour de son prédécesseur, Alexandre VI. Enfin, c'étoit un politique habile, qui se conduisit avec adresse entre deux puissans Monarques, Charles-Quint & François Premier ; & qui tira, sur-tout, grand parti du dernier, puisqu'il fit épouser sa nièce Catherine de Médicis au Dauphin, & qu'il conclut, avec François, le fameux concordat, d'après lequel se règle encore la disposition des bénéfices en France.

Dix-septième Siècle.

Les derniers momens que je vais vous consacrer, doivent être employés à vous parler du dix-septième siècle ; mais ces momens sont comptés ; &, pour rassembler en peu de mots ce que j'ai à vous en dire, je vais vous rendre compte d'une conversation que j'eus, lorsque je passai à Paris, le siècle dernier, en 1677. Dans les derniers momens de mon petit séjour

en

en cette ville, le hasard m'y fit rencontrer un homme d'esprit nommé Corbinelli, originaire Florentin, & dont le père étoit venu en France avec la Reine Marie de Médicis, à la Maison de laquelle on dit qu'il avoit l'honneur d'être allié. Celui-ci étoit né en France, & sans charges ni soins d'aucune espèce, riche & garçon; il vivoit dans la meilleure compagnie, & étoit fort au fait de ce qui se passoit & s'étoit passé depuis long-temps en France & dans toute l'Europe. Il avoit une jolie bibliothèque; & faisoit des extraits des meilleurs Auteurs qui la composoient: il a fait imprimer le résultat de ce travail, qui est du moins un ouvrage de goût, si ce n'en est pas un d'esprit. Le hasard me mit à portée de lui dire qui j'étois, comme je vous l'ai appris à vous-même, Messieurs: il fut curieux de causer avec moi, & de m'interroger sur les siècles passés: je lui dis que j'étois disposé à lui répondre: mais que ce ne pouvoit être que dans une autre ville, étant obligé de partir de Paris le lendemain matin: sur cela, il m'invita à venir avec lui à Pontoise, où il avoit une petite maison. Nous y allâmes; &, pendant deux jours, je lui contai tout ce

que j'avois vu depuis environ dix-sept cens ans, à condition qu'il me traceroit le tableau de l'Europe telle qu'elle étoit au moment où nous parlions : il y consentit, & je l'écoutai avec d'autant plus de plaisir & d'avidité, qu'il y avoit près de cent ans que je n'avois vu la France, & plus de cinquante que je n'étois rentré en Europe. Corbinelli avoit soixante ans lorsque je conversai avec lui. J'ai appris, depuis peu, qu'il n'est mort que quarante ans après, âgé de plus de cent ans. Vous me demandez, me dit-il, de vous faire en raccourci le tableau du siècle présent ; je vais vous satisfaire ; & je commence par vous assurer que c'est le plus estimable & le plus brillant de tous ceux que vous avez vus, depuis que vous voyagez ; & puisque vous êtes destiné à en voir encore bien d'autres, je ne crois pas que vous en voyez jamais aucun qui le surpasse ; en un mot, mon cher Abasuerus, nous sommes dans le siècle de Louis XIV, & dans le plus beau moment de ce siècle. Les deux règnes précédens ont préparé la gloire de celui-ci. Henri IV a gouverné son Royaume en bon père, après l'avoir soumis en guerrier brave, habile & hu-

main. On ne peut pas faire trop d'éloge de cet excellent Roi. Il sembloit né pour faire aimer l'autorité souveraine, devenue odieuse & mépriſabie ſous pluſieurs règnes également foibles & tyranniques ; mais les circonſtances dans leſquelles il s'eſt trouvé ; & celles du temps où nous vivons étant bien différentes, il eſt à préſent peu d'occaſions où l'on puiſſe le prendre pour modèle.

Si le Cardinal de Richelieu a fait beaucoup pour ſa gloire perſonnelle, ſi l'on peut l'accuſer même d'en avoir été trop occupé, il faut convenir auſſi qu'il a rendu de très-grands ſervices à la couronne du Monarque auquel il étoit attaché.

Il a aſſuré ſon autorité en abaiſſant les Grands & les faiſant trembler, en domptant & en contenant les rébelles, & tous ceux qui ayant adopté des principes contraires à ceux du Prince, devoient lui être ſuſpects. Il a eu beſoin de quelques exemples de ſévérité ; il les a donnés, & en les prenant ſur lui, il a ſauvé à ſon maître ce qu'ils avoient de plus odieux. Il a établi un ſyſtême de politique ſuivi, bien combiné, & dont nous ſentons aujourd'hui tous les avantages. Enfin il a

favorisé les lettres, il les a cultivées lui-même, & a fondé un Tribunal de littérature, auquel doivent être attachés le dépôt des loix, les regles, & les archives du bon goût. Notre heureux Monarque recueille aujourd'hui le fruit de tout ce qu'ont fait de bien Henri IV, & Richelieu; mais s'il n'avoit pas eu un mérite réel & de grandes qualités personnelles, il n'auroit pas profité de ces heureuses circonstances. Son éducation a été négligée par Anne d'Autriche sa mere; elle n'avoit (comme disoit un Cardinal très-intriguant, mais qui la connoissoit bien,) que la mesure d'esprit nécessaire pour ne pas paroître sotte à ceux qui ne la connoissoient pas à fond. Aussi n'avoit-elle appris au Roi son fils, qu'à suivre les impressions de Mazarin; & ce second Cardinal, dont la fortune a été presqu'aussi brillante que celle de Richelieu, mais dont la gloire sera toujours beaucoup inférieure à celle du premier, ne lui avoit enseigné que les principes d'une politique plus adroite & plus souple que noble & grande. Dès que notre Monarque a été dans le cas de traiter de ses affaires, il a senti quelles maximes il lui convenoit de suivre.

& a pris de lui-même le rôle le plus élevé. Il a répandu sur toute la nation l'impression de grandeur qu'on remarquoit dans sa personne. Les François étoient déjà les plus braves, les plus aimables & les plus polis des peuples de l'Europe ; il les a rendus les plus grands & les plus respectés ; & c'est en se faisant respecter par eux-mêmes. Il ne faut pas croire que les hommages rendus aux Rois par leurs sujets, soient des cérémonies superflues, au-dessus desquelles les Souverains doivent se mettre ; les François n'ont jamais été soupçonnés d'être un peuple vil & pusillanime ; & quand ils font de leur Roi leur idole, c'est que le Prince le mérite. C'est ce qui arrive à Louis XIV ; il est révéré, loué, adoré, pour ainsi dire, par ses sujets ; les moindres marques de sa faveur sont regardées comme des graces insignes ; on croit sa fortune faite quand on a obtenu de lui un mot ou même un regard. On l'accable d'éloges, & par quels moyens les obtient-il ? Si on le craint, ce n'est pas comme un tyran qu'on le redoute ; depuis qu'il est sur le trône, il n'a pas fait couper la tête à un seul criminel d'Etat ; & peut-être son regne entier se

passera-t-il sans qu'on voie exécuter en France d'autres hommes que de vils & odieux coupables. La disgrace, & tout au plus l'exil sont devenus les supplices de sa Cour ; l'on sait que ce ne sont que des maux d'opinion, & qui ne sont douloureux que pour ceux qui font grand cas de ce dont ces punitions le privent. Seul avec vous dans ma campagne, mon cher Abassuerus, ne demandant rien à la Cour, & n'ayant aucun intérêt à la ménager, si je souscris à la plus grande partie des louanges qu'on donne au Roi, c'est que je crois qu'il les mérite. Ce n'est pas que je ne trouve que souvent nos Poëtes & nos faiseurs de prologues d'opéra n'en disent trop : si leurs fadeurs répétées m'ennuient, je suis persuadé que Sa Majesté elle-même, en est quelquefois excédée ; mais je soutiens que le fond de ces éloges est mérité. Toute la France & toute l'Europe voient qu'il est justifié par les faits & par les événemens ; & toute la jalousie que la grandeur de notre Roi & de notre nation peut exciter dans l'Europe, ne peut les contredire. O vous qui êtes destiné à vivre dans les siècles à venir, s'il s'en trouvoit un pendant lequel il devint à la mode

de décrier ce que nous admirons aujourd'hui, & de soutenir que les circonstances seules ont rendu le siecle de Louis XIV brillant & glorieux, & que les grandes qualités du Monarque y sont entrées pour peu de chose, rappellez aux gens qui parleront ainsi, que c'est sous ce regne qu'ont été formés tant de grands & beaux établissemens qui ont été d'abord admirés, & ensuite imités par toute l'Europe; que la bonne administration intérieure de ce Gouvernement fut excellente, & mérita d'être fidelement maintenue; que M. Colbert a vivifié, pour ne pas dire créé, notre commerce; qu'il l'a étendu jusqu'au bout du monde, & lui a donné les plus sages loix; qu'il s'est servi utilement de l'augmentation de ce commerce, & de l'établissement de nos manufactures, pour grossir & améliorer les finances: à cette occasion je vous dirai que le secret de la finance, dans un grand État, ne consiste pas tant à diminuer les impôts & les dépenses, qu'à rendre au peuple, au moyen du commerce & de la circulation, tout l'argent qu'on lui demande d'ailleurs. Dites aux détracteurs de ce règne-ci, que notre police est supé-

rieurement administrée ; que nos loix, civiles & criminelles, sont un chef-d'œuvre de sagesse ; & que si jamais il se glisse des abus dans leur exécution, il sera aisé de les rappeller à leur véritable esprit par de sages mesures ; mais que nous nous trouverions mal de changer le fond de nos loix : que nos reglemens militaires sont susceptibles d'être perfectionnés, mais que leurs principes doivent assurer à une nation, d'ailleurs brave & intelligente, la supériorité sur toutes les autres en fait de discipline militaire ; que notre marine, est à présent la premiere de l'Europe ; & que si jamais on nous surpasse sur cet article, ce sera en nous imitant. Enfin dites-leur que ceux qui cultivent les sciences, les arts & les lettres, ne sont nulle part mieux traitées qu'en France ; qu'ils y ont, & y auront toujours plus de considération réelle qu'ailleurs ; qu'actuellement l'Europe entiere nous reconnoît pour ses maîtres dans tout ce qui est du ressort de l'esprit & du goût ; & que si nos Auteurs & nos Artistes ne conservent pas cet avantage, ce sera leur faute.

Aussi-tôt après que le bon M. Corbi-

nelli m'eut donné cette importante leçon, je fus obligé de le quitter, & je suis dans la même obligation à votre égard. Messieurs, ajouta le Juif errant, le temps que je pouvois vous consacrer est expiré, & je suis forcé de continuer mon voyage ; d'ailleurs, il m'est défendu de vous parler du siècle courant, & de vous dire ce que j'en pense. Si je pouvois, dans 50 ans d'ici, rencontrer encore quelques-uns de vous, je m'expligerois sur des objets sur lesquels je suis à présent obligé de me taire ; en attendant, bon soir, Messieurs.

Nos quatre jeunes gens s'écrierent, chacun en leur langue, adieu, cher Juif, bon voyage.

Il ne nous reste plus qu'à demander excuse à nos Lecteurs de leur avoir donné, au lieu d'un extrait de la petite brochure bleue du Juif errant, qui ne contient pas 30 pages, & qui est bien un Roman, & même un misérable Roman, un volume entier, contenant 17 voyages autour du monde ; mais cette fable nous a paru présenter un cadre si heureux, que nous n'avons pu nous empêcher de le remplir par différens tableaux, tous fidelement &

exactement tirés de l'Hiſtoire. Nous oſons aſſurer qu'il n'y a pas (à l'enveloppe près) un ſeul article de ce volume ſur lequel nous ne ſoyons en état de citer nos garans.

Pardon, encore une fois, chers Lecteurs, d'avoir renfermé dans un volume de la Bibliotheque des Romans, tant de vérités hiſtoriques, & même un aſſez grand nombre de vérités morales & philoſophiques : un autre jour nous vous ferons des contes de la ſixième, ſeptième & huitième Claſſe.

ERRATA.

Page 26, 1665, liſez, 1667.

TABLE du premier Volume de Juillet.

DISCOURS PRÉLIMINAIRE. *Page* 5
Hiſtoire des Princes Rébia & Mara. 37
Fabliau, *ou* Conte de l'Atre Périlloux. 70
Hiſtoire des quatre frères Chevaliers de la Table Ronde. 87
Romans Hiſtoriques. 123
Extrait de la Chronique des proueſſes & faits d'armes de Charlemagne. 133
Romans d'Amour. 183
Extrait du Roman du Prince Alexandre, fils d'Alexandre, Empereur de Conſtantinople, de la belle Sordamours, & de Clygès leur fils. 184

TABLE du ſecond Volume de Juillet.

HISTOIRE admirable du Juif errant. *Page* 5
Mémoires du Juif errant. 14

APPROBATION.

J'AI lu, par ordre de Monseigneur le Garde des Sceaux, le second Volume du mois de Juillet de la *Bibliotheque des Romans*; je crois que le Public ne peut trop accueillir cet Ouvrage, dans lequel on lui fait connoître, d'une maniere aussi instructive qu'agréable, une branche de Littérature où l'imagination, toujours intéressante, même dans ses écarts, joue le principal rôle. A Paris, le 14 Juillet 1777. AMEILHON.

De l'Imprimerie de GRANGÉ.

University of Toronto
Library

DO NOT
REMOVE
THE
CARD
FROM
THIS
POCKET

Acme Library Card Pocket
Under Pat. "Nov. 11th, '01"
Made by LIBRARY BUREAU

Author
Title Bibliothèque universelle des romans. Vols.33-34.

209683

LFC
B582u